Abhandlungen / Articles

Cédric Cotter: «Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas souffrir avec ceux qui souffrent»: émotions et action humanitaire en Suisse pendant la Grande Guerre 1

Georg Kreis: Les votes fédéraux des années 1914–1918. A la recherche du fameux fossé 19

Christian Koller: Kanadier, Kommerz und Kommunismus – Der Röstigraben im Schweizer Eishockey als kulturhistorisches Prisma der Nachkriegszeit 31

Moisés Prieto: Unerhörte Appelle: Moral-Diskurs am Beispiel der spanisch-schweizerischen Waffenausfuhr und des Spanien-Tourismus 49

Debatte / Débats

Sacha Zala / Thomas Bürgisser / Yves Steiner: Die Debatte zu einem «geheimen Abkommen» zwischen Bundesrat Graber und der PLO. Eine Zwischenbilanz 80

Miszellen / Mélanges

Marc Vuilleumier: Aux sources du communisme allemand. Réflexions autour du dernier ouvrage de Waltraud Seidel-Höppner sur Wilhem Weitling 104

Václav Horčička: Die Schweiz und das Problem der Enteignung der Schwarzenberger Primogenitur in der Tschechoslowakei nach dem Zweiten Weltkrieg 117

Julien Sansonnens: Radio Acidule: 1984–1995, une expérience de radio associative à Lausanne 136

Jan Wnęk: Rezeption der pädagogischen Konzepte von Johann Heinrich Pestalozzi in Polen 147

Nachrufe / Hommages

Brigitte Studer: Beatrix Mesmer (2. Juni 1931 – 24. September 2015) 161

Besprechungen / Comptes rendus

Schweizergeschichte / Histoire suisse

Brühlmeier, M. / Rothenbühler, V.: Im Tobel der Busse. Komturei und Strafanstalt Tobel 1226–2014 (Ch. Vuilleumier) 164

Holenstein, A.: Mitten in Europa. Verflechtung und Abgrenzung in der Schweizer Geschichte (S. Teuscher) 165

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Heinzer, A.: Pfründen, Herrschaft, Gottesdienst. Lebenswelten der Mönche und Weltgeistlichen am Kloster und Kollegiatsstift St. Leodegar in Luzern zwischen 1291 und 1550 (B. Schöller) 167

Gamper, R. / Hofmeier, T.: Alchemische Vereinigung. Das «Rosarium Philosophorum» und sein Besitzer Bartlome Schobinger (S.-M. Schober) 169

Höchner, M.: Selbstzeugnisse von Schweizer Söldneroffizieren im 18. Jahrhundert (B. Hitz) 170

Krämer, D.: «Menschen grasten nun mit dem Vieh»: Die letzte grosse Hungerkrise der Schweiz 1816/17 (A. Schanbacher) 172

Mettral Dubois, V.: L'œuvre politique de James Fazy (1794–1878) et son apport à l'avènement des droits fondamentaux à Genève. Sources doctrinales et contexte historique (B. Lescaze) 174

Humair, C. / Gigase, M. / Lapointe Guigoz, J. / Sulmoni, S.: Système touristique et culture technique dans l'Arc lémanique. Analyse d'une success story et de ses effets sur l'économie régionale (1852–1914) (H.-U. Jost) 176

Studer, B. / Matter, S.: Zwischen Aufsicht und Fürsorge. Die Geschichte der Bewährungshilfe im Kanton Bern (S. Braunschweig) 178

Gnägi, T. / Nicolai, B. / Wohlwend Piai, J. (Hg.): Gestaltung, Werk, Gesellschaft. 100 Jahre Schweizerischer Werkbund SWB (S. Brändli) 180

Fracheboud, V.: L'indroduction de l'assurance invalidité en Suisse (1944–1960). Tensions au cœur de l'Etat social (A. Canonica) 181

Weber, J.: Männlichkeit aus dem Äther. Geschlechterkonstruktion in einer Unterhaltungssendung für Männer von Schweizer Radio Beromünster, 1945–1948 (T. Mäusli) 183

Kuder, M.: Italia e Svizzera dal 1945 al 1970. Commercio, emigrazione, finanza e trasporti (P. Nosetti) 185

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Lingua e Cultura nelle Alpi. Studi in Onore di Johannes Kramer (M.H. Graf) 186

Köhler, I. / Rossfeld, R. (Hg.): Pleitiers und Bankrotteure. Geschichte des ökonomischen Scheiterns vom 18. bis 20. Jahrhundert (H. Siegenthaler) 189

Dommann, M.: Autoren und Apparate. Die Geschichte des Copyrights im Medienwandel (J. Jäger) 192

Duc, G. / Perroux, O. / Schiedt, H.-U. / Walter, F. (éd.): Histoire des transports et de la mobilité. Entre concurrence modale et coordination (de 1918 à nos jours) / Transport and mobility history. Between modal competition and coordination (from 1918 to the present) (B. Spielmann) 193

Eugster, D. / Marti, S.: Das Imaginäre des Kalten Krieges. Beiträge zu einer Kulturgeschichte des Ost-West-Konfliktes in Europa (M. Bianco) 196

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

«Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas souffrir avec ceux qui souffrent»: émotions et action humanitaire en Suisse pendant la Grande Guerre

Cédric Cotter

«A Heart of Stone Only Would Not Have Suffered with Those Who Suffered»: Emotions and Humanitarian Action in Switzerland during World War I

In the last few years, the history of emotions has increasingly attracted academic interest. However, there are almost no studies – at least in a historical perspective – on the links between emotions and humanitarian action. Yet, it is quite clear that emotions play an important role in shaping the motivation to help others. Taking as an example the Swiss charities' activities during World War I, the aim of this article is to highlight the role of emotions as a motive for humanitarian action. Six emotions were arbitrarily chosen: compassion, fear, guilt, pride and vanity, and finally curiosity. For each of them, the goal is to understand how and why they led to humanitarian action, whether they could also have been a consequence of the latter, and how they emerged. Finally, the numerous links between these emotions and their utility for both authorities and charitable organisations are highlighted.

Depuis quelques années, l'histoire des émotions constitue un domaine de recherche qui ne cesse de se développer.[1] S'attachant à l'étude des

1 Parmi les études récentes, on peut mentionner: Alain Corbin, La Douceur de l'ombre: l'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours, Paris 2013; Ute Frevert, Emotions in History – Lost and Found, Budapest 2011; Jan Plamper, The History of Emotions: An Interview with William Reddy, Barbara Rosenwein, and Peter Stearns, in: History and Theory 49/2 (2010), pp. 237–265; Jan Plamper, Vergangene Gefühle. Emotionen als historische Quellen, in: Aus Politik und Zeitgeschichte 32–33 (2013), pp. 12–19; Jan Plamper, L'histoire des émotions, in: Christophe Granger (dir.), A quoi pensent les historiens? Faire de l'histoire au XXIe siècle, Paris 2013, pp. 225–240; Christophe Prochasson, L'Empire des émotions, les historiens dans la mêlée, Paris 2008.

Cédric Cotter, Département d'histoire générale, Université de Genève, cedric.cotter@unige.ch

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

émotions, de leurs évolutions et de leur rôle dans la société, elle n'a pas pour ambition de créer un nouveau champ d'étude, mais constitue bien un prolongement ou une approche complémentaire de l'histoire politique, sociale ou culturelle.[2] Alors que plusieurs recherches en cours s'intéressent aux émotions en rapport avec le phénomène guerrier en général[3] et au cas de la Grande Guerre en particulier,[4] il n'existe guère d'études analysant les liens entre émotions et action humanitaire pendant le premier conflit mondial. La profonde imbrication entre ces deux concepts ne fait pourtant aucun doute.[5] Mais l'analyse se cantonne souvent au rôle de la compassion et dévie vers les facteurs politiques qui expliquent ce genre d'initiatives charitables. Face à ce vide, l'ambition de cet article est donc de déterminer comment certaines émotions ont pu être à l'origine des actions humanitaires entreprises en Suisse pendant la Première Guerre mondiale. Le cas helvétique se révèle particulièrement pertinent, car ce pays a été au cœur du conflit et des activités charitables. Epargnée par la guerre, et malgré les efforts de propagande de la part des belligérants, la Suisse a pu agir avec une relative impartialité, n'étant normalement influencée ni par la haine de l'ennemi, ni par la nécessité de venir en aide à sa propre population. Quel rôle ont donc joué les émotions dans l'aide humanitaire? Se sont-elles imposées naturellement ou leur émergence a-t-elle été favorisée par les autorités et les œuvres charitables? En effet, si certains considèrent que la Suisse a toujours vu son aide humanitaire comme un devoir naturel,[6] les recherches plus récentes ont bien mis en avant le côté intéressé de ces œuvres ainsi que la construction progressive de l'humanitaire comme mythe national.[7] Quel fut l'apport des émotions dans cette construction pendant la Grande Guerre? Enfin, est-ce que ces émotions ont été intégrées dans les diverses stratégies utilisées afin d'inciter la population à donner ou à s'engager?

Avant même d'essayer de répondre à ces différentes questions, plusieurs problèmes se posent d'emblée. D'un point de vue méthodologique,

2 Plamper, The History of Emotions, p. 249.
3 Par exemple: http://www.unige.ch/communication/lejournal/journal93/article1.html (consulté le 16 décembre 2015).
4 http://reflexivites.hypotheses.org/4940#_ftn4 (consulté le 16 décembre 2015).
5 Rony Brauman, Emotion et action humanitaire, in: Etudes 1 (2009), pp. 9–19.
6 Edgar Bonjour, La Neutralité suisse. Synthèse de son histoire, traduit de l'Allemand, Neuchâtel 1979, p. 81.
7 Patrick Bondallaz, La mobilisation humanitaire de Saint-Imier en faveur des victimes de la guerre, in: Hervé de Weck (réd.), Des deux côtés de la frontière: le Jura bernois, les régions françaises et alsaciennes avoisinantes pendant la Première Guerre mondiale, Porrentruy 2012, p. 226; Cédric Cotter, Irène Herrmann, Quand secourir sert à se protéger. La Suisse et les œuvres humanitaires, in: Roman Rossfeld, Thomas Buomberger, Patrick Kury (éd.), 14/18 La Suisse et la Grande Guerre, Baden 2014, pp. 240–265.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

il n'est de loin pas facile de circonscrire le champ de recherche et surtout de lister et définir précisément toutes les émotions potentiellement intéressantes pour notre étude. La distinction entre émotion et sentiment variant d'une science à une autre voire même d'une langue à une autre, le terme anglais *emotion* englobe la notion de sentiment tandis que le français tend à les dissocier,[8] les deux concepts seront assimilés dans le cadre de cet article. Alors que certains historiens hésitent à renvoyer aux définitions des neurosciences,[9] il n'existe pour l'heure pas de dictionnaire conceptuel des émotions propre aux sciences historiques.[10] À défaut d'une typologie précise, il s'est révélé nécessaire de se tourner vers des listes d'émotions élaborées par les autres sciences afin d'en faire ressortir les éléments les plus pertinents pour notre propos.[11] Il a fallu garder à l'esprit qu'il n'existe aucun consensus sur la caractérisation de ces émotions[12] et qu'une simple transposition des conceptions d'autres sciences vers la discipline historique ne constitue pas une solution idéale. La compréhension des émotions en histoire se situe nécessairement entre les visions purement culturalistes ou biologistes que l'on retrouve parfois ailleurs.[13] Par conséquent, nous avons arbitrairement retenu six concepts dont l'appartenance à la famille des émotions pourrait être contestée par l'une ou l'autre école de pensée. Ces concepts sont la compassion, la peur, la culpabilité, la fierté et la vanité, et enfin la curiosité. L'ambigüité qui les entoure s'accompagne d'une limite liée à la compréhension contemporaine que nous leur donnons. Ainsi, c'est avec un regard et des définitions actuels que nous les analysons. Ces émotions ne se révélant d'ailleurs que rarement dans les sources,[14] il faut les débusquer au-delà du texte visible, avec tous les risques d'erreur d'interprétation que cela comporte. Par conséquent, cet article ne possède aucune ambition théorique, mais doit plutôt se voir comme une étude de cas empirique.

8 Quentin Deluermoz, Emmanuel Fureix, Hervé Mazurel, M'hamed Oualdi, Ecrire l'histoire des émotions: de l'objet à la catégorie d'analyse, in: Revue d'histoire du XIX^{e} siècle 47 (2013), www.cairn.info/revue-d-histoire-du-dix-neuvieme-siecle-2013-2-page-155.htm (consulté le 18 décembre 2015).

9 Plamper, L'histoire des émotions, p. 229.

10 *Ibid.*, p. 239.

11 David Sander, Klaus R. Scherer (ed.), The Oxford Companion to Emotion and the Affective sciences, Oxford 2014; http://www.emotionalcompetency.com/recognizing.htm; http://www.personalityresearch.org/basicemotions.html; http://www.derose.net/steve/resources/emotionwords/ewords.html; http://spot.colorado.edu/~hauserg/ArEmotList.htm (consultés le 16 décembre 2015).

12 Elisabeth Pacherie, L'empathie et ses degrés, in: Alain Berthoz, Gérard Jorland (dir.), L'empathie, Paris 2004, pp.149–181. (Merci à Pauline Deturche pour la référence)

13 Damien Boquet, Piroska Nagy, Une histoire des émotions incarnées, in: Médiévales 61 (automne 2001), p. 9.

14 Plamper, The History of Emotions, p. 250.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

La compassion

La première émotion qui vient à l'esprit lorsque l'on réfléchit sur l'aide humanitaire est bien entendu la compassion. Elle désigne la capacité de se mettre à la place d'autrui, d'éprouver de la sensibilité à la douleur des autres et de vouloir y remédier. Il ne fait aucun doute que de très larges couches de la population suisse en ont fait preuve après le déclenchement de la guerre. Si les sympathies envers les belligérants différaient, les élans de compassion envers les victimes de la guerre n'ont pas connu de barrière linguistique.[15] Très vite, des milliers de personnes s'engagent dans les œuvres charitables. Qu'il concerne les élites ou les autres couches de la population,[16] cet engagement illustre l'élan de compassion qui traverse la Suisse durant les premiers mois du conflit. Pour beaucoup, cette débauche d'énergie éphémère découle véritablement de cette émotion. La proximité du conflit a joué un rôle dans cette frénésie humanitaire. Il était facile de s'identifier aux victimes civiles du conflit, proches géographiquement et culturellement des Suissesses et des Suisses. Cette compassion a étreint le cœur de nombreuses personnes par un processus d'identification. L'exemple belge l'illustre parfaitement. Le formidable élan de générosité en faveur du peuple belge ayant été un phénomène véritablement transnational, la Suisse n'est pas restée à l'écart. Les œuvres en faveur des réfugiés belges instituées après l'invasion de ce pays ont ainsi répondu à une véritable attente de la population suisse.[17] Cet engouement s'explique par l'identification qu'il était possible d'établir avec ces victimes innocentes de la guerre qui avaient dû fuir un pays dont la neutralité avait été honteusement violée.

Si les débuts sont marqués par un élan de compassion survenu naturellement mais de courte durée,[18] il convient également de mettre en avant les tentatives de la susciter et de la faire perdurer. Une fois l'enthousiasme initial retombé, tant les œuvres charitables que les autorités ont essayé de donner de la pérennité à la compassion du peuple suisse. Pour les premières, il fallait inciter les gens à continuer de consacrer une partie de leur temps et de leur argent aux œuvres humanitaires. En soulignant la misère des populations qu'elles aidaient, ces œuvres espéraient susci-

15 Pierre Du Bois, L'action humanitaire de la Suisse durant la Première Guerre mondiale, in: Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande 28/3 (1996), p. 378.
16 Patrick Bondallaz, De la charité populaire à la diplomatie humanitaire: l'exemple des secours suisses en faveur de la Serbie, in: Revue suisse d'histoire 63/3 (2013), p. 407.
17 Floriane Gasser, Des enfants belges et un espion suisse. La Suisse Romande dans la Grande Guerre entre engagement humanitaire et conflit de loyauté. Le «Comité de Secours aux Réfugiés belges» et «L'Affaire Savoy» (1914–1920), mémoire de licence, Fribourg 2006, p. 37.
18 La Croix-Rouge suisse pendant la mobilisation 1914–1919, Berne 1920, p. 9.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ter de nouveaux sentiments de compassion. Elles ont ainsi communiqué en insistant sur la misère des victimes qu'elles assistaient. On a clairement cherché à susciter des émotions: «Ce cœur s'émeut aujourd'hui au cri de détresse lancé par le peuple arménien» s'exclame par exemple le Comité de Secours aux Arméniens dans un appel publié dans la presse suisse.[19] Du côté de la Berne fédérale, on cherche aussi à entretenir cette compassion de la population. Après un soutien timide à la fondation du Comité International de la Croix-Rouge au siècle précédent, les autorités avaient petit à petit pris conscience de l'intérêt de l'aide humanitaire pour la Suisse, sa neutralité et son indépendance. À la veille de la Grande Guerre, la compassion était maintenant présentée comme une véritable vertu suisse et s'affichait dans le «palmarès identitaire» du pays.[20] Le conflit n'aura fait qu'amplifier ce phénomène. Et lorsque l'élan retombe, le monde politique ne manque pas de rappeler subtilement au peuple suisse qu'il est ou devrait être habité par la compassion. Lors du discours d'ouverture de la session de juin 1915 à l'Assemblée fédérale, on remercie la population pour sa générosité et son engagement dans les œuvres charitables.[21] En mai 1916, le Conseil fédéral, dans son rapport sur la neutralité soumis à l'Assemblée fédérale, parle de «convertir» dans des activités utiles la «chaude compassion» de la population.[22] En mars 1917, le Conseiller fédéral Schulthess recourt lui aussi à l'émotionnel: «Nous contemplons avec admiration tant d'héroïsme et aussi, le cœur saignant, ces souffrances infinies, avec la seule satisfaction de chercher à les atténuer et à unir tous nos concitoyens dans cette œuvre humanitaire.»[23] Ces trois exemples illustrent la volonté de faire comprendre à la population suisse qu'elle fait preuve de beaucoup de compassion, que c'est une émotion typiquement suisse et que, par conséquent, elle serait bien inspirée de continuer à s'engager dans des actions charitables. La mise en avant de cette émotion permet de rappeler que malgré les différences, les Suissesses et les Suisses sont unis par certaines émotions et valeurs communes.[24] La compassion est présentée comme une vertu helvétique et engendre une autre spécificité suisse, l'humanitaire.

19 Nouvelliste, 25 novembre 1915.
20 Irène Herrmann, La Suisse entre peur de l'autre et devoir humanitaire, in: Michel Viegnes (éd.), La peur et ses miroirs, Paris, 2009, p. 118.
21 Assemblée fédérale, juin 1915, discours d'ouverture du Conseil national par le Conseiller national Bonjour.
22 Rapport du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale sur les mesures prises par lui en vertu de l'arrêté fédéral du 3 août 1914 sur les mesures propres à assurer la sécurité du pays et le maintien de sa neutralité (rapport du 15 mai 1916), in: Feuille fédérale, 24 mai 1916.
23 Discours prononcé le 21 mars 1917 à Sachseln, aux fêtes en mémoire de Nicolas de Flüe, par M. Schulthess, président de la Confédération, in: Feuille fédérale, 4 avril 1917.
24 Du Bois, *op. cit.*, p. 378.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Ainsi, alors que beaucoup s'engagent dans des œuvres charitables par sincère compassion, tout est mis en œuvre pour instiguer cette émotion ou la croyance d'être affecté par cette émotion. Dans le deuxième cas, l'émotion ne constitue donc pas le réel moteur d'un engagement humanitaire, mais plutôt une sorte de façade, voire d'obligation morale. Sous peine de paraitre insensible et mauvais citoyen, il faut mettre en avant sa compassion. Elle glisse alors de l'émotion réelle à la contrainte sociale et ne garantit pas forcément une transformation en actes. Si elle ne se manifeste pas forcément par un engagement humanitaire, elle permet de réunir la population suisse qui s'identifie à elle. Sa mise en avant s'intègre ainsi parmi les différents processus de mobilisation des esprits. Les autorités vont enfin largement utiliser cette compassion de façade pour défendre la position de la Suisse à l'étranger et justifier tant sa neutralité que la nécessité de la ravitailler.[25] Comment peut-on rester indifférent aux appels d'un petit pays qui a tant donné pour les victimes de la guerre? Cette argumentation fonctionne souvent; nombreux sont les remerciements qui viennent des pays belligérants et qui atténuent les critiques de la neutralité suisse. Mais elle ne parvient toutefois pas à totalement les occulter. En août 1918, le ministre Stovall, représentant des Etats-Unis à Berne, estime ainsi que «The attitude of the Swiss people towards the war is, as far as the issue of the war is concerned, one of comparative indifference, determined by the desire that the war end as soon as possible».[26] Si des recherches bien plus approfondies devraient être menées afin de déterminer le réel degré de compassion, réel ou affiché comme tel, des Suisses, la réception de cette image à l'étranger a assurément connu des fortunes diverses.

La peur

La peur, émotion qui exprime la prise de conscience d'un danger, renvoie souvent à des attitudes figées ou au contraire à la fuite face à ce danger. Elle constitue un moyen de se protéger contre celui-ci. À l'inverse de la compassion, elle revêt donc un caractère beaucoup centré sur l'individu lui-même. Dans ces conditions, il pourrait sembler étonnant de la lier à cet acte vu comme éminemment positif qu'est l'aide humanitaire. Pourtant, elle a joué un rôle primordial, bien que difficile à cerner totalement.

25 Antoine Fleury, Traditions et rôle humanitaire de la Suisse, in: Matériaux pour l'histoire de notre temps 93 (2009), p. 60.

26 Lettre de Stovall pour le Secrétaire d'Etat, 19 août 1918, National Archives at College Park (NACP), General Records of the State Department, RG 59, State Decimal File 854.00, Internal Affairs, Switzerland, microfilm M1457, roll 1.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Durant la Grande Guerre, la population suisse a dû vivre avec de nombreuses peurs. La première d'entre elles fut la crainte d'être envahi. Et l'un des moyens de l'affronter se manifesta très vite par la volonté de se rendre utile.[27] L'utilité de la Suisse est perceptible dès le début de la guerre.[28] Elle fait office de Puissance protectrice pour plusieurs belligérants et héberge le Comité International de la Croix-Rouge (CICR), basé à Genève. Les autorités avaient déjà compris le rôle de l'humanitaire pour préserver le pays des dangers extérieurs.[29] Mais face à la peur d'une invasion, on essaie de mettre encore plus en avant cette utilité et, par conséquent, le non-intérêt d'attaquer la Suisse. Alors que le CICR occupe une position centrale dans la défense du droit, ce n'est pourtant que le 15 août qu'il annonce ouvrir une agence internationale pour les prisonniers de guerre (AIPG) et le 27 août qu'il communique aux gouvernements l'adresse de celle-ci.[30] Pourquoi attendre plus de deux semaines avant d'effectuer cette annonce? L'évolution du conflit et la crainte de voir la Suisse entraînée dans les hostilités ont-elles joué un rôle? Il est impossible de répondre à cette question. Mais il est clair que par cette agence, le CICR veut se rendre utile,[31] justifier sa propre existence et celle du pays qui l'a vu naître. En 1915, Giuseppe Motta reconnaît avoir eu peur pour la Suisse, lorsque «le cataclysme de la guerre s'abattait sur le monde et passait si près de notre maison qu'elle semblait secouée jusque dans ses fondements»,[32] avant de remercier la ville de Genève pour toutes ses bonnes œuvres. L'invasion de la Belgique a amplifié cette peur. La neutralité de ce petit Etat neutre ayant été violée, qui pouvait garantir que la Suisse ne connaîtrait pas un destin similaire? Là encore, l'assimilation entre Suisse et Belgique a joué un rôle important dans les esprits. La compassion envers le peuple belge a sûrement cohabité avec la peur de subir le même sort. Peu de documents abordent ouvertement

27 Irène Herrmann, Décrypter la concurrence humanitaire: Le conflit entre Croix-Rouge(s) après 1918, in: Relations internationales 151 (2012), pp. 91–102.
28 Anne-Françoise Praz, Un monde bascule. La Suisse de 1910 à 1919, Prilly/Lausanne 1991, p. 144.
29 Herrmann, La Suisse entre peur de l'autre et devoir humanitaire, p. 118.
30 Daniel Marc Segesser, Nicht kriegführend, aber doch Teil eines globalen Krieges. Perspektiven auf transnationale Verflechtungen der Schweiz im Ersten Weltkrieg, in: Revue suisse d'histoire 63/3 (2013), p. 373; voir également les différentes circulaires dans: archives du CICR (ACICR) C G1 A 02-01 Notification de la création de l'Agence: correspondance du CICR avec les Sociétés Nationales de la Croix-Rouge, avec la Direction des postes suisses, avec les représentants gouvernementaux de la Suisse, de la France et de l'Allemagne.
31 Procès-verbal de la séance du Comité du CICR, 15 août 1914.
32 Centenaire de la Société helvétique des sciences Naturelles à Genève (13 septembre 1915), Allocution de M. Motta, Président de la Confédération, http://www.amtsdruckschriften.bar.admin.ch/start.do (consulté le 15 janvier 2014).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

cette peur. Mais on retrouve parfois des indices indiquant un lien entre aide humanitaire et peur de partager les mêmes peines que les Belges: «Le sort de la Belgique ne nous intéresse pas qu'au seul point de vue humanitaire. La situation de ce pays au point de vue international était, en effet, au début de la guerre, semblable à celle de la Suisse.»[33] L'aide au peuple belge a ainsi constitué une sorte de catharsis face à la peur d'être envahi et entraîné dans les horreurs de la guerre. En plus de se rendre utile, il fallait exorciser sa propre peur.

Avec le temps, la peur d'une invasion ou d'une entrée en guerre diminue. Mais certaines références plus implicites ne disparaissent pas pour autant. Ainsi, malgré les critiques dont il peut être l'objet et malgré les difficultés économiques et sociales, l'internement en Suisse de soldats blessés ne devrait pas être abandonné car il constitue une «sérieuse garantie de notre neutralité».[34] Ce discours rappelle à ceux qui l'auraient oublié que les actions charitables ont contribué à préserver la Suisse de la guerre et participent ainsi au bien-être de sa population, ce malgré les difficultés réelles que doit affronter cette dernière. Lorsque la peur de ne plus obtenir suffisamment de ravitaillement se fait réellement sentir, l'argument humanitaire est utilisé afin de convaincre les Etats-Unis de ne pas couper les vivres. La mission envoyée à Washington pendant l'été 1917 ne manque pas de souligner l'engagement charitable du pays afin de sensibiliser la population et le gouvernement américains à la cause suisse.[35] Dans ce cas, l'humanitaire ne constitue pas une conséquence directe de la peur, mais plutôt un moyen de résoudre le problème à l'origine de cette peur. Une attitude quelque peu similaire survient à la fin de la guerre. Alors que les vainqueurs posent les fondations d'un nouvel ordre à Versailles, la Suisse peut craindre pour son avenir et sa place au sein du concert des nations.[36] L'une des justifications de sa neutralité, de son existence et de son utilité future réside là encore dans l'humanitaire. Suite à l'œuvre suisse de l'internement, la Suisse «ne demande ni éloges, ni récompense, mais elle prétend continuer à tenir, parmi les peuples, la place à laquelle elle a droit».[37] Une fois de plus, l'aide huma-

33 Feuille d'avis du Valais, 25 février 1915.
34 Edouard Favre, L'internement en Suisse des Prisonniers de guerre malades ou blessés, 1918–1919. Troisième rapport, fait par ordre du Colonel HAUSER, Médecin d'armée, Genève/Berne 1919, pp. 9s.
35 The Literary Digest for June, 30 juin 1917; New York Sun, 19 juillet 1917; New York Times, 26 août 1917, etc.
36 L'opinion sévère de la France contre les neutres à la fin de la guerre a été étudiée dans: Vincent Laniol, Les diplomates français et les neutres européens au sortir de la Grande Guerre (1918–1920), in: Relations internationales 159 (automne 2014), pp. 83–100.
37 Favre, *op. cit.*, p. 226.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

nitaire contribue à sauvegarder la position de la Suisse face à la peur d'un avenir plus qu'incertain.

Mais c'est aussi face à toutes les peurs du quotidien que l'humanitaire joue un rôle. S'engager dans une activité charitable et aider les plus malheureux permettent d'oublier, ne serait-ce que pour un temps, ses propres difficultés. Pendant qu'elles confectionnent des vêtements pour les soldats suisses ou les victimes étrangères de la guerre, les femmes s'occupent de manière positive, valorisante, et oublient leurs soucis du quotidien ou la peur du lendemain. En plus de faire oublier ses propres peurs, l'humanitaire permet aussi de les exorciser. Avoir la capacité d'aider les victimes de la guerre permet de relativiser les difficultés de sa propre situation. L'engagement humanitaire rassure: «Les temps sont durs, la vie devient plus chère, cela est vrai, certes, mais quelle joie de pouvoir encore partager, alors qu'à tant d'autres on a tout pris!»[38] Dans un rapport sur l'aide aux réfugiés belges, la présidente de l'œuvre, Madame Widmer-Curtat, s'exclame ainsi: «Faire œuvre utile, pour de plus malheureux que soi, quel merveilleux dérivatif à nos inquiétudes et à nos craintes!»[39] Sa franchise tranche avec le discours officiel. L'utilité de l'engagement charitable pour faire face à ses propres peurs n'est en général jamais avouée. Et pour cause, alors qu'on présente l'humanitaire comme un acte de pure compassion, l'expliquer par des motifs personnels reviendrait à reconnaître son côté intéressé. Si l'on cherche à souligner l'utilité des œuvres charitables vis-à-vis des belligérants, il n'est pas possible d'avouer les motifs égoïstes qui motivent en partie l'existence de celles-ci. L'aide humanitaire a beau être encouragée par la Confédération, l'argument de la peur ne peut décemment pas être mis en évident. Les notions de devoir et de sacrifice seront, au contraire, utilisées tant par les autorités que par la presse ou les œuvres privées. Ce discours permet de basculer vers une nouvelle émotion, la culpabilité.

La culpabilité

L'engagement humanitaire engendré par la culpabilité est un phénomène connu.[40] Le processus, utilisé par les médias ou les œuvres charitables, est assez simple: en montrant les horreurs de la guerre à travers des textes, des témoignages ou des images, on suscite de la culpabilité chez

38 Rapport Général de L'œuvre des Réfugiés Belges en Suisse, Lausanne 1917, p. 88.
39 Les Réfugiés belges en Suisse. Réception et hospitalisation dans le canton de Vaud, Lausanne 1915, p. 13.
40 Kevin Rozario, «Delicious Horrors»: Mass Culture, the Red Cross, and the Appeal of Modern American Humanitarianism, in: American Quarterly 55/3 (2003), pp. 417–455.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

le lecteur. Ce dernier se décharge vers la compassion et l'aide humanitaire. Alors que certains pays comme les Etats-Unis ont allègrement joué sur le registre de la culpabilité, les autorités suisses ont fait preuve de plus de réserve.[41] Mais c'est une émotion qui s'est, elle aussi, insinuée naturellement au sein de la population suisse. Rester en paix alors que le reste de l'Europe était en guerre a fait naître chez beaucoup un certain malaise. Au-delà du sens et de la nécessité de comprendre pourquoi la Suisse était épargnée par ce flot meurtrier, la population a dû gérer ce malaise. L'engagement charitable permet de mieux vivre cette non-belligérance et d'atténuer le sentiment de culpabilité qui a pu hanter certaines et certains. À nouveau, il s'agit de se rendre utile, non pas vis-à-vis des autres, mais pour soulager sa propre conscience. Les œuvres privées utilisent aussi cette émotion, mais pour des raisons différentes. Exposer les misères de la guerre suscite de la compassion, mais aussi de la culpabilité. Et ces deux émotions amènent les gens à faire des dons. Pour inciter la population à aider les réfugiés belges, on insiste sur la culpabilité envers la Belgique, qui aurait «payé pour les neutres».[42] Certaines œuvres jouent sur des demandes à la connotation plus religieuse. Dans un appel en faveur des populations arméniennes, le chanoine de Saint-Maurice déclare: «Donnez, donnez encore, et donnez toujours. C'est notre mission, notre rôle et notre devoir. La Suisse se rehausse à chacune de ses œuvres.»[43]

Cette émotion n'est pourtant que très peu mentionnée dans les sources. Elle ne se laisse percevoir qu'indirectement. Certains indices permettent cependant de deviner une certaine culpabilité. Les membres de la Croix-Rouge suisse, n'ayant pas à soigner d'hypothétiques soldats blessés, s'engagent dans de nouvelles activités, «poussés par la nécessité de faire quelque chose d'utile».[44] Les œuvres privées, dans leurs multiples appels, cherchent autant à attendrir qu'à culpabiliser. La mention de l'utilité est aussi une constante du discours humanitaire en Suisse. Dans son premier rapport sur la neutralité, le Conseil fédéral mentionne déjà l'aide humanitaire comme une «prérogative d'un pays neutre».[45] Il est ainsi aisé

41 Cédric Cotter, Irène Herrmann, Les dynamiques de la rhétorique humanitaire: Suisse, Etats-Unis et autres neutres, in: Relations Internationales 159 (automne 2014), pp. 48–67.
42 Gasser, *op. cit.*, p. 79.
43 Nouvelliste, 25 novembre 1915.
44 La Croix-Rouge suisse pendant la mobilisation 1914–1919, Berne 1920, p. 76.
45 Rapport du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale sur les mesures prises par lui en vertu de l'arrêté fédéral du 3 août 1914 sur les mesures propres à assurer la sécurité du pays et le maintien de sa neutralité (du 1er décembre 1914), in: Feuille fédérale, 16 décembre 1914.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

de lier cet engagement aux notions de «devoir» et de «sacrifice», et de cacher les motivations moins avouables que sont la peur et la culpabilité. Un citoyen suisse confie par exemple à un journaliste français: «Il faut bien que nous vous aidions.»[46] L'internement constitue pour le peuple suisse une «responsabilité qui résulte pour lui de cet immense privilège!»,[47] le privilège étant bien entendu de ne pas avoir été entraîné dans la guerre. Pour les autorités, l'œuvre humanitaire de la Suisse découle de sa neutralité et lui donne du sens. Elle la justifie et atténue la culpabilité qui pourrait y être liée. On la perçoit dans les propos de Gustave Ador sur le peuple suisse, le 4 décembre 1915: «il comprend, tous les jours mieux, les devoirs que lui imposent sa neutralité et son immense privilège d'avoir été épargné.»[48] Mais cette culpabilité, bien que largement tue, ne disparaît pas totalement pour autant. Elle est même utilisée comme argument, par exemple lors d'une conférence en faveur des victimes de la guerre: «Notre pays, dit le conférencier, n'a pas eu au cours de la guerre le courage politique qu'il aurait dû avoir. Il a inscrit sur son drapeau: neutralité et ravitaillement. C'est trop peu. Rachetons cette misère par une charité sans borne. Et, pour stimuler la générosité de la salle, il cite des cas de libéralité qui arrachent des larmes d'attendrissement à plusieurs. […] merci à M. Vallotton des émotions généreuses qu'il a réveillées en nous.»[49] Le malaise se ressent parfois plus douloureusement: «Ainsi la Suisse soulage les souffrances et se fait pardonner son bonheur.»[50] L'engagement humanitaire deviendrait ainsi une façon d'expier cette neutralité mal comprise et difficile à vivre.

La fierté et la vanité

Si l'action humanitaire de certains a été motivée par des émotions négatives comme la peur ou la culpabilité, il convient de ne pas oublier le rôle qu'ont pu jouer d'autres émotions plus positives comme la fierté ou la vanité. La frontière entre ces dernières ne se dessine d'ailleurs pas toujours clairement. Ces émotions transparaissent souvent dans la presse, qui ne manque pas de relever les actes charitables de la Suisse avec une

46 E. Doumergue, Monographies d'Œuvres, in: Foi et Vie 11 (16 juin 1916), p. 243.
47 Edouard Favre, L'internement en Suisse des Prisonniers de guerre malades ou blessés, 1916. Premier rapport, fait par ordre du Colonel HAUSER, Médecin d'armée, Genève/Bâle/Lyon 1917, pp. vii–viii.
48 E. Nagel, Les œuvres suisses de charité pendant la Guerre 1914–1916, 2 tomes, traduit de l'Allemand, Neuchâtel 1916, p. 15.
49 Le Jura bernois, 15 février 1916, cité par Bondallaz, La mobilisation humanitaire de Saint-Imier en faveur des victimes de la guerre, p. 230.
50 Nouvelliste, 9 mars 1915.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

fierté souvent teintée de fausse modestie. Dès le début de la guerre, la presse suisse mentionne le rôle «béni et bienfaisant»[51] de la Genève humanitaire. Une fois l'autosatisfaction des premiers mois passée, l'accent est mis sur la réputation du pays à l'étranger grâce à sa «mission humanitaire» qui lui permet d'acquérir «un titre de plus au respect et à la reconnaissance des nations voisines».[52] L'écrivain Louis Dumur se joint à ces éloges en parlant du rôle charitable de la Suisse: «Dans ce domaine qui est le sien propre, elle aura rempli tout son devoir.»[53] En 1917, lorsque la Suisse craint pour son ravitaillement, une campagne est lancée en sa faveur aux Etats-Unis.[54] L'argument des œuvres charitables, fréquemment utilisé, cherche d'abord à émouvoir l'opinion publique américaine, mais il permet aussi de déceler la fierté d'être à l'origine de ces œuvres: «Switzerland has fulfilled a heroic task […] as an island of peace, where the war sufferers from all nations find relief.»[55] Et en 1918 encore, certaines activités comme le rapatriement des internés civils par la Suisse permettent à cette dernière d'acquérir «un nouveau titre de gloire à sa réputation traditionnelle dans le domaine de l'humanitaire».[56]

La fierté est souvent marquée du sceau de la fausse modestie et frôle ainsi la vanité. «Nul ne songe à en tirer vanité»[57] affirme pourtant l'introduction d'un catalogue recensant les œuvres humanitaires suisses. Cette précision récurrente se conclut souvent par un «mais» justifiant les éloges à suivre ou sert de prélude à l'énonciation de toutes les activités humanitaires du pays: «True charity hates publicity and Switzerland never has advertised such deeds, but if the Senate considers the position of Switzerland […].»[58] Pour le Conseiller fédéral Motta, «La Suisse aujourd'hui personnifie l'idéal de la charité et de la fraternité».[59] Quant à Gustave Ador, c'est «Bien loin de se glorifier»[60] qu'il met en avant les bonnes œuvres de la Suisse afin de justifier la neutralité du pays. Lors d'une conférence donnée à Paris en 1916, le même Gustave Ador précise d'em-

51 Journal de Genève, 22 septembre 1914.
52 Feuille d'avis du Valais, 25 mai 1915.
53 Revue politique et littéraire, 31 juillet – 7 août 1915.
54 Par exemple: A Plea for Switzerland, by Professor William E. Rappard, of the University of Geneva, formerly of Harvard University, AF, E 2200.36, 1000/1740, Bd. 1. Propaganda für die Schweiz (Widerlegung von Zeitungsartikeln).
55 Switzerland and the embargo of foodstuffs. A Letter to Senator WILLIAM J. STONE, by Dr. Juke. A. Schwarzmann, 24 mai 1917, Archives fédérales (AF), E 2200.36, 1000/1740, Bd. 1. Propaganda für die Schweiz (Widerlegung von Zeitungsartikeln).
56 Tribune de Genève, 17 août 1918.
57 Emile Butticaz, Catalogue général des Œuvres de Bienfaisance en Suisse pendant la guerre, Lausanne 1917, p. 4.
58 Switzerland and the embargo of foodstuffs, *op. cit.*
59 *Ibid.*, p. 15.
60 Nagel, *op. cit.*, p. 15.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

blée que «Ce qui a été fait chez nous est si peu!»[61] Mais il ne manque pas de décrire en long et en large ce «si peu». Dans une lettre ouverte envoyée aux éditeurs du *Washington Post*, le directeur du *Journal de Genève*, George Wagnière, joue lui aussi avec cette fausse modestie: «It is a delicate matter to talk of ourselves and our good deeds, but the world must know that Switzerland, following her old tradition has tried without ceasing to be useful to humanity.»[62] Et là encore, on parle de l'utilité de la Suisse. Cette fierté se retrouve aussi dans la correspondance privée. Ainsi, un citoyen suisse remercie Gustave Ador pour son engagement avec l'AIPG: «Cette œuvre touchante, entreprise par nos Genevois est une bénédiction, […].»[63]

Ces multiples mentions, liées à une iconographie mêlant opportunément la croix suisse et la croix rouge,[64] soulignent certes la fierté voire la vanité qui existe en Suisse. Mais elles constituent également un moyen de contrer d'autres émotions comme la peur et la culpabilité. En effet, grâce au binôme neutralité & humanitaire, la transmission de ces émotions positives atténue les émotions négatives abordées précédemment et permet de s'engager dans des œuvres charitables le cœur plus léger. La fierté contribue à se rassurer et se donner du courage, et ce même si on ne participe pas directement aux activités humanitaires. La mise en exergue du rôle positif de la Suisse et les éloges de l'étranger permettent de retrouver confiance. Le CICR prend d'ailleurs soin de récolter les articles mentionnant son action. On y retrouve de nombreuses coupures de presse dithyrambiques à son encontre.[65] En témoigne également une autre série d'articles de journaux suisse revenant sur les propos de la presse des différents Etats en guerre. Il est frappant de constater à quel point les commentaires laudatifs venant de l'étranger sont retranscrits et rapportés à la population suisse. La presse régionale s'est montrée particulièrement avide de ce genre de compliments. Des articles du *Times*

61 Gustave Ador, La Suisse et son action charitable pendant la Guerre, in: Foi et Vie 11 (16 juin 1916), p. 213.

62 To the Editor of the Washington Post, Lettre ouverte non datée de George Wagnière, AF, E 2200.36, 1000/1740, Bd. 1. Propaganda für die Schweiz (Widerlegung von Zeitungsartikeln).

63 Lettre de C. Th. Halm-Bozzel pour Gustave Ador, 14 octobre 1915, ACICR C G1 A 18–27 Traitement des prisonniers en mains françaises: prisonniers de diverses nationalités en France et dans ses colonies.

64 Céline Schoeni, Sur le front des sexes: les infirmières dans l'iconographie guerrière (1914–1918), in: Philippe Kaenel, François Vallotton (dir.), Les Images en guerre (1914–1945), Lausanne 2008, p. 100; voir également les cartes postales sur le site http://14-18.ch/ (consulté le 15 décembre 2014) et les cartes postales conservées dans le fond: ACICR Archives privées Jacques Chenevière.

65 ACICR C G1 A 06-09 Coupures de presse.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

présentant les œuvres charitables suisses[66] aux textes élogieux venant d'Allemagne,[67] les journaux valaisans ne manquent par exemple jamais une occasion de souligner l'image positive de la Suisse grâce à son action humanitaire. La fierté est enfin une émotion utilisée par les organisations charitables afin de récolter des fonds. Il est évident que certains dons ne se font pas par vraie générosité, mais bien pour se donner une image de générosité.[68] Et les différentes œuvres humanitaires ne manquent pas de jouer sur l'image positive que génère l'action de donner. La fierté rejoint de cette manière la liste des émotions utilisées pour inciter la population à faire des dons. On flatte l'égo des gens en les parant des vertus patriotiques que sont la compassion, le sacrifice et l'engagement humanitaire. Pour exalter cette fierté d'appartenir à des œuvres charitables, il faut ainsi la mettre en évidence. Le patronage d'œuvres permet par exemple aux élites d'exhiber publiquement leur générosité. En retour, ces œuvres bénéficient de leur prestige. Lorsque les œuvres sont patronnées par des organismes tels que le CICR ou la Croix-Rouge suisse, la fierté de travailler sous l'emblème de la Croix-Rouge va de pair avec le gage de sérieux qu'implique cette identification. Et, pour susciter encore plus d'élan, certaines œuvres rendent publics les noms des généreux donateurs. La Croix-Rouge suisse publie par exemple dans chaque numéro de son magazine la liste des dons en argent et en nature qui lui sont adressés.[69] La fierté constitue ainsi à la fois un moteur est un résultat de l'action humanitaire.

La curiosité

Parmi les nombreuses autres émotions liées à l'action humanitaire, il n'est pas inopportun de se pencher brièvement sur la curiosité. Certaines activités particulièrement visibles, comme le rapatriement des blessés ou des civils et l'internement, ont attiré les foules. La population accourt dans les gares pour voir passer les trains traversant la Suisse.[70] Les internés sont l'objet de nombreuses attentions.[71] En mentionnant la «profonde

66 Feuille d'avis du Valais, 30 mars 1915; Nouvelliste, 23 août 1917.
67 Feuille d'avis du Valais, 5 janvier 1915.
68 Gasser, *op. cit.*, p. 54.
69 La Croix-Rouge suisse, Revue mensuelle des Samaritains suisses, Soins des malades et hygiène populaire.
70 Thomas Bürgisser, L'humanité comme raison d'Etat. L'internement des prisonniers de guerre étrangers en Suisse pendant la Première Guerre mondiale, in: Roman Rossfeld, Thomas Buomberger, Patrick Kury (éd.), 14/18 La Suisse et la Grande Guerre, Baden 2014, p. 269; Gasser, *op. cit.*, pp. 60s.
71 Favre, L'internement en Suisse des Prisonniers de guerre malades ou blessés, 1917, p. 46.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

impression»[72] que laissent les blessés sur la population, Gustave Ador illustre l'impact de ce spectacle. Pour beaucoup, il s'agit de la vision la plus directe de la guerre qu'il soit donné d'observer. Outre la curiosité naturelle qu'impliquent de telles opérations, nombreux sont les gens curieux et excités à l'idée de «voir» la guerre, ou du moins ses conséquences. Déjà à l'époque, on s'en rend compte: «Les passages des grands blessés, l'Œuvre des aveugles, l'internement des soldats et des civils prisonniers, sont des témoignages toujours vivants des ravages atroces de la guerre.»[73] Ces visions de la guerre sont aussi communiquées par celles et ceux qui font de l'humanitaire en Suisse et à l'étranger. Les témoignages de personnes pratiquant l'humanitaire au front, que ce soit dans les trains de rapatriés ou à l'étranger, connaissent un grand succès. Publiés dans le magazine de la Croix-Rouge suisse ou dans la presse en général, ils s'expliquent également par cette curiosité et cette envie de mieux voir et sentir la guerre. Dans ce cas, ce sont les actions humanitaires qui suscitent une émotion ou qui permettent de l'assouvir. Cette curiosité peut engendrer de la compassion et résulter en un engagement dans une œuvre charitable, mais une réalisation en acte ne survient pas nécessairement. Lorsque c'est le cas, l'action humanitaire constitue un moyen, non seulement d'assouvir sa curiosité, mais aussi de «vivre» encore plus directement la guerre. Des citoyennes et citoyens suisses soignent des blessés près du front,[74] d'autres sont délégués par la Confédération, le CICR ou des œuvres privées afin d'assister des populations civiles. En Suisse même, des volontaires s'engagent au chevet des militaires rapatriés par train ou auprès des internés. Nombreux sont celles et ceux qui consacrent une partie de leur temps au sein des œuvres privées, occupés à des tâches très variées. Les marraines de guerre nouent des contacts avec des hommes qui ont subi de plein fouet les effets du conflit. Pour toute et tous, cet engagement donne le sentiment de participer à la guerre, non pas par les armes, mais via des pratiques qui ne sont d'ailleurs pas sans rappeler celles des fronts intérieurs des différents Etats belligérants.

72 Ador, La Suisse et son action charitable pendant la Guerre, p. 220.
73 Nouvelliste, 3 février 1917.
74 Sabine Braunschweig, Les infirmières suisses dans les hôpitaux militaires étrangers, in: Thomas Buomberger, Patrick Kury, Roman Rossfeld (éd.), 14/18 La Suisse et la Grande Guerre, Baden 2014, pp. 256s.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Conclusion

Ce survol, bien qu'incomplet, permet de mettre en évidence la complexité du rôle des émotions dans l'engagement humanitaire de la Suisse pendant la Grande Guerre. Toutes les émotions abordées précédemment sont liées. La compassion s'est souvent imposée d'elle-même, mais elle a parfois été suscitée par la fierté, la peur ou la culpabilité. Inversement, lorsque cette émotion s'est concrétisée dans des actes tangibles, elle a permis d'atténuer voire même de faire oublier des émotions plus négatives. La compassion a aussi été mise en avant pour occulter le rôle de ces émotions négatives. Par exemple, elle a été utilisée pour expliquer et justifier des actes charitables, alors que ces derniers ont aussi été mus par d'autres raisons. L'engagement résultant de motifs intéressés ou égoïstes a ainsi pris un visage acceptable à travers la mise en avant de la profonde compassion des acteurs humanitaires en particulier et de la population suisse en général. Les émotions se sont révélées être à la fois source et conséquence de l'action charitable. La peur a pu pousser certains à faire de l'humanitaire alors que cette pratique a parfois servi à oublier ses propres peurs. La fierté s'est aussi révélée être la conséquence d'un engagement autant qu'une émotion recherchée par celui-ci. Ces imbrications font que l'engagement humanitaire ne saurait s'expliquer de manière monocausale, mais bien à travers le cumul, l'enchevêtrement voire l'affrontement d'émotions diverses. L'influence de ces dernières a aussi varié d'intensité dans le temps. Si la peur d'être envahi a été très présente durant les premiers mois de la guerre, elle a ensuite laissé la place à une inquiétude plus larvée face à l'avenir et, dès 1916, aux craintes pour l'approvisionnement du pays. La fierté d'atténuer les souffrances du monde, clairement perceptible au tout début, s'est elle aussi temporisée avec le temps, avant d'être mise à nouveau en avant à la fin du conflit. Il en va de même pour la compassion, flamboyante, avant de s'estomper ou de ne plus s'accompagner d'une action concrète. Quant à la culpabilité, elle a très certainement existé dès le déclenchement des hostilités. Mais il aura peut-être fallu attendre que les conséquences de la guerre soient véritablement visibles en Suisse pour qu'elle ne prenne de l'ampleur. On constate donc que les premiers mois du conflit ont exacerbé toutes ces émotions. Puis, avec le temps et une paix qui semblait de plus en plus incertaine, elles se sont peu à peu atténuées avant de resurgir ponctuellement au gré des évènements.

De plus, si ces émotions se sont souvent imposées naturellement dans l'esprit de la population, elles ont également été instiguées tant par les autorités que par les œuvres charitables elles-mêmes. Le rôle de la

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

propagande dans le façonnement et l'utilisation des émotions a déjà été analysé par les historiens: «Effective propaganda evokes and shapes thought and emotion, then shows just what to do with the thought and how to act on the emotion.»[75] Un processus similaire a été utilisé en Suisse. La Confédération et les organisations charitables ont essayé d'émouvoir la population afin que cette dernière s'engage dans des activités humanitaires. Cette utilisation des émotions a servi les desseins des uns et des autres et a contribué à unir la population dans une activité commune. Au même titre que l'armée, la propagande, l'éducation ou le discours politique, l'action humanitaire s'est inscrite dans le cadre plus large et très puissant de la mobilisation des esprits, que l'on retrouve ainsi aussi bien en Suisse que dans les pays belligérants. Sur le plus long terme, l'utilisation de la compassion comme arme morale a renforcé l'idée d'une Suisse naturellement charitable.[76] Si l'association entre Suisse et humanitaire trouve ses fondements durant la deuxième partie du XIX^{e} siècle, la Grande Guerre la confirme et la fait entrer encore plus dans l'imaginaire collectif. Une émotion, la compassion, devient ainsi un point fondamental de l'identité suisse et un caractère présenté comme commun à toute sa population, au-delà des différences linguistiques, culturelles, sociales ou géographiques. William Reddy parle d'un «régime émotionnel» défini comme «l'ensemble des émotions normatives et des rituels officiels, des pratiques, et des 'objectifs émotionnels' qui les expriment, les inculquent, un fondement nécessaire pour un régime politique stable».[77] Jusqu'à quel point les émotions liées à l'humanitaire peuvent-elles s'intégrer dans un tel régime émotionnel? La mise en avant de la compassion entre sûrement dans la liste des émotions qui stabilisent le système helvétique.

Finalement, toutes ces émotions se cristallisent autour de la seule notion qui peut être pleinement affichée et qui donne du sens à toutes les entreprises humanitaires: la compassion. La compassion, compatir, *compati*, souffrir avec… L'étymologie du mot reflète l'image que la Suisse a voulu se donner d'elle-même: «C'est ainsi que la Suisse ne cesse de développer son activité charitable, s'ingéniant à prouver aux belligérants que si elle ne souffre pas des effroyables misères de la guerre, elle par-

75 Alan Axelrod, Selling the Great War. The Making of American Propaganda, New York 2009, p. 146.

76 Herrmann, La Suisse entre peur de l'autre et devoir humanitaire, p. 119.

77 Cité dans: Plamper, L'histoire des émotions, p. 329. La formule originale en anglais est: «the set of normative emotions and the official rituals, practices, and emotives that express and inculcate them a necessary underpinning of any stable political regime», William M. Reddy, The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions, Cambridge 2001, p. 129.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

tage les souffrances de ceux qui en sont les victimes.»[78] La compassion a fourni l'alibi expliquant les nombreuses actions charitables entreprises par la Suisse, elle a servi de prétexte et d'argument justifiant sa position. Elle a constitué une véritable raison d'être et une preuve d'humanité, de l'aveu même du président du CICR, Gustave Ador: «Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas souffrir avec ceux qui souffrent, pour ne pas pleurer avec ceux qui pleurent et pour ne pas leur témoigner la plus ardente sympathie.»[79] Mais, en définitive, si la Suisse était prête à souffrir *avec* les autres, n'était-ce pas pour ne pas avoir à souffrir *comme* eux?

78 Le Temps [journal français], 27 mai 1916.
79 Ador, La Suisse et son action charitable pendant la Guerre, p. 214.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Les votes fédéraux des années 1914–1918. A la recherche du fameux fossé

Georg Kreis

Federal Votes in the Years 1914–1918. In Search of the Famed Divide

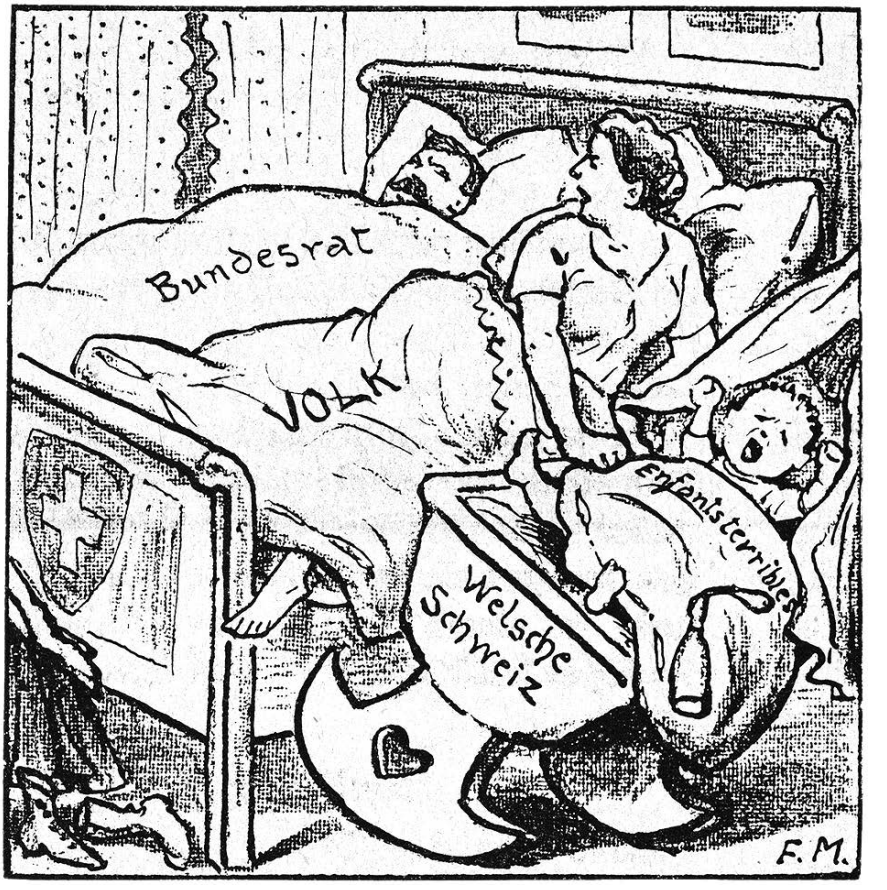
The divide that opened between German-speaking and French-speaking Switzerland at the outbreak of the war in 1914 has become general knowledge in Swiss history. The assertiveness of this blanket knowledge is not proportionate to any detailed active knowledge. This contribution looks at five ballots that were carried out between 1914–1918, despite the fact that the Federal Government had been granted extensive powers. It takes note of their subject matter and the results and analyzes the comments published by the press on both sides of the divide. Until today the results of federal votes are scrutinized whether widely diverging or even opposite results prove the existence of this divide. Concerning the votes in the years 1914–1918 there is no trace of the divide, which indicates that it was reality in the press only – admittedly also a form of reality.

Il est communément admis que le fameux «fossé» entre les deux plus grandes parties linguistiques du pays se soit creusé dans les années 14–18. Cependant, on possède fort peu de connaissances systématiques sur le sujet. Le souvenir civique cultive plutôt l'engagement positif et mieux documenté d'un Carl Spitteler, d'un Paul Seippel et d'autres qui ont contribué à surmonter cette opposition.[1]

1 Pierre Du Bois (1980a, p. 125, voir note 6) reprend sans la relativiser l'affirmation de Gonzague de Reynolds, selon lequel la Nouvelle Société Helvétique qu'il avait fondée était destinée à surmonter le fossé de la langue; ce qui peut être vrai en partie, mais le but principal de cette fondation était de combattre la montée véhémente de la lutte des classes, et de favoriser une attitude conservatrice et élitaire.

Georg Kreis, Département d'histoire, Université de Bâle; georg.kreis@unibas.ch

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet



Cette caricature, publiée dans le Nebelspalter au printemps 1916 – pas tout à fait par hasard après les protestations en Suisse romande suite à l'«affaire des colonels» –, ne dit rien du contenu de ces différences mais elle montre de façon assez typique que, du point de vue de l'auteur suisse allemand, les Romands sont des «enfants terribles» et un peuple à part du peuple suisse. Cette illustration intitulée «Trouble renouvelé du repos» sous-entend un double reproche: le fait que le repos suisse soit dérangé et le fait qu'il s'agisse d'un acte répétitif.[2] Le caractère unilatéral de cette représentation incite indirectement à chercher des images du conflit de

2 Nebelspalter n° 14 du 1er avril 1916, donc après les protestations soulevées en Suisse Romande par l'«affaire des colonels» et l'«affaire des trains». Dans l'illustration, la mère (le peuple, «Volk») demande au père (le Conseil fédéral, «Bundesrat») de bercer à son tour les «enfants terribles». Mais celui-ci, excédé, refuse.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

chaque côté du fossé. On doit cependant supposer que les rapports étaient plutôt asymétriques. Ils n'avaient rien d'uniforme et tout cela dut subir certaines variations au cours du temps.

Quelles étaient les préoccupations ou les doléances de la mère et de l'enfant, pour rester dans l'image de la caricature? Les questions de politique intérieure et de politique extérieure peuvent certes être distinguées, mais elles sont étroitement liées. Les attitudes opposées concernant les événements à l'extérieur devinrent un problème de politique intérieure. Et inversement, les problèmes de politique intérieure furent attribués à ces divergences d'attitudes. Un des faits les plus communément tenus pour acquis se rapporte aux oppositions résultant des sympathies germanophiles et des sympathies francophiles pendant la guerre, en particulier sur la question de la Belgique. Quant aux polémiques au sein de l'arène de politique intérieure, elles sont attribuées aux différents scandales de l'époque, qui se succèdent comme les perles d'un sombre collier.[3] Rien de surprenant donc à ce que la dispute tourne essentiellement autour de la problématique du pouvoir central. A notre époque, le principe et la pratique d'un régime de pleins pouvoirs ainsi que le rôle de l'armée sont encore sujets à controverse.[4]

Il existe sur tout cela de courts articles, parus à l'époque,[5] et nous disposons de connaissances ponctuelles et de citations plus ou moins détonantes sur le sujet.[6] Il convient de distinguer divers aspects de la

3 Jürg Schoch, Die Oberstenaffäre. Eine innenpolitische Krise (1915/1916), Bern 1972, pp. 43s. Après l'affaire des colonels (janvier 1916), survinrent l'affaire du drapeau allemand (janvier 1916), l'affaire des trains (février 1916), l'affaire des cartouches (mars 1916), l'affaire Lallemand (janvier/avril 1916), l'affaire de Loys (août 1916), etc.

4 Sur le régime de pleins pouvoirs et la contradiction venue de Suisse Romande: Alfred Kölz, Neue Schweizerische Verfassungsgeschichte, Bd. 2, Bern 2004, pp. 666–672. Sur le centralisme en général: Pierre du Bois, Der Zentralismus und die Welschen, in: Schweizer Monatshefte 69 (1989), pp. 123–134.

5 Par exemple H. Meier, Die deutschfeindliche Bewegung in der französischen Schweiz, Zürich 1915 (des voix dans la tempête en Suisse alémanique). Voir la préface qui mentionne «le contraste malheureusement impossible à nier plus longtemps entre Suisses allemands et romands dans notre patrie».

6 Les développements actuellement les plus substantiels à ce sujet se trouvent dans deux articles de Pierre du Bois (1980a et 1980b): Lausanne, le 27 janvier 1916: l'affaire du drapeau allemand. Contribution à l'étude de ses origines et de sa nature, in: Revue historique vaudoise LXXXVIII (1980), pp. 113–146. – Le mal suisse pendant la première guerre mondiale. Fragments d'un discours sur les relations entre Alémaniques, Romands et Tessinois au début du vingtième siècle, in: Revue européenne des sciences sociales et Cahiers Vilfredo Pareto XVIII/53 (1980), pp. 43–66. Voir également Pierre de Vargas, La «Gazette de Lausanne» et le «Journal de Genève» d'août à décembre 1914. Deux positions devant la guerre et le problème du désaccord national. Mém. Lic. Lettres, Lausanne 1965 (remarque de du Bois, 1980a, note 37). A titre de remarque, un témoignage relevé par hasard sur les différences existantes: en octobre 1914, la *Gazette de Lausanne* publie sous le titre «Calomnies» un démenti catégorique, selon lequel il est absolument faux que le général Wille ait été sifflé à Lausanne. Wille pouvait se dépla-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

question: à l'époque de ces divergences d'opinion, n'existait-il que des désaccords? Ces désaccords étaient-ils exprimés de façon explicite de l'un et l'autre côté? Voire des deux côtés? Ces différends peuvent-ils être résumés dans une image ou un mot comme «fossé» ou «abîme»?[7] En fait, les différences d'attitudes existaient déjà avant la guerre de 14–18.[8] Le mot «abîme» apparaît dès le 20 août 1914 dans le journal intime du vaudois Ernest Bovet.[9] Au même moment, la position que la Suisse devrait tenir face aux événements à l'étranger fait déjà l'objet d'échanges de réflexions par-delà les barrières internes du pays.[10] Le 1er octobre 1914, le Président de la Confédération, Arthur Hoffmann, lance un appel urgent à la population: «Nous adressons à chaque citoyen et tout particulièrement à la presse suisse et à tous les partis, de toutes les langues et de toutes les régions, un pressant appel à la modération et à la réserve. C'est la presse qui exprime et dirige l'opinion publique. Elle a la noble tâche d'endiguer les passions déchaînées, de combattre les tendances qui divisent et d'exercer partout son influence modératrice et conciliante.»[11]

cer dans les rues de Lausanne comme dans toute autre ville: «Il sera entouré de tout le respect qui est dû à son grade et à la mission dont l'Assemblée fédérale l'a chargé. Les gens qui colportent de pareilles calomnies font une œuvre mauvaise. Nous sommes aussi bons Suisses à Lausanne que partout ailleurs.» (no 278 du 10 octobre 1914).

7 En général sur l'histoire de ce terme: Christophe Büchi, «Röstigraben» – die Geschichte einer erfolgreichen Metapher. Eine sprachliche Spurensuche, in: Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte 60/1/2 (2003), pp. 4–7. Ici, les développements sur notre époque se limitent à la constatation: «Au début de la première Guerre mondiale, le mot 'fossé' est devenu un terme convenu du vocabulaire politique suisse.» (p. 5) – Voir également l'exposé détaillé de Büchi sur le problème: Mariage de raison. Romands et Alémaniques: Une histoire Suisse, Genève 2000, pp. 214–219.

8 Georg Kreis, Krisenreaktionen in der französischen Schweiz vor 1914, in: Andreas Ernst, Erich Wigger (Hg.), Die neue Schweiz? Eine Gesellschaft zwischen Integration und Polarisierung (1910–1930), Zürich 1996, pp. 21–39. Un article de la *Gazette de Lausanne* du 1er octobre 1914 remarque avec justesse que bien avant 1914 régnait en Suisse romande la crainte que les Suisses allemands ne remarquent pas qu'ils étaient sous «l'influence dominante d'un pays voisin» «dont les Romands observaient la croissance depuis longtemps et avec crainte» (voir plus loin la note 10).

9 «Je suis effrayé de voir un abîme se creuser entre la Suisse latine et la Suisse germanique» (citation d'après Markus Mattmüller, Leonhard Ragaz und der religiöse Sozialismus, Bd. 2, Zürich 1968, p. 60).

10 «Zu unserer Neutralität», Basler Nachrichten no 387 du 19 août 1914: cet article anonyme et anodin veut prévenir les gens «irréfléchis» de ne pas faire des déclarations «imprudentes» et conseiller de taire les sentiments de sympathie ou antipathie, «qu'ils aillent vers l'est, l'ouest, le nord ou le sud». Un long passage de cet article est repris dans le Journal de Genève le 23 août 1914 sous le titre «L'opinion dans la Suisse allemande» avec cette recommandation: «Nous ne devons jamais oublier, en Suisse romande, que la Suisse allemande est suisse avant tout»; mentionnant également «que beaucoup subissent l'influence de l'empire voisin».

11 Publié par exemple dans les Basler Nachrichten no 470 du 3 octobre 1914 et dans la Gazette de Lausanne no 273 du 5 octobre 1914. Hoffmann avertissait entre autres «que nous devrions observer la plus grande réserve, éviter ce qui peut blesser les États et les peuples impliqués dans la guerre et nous garder de toute partialité».

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Un débat explicite ou implicite sur le fossé suit dans le cours du mois d'octobre 1914.[12] Un autre vaudois, Georges Rigassi, pourrait être l'un des premiers à avoir évoqué explicitement le «fossé», dans la *Gazette de Lausanne* du 11 octobre 1914.[13] Dans la littérature, le terme de «fossé» désigne le plus souvent la séparation avec la partie francophone et plus largement la Suisse romande ou latine. La Suisse italienne n'est généralement pas prise en compte.[14]

Les votes populaires comme indicateurs de la température de la nation

Le politologue bernois Wolf Linder remarque dans un ouvrage important sur la «Suisse divisée et réunie» (2008)[15] que, dans une démocratie directe comme la Suisse, les votes lient et en même temps divisent la nation. Le rituel commun de se rendre aux urnes pour voter sur le même thème au même moment est un élément unifiant, alors que les résultats divergents des votes peuvent être séparateurs, selon les circonstances.[16] En effet, la population se voit alors confrontée à des résultats quantitatifs démontrant la similitude ou la disparité de positions concrètes asso-

12 Dès le 1er octobre 1914 c.-à-d. avant la diffusion de l'appel du président du conseil, les *Basler Nachrichten* publièrent l'article «An unsere welschen Freunde» (no 467, A.R.) en se référant aussi à la *Neue Helvetische Gesellschaft* récemment fondée et nommément à Robert de Traz et Gonzague de Reynold. Cet article a été repris avec grande approbation par la *Gazette de Lausanne* (no 272 du 4 octobre 1914 «A nos amis welsches»). Suivirent à peu d'intervalles dans la *Gazette de Lausanne*: Georges Rigassi, «Y a-t-il deux Suisses?», in: no 279 du 11 octobre 1914; Maurice Millioud, «L'opinion suisse», in: no 282 du 14 octobre1914, et Henri Chenevard, «A nos amis Suisses allemands», in: no 286 du 18 octobre1914.

13 Rigassi (voir plus haut) se réfère à un article d'une feuille jurassienne, qui tient pour acquis sans point d'interrogation qu'il existe deux types de Suisse. Un autre article ultérieur montre que la métaphore du «fossé» devint par la suite une image courante, à laquelle on se référait, si bien que Jean Biedermann put affirmer dans sa critique à Édouard Secretan: «Voilà, mon Colonel, le vrai fossé [en gras dans l'original] que votre intérêt vous oblige à creuser toujours davantage!», voir aussi Jean Biedermann «Nous commençons à en avoir assez…», Lausanne 1916.

14 Cette généralisation se trouve surtout chez du Bois, sans que l'on en apprenne davantage sur le Tessin. Un votum intéressant avec une formule possessive significative de Suisse alémanique: «Nos tessinois», dans le Neue Zürcher Zeitung du 9 juin 1915 après l'entrée en guerre de l'Italie. Avec l'incitation à ne pas interpréter des agitations occasionnelles de nos «frères du sud de la Suisse» comme une perturbation de la vie de famille et à ne pas manifester d'inimitié «quand nous ne pouvons pas nous retenir de prononcer des paroles paternelles d'avertissement».

15 Wolf Linder, Regula Zürcher, Christian Bolliger, Gespaltene Schweiz – geeinte Schweiz. Gesellschaftliche Spaltungen und Konkordanz bei den Volksabstimmungen seit 1874, Baden 2008.

16 L'importance du rituel démocratique dépend un peu de la participation au vote, qui se situait dans les années. 1914–1918 en moyenne autour de 51,4% pour les cinq initiatives, avec un minimum pour toute la Suisse de 42,1% respectivement un maximum de 65,4% pour le rejet de l'initiative socio-démocrate de 1918.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ciées à des notions de valeur.[17] Aujourd'hui encore, le dimanche soir des week-ends de votes que l'on se demande régulièrement si la Suisse est divisée ou non par un «fossé» (un «Röschtigraben»).

La publication des résultats des votes peut provisoirement monter en épingle les écarts entre régions, comme lors de la publication des recensements.[18] Mais en général, cela ne dure guère et le débat se dilue dans la vie quotidienne. En effet, normalement, on est fort peu concerné par ce qui se passe dans les autres régions du pays. Linder montre que la polarisation entre la Suisse alémanique et la Suisse romande atteint un maximum dans les votes entre 1895 et 1905 et diminue constamment jusqu'en 1950. On trouve d'autres données sur cette évolution chez Werner Seitz.[19] Ainsi dans le cas du vote de 1908 sur l'interdiction de l'absinthe, il n'y eut pas de véritable opposition entre les régions, malgré deux cantons qui s'y opposaient (Neuchâtel et Genève).

La modeste tentative du présent exposé consiste à déterminer si des différences marquantes se sont manifestées dans les cinq votes populaires qui eurent lieu dans les années 1914–1918 et, le cas échéant, si ces différences ont été perçues et commentées en conséquence. Les résultats des votes permettent d'examiner si des dispositions fondamentalement distinctes existaient dans chaque partie du pays. Les discussions parlementaires pendant les campagnes préliminaires aux votes et les commentaires sur les résultats après les votes sont aussi des éléments à prendre en considération. Cette modeste recherche se limite aux articles des *Basler Nachrichten* et du *Journal de Genève*, complétés à l'occasion par des aperçus du *Neue Zürcher Zeitung* et de la *Gazette de Lausanne*.

Pendant les années de guerre, cinq votations conduisirent la population aux urnes. La première était relative au droit administratif et n'a rien à voir avec notre problème, les trois suivantes concernaient les impôts et la dernière traitait du système proportionnel d'élection au Conseil national.[20] Le centenaire de ces événements a entre-temps largement élargi

17 Linder et al., Gespaltene Schweiz – geeinte Schweiz, pp. 60s. – Important pour comprendre les différents votes: Wolf Linder, Christian Bolliger, Yvan Rielle, Handbuch der eidgenössischen Volksabstimmungen 1848–2007, Bern 2010.

18 Hans-Peter Müller présente l'impact de la publication des statistiques dans: Die schweizerische Sprachenfrage vor 1914. Eine historische Untersuchung über das Verhältnis zwischen Deutsch und Welsch bis zum Ersten Weltkrieg, Wiesbaden 1977.

19 La situation de fossé se manifeste avec acuité dans le vote sur le monopole des billets de banque (1891), sur le tarif des douanes fédérales (1891), sur l'interdiction d'abattage des animaux (1893), sur le monopole des allumettes (1895) sur la comptabilité des chemins de fer (1896), mais sans que le thème du fossé soit sérieusement thématisé. Voir Werner Seitz, Geschichte der politischen Gräben in der Schweiz, Zürich/Chur 2014, p. 106.

20 Pour le contexte: Georg Kreis, Insel der unsicheren Geborgenheit. Die Schweiz in den Kriegsjahren 1914–1918, Zürich 2013.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

nos connaissances sur les années 14–18 mais, jusqu'à présent, les votes populaires n'ont pas été intégrés dans ces rétrospectives historiques.[21]

Référendum obligatoire du 25 octobre 1914	Création d'un tribunal administratif	62,3% OUI
Référendum obligatoire du 6 juin 1915	Prélèvement d'un impôt de guerre exceptionnel	94,3% OUI
Référendum obligatoire du 13 mai 1917	Prélèvement d'un droit de timbre sur les papiers-valeurs	53,2% OUI
Initiative populaire du 2 juin 1918	Introduction de l'impôt fédéral direct	45,9% OUI
Initiative populaire du 13 octobre 1918	Élection du Conseil national à la proportionnelle	66,8% OUI

On peut s'étonner que des votes aient pu avoir lieu pendant ces années exceptionnelles de guerre. Le régime de pleins pouvoirs ne mit pas formellement la démocratie directe hors-jeu, mais une certaine réticence existait envers les débats publics. Dans le cas de la deuxième votation de juin 1915 (sur l'impôt de guerre), il fut d'abord question d'obtenir ces fonds exceptionnels selon la voie des pleins pouvoirs, puis il fut décidé de prendre la voie risquée du référendum, qui s'avéra après coup tout autre que risquée. Inversement, en septembre 1916, le Conseil fédéral introduisit un impôt de guerre sur les bénéfices de 25%, sans déclencher de votation, mais en s'appuyant sur un plein pouvoir exceptionnel et sur la demande du Parlement, avec même un effet rétroactif de l'impôt depuis le début de la guerre. Apparemment, en 1914/15, le Conseil fédéral avait souhaité introduire l'impôt de guerre selon la voie des pleins pouvoirs, mais n'avait pas réussi à convaincre le Parlement qui aurait eu ensuite pour tâche de le présenter à la population.[22]

Il paraît logique que la minorité de Suisse romande ait eu un intérêt en général aux votes, car ils augmentaient sa visibilité et lui permettaient

21 Par contre l'article d'Olivier Schneider est une contribution importante à nos connaissances sur le régime de plein pouvoir, aussi bien du point de vue des débats parlementaires sur ce sujet que sur la parution de près d'un millier de décrets. Voir la contribution de Schneider: Diktatur der Bürokratie? Das Vollmachtenregime des Bundesrats im Ersten Weltkrieg, in: Roman Rossfeld, Thomas Buomberger, Patrick Kury (Hg.), 14/18. Die Schweiz und der Grosse Krieg, Baden 2014, pp. 48–71.

22 Le *Journal de Genève* remarqua dans son commentaire sur le vote qu'on voyait maintenant quelle faute aurait été commise s'il n'y avait pas eu consultation des citoyens: «Si les Chambres avaient suivi ces conseils funestes, nous aurions aujourd'hui dans le pays la division et la méfiance réciproque au lieu de l'atmosphère de confiance et d'union qui résulte du scrutin de dimanche.» (nº 156 du 8 juin 1915).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

de la manifester de manière quantifiée.[23] Dans le cas de l'initiative sur le système proportionnel, déjà lancée en 1913, on sait que certaines forces voulaient mettre la démocratie hors-jeu, d'où des atermoiements auxquels s'opposèrent en particulier des représentants de Suisse romande. Les motions des Conseillers aux États libéraux Jacques Rutty de Genève et H. Pierre de Meuron de Neuchâtel en octobre 1916 restèrent sans succès, en sorte que l'initiative fut soumise à la votation seulement en octobre 1918, à savoir cinq ans après avoir été déposée. En fin d'année 1914 / début 1915, le Conseil fédéral avait rejeté l'idée d'utiliser ses pleins pouvoirs pour geler l'initiative, comme le lui proposait le Conseil des États. Le Conseil des États dut le faire lui-même au printemps 1915 en argumentant qu'un vote sur ce sujet «risquerait de déranger l'entente du peuple suisse, particulièrement nécessaire pendant l'actuelle guerre en Europe». En réalité, les libéraux suisses allemands voulaient surtout gagner du temps pour rédiger une contre-proposition.[24]

Que nous apporte de considérer ces votations du point de vue des relations entre les régions? Pour le dire tout de suite: les résultats des votes et les commentaires ne donnent aucune indication sur le fossé. Ceci permet de tirer deux conclusions: soit le fossé n'était pas aussi large qu'on le suppose généralement, soit les thèmes des votes ne permettaient pas de le faire apparaître.

L'impôt de guerre exceptionnel

La proposition de juin 1915 pour un «impôt de guerre exceptionnel» fut adoptée par presque 95% des votants, et par tous les cantons. Il est inutile de chercher un fossé ici.[25] Le commentaire du journal *Neue Zürcher Zeitung* témoigne de l'usage de considérer les analyses des résultats aussi selon un point de vue régional et confirme l'inexistence d'un fossé: «Nous pouvons comparer comme nous voulons, la Suisse centrale et les cantons limitrophes, la Suisse orientale et la Romandie, le Nord et le Sud, partout le même puissant message.»[26] Malgré ce «partout», les *Basler Nachrichten*

23 Le *Journal de Genève* offre un témoignage de cet effet du vote dans sa remarque: «[Notre canton] se trouve ainsi en très bon rang parmi les cantons acceptants…» (nº 156 du 8 juin 1915).

24 Kölz, Neue Schweizerische Verfassungsgeschichte, Bd. 2, pp. 712–725. L'adoption de l'initiative cantonale sur la proportion en décembre 1916 à Zurich augmenta la pression au niveau fédéral.

25 Le référendum de mai 1917 au sujet du prélèvement d'un droit de timbre sur les papiers-valeurs n'apporte aucune lumière sur notre question.

26 Neue Zürcher Zeitung nº 702 du 7 juin 1915. Commentaire semblable à celui du journal bâlois: le résultat manifeste un «vrai esprit suisse» et redonne l'assurance que «le peuple

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

adressèrent une louange spéciale à la Suisse romande, qui aurait pu soulever des réserves massives contre cette proposition, compte tenu de ses réflexes généralement anticentralistes.[27] C'est aussi ce que souligne le *Journal de Genève*, écrivant que le vote montre «la ferme décision du peuple suisse de consentir à tous les sacrifices», non seulement financiers, mais aussi aux sacrifices «de convictions auxquelles on tient, d'idées que l'on croit juste».[28]

L'impôt fédéral direct

La votation de 1918 sur l'initiative sociale-démocrate ayant pour but d'introduire durablement l'impôt fédéral direct fut rejetée à 54,1%. Tous les cantons de Suisse romande et du Tessin mais aussi ceux de Suisse centrale étaient opposés à l'initiative, ce qui fit écrire dans la littérature postérieure que «les cantons catholiques et romands ont fait tomber l'impôt fédéral direct».[29] Ce fut aussi l'interprétation de l'époque. La *Gazette de Lausanne* remarque avec la nonchalance des vainqueurs «que le scrutin reflète avec une fidélité frappante les diversités nationales, telles que les forment les races, les religions, les professions, les conceptions économiques et politiques, diversité qui finissent par se condenser en deux grandes idées opposées: la poussée centralisatrice et la résistance fédéraliste.» Ces deux tendances existaient avec le même poids en Suisse alémanique, c'est donc la résistance fédéraliste qui a fait pencher la balance, comme l'écrit la *Gazette de Lausanne*: «Les 60 000 voix de majorité négative de la Suisse romande et italienne ont empêché la Suisse de s'engager dans une fausse voie. […] En face de la Suisse allemande hésitante, la Suisse latine a fait le geste décisif.»[30] Cette louange trouve un écho dans les commentaires de Suisse alémanique, où l'initiative

suisse est prêt aux sacrifices et tiendra jusqu'à la fin de cette terrible guerre» (Basler Nachrichten nº 283 du 7 juin 1915).

27 La Suisse romande a «étonnamment bien» voté, compte tenu du référendum parallèle sur l'imposition des sociétés et des actionnaires; ce résultat serait à attribuer au texte de la proposition qui aurait été rédigé dans un style «extrêmement patriotique et loyal» et «sur mesure» à l'intention du peuple suisse (Basler Nachrichten nº 290 du 11 juin 1915).

28 Journal de Genève nº 156 du 8 juin 1915.

29 Linder et al., Handbuch der eidgenössischen Volksabstimmungen 1848–2007, p. 121.

30 P.G., «Après le scrutin», in: Gazette de Lausanne nº 151 du 4 juin 1918. L'article cite aussi le conseiller fédéral Motta: «C'est à la Suisse romande que revient l'honneur d'avoir gardé avec le plus de passion les sources de l'esprit suisse…» De même, dans le *Journal de Genève*: «C'est la Suisse romande qui a sauvé nos institutions fédéralistes!», ceci en combinaison avec une critique aux radicaux-démocrates suisses-allemands, et une reconnaissance explicite envers la «Suisse catholique» et les efforts du *Neue Zürcher Zeitung* (radical-démocrate) et des *Basler Nachrichten* (libérales) (Journal de Genève nº 154 du 4 juin 1918).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

n'avait pas que des partisans. Les *Basler Nachrichten* remarquent: «On peut dire que l'initiative est rejetée du fait de la Suisse romande, toutefois en soulignant que les centres sociaux-démocrates de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel y étaient moins opposés.»[31]

L'opposition à l'initiative était beaucoup plus marquée entre les partis politiques qu'entre les régions. Dans ce cas précis, ce sont les sociaux-démocrates de Suisse alémanique qui évoquèrent l'aspect régional. Selon eux, les radicaux auraient renié leur position traditionnellement en faveur d'un État fédéral fort, entre autres «par peur du fédéralisme romand».[32] Par contre le journal libéral-conservateur *Basler Nachrichten* se réjouit que le résultat montre «que les cantons ne sont pas en faveur d'un État centralisateur unifié, mais qu'ils veulent rester des entités autonomes au sein de celui-ci, et que la tentative de faire un pas en direction du communisme a échoué».[33] L'impôt fédéral direct fut introduit en 1958 dans la Constitution, sans pour autant que la Suisse ne devienne communiste…

L'élection du Conseil national à la proportionnelle

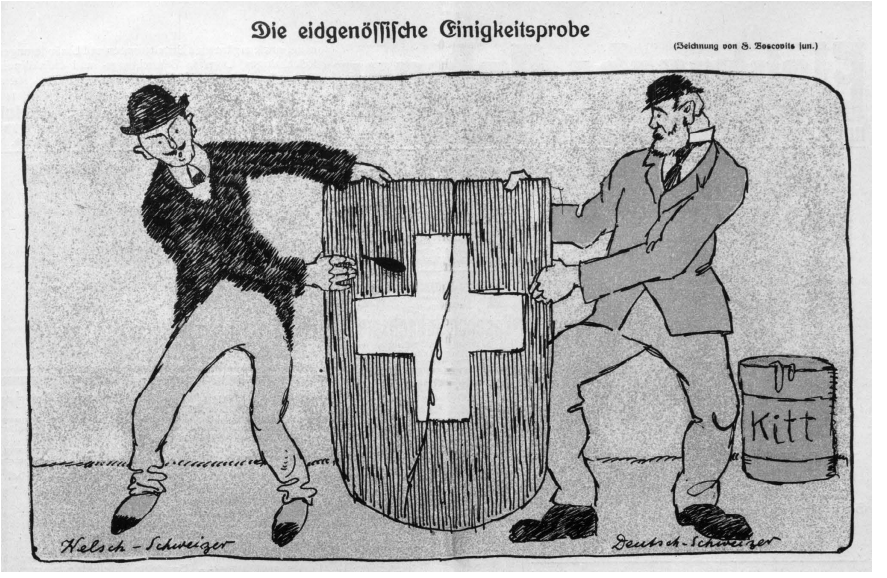
La majorité des Romands purent être satisfaits du résultat du vote du 13 octobre 1918 sur l'introduction des élections proportionnelles au Conseil national. En effet, 66,8% des votants et une grande majorité des cantons approuvèrent la proposition. La *Gazette de Lausanne*, feuille libérale, put se réjouir de «cette belle victoire de la démocratie sur cet esprit autocratique» et sur «l'écrasante défaite pour le parti radical gouvernemental et tout particulièrement pour la politique des pleins pouvoirs».[34] Le résultat de cette votation ne contribua pas au fossé. En effet, le Valais, Genève et Neuchâtel étaient partisans de l'initiative, comme dans le vote de 1910 sur le même sujet. Le canton de Vaud faisait partie des opposants, quoique de justesse, avec 13 501 voix contre 13 117, et Fribourg passa du côté des partisans.[35]

Dans les années de l'après-guerre, notons encore un vote sur un nouvel impôt de guerre exceptionnel (1919), auquel s'opposèrent seulement

31 Basler Nachrichten n° 254 du 4 juin 1918.
32 *Neue Aargauer Zeitung* dans la revue de presse des Basler Nachrichten n° 256 du 5 juin 1918.
33 Basler Nachrichten n° 254 du 4 juin 1918.
34 P.G., «Le scrutin de dimanche», in: Gazette de Lausanne n° 282 du 14 octobre1918.
35 Sur le fond historique: Georg Kreis, Konfliktreiche Wege zur Konkordanzkultur. Ursprünge des schweizerischen Parteienpluralismus, in: Detlef Lehnert (Hg.), Demokratiekultur in Europa. Politische Repräsentation im 19. und 20. Jahrhundert, Köln 2011, pp. 85–104.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

les cantons de Genève et de Neuchâtel. Puis deux référendums: l'un sur l'accession de la Suisse à la Société des Nations (1920)[36] et l'autre sur la soumission de traités internationaux au référendum (1921).[37] Dans les deux cas, la Suisse romande s'engagea beaucoup et fut d'ailleurs du côté de la majorité victorieuse.



Nebelspalter du 8 avril 1916, donc quelques jours avant la précédente illustration.

Conclusion

Que pouvons-nous conclure de ces différentes constatations? Aucun de ces votes ne met en avant des différends méritant le nom de «fossé». La Suisse romande constituait dans une certaine mesure une sous-entité minoritaire. Mais qu'elle ait été victorieuse ou perdante, elle voyait toujours certaines régions de la Suisse alémanique majoritaire se ranger à ses côtés. Cela ne signifie pas que des oppositions latentes voire viru-

36 Carlo Moos, Ja zum Völkerbund – Nein zur UNO: die Volksabstimmungen von 1920 und 1986 in der Schweiz, Zürich 2001. – *Id.*, Vom Schweizer Standpunkt zum Völkerbund, in: Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte 60/1/2 (2003), pp. 135–140.

37 Georg Kreis, Der lange Weg des Staatsvertragsreferendums. Schweizerische Aussenpolitik zwischen indirekter und direkter Demokratie, Basel 1995 (Basler Schriften zur europäischen Integration n° 12).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

lentes n'existaient pas en dehors des votes et que le fameux «fossé» n'existait pas. Il existait, mais on doit relativiser son importance. Il n'avait pas vraiment d'impact sur les votes et ne fut pas creusé par les résultats. Les votes permirent aux citoyens de se ressentir comme une unité, même dans leurs divergences.[38] C'est ce que confirme par exemple le *Journal de Genève* en juin 1915, donc presqu'un an après l'apparition du terme de «fossé» mais six mois avant que le sujet n'atteigne un sommet en janvier 1916 avec l'«affaire des colonels». Dans son commentaire sur le résultat du vote sur l'impôt de guerre, le journal insiste sur le fait que le pays a vécu là une «splendide manifestation d'unité et de solidarité nationale».[39]

38 C'est une confirmation du constat, déjà présenté par Irène Herrmann qui signale que le complément des manifestations de divergence étaient des manifestations de cohérence. «La presse, qui ressuscite puis entretient la division, en donne une vision déformée qui accroit le sentiment de mésentente.» Cf. Les cicatrices du passé. Essai sur la gestion des conflits en Suisse (1798–1918), Berne 2006, p. 268.

39 Journal de Genève n° 156 du 8 juin 1915.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Kanadier, Kommerz und Kommunismus – Der Röstigraben im Schweizer Eishockey als kulturhistorisches Prisma der Nachkriegszeit

Christian Koller

Canadians, Commerce and Communism – The «Röstigraben» (Roesti-divide) in Swiss Ice Hockey as a Historico-cultural Prism of Postwar Times

This article analyzes conflicts between the German- and French-speaking parts of Switzerland within the ice hockey community of the 1950s and 60s and puts them into a broader cultural context. The leadership of the Swiss Ice Hockey Federation, dominated by German-speaking members and backed by the majority of German-speaking clubs, pursued a strict anti-professionalism policy, banned foreign players, most notably Canadians, from playing in the National League between 1959 and 1970, tried to reduce contacts with the Eastern Bloc to a minimum and in 1962 sacked the coach of the national team on the grounds of his membership in the communist Party of Labour. The French-speaking clubs, on the other hand, were more open regarding commercialization and professionalization, and in favour of both the deployment of Canadian players and contacts with the Eastern Bloc. It is argued that these differences can be seen as a prism of post-war relations between Switzerland's two largest linguistic groups. Not only were the different stances regarding commercial ice hockey, the deployment of foreigners and contacts with communists backed by a large majority of the press of the respective language group, they also correlate with findings in political history. Hence the article concludes that the 'roesti-divide' in ice hockey highlights the two linguistic groups' different positions within the general dialectics between tradition and modernity, isolation and openness that previous research has established as the main characteristics of Switzerland in the 50s and early 60s.

Der christlichsoziale Nationalrat Karl Wick beklagte 1959 im kulturpessimistischen Artikel *Sport – Masse – Geld – Politik* im *Vaterland* den «Massengeist» und die Kommerzialisierung des zeitgenössischen Sports, die er als Elemente einer allgemeinen «Dekadenzerscheinung» betrach-

Christian Koller, Historisches Seminar, Universität Zürich, Karl-Schmid-Strasse 4, 8006 Zürich, chkoller@hist.uzh.ch

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

tete: «Das Geld steht nicht mehr im Dienste des Sportes, sondern der Sport steht im Dienste des Geldes. […] Nur dort, wo diese Kommerzialisierung und damit der Schausport als Massenerscheinung zurückgedrängt werden kann, kann man vom Sport noch als von einer Kulturfunktion im positiven Sinne des Wortes sprechen.» Die Politisierung des Sports verbuchte er auf dasselbe Konto:

> Es ist merkwürdig genug, wie der Westen sich viel zu wenig bewusst ist, wie er durch das Mittel des internationalen Sports von den Oststaaten nicht nur sportlich, sondern auch politisch und kulturell überspielt wird. Das ist nur möglich, weil wir auch im Westen vom Massengeist beherrscht sind. Was wir an materialistischer Gesinnung auch im Sport dem Osten vermittelt haben, zahlt er uns reichlich mit Zins und Zinseszins zurück.[1]

Der auch von der Basler *Arbeiterzeitung* abgedruckte Artikel[2] ist typisch für die Deutschschweizer Sportdiskurse der Epoche: Vorbehalte gegen Berufssport und Kommerzialisierung, Skepsis gegenüber den «Massen» sowie vehemente Ablehnung kommunistischer Sportsysteme und des Kontakts zu ihnen. In der Romandie war man allgemein offener, sowohl gegenüber dem westlichen Sportbusiness als auch bezüglich sportlicher Beziehungen zum Ostblock. Es stellt sich dabei die Frage, inwiefern die beobachteten Differenzen zwischen Deutschschweiz und Romandie über das Eisfeld hinausreichende gesellschaftliche Tendenzen der Epoche reflektieren. Die verschiedenen Aspekte dieses Gegensatzes lassen sich besonders gut anhand des Eishockeys analysieren. Mit seinem Antagonismus zwischen kommerzialisiertem «westlichem» und staatlich-zentralistischem «östlichem» Modell und seiner Dominanz durch Nordamerikaner und Sowjets repräsentierte das Spiel die Grosswetterlage des Kalten Krieges. Zugleich hatte es sich in der Epoche der «Geistigen Landesverteidigung» als ein schweizerischer «Nationalsport» etabliert,[3] der stark mit der Alpenwelt als einem Kernbestand helvetischer Identitätskonstruktionen konnotiert war, dank der Verbreitung von Kunsteisbahnen seit den 30er-Jahren mittlerweile aber auch im Tiefland Fuss gefasst hatte.

Die historische Forschung hat die schweizerische Nachkriegszeit als eine Ära der Widersprüche charakterisiert, in der sich Stabilität und Dynamik in eigentümlicher Weise verbanden. Wirtschaftliches Wachstum und wissenschaftlich-technischer Fortschritt gingen einher mit sozialer und institutioneller Reformblockade, wirtschaftliche Öffnung

1 Vaterland, 27. Juni 1959.
2 Vgl. Arbeiterzeitung, 8. August 1959.
3 Vgl. z. B. L'Impartial, 8. Januar 1945.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

mit Abschottung gegenüber internationalen Organisationen und ein durch Massenkonsum sowie Auflösung der Sozialmilieus gekennzeichneter Lebensstil im Sinne des «American Way of Life» mit traditionellen Einstellungen aus der Zeit der «Geistigen Landesverteidigung».[4] Deren Abwehrmentalität transformierte sich in der frühen Nachkriegszeit relativ nahtlos in den Antikommunismus des Kalten Krieges. In der Sportgeschichte hat bislang vor allem letzterer Punkt das Forschungsinteresse auf sich gezogen,[5] jedoch ist für den Bereich des Radsports auch die kulturhistorische Dialektik zwischen Modernität und Tradition analysiert worden.[6]

In Bezug auf das Verhältnis zwischen den beiden grössten Sprachgruppen des Landes gelten die 50er- und 60er-Jahre als eine Zeit, in der nichts Wesentliches passierte.[7] Im späten 19. Jahrhundert hatte der grosse wirtschaftliche und kulturelle Einfluss des Deutschen Reichs auf die Schweiz zu Spannungen zwischen den Sprachgruppen geführt,[8] die sich in den Jahren um den Ersten Weltkrieg aufgrund unterschiedlicher aussenpolitischer Sympathien zu einem «Graben» verschärften, der sich

4 Z. B. Jakob Tanner, Zwischen «American Way of Life» und «Geistiger Landesverteidigung». Gesellschaftliche Widersprüche in der Schweiz der fünfziger-Jahre, in: Unsere Kunstdenkmäler 43 (1992), S. 351–363; ders., Geschichte der Schweiz im 20. Jahrhundert, München 2015, S. 292–379; Markus Furrer, Die Apotheose der Nation. Konkordanz und Konsens in den 1950er-Jahren, in: Urs Altermatt et al. (Hg.), Die Konstruktion der Nation. Nation und Nationalisierung in der Schweiz, 18.–20. Jahrhundert, Zürich 1998, S. 101–118.

5 Vgl. Christian Hungerbühler, Schweizer Sportkontakte mit dem Ostblock im Kalten Krieg, unpubl. Lizentiatsarbeit, Universität Zürich 2011; Christian Brüngger, Der Kalte Krieg in der Deutschschweizer Sportberichterstattung. Die Olympischen Spiele von 1952, 1956, 1980 und 1984 im Spiegel von «NZZ», «Tages-Anzeiger», «Sport» und «Blick», unpubl. Lizentiatsarbeit, Universität Zürich 2007; Christian Koller, Kaviar, Klassenverlust und Kommunistenfurcht. Zum Schweizer Eishockey im Kalten Krieg, in: SportZeiten 15/2 (2015), S. 7–47; ders., Sportlergrüsse nach Moskau. Ein Brief der Gesellschaft Schweiz–UdSSR aus dem frühen Kalten Krieg, in: Traverse 22/2 (2016) (i. Dr.); Stefan Wiederkehr, «Unsere Mädchen sind alle einwandfrei». Die Kłobukowska-Affäre von 1967 in der zeitgenössischen Presse (Polen, BRD, Schweiz), in: ders. et al. (Hg.), Sport zwischen Ost und West. Beiträge zur Sportgeschichte Osteuropas im 19. und 20. Jahrhundert, Osnabrück 2007, S. 269–286; Léo Bednarkiewicz, Football et diplomatie. Les tournées des clubs soviétiques en Suisse romande, unpubl. Bachelorarbeit, Université de Genève 2012; Simon Geissbühler, Teilnahme oder Boykott? Der Schweizer Sport, der Kalte Krieg und die Olympischen Spiele 1980 in Moskau, in: ders. (Hg.), Sport und Gesellschaft. Festschrift zum 80. Geburtstag von Ernst Strupler, Bern 1998, S. 65–82.

6 Vgl. Christian Koller, Fabian Brändle, «Ferdi National» oder «Hugo International»? Radsport und Zeitgeist in der Schweiz der fünfziger Jahre, in: Sozial- und Zeitgeschichte des Sports 14 (2000), S. 7–25.

7 Christophe Büchi, «Röstigraben». Das Verhältnis zwischen deutscher und französischer Schweiz. Geschichte und Perspektiven, Zürich 2000, S. 247, 252, 258f.

8 Vgl. Max Mittler, Der Weg zum Ersten Weltkrieg. Wie neutral war die Schweiz? Kleinstaat und europäischer Imperialismus, Zürich 2003, S. 323–369, 461–510.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

auch in der Welt des Sports manifestierte.[9] Im ausgehenden 20. Jahrhundert breitete sich dann insbesondere im Kontext divergierender Abstimmungsergebnisse in den Feldern Aussen-, Europa-, Kultur- und Migrationspolitik die «Röstigraben»-Semantik rasant aus,[10] ohne allerdings den Sport spürbar zu beeinflussen.[11]

Christophe Büchi hat indessen auch für die Nachkriegszeit Differenzen zwischen Romandie und Deutschschweiz festgestellt. Nebst dem sich in den 60er-Jahren radikalisierenden Jura-Konflikt weist er auf Differenzen bei der Schärfe des Antikommunismus, der Frage des Osthandels und der Sicherheitspolitik (Chevallier-Initiativen sowie Zustimmung der Romandie zu den Initiativen gegen eine helvetische Atombewaffnung) sowie in der Frage des Frauenstimmrechts (Befürwortung in den Kantonen Genf, Waadt und Neuenburg bei der Abstimmung von 1959) hin.[12] Bei den Differenzen in der Schärfe des Antikommunismus – die gegenüber der Zwischenkriegszeit eine Novität darstellten – sieht er Einflüsse des jeweiligen gleichsprachigen Auslandes: Während in Frankreich der Kommunismus von seiner Rolle in der Résistance zehren konnte und die Kommunistische Partei eine bedeutende politische Kraft darstellte, war der Antikommunismus im Westen des geteilten Deutschland ob der Frontlage zum Ostblock viel schärfer und wurde die Kommunistische Partei 1956 verboten. Büchis Befunde korrelieren mit den im Folgenden zu analysierenden Differenzen im Eishockey, die indessen neben den politischen auch stärker kulturelle Aspekte umfassen.

Schweizer Nachkriegseishockey im internationalen Kontext

Das Schweizer Eishockey der frühen Nachkriegszeit war gekennzeichnet durch einen Prozess geographischer Umstrukturierung. Bis Ende der 50er-Jahre dominierten die Teams von Davos und Arosa die Meisterschaft fast nach Belieben. Die Dominanz der Bündner Vereine hatte in

9 Vgl. Christian Koller, Neutralität als Standardsituation? Fussball und Politik in der Schweiz im Ersten und Zweiten Weltkrieg, in: Markwart Herzog, Fabian Brändle (Hg.), Europäischer Fussball im Zweiten Weltkrieg, Stuttgart 2015, S. 153–175; ders., Das Boykottspiel. Schweiz–Deutschland 4:1 (27.6.1920), in: ders. (Hg.), Sternstunden des Schweizer Fussballs, Münster/Wien 2008, S. 27–37.

10 Der Begriff «Röstigraben» scheint in den 1970er-Jahren entstanden zu sein (vgl. Christophe Büchi, «Röstigraben». Die Geschichte einer erfolgreichen Metapher. Eine sprachliche Spurensuche, in: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte 60 (2003), S. 4–8).

11 Vgl. Eric Beer, Die Schweizer Fussball-Nationalmannschaft und die Beziehungen zwischen Deutschschweiz und Romandie. 1954 und 1994 im Vergleich, unpubl. Lizentiatsarbeit, Universität Zürich 2006.

12 Büchi, «Röstigraben». Das Verhältnis, S. 248–257.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

den 20er-Jahren eingesetzt und das in der *Belle Epoque* von wohlhabenden angelsächsischen Touristen beiderlei Geschlechts sowie Internatsschülern in die Schweiz gebrachte Spiel[13] zum Inbegriff urwüchsiger alpiner Männlichkeit umgeformt, der bestens in den Denkhorizont der «Geistigen Landesverteidigung»[14] passte. Ende der 50er-Jahre übernahmen dann Vereine aus den Metropolen des Mittellandes sowie der Romandie das Zepter.

Auch die internationale Eishockey-Landschaft befand sich im Umbruch. Das bereits vor dem Ersten Weltkrieg professionalisierte Eishockey Nordamerikas blieb zunächst das Mass aller Dinge. 1954 trat dann die sowjetische *sbornaja* zum ersten Mal an einer WM an und gewann diese sogleich. Im entscheidenden Spiel wurde Lehrmeister Kanada mit 7:2 abgefertigt. Dies war für die Eishockey-Welt ein Sputnik-Schock *avant la lettre*, hatte die Sowjetunion doch erst acht Jahre zuvor überhaupt eine Eishockey-Liga eingerichtet.[15] Damit hielt im Eishockey der Kalte Krieg Einzug.[16] Die Eishockey-Systeme der führenden Länder symbolisierten in idealtypischer Weise die von Ost und West vertretenen Ideologien: Auf der einen Seite stand das zentralistisch dirigierte Staats-Eishockey der östlichen Supermacht mit dem Armeesportklub CSKA

13 Vgl. Thomas Busset, «…Quelque joie au milieu de la nature maussade et froide de l'hiver». Les relations ville/montagne vues à travers les débuts du hockey sur glace en Suisse, in: Histoire des Alpes 5 (2000), S. 241–250; ders., De la sociabilité mondaine à la compétition. Les débuts du hockey sur glace en Suisse, in: ders., Christophe Jaccout (éd.), Sports en formes. Acteurs, contextes et dynamiques d'institutionnalisation, Neuchâtel 2001, S. 127–136; Christian Koller, Sport Transfer over the Channel. Elitist Migration and the Advent of Football and Ice Hockey in Switzerland, in: Sport in Society 19 (2016) (i. Dr.).

14 Vgl. dazu Christian Koller, «Welch einmalige Gelegenheit, unter dem Deckmantel des Sports seine wahren Gefühle zu zeigen». Sport in der schweizerischen «Geistigen Landesverteidigung», in: SportZeiten 9/1 (2009), S. 7–32.

15 Hart Cantleton, Revisiting the Introduction of Ice Hockey into the Former Soviet Union, in: Colin D. Howell (ed.), Putting It on Ice, Bd. 2, Halifax 2002, S. 29–38.

16 Vgl. John Soares, Cold War, Hot Ice. International Ice Hockey 1947–1980, in: Journal of Sport History 34 (2007), S. 207–230; ders., «Very Correct Adversaries». The Cold War on Ice from 1947 to the Squaw Valley Olympics, in: International Journal of the History of Sport 30 (2013), S. 1536–1553; ders., The «Semi-Final That Wasn't». When the USA Stunned the USSR at Lake Placid, in: Olympika 16 (2007), S. 93–97; Markku Jokisipilä, Maple Leaf, Hammer, and Sickle. International Ice Hockey During the Cold War, in: Sport History Review 37 (2006), S. 36–53; ders., Revenge in 1969, Miracle in 1980. The Two Most Politically Charged Moments of Cold War Ice Hockey, in: Stefan Wiederkehr et al. (Hg.), Sport zwischen Ost und West. Beiträge zur Sportgeschichte Osteuropas im 19. und 20. Jahrhundert, Osnabrück 2007, S. 93–111; Craig Nickerson, Red Dawn in Lake Placid. The Semi-Final Hockey Game at the 1980 Winter Olympics as a Cold War Battleground, in: Canadian Journal of History of Sport 26 (1995), S. 73–85; Tobias Stark, The Pioneer, the Pal and the Poet. Masculinities and National Identities in Canadian, Swedish & Soviet Hockey During the Cold War, in: Colin D. Howell (ed.), Putting It on Ice, Bd. 2, Halifax 2002, S. 39–43.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Moskau an der Spitze,[17] auf der anderen Seite das hochkommerzialisierte Eishockey-Business Nordamerikas. Hinzu kamen gegensätzliche Spielstile, die ebenfalls mit den ideologischen Prämissen der jeweiligen Systeme zu korrelieren schienen: Der sowjetischen Betonung des Kollektivs stand der raue und körperbetonte Individualismus der Nordamerikaner entgegen. Als weitere politisch aufgeladene Konfliktkonstellation sind ferner die inneröstlichen Duelle zwischen der Sowjetunion und der Tschechoslowakei zu nennen.[18]

Im Unterschied zu Schweden, das in dieser Konstellation die Fahne der Neutralen mit beachtlichem Erfolg hochhielt, erlebte die Schweizer Nationalmannschaft an den Weltmeisterschaften und Olympischen Turnieren einen regelrechten Absturz. An den sieben Nachkriegsturnieren bis 1953 rangierten die Eisgenossen stets zwischen dem dritten und fünften Platz. Dann erfolgte ein Rückfall in die hinteren Regionen des Klassements mit häufigen Kanterniederlagen gegen Spitzenteams. 1957, 1958 und 1960 trat man wegen Aussichtslosigkeit gar nicht erst an. Nach der Etablierung unterschiedlicher Stärkeklassen zu Beginn der 60er-Jahre spielte die Schweiz zumeist in der B-Gruppe mit nur gelegentlichen kurzen Ausflügen in die höchste Stärkeklasse (1962, 1964, 1972) und gar zwei Tauchern in die C-Gruppe (1969 und 1974).

Die «Kanadierfrage»

Angesichts des starken Leistungsabfalls der Nationalmannschaft etablierte sich ab Mitte der 50er-Jahre ein Krisendiskurs, der die Ursachen des Niedergangs zu ergründen und Abhilfemassnahmen zu implementieren trachtete. Dabei zeigte sich ein klarer Gegensatz zwischen den Sprachregionen. Während in der Romandie einer vorsichtigen Professionalisierung und Internationalisierung das Wort geredet wurde, stempelten die im Schweizerischen Eishockey-Verband (SEHV) tonangebenden Deutschschweizer Funktionäre die kanadischen Spieler-Trainer zu Sündenböcken. Die «Kanadierfrage» wurde zu einem dominierenden

17 Robert F. Baumann, The Central Army Sports Club (TsSKA). Forging a Military Tradition in Soviet Ice Hockey, in: Journal of Sport History 15 (1988), S. 151–166.

18 Jokisipilä, Revenge, S. 97–103; Jörg Ganzenmüller, Bruderzwist im Kalten Krieg. Sowjetisch-tschechoslowakische Länderspiele im Umfeld des «Prager Frühlings», in: Stefan Wiederkehr et al. (Hg.), Sport zwischen Ost und West. Beiträge zur Sportgeschichte Osteuropas im 19. und 20. Jahrhundert, Osnabrück 2007, S. 113–130; Oldřich Tůma et al., The (Inter-Communist) Cold War on Ice. Soviet-Czechoslovak Ice Hockey Politics 1967–1969, in: Cold War International History Project Working Paper 69 (Februar 2014); Dino Numerato, Between Small Everyday Practices and Glorious Symbolic Acts. Sport-Based Resistance against the Communist Regime in Czechoslovakia, in: Sport in Society 13 (2010), S. 107–120.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Thema der Verbandspolitik. Der renommierte Schiedsrichter Kurt Hauser forderte 1955 ein Verbot des Einsatzes von kanadischen Trainern als Spieler, da diese häufig die wichtige Position des Centers einnehmen und den einheimischen Nachwuchs verdrängen würden.[19] Gegen ausländische Trainer, die in den 50er- und 60er-Jahren stets die Mehrheit der Nationalliga-Vereine coachten,[20] hatte Hauser indessen nichts einzuwenden. Seine Thesen stiessen in der Westschweizer Presse auf entschiedenen Widerspruch.[21]

Im März 1956 hielt der SEHV im Zeichen der Krisenstimmung eine ausserordentliche Delegiertenversammlung ab, an der die Gegensätze aufeinanderprallten. Der freisinnige Verbandspräsident Max Thoma sprach sich einleitend für ausländische Trainer, aber gegen ausländische Spieler aus. Anträge aus der Westschweiz, die Zahl der erlaubten Ausländer pro Team auf zwei anzuheben und der Nationalliga mehr Autonomie einzuräumen, fanden keine Mehrheit.[22] Im folgenden Jahr erfolgte eine Neuregelung der Ausländerkontingentierung: Nunmehr waren zwei Ausländer pro Team zugelassen, wovon höchstens ein Nordamerikaner.[23] Nur wenige Monate später schlug das Pendel aber zurück. Im Frühjahr 1958 beantragte der Zürcher SC ein generelles Verbot des Einsatzes ausländischer Spieler. Der allgemein als «Kanadier-Verbot» diskutierte Vorschlag wurde von den meisten Deutschschweizer Vereinen begrüsst, während er in der Romandie auf Kritik stiess und die Idee eines eigenen Wettbewerbs mit mehreren Kanadiern pro Team aufkommen liess.[24] Die SEHV-Delegiertenversammlung von 1958 hiess das Ausländerverbot grundsätzlich gut, allerdings befristet und erst ab der übernächsten Saison.[25] Drei Jahre darauf wurde das Verbot dann entfristet.[26]

Die Westschweizer Vereine opponierten während der 60er-Jahre immer wieder gegen den isolationistischen Kurs der Verbandsleitung, der den freien Fall der Nationalmannschaft in keiner Weise zu bremsen vermochte, und formulierten alternative Ansätze. 1964 forderten zwei Westschweizer Experten die Schaffung einer nationalen Eishockey-

19 Journal de Genève, 16. April 1955.
20 Vgl. Journal de Genève, 4. November 1954, 27. November 1959, 3. November 1964, 23. Oktober 1965.
21 Vgl. Journal de Genève, 23. April 1955; L'Express, 16. April 1955.
22 Journal de Genève, 16. März 1956 und 26. März 1956; Gazette de Lausanne, 26. März 1956; L'Impartial, 17. Mai 1956.
23 Journal de Genève, 15. Juni 1957.
24 Gazette de Lausanne, 28. April 1958 und 6. Juni 1958; Journal de Genève, 28. April 1958, 1. Mai 1958, 7. Juni 1958.
25 Gazette de Lausanne, 16. Juni 1958; Journal de Genève, 16. Juni 1958.
26 Gazette de Lausanne, 27. Juni 1961 und 30. Januar 1961; Journal de Genève, 30. Juni 1961.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

schule, die Reduktion der Spitzenklasse auf sechs bis sieben Teams, die Zulassung von zwei bis drei Ausländern pro Team sowie eine höhere Autonomie der Nationalliga innerhalb des SEHV.[27] Zwei dieser Forderungen, die Wiederzulassung von Ausländern und die Autonomie der Nationalliga, kamen auf Antrag von Westschweizer Vereinen regelmässig auf die Traktandenliste der Delegiertenversammlungen, scheiterten aber bis Ende der 60er-Jahre stets an der Mehrheit der Deutschschweizer Vereine.[28] Die Idee eines eigenständigen Westschweizer Wettbewerbs mit Kanadiern realisierte sich zwar nicht, jedoch galten die aus kanadischen Trainern zusammengestellten *Canadiens d'Europe* bei ihren Auftritten an der ab 1962 im Rahmen des Genfer Automobilsalons ausgetragenen *Coupe Gaston Perrot* jeweils als «enfant chéri des Genevois».[29]

Erst während der Verbandspräsidentschaft des Sekundarlehrers und Grasshoppers Reto Tratschin (1967 bis 1976) kam es zu Reformen im Sinne der Westschweizer Forderungen. Unter seiner Ägide erlangte die Nationalliga die seit Jahren geforderte Autonomie, die es ihr erlaubte, 1970 das Ausländerverbot in eigener Regie aufzuheben.[30] Der Entscheid fiel in derselben Woche, in der das Schweizer Stimmvolk die Schwarzenbach-Initiative nur knapp verwarf, wobei die Ablehnung der xenophoben Vorlage in der Romandie leicht höher war als in der Deutschschweiz. Auf die Saison 1970/71 hin verpflichteten dann nicht weniger als 14 der 24 Klubs der Nationalligen A und B ausländische Spieler.[31]

Die Diskussionen um die «Kanadierfrage» waren eng verknüpft mit einer grundsätzlichen Kontroverse um den Charakter des Schweizer Spitzeneishockeys, dessen Kommerzialisierungstendenzen höchst umstritten waren. Die *Gazette de Lausanne* brachte diesen Zusammenhang 1961 folgendermassen auf den Punkt: «Il est évident que dans l'esprit des acceptants de ce 'Verboten', 'étranger' est tout bonnement synonyme de 'Canadien' c'est-à-dire de joueur professionel.»[32]

27 Gazette de Lausanne, 21. Februar 1964.
28 La Sentinelle, 9. Juni 1964; Gazette de Lausanne, 13. Juni 1958, 19. Juni 1964, 16. Juni 1967; Journal de Genève, 7. April 1967 und 3. Juli 1967.
29 Journal de Genève, 19. März 1962.
30 Schweizerischer Eishockey-Verband, Offizielles Jahrbuch 1968/1969. o.O.u.J. [1968], S. 5f.; Offizielles Jahrbuch des Schweizerischen Eishockey-Verbandes 1970/1971, o.O.u.J. [1970], S. 5; Sport, 8. Juni 1970; Gazette de Lausanne, 8. Juni 1970.
31 Gazette de Lausanne, 13. Oktober 1970.
32 Gazette de Lausanne, 30. Januar 1961.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Kommerzialisierung und Antiprofessionalismus

In der Schweiz der Nachkriegszeit blieben die aus den vorangegangenen Jahrzehnten ererbten Vorbehalte gegen den Berufssport bestehen, obwohl in den frühen 50ern mit den Radrennfahrern Ferdi Kübler und Hugo Koblet zwei Berufssportler die Sport-Schweiz elektrisierten.[33] Im Eröffnungswort zur Jahrestagung 1946 des Schweizerischen Landesverbands für Leibesübungen (SLL) verurteilte der freisinnige Verbandsvorsitzende Robert Zumbühl, unter dessen Ägide 1941 der Profifussball formell verboten worden war,[34] sowohl die staatliche Vereinnahmung des Sports in diktatorischen Ländern als auch die «Herrschaft reiner kommerzieller Erwägungen». Stattdessen solle der helvetische Sport «den gut schweizerischen Weg der Mitte gehen».[35] Die *Schweizer Illustrierte Zeitung* widmete im Oktober 1951 einen dreiseitigen Bericht der Frage, ob der Professionalismus die «Ethik des Amateursportlers» gefährde, worin sich führende Schweizer Sportfunktionäre kritisch zum professionalisierten Massenzuschauersport äusserten.[36] Zwei Jahre darauf befasste sich eine Tagung der Arbeitsgemeinschaft schweizerischer Sportredaktoren mit der Frage, ob es eine typisch schweizerische Konzeption des Amateursports gebe.[37]

Der SEHV war eines der Bollwerke dieses eidgenössischen Amateurismus. Das Standardwerk *Stadion Schweiz* von 1947 betonte, der SEHV habe «stets seinem festen Willen Ausdruck gegeben, das Professionalunwesen […] zu bekämpfen».[38] Ein kleines Schlupfloch war allerdings 1946 geöffnet worden: Spieler, die sich für ihre Dienste bezahlen liessen, konnten sich als *Independants* registrieren, wobei pro Team lediglich ein *Independant* eingesetzt werden durfte. Ursprünglich war diese Regelung zur Bekämpfung des Scheinamateurismus bei kanadischen Spieler-Trainern gedacht, sie wurde in der Folge aber auch von einheimischen Spielern in Anspruch genommen.[39] Spieler und Vereine, die gegen das solchermassen revidierte Amateurstatut verstiessen, hatten bis in die 50er-Jahre mit Geldstrafen und Sperren zu rechnen.[40] Noch 1960 er-

33 Vgl. Koller, Brändle, «Ferdi National».
34 Vgl. Fabian Brändle, Christian Koller, 4 zu 2. Die goldene Zeit des Schweizer Fussballs 1918–1939, Göttingen 2014, S. 156–160.
35 Zit. Neue Zürcher Zeitung, 28. Oktober 1946.
36 Schweizer Illustrierte Zeitung, 16. Oktober 1951.
37 Neue Zürcher Zeitung, 21. Dezember 1953.
38 Rolf Iringer, Eishockey, in: Stadion Schweiz. Turnen, Sport und Spiele, Bd. 1, Zürich 1947, S. 346–362, hier S. 352.
39 Gazette de Lausanne, 12. Dezember 1946 und 6. Januar 1953.
40 Vgl. L'Express, 21. November 1953, 12. November 1954, 15. November 1954; Journal de Genève, 10. November 1954.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

laubte das Amateurstatut lediglich Lohnausfallentschädigungen von maximal 900 Franken pro Jahr.[41] So war es nicht verwunderlich, dass selbst bei Weltmeisterschaften immer wieder wichtige Spieler aus beruflichen Gründen fehlten und 1956 mehrere Freundschaftspartien in Ermangelung von Nationalspielern abgesagt werden mussten.[42]

Dem prinzipiellen Amateurismus in der Deutschschweiz,[43] der sich aus unterschiedlichen ideologischen Quellen speiste, stand in der Romandie eine Kosten-Nutzen-Abwägung des Berufssports entgegen. Natürlich gab es auch dort Verfechter eines prinzipiellen Amateurismus. Ihr prominentester Vertreter war mit General Henri Guisan, der von 1937 bis 1940 dem Internationalen Olympischen Komitee angehört hatte und auch in den 50er-Jahren den Berufssport noch entschieden ablehnte, bezeichnenderweise eine Leitfigur aus dem vorangegangenen Jahrzehnt.[44] In der Presse der Romandie gab es um 1950 aber wenigstens hypothetische Überlegungen zu einem professionellen Eishockey in der Schweiz. Dessen Überlebensfähigkeit wurde zwar angezweifelt, jedoch die Aufstockung der Zahl ausländischer (Berufs-)Spieler auf zwei bis drei pro Team angeregt.[45]

Die unterschiedlichen Vorstellungen zur Ausgestaltung des Spitzeneishockeys verschärften sich in der Folgezeit und mündeten Mitte der 50er-Jahre in die Androhung der Gründung eines eigenständigen Westschweizer Verbandes.[46] An der Krisen-Versammlung von 1956 lehnten es die Delegierten ab, auch nur eine Kommission einzusetzen zur Analyse der Vor- und Nachteile des Halbprofessionalismus, der den Spielern die Möglichkeit eröffnet hätte, ihren Sport offiziell als Erwerbstätigkeit auf Teilzeitbasis zu betreiben. Auch verschärften sie gegen den Willen der Westschweizer Vereine die im Vorjahr eingeführten Transferrestriktionen für Nationalliga-Spieler.[47] Während im Schweizer Fussball in den späten 50er-Jahren eine Rückkehr zum Halbprofessionalismus erfolgte, hielt der SEHV offiziell eisern am faktisch immer mehr durchlöcherten

41 Schweizerischer Eishockey-Verband, Offizielles Jahrbuch 1957/1958. 50 Jahre SEHV 1908/1958, o.O.u.J. [1957], S. 168f.; Gazette de Lausanne, 17. März 1960.
42 Journal de Genève, 27. Februar 1947 und 19. Februar 1951; Sport, 8. Februar 1956, 10. Februar 1956, 13. Februar 1956; Schweizerischer Eishockey-Verband, Offizielles Jahrbuch 1956/1957, o.O.u.J. [1956], S. 2.
43 Vgl. z. B. Die Tat, 28. Oktober 1954 und 1. November 1954.
44 Vgl. Gazette de Lausanne, 6. Januar 1940; General Guisan. Gespräche. Zwölf Sendungen von Radio Lausanne, geleitet von Major Raymond Gafner, Bern 1953, S. 34.
45 Journal de Genève, 3. Januar 1949; Gazette de Lausanne, 10. Februar 1949.
46 Vgl. Sport, 26. März 1956.
47 Journal de Genève, 16. März 1956 und 26. März 1956; Sport, 26. März 1956; Gazette de Lausanne, 26. März 1956; L'Impartial, 17. Mai 1956; Schweizerischer Eishockey-Verband, Offizielles Jahrbuch 1955/1956, o.O.u.J. [1955], S. 1f.; Die Tat, 22. Juni 1955.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Amateurismus fest. Die Deutschschweizer Presse begrüsste dies und kritisierte, wie die *Tat* im Dezember 1956, bei den Eishockeyteams der Romandie herrsche der «nackte Geschäftsgeist»: «Anstelle des 'Suisse Romande for ever' wird die Wahrung der gesamtschweizerischen Interessen wieder Platz greifen müssen.»[48]

Trendsetter der schleichenden Professionalisierung war in den frühen 60er-Jahren der Villars HC.[49] Der Verein genoss die Unterstützung der französischen Mäzenin Jeannine Potin, Erbin einer Detailhandelskette, die 1960 den acht Millionen Franken teuren Ausbau der örtlichen Kunsteisbahn zu einem modernen Eisstadion finanzierte. Ihr Sohn kontrollierte die Eishockeysektion von ACBB Paris, die es mit grossem Geldeinsatz innert kürzester Zeit an die europäische Spitze schaffte. Die Kanadier von ACBB Paris trainierten häufig in Villars und verstärkten den Villars HC bei Freundschaftsspielen, was 1960 eine Intervention des SEHV beim französischen Verband zur Folge hatte.[50] Der Villars HC schaffte es zwischen 1960 und 1962 von der 1. Liga in die Nationalliga A, wurde 1963 und 1964 zweimal Schweizer Meister und 1965 Vize-Meister. Die Spitzenspieler kamen dabei in den Genuss verdeckter Zahlungen. Torhüter Gérald Rigolet, im offiziellen Hauptberuf Baufachmann, erhielt von Madame Potin sogar eine Baumaschine geschenkt.[51] Der Erfolg, der von den finanziellen Möglichkeiten der Potin-Familie abhing, war indessen wie beim Schwesterklub ACBB Paris nicht nachhaltig. Bereits 1966 stieg Villars wieder in die Nationalliga B ab, am Ende der folgenden Saison gar in die 1. Liga. Das Eiszentrum fuhr in den 60er-Jahren Verluste von fünf Millionen Franken ein und musste 1971 mit Steuergeldern gerettet werden.[52]

Die Differenzen zwischen den Sprachgruppen punkto Professionalisierung fanden auch im Ausland Beachtung. Als in den frühen 60er-Jahren das Projekt einer europäischen Profiliga herumgeisterte, planten dessen Initianten lediglich mit einer Teilnahme der Romandie.[53] Paradoxerweise war es gerade das Kanadierverbot, welches die versteckte Semiprofessionalisierung der Schweizer Spitzenspieler vorantrieb. 1963 klagte der nachmals legendäre Sportjournalist Sepp Renggli über die

48 Die Tat, 30. Dezember 1956.
49 Jürg Vogel, Kommerz mit Schmerz, in: Mike Gosteli et al. (Hg.), 100 Gesichter – 100 Geschichten. 100 Jahre Schweizer Eishockey, Zürich 2008, S. 95; Thomas Renggli, Vom Weiher in die Marktwirtschaft, in: Rudolf Killias (Hg.), Powerplay. 100 Jahre Schweizer Eishockey, Worb 2007, S. 14–21, hier S. 15; Le Nouveau Quotidien, 30. Januar 1998.
50 Gazette de Lausanne, 13. Dezember 1960 und 22. Dezember 1960.
51 Vogel, Kommerz.
52 Gazette de Lausanne, 26. März 1971.
53 Gazette de Lausanne, 3. April 1964.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

«reichlich überbezahlten olympischen Eishockey-Amateure, deren Preise von den auf Eishockey-Attraktionen erpichten neuen Kunsteisbahnen immer unvernünftiger in die Höhe getrieben werden.» Seit dem Ausländerverbot würden «den tüchtigsten Schweizern Angebote unterbreitet, die für besonders wirkungsvolle Goalgetter pro Winter bis zu 20 000 Franken betragen».[54] Dies entsprach zwar lediglich etwa dem Jahreslohn eines qualifizierten männlichen Arbeiters,[55] war aber gegenüber der wenige Jahre zuvor maximal erlaubten Lohnausfallentschädigung eine Steigerung um mehr als einen Faktor 20.

Als Indikator der fortschreitenden Kommerzialisierung wurde 1966 die Trikotwerbung legalisiert.[56] Im folgenden Jahr bezeichnete dann der neue Verbandspräsident Tratschin erstmals das schwedische Modell des Halbprofessionalismus als valable Alternative zum Amateurismus.[57] Noch in den 1970er-Jahren hielten sich die finanziellen Mittel der Spitzenvereine indessen in engen Grenzen. Erst im folgenden Jahrzehnt erfolgte der Durchbruch zum wirtschaftlich kaum rentablen, auf Mäzenen basierenden Profi-Eishockey, wobei der Trendsetter mit dem HC Lugano aus der italienischen Schweiz kam.[58] Für die Romandie, die in den 50er und 60er die Kommerzialisierung des Eishockeys vorangetrieben hatte, bedeutete diese Entwicklung für längere Zeit die fast vollständige Abnabelung vom helvetischen Spitzeneishockey.

Variationen des Antikommunismus

Ein dritter Bereich, in welchem sich Gegensätze zwischen Deutschschweiz und Romandie auftaten, war der Umgang mit «kommunistischem» Eishockey. Zwar dominierte in beiden Sprachgruppen der Antikommunismus weite Teile des politischen Spektrums, dennoch lassen sich deutlich verschiedene Akzente ausmachen. Diese manifestierten sich insbesondere in der Haltung zu Sportkontakten mit dem Ostblock.

Nachdem sich in der Zwischenkriegszeit schweizerisch-sowjetische Sportbeziehungen weitgehend auf kommunistische Arbeitersportler

54 Weltwoche, 20. September 1963.
55 Vgl. Heiner Ritzmann-Blickenstorfer (Hg.), Historische Statistik der Schweiz, Zürich 1996, S. 464.
56 Journal de Genève, 26. September 1966.
57 Gazette de Lausanne, 12. August 1967.
58 Renggli, Weiher, S. 16; Sepp Renggli, Thomas Renggli, Schweizer Wintersporthelden, Lenzburg 2010, S. 40f.; Werner Schweizer, Klaus Zaugg, Torrianis Erben. Die besten 100 Spieler des Schweizer Eishockeys, Kilchberg 1993, S. 14f.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

beschränkt hatten,[59] bemühten sich nach Kriegsende und nochmals nach Stalins Tod verschiedene Organisationen im Dunstkreis der kommunistischen Partei der Arbeit (PdA) um eine Intensivierung dieser Kontakte.[60] In diese Zeit fiel auch die erste Einladung an den SEHV zu zwei Freundschaftsländerspielen in Moskau, die im Februar 1954 in Anwesenheit des Schweizer Gesandten mit 1:13 und 1:3 verloren gingen.[61] Im Dezember gleichen Jahres reiste die sowjetische Nationalmannschaft als frisch gebackener Weltmeister zu zwei Freundschaftsspielen nach Zürich und Basel, die mit 14 000 beziehungsweise 16 000 Zuschauern restlos ausverkauft waren. Vor der ersten Partie hielt der sowjetische Verbandspräsident im Hallenstadion eine Rede und die Spieler aus dem Osten wurden vom Publikum mit grossem Applaus empfangen.[62]

Mit der Ungarn-Krise verschlechterten sich die Eishockey-Beziehungen zum Ostblock massiv. Im Winter 1956/57 wurden verschiedene Partien gegen osteuropäische Gegner annulliert. Der Zürcher SC sagte, nachdem zahlreiche Drohungen eingegangen waren, ein Freundschaftstreffen gegen die Nationalmannschaft der Tschechoslowakei ab, wobei letztere dann aber gegen die Neuchâtel Young Sprinters spielen konnte. Ferner lud der Zürcher SC auch den tschechoslowakischen Vertreter aus dem Turnier um den Precisa-Cup aus und der HC Davos sagte eine Partie gegen die sowjetische Nationalmannschaft ab.[63]

In diesem Kontext tat sich ein deutlicher Röstigraben auf. Im April 1957 empfahl der SLL, einstweilen von bilateralen Kontakten mit Ostblockstaaten abzusehen. Eine noch deutlichere Positionierung war

59 Vgl. Werner Schulthess, Spartakiade-Fahrt 1928. Eine Reise nach Russland, Zürich 1928; Christian Koller, Kicken unter Hammer und Sichel – die vergessene Geschichte des Schweizerischen Arbeiterfussball-Verbandes 1930–1936, in: Dittmar Dahlmann et al. (Hg.), Überall ist der Ball rund – Die Zweite Halbzeit. Zur Geschichte und Gegenwart des Fussballs in Ost- und Südosteuropa, Essen 2008, S. 241–267.

60 Vgl. Antoine Fleury, Danièle Tosato-Rigo (Hg.), Schweiz–Russland. Aufbau und Krisen der Beziehungen 1813–1955. Dokumente aus dem Archiv des russischen Ministeriums für auswärtige Angelegenheiten und dem Schweizerischen Bundesarchiv, Bern et al. 1994, S. 621f.; Schweizerisches Sozialarchiv (SozArch), Ar 23.10.7, 1. Bericht der Sportkommission der Gesellschaft Schweiz-UdSSR, 4. November 1954; ebd., Carl Frey, Basel, an E. Depierraz, Lausanne, 21. Oktober 1954.

61 Vgl. Sport, 6. Januar 1954; Gazette de Lausanne, 18. Januar 1954 und 22. Februar 1954; La Voix Ouvrière, 19. Februar 1954; Suisse–URSS, Januar–März 1954; SRF Videodatenbank FARO, Schweizer Filmwochenschau (613/1651), 5. März 1954; Fleury, Tosato-Rigo (Hg.), Schweiz–Russland, S. 809.

62 Sport, 22. Dezember 1954; Neue Zürcher Zeitung, 22. Dezember 1954; Gazette de Lausanne, 22. Dezember 1954; SozArch, Ar 23.10.6, Protokoll der Vorstandssitzung der Gesellschaft Schweiz–UdSSR, 24. November 1954.

63 Tages-Anzeiger, 9. November 1956; Die Tat, 12. November 1956.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

am Widerstand der Romands gescheitert.[64] Analoge Gegensätze, die über den Kreis der Sportfunktionäre weit hinausreichten, zeigten sich im Eishockey anderthalb Jahre darauf. Als die Genfer Vereine Servette und Urania zur Einweihung der neuen Kunsteisbahn Les Vernets ein internationales Turnier veranstalteten, verweigerte der SEHV die Spielbewilligung für eine Mannschaft aus Moskau. Die Westschweizer Presse nahm diesen Entscheid mit Unverständnis auf.[65] Die Genfer Jungliberalen sprachen von «décisions stupides, qui font rire de la Suisse dans le monde entier», was letztlich nur der kommunistischen Subversion nütze.[66] Kritik kam zudem vom liberalen Bürgermeister von Genf.[67] Der Fall beschäftigte auch die Diplomatie, nachdem er in einer Liste des sowjetischen Aussenministeriums erschienen war, die an die Adresse der Schweiz Probleme bei den bilateralen Kulturkontakten monierte.[68]

Die gegensätzlichen Standpunkte im Umgang mit «kommunistischem» Eishockey eskalierten dann im Frühjahr 1962 mit der «Affäre Delnon».[69] Reto Delnon, ehemaliger Nationalspieler und nunmehr Trainer des HC La Chaux-de-Fonds, wurde Ende 1961 ins Amt des Nationaltrainers berufen, bereits Mitte Januar 1962 aber fristlos entlassen, nachdem ein Netzwerk bestehend aus dem Generalsekretär des Eidgenössischen Justiz- und Polizeidepartementes, dem 1. Adjunkten der Bundespolizei, dem Zentralsekretär des Schweizerischen Aufklärungsdienstes (SAD) sowie der Nachrichtenagentur spk die Presse gezielt mit Informationen über Delnons PdA-Mitgliedschaft bedient hatte.[70] Der HC La Chaux-de-Fonds forderte zunächst mit Unterstützung von 51 anderen Westschweizer Vereinen eine ausserordentliche Delegiertenversammlung, verzichtete dann aber darauf, da er, wie er verlauten liess,

64 Archiv für Zeitgeschichte (AfZ), IB SAD-Dokumentation/53, Schweizerischer Landesverband für Leibesübungen: Zirkular Nr. 18: Sportverkehr mit den Oststaaten, 20. September 1957; Hungerbühler, Sportkontakte, S. 69–76.

65 Vgl. Journal de Genève, 21. Oktober 1958; Gazette de Lausanne, 22. Oktober 1958, 3. November 1958, 4. November 1958.

66 Journal de Genève, 23. Oktober 1958.

67 Journal de Genève, 4. November 1958.

68 Stellungnahme zur Notiz von Herrn François de Ziégler über sein Gespräch mit Herrn Medvedovski, Stellvertreter des Chefs der ersten europäischen Abteilung im Aussenministerium der UdSSR (22. Dezember 1958), http://db.dodis.ch/document/14514.

69 Vgl. Koller, Kaviar, S. 31–39; Jürg Frischknecht, Kalter Krieg auf dem Eisfeld, in: piz 42 (2011/2012), S. 54–56; Max Schmid, Demokratie von Fall zu Fall. Repression in der Schweiz, Zürich 1976, S. 181.

70 Vgl. AfZ, IB SAD-Dokumentation/53, spk: Die Glosse. Kommunisten unter sich, 11. Januar 1962; ebd., Eidgenössisches Justiz- und Polizeidepartement an Herrn Dr. E. Mörgeli, Dufourstrasse 12, Bern, 13. Januar 1962; Frischknecht, Kalter Krieg.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

aufgrund der in der Verbandsspitze herrschenden Mentalität eine Intervention für aussichtslos erachtete.[71]

Die «Affäre Delnon» riss in der öffentlichen Meinung Gräben auf, die sich weitgehend, wenn auch nicht vollständig, mit den Sprachgrenzen deckten. In der Presse der deutschsprachigen Schweiz stiess das Vorgehen der SEHV-Spitze weitgehend auf Zustimmung.[72] Verschiedene Blätter, die politisch von der *Neuen Zürcher Zeitung* bis zum *Volksrecht* reichten, brachten zunächst einen auf einer Agenturmeldung basierenden Artikel, der unter dem Titel *Kommunist Delnon untragbar* ausführte: «Er wäre seiner Aufgabe bestimmt gewachsen gewesen. Seine politische Einstellung entsprach aber nicht der gut schweizerischen, und aus diesem Grunde bleibt nur die Lösung der fristlosen Entlassung.»[73] Dann legte etwa der *Tages-Anzeiger* nach, Delnons Mitgliedschaft bei der «Moskauer Partei» sei mit dem Amt des Nationaltrainers nicht vereinbar,[74] und die *Neue Zürcher Zeitung* forderte mit dem Argument, der Sport müsse «politisch sauber bleiben», der SEHV solle in seinen Statuten Mitglieder einer «staatsfeindlichen Partei» explizit von Leitungsfunktionen ausschliessen.[75]

Ganz anders war die Stimmung in der Romandie, wo sich auch die meisten bürgerlichen Blätter hinter Delnon stellten.[76] Der *Courrier de Genève* beklagte eine «étroitesse d'esprit» beim SEHV, *La Suisse* sah eine Verletzung der in den Verbandsstatuten verankerten politischen Neutralität und die *Tribune de Lausanne* beschwor den demokratischen Pluralismus.[77] Das *Journal de Genève* titelte zur Affäre: «Le fanatisme gagne dangereusement les dirigeants alémaniques du sport».[78] Und die Vereinigung der Genfer Sportjournalisten beschloss eine scharfe Protestresolution.[79] So konnte die *Voix Ouvrière* befriedigt feststellen, die PdA vertrete in diesem Fall «l'opinion de toute la population romande».[80]

In der Deutschschweiz wiederum stiess die Mehrheitshaltung der Westschweizer Presse auf scharfe Kritik, die bis zum Vorwurf von Hand-

71 L'Impartial, 17. Januar 1962; L'Express, 17. Januar 1962; Gazette de Lausanne, 17. Januar 1962 und 3. Mai 1962; Journal de Genève, 1. Februar 1962; Feuille d'avis du Valais, 1. Februar 1962 und 3. Mai 1962.
72 Ausnahme: Die Tat, 18. Januar 1962 und 20. Januar 1962.
73 Tages-Anzeiger, 16. Januar 1962; Neue Zürcher Zeitung, 16. Januar 1962; Volksrecht, 16. Januar 1962; Die Tat, 17. Januar 1962.
74 Tages-Anzeiger, 19. Januar 1962.
75 Neue Zürcher Zeitung, 19. Januar 1962.
76 Ausnahmen: Le Nouvelliste, 16. Januar 1962; Feuille d'avis du Valais, 17. Januar 1962.
77 Vgl. Gazette de Lausanne, 18. Januar 1962.
78 Journal de Genève, 17. Januar 1962.
79 L'Impartial, 16. Januar 1962.
80 Voix Ouvrière, 20. Januar 1962.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

langerdiensten für Moskau reichte.[81] Und im Eidgenössischen Politischen Departement konstatierte Sektionschef Antonino Janner «grösste Verwirrung» in der «welschen Presse».[82] Wenige Wochen nach der Delnon-Affäre wurden in Basel Plakate, die ein Länderspiel gegen die Tschechoslowakei ankündigten, mit Hammer-und-Sichel-Emblemen beschmiert[83] und protestierte der Akademische Sportverband St. Gallen scharf gegen die Anwesenheit von Ostblock-Sportlern an der Winter-Universiade in Villars.[84]

Im Mai 1961 hatte der SAD eine Arbeitstagung zur Frage der Sportkontakte zum Ostblock abgehalten und eine Beschränkung auf multilaterale Veranstaltungen empfohlen, auf die die Schweizer Teilnehmer «geistig und moralisch gründlich vorbereitet» werden müssten.[85] Acht Jahre darauf wies das an alle Haushalte verteilte Zivilverteidigungsbuch auf die politischen Funktionen des Sports in der Propaganda «aggressiver Grossmächte» hin.[86] Trotzdem nahmen ab den 60er-Jahren die bilateralen Eishockey-Kontakte mit Ostblockstaaten stark zu, wobei die Romandie tendenziell voranging. Das Bestreben, durch attraktive Spielpaarungen Zuschauereinnahmen zu generieren, überwog eventuelle politische Bedenken.

Bereits 1959/60 fanden mehrere Partien zwischen Teams aus der Romandie und der DDR statt.[87] An der *Coupe Gaston Perrot* war ab der Erstauflage von 1962 jeweils ein tschechoslowakisches, ab 1964 auch ein sowjetisches Team dabei.[88] Am traditionsreichsten Klubturnier, dem Spengler-Cup in Davos, lebte in der zweiten Hälfte der 1950er-Jahre die traditionelle Vertretung eines tschechoslowakischen Teams, die von den Prager Machthabern 1949 wegen der Flucht zweier Nationalspieler des LTC Prag unterbrochen worden war,[89] wieder auf. Erst 1967 wurde aber erstmals ein sowjetisches Team eingeladen. Nach der Niederschlagung

81 Vgl. Luzerner Tagblatt, 17. Januar 1962; Tages-Anzeiger, 19. Januar 1962; Neue Zürcher Zeitung, 19. Januar 1962; Spectator. Innenpolitische Rundschau, in: Schweizer Monatshefte 41 (1961/1962), S. 1190–1193, hier S. 1192.
82 Notiz für den Departementschef. Öffentliche Reaktion auf Ostkontakte (30. Januar 1962), http://db.dodis.ch/document/30152.
83 National-Zeitung, 15. Februar 1962.
84 St. Galler Tagblatt, 7. März 1962.
85 Neue Zürcher Zeitung, 26. Mai 1961; Marcel Meier et al., Sportkontakte mit kommunistischen Staaten, in: Schweizerischer Aufklärungs-Dienst (Hg.), Wabern/Bern 1962.
86 Albert Bachmann, Georges Grosjean, Zivilverteidigung, Aarau 1969, S. 236 und 241.
87 L'Express, 26. Oktober 1959; Journal de Genève, 10. Dezember 1960; Voix Ouvrière, 14. Januar 1961.
88 Vgl. Journal de Genève, 14. März 1964.
89 Vgl. Journal de Genève, 5. Januar 1949 und 29. November 1949. Für eine literarische Verarbeitung: Josef Haslinger, Jáchymov. Roman, Frankfurt a. M. 2011.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

des Prager Frühlings wurde dieses Arrangement nur für ein Jahr unterbrochen.

Ein letztes Mal manifestierten sich die unterschiedlichen Vorstellungen zum Umgang mit dem Ostblock-Eishockey anlässlich der WM 1971 in Bern und Genf. Das Berner Publikum buhte das überlegene sowjetische Team gnadenlos aus, insbesondere bei der Partie gegen die USA (10:2), nach der bei der Siegerehrung die sowjetische Hymne in einem Pfeifkonzert unterging.[90] Das Deutschschweizer Fernsehen befragte in der Folge Eishockey-Experten, die das Verhalten des Publikums als rein sportliche Sympathiebekundungen abtaten.[91] Demgegenüber kommentierte im *Journal de Genève* der liberale Journalist und Politiker Jacques-Simon Eggly den vom Fernsehen in alle Welt übertragenen Vorfall kritisch in einem Artikel über *La Suisse laide*, deren internationale Reputation bereits durch Fremdenfeindlichkeit und die Aufnahme von Schwarzgeldern gelitten habe.[92]

Fazit

Das Schweizer Eishockey der 50er- und 60er-Jahre zeigt im Verhältnis der Sprachgruppen verschiedene interessante Differenzen: Die Vereine und Funktionäre der deutschen Schweiz – sowohl aus den Bergregionen als auch dem Mittelland – lehnten mit der Kommerzialisierung und Professionalisierung des Sports ein typisches Element des «American Way of Life» ab, befürworteten Restriktionen gegen ausländische Spieler und vertraten einen Antikommunismus, der auf Abkapselung vom Ostblock abzielte. Demgegenüber zeigte sich die Eishockey-Szene der Romandie offen gegenüber Kommerzialisierung, dem Einsatz von Ausländern sowie Kontakten zum Ostblock. Der Umstand, dass diese gegensätzlichen Haltungen auch von der jeweils gleichsprachigen Presse sowie, soweit feststellbar, vom interessierten Publikum weitgehend geteilt wurden, plausibilisiert die These, dass es sich dabei um mehr handelte als reine sportpolitische Differenzen. Vielmehr korrelieren sie mit den eingangs erwähnten Beobachtungen aus der politischen Geschichte ziemlich exakt. Die gegensätzlichen Positionen zu Sportkontakten mit dem Ostblock deckten sich mit den Differenzen auf der politischen Ebene bezüglich des Osthandels und reflektierten die eingangs erwähnten generellen Unterschiede in der Schärfe des Antikommunis-

90 Vgl. Neue Zürcher Zeitung, 23. März 1971; Tůma, Cold War, S. 10f.
91 SRF Videodatenbank FARO, Antenne, 6. April 1971.
92 Journal de Genève, 29. März 1971.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

mus. Die – vordergründig im Widerspruch dazu stehende – weit stärkere Ablehnung auch des durch Kommerzialisierung und Professionalisierung gekennzeichneten «westlichen» Sportmodells in der Deutschschweiz verweist nicht nur auf ein stärkeres Beharren auf kulturpolitischen Positionen der «Geistigen Landesverteidigung», sondern auch auf den anhaltenden Einfluss grundsätzlicher Reflexe gegen «Massenkultur» und kulturelle «Amerikanisierung», wie sie grosse Teile der europäischen Eliten seit der Zwischenkriegszeit umgetrieben hatten.[93] Hier scheinen wie beim Antikommunismus ebenfalls auch Einflüsse des jeweils gleichsprachigen Auslandes mitgespielt zu haben. Während sich in der Bundesrepublik in der Adenauer-Zeit kulturkonservative Positionen auch in anhaltenden Widerständen gegen den Berufssport manifestierten,[94] war diesbezüglich in Frankreich bereits in den 30er-Jahren eine Öffnung erfolgt.[95] Diese Befunde legen den Schluss nahe, dass die von der Forschung für die Epoche konstatierten Dialektiken zwischen Tradition und Modernität, Isolation und Öffnung in den beiden grössten Sprachgruppen der Schweiz gegensätzliche Schlagseiten aufwiesen. Insofern kann das Eishockey der Nachkriegszeit als kulturhistorisches Prisma angesehen werden, das Anstoss zu weiteren Forschungen geben sollte.

93 Vgl. Kaspar Maase, Grenzenloses Vergnügen. Der Aufstieg der Massenkultur 1850–1970, Frankfurt a. M. 1997; Umberto Eco, Apokalyptiker und Integrierte. Zur kritischen Kritik der Massenkultur, Frankfurt a. M. 1984.

94 Vgl. Siegfried Gehrmann, Ein Schritt nach Europa. Zur Gründungsgeschichte der Fußballbundesliga, in: Sozial- und Zeitgeschichte des Sports 6 (1992), S. 3–37; Christiane Eisenberg, Deutschland, in: dies. (Hg.), Fußball, soccer, calcio. Ein englischer Sport auf seinem Weg um die Welt, München 1997, S. 94–129; Rudolf Oswald, Ideologie, nicht Ökonomie. Der DFB im Kampf gegen die Professionalisierung des deutschen Fussballs, in: Lorenz Peiffer, Dietrich Schulze-Marmeling (Hg.), Hakenkreuz und rundes Leder. Fussball im Nationalsozialismus, Göttingen 2008, S. 107–126. Zum kulturhistorischen Kontext: Axel Schildt, Freizeit, Massenmedien und «Zeitgeist» in der Bundesrepublik der 50er-Jahre, Hamburg 1995; ders., Zwischen Amerika und Abendland. Studien zur westdeutschen Ideenlandschaft der 50er-Jahre, München 1999; Falko Herlemann, Zwischen unbedingter Tradition und bedingungslosem Fortschritt. Zur Auseinandersetzung um die moderne Kunst in der Bundesrepublik Deutschland der 50er-Jahre, Frankfurt a. M. 1989. Eine revisionistische Interpretation bestreitet allerdings den Zusammenhang zwischen Antiprofessionalismus und Kulturkonservatismus, vgl. Nils Havemann, Samstags um halb 4. Die Geschichte der Fussballbundesliga, München 2013.

95 Vgl. z. B. Alfred Wahl, Pierre Lanfranchi, Les footballeurs professionels des années trente à nos jours, Paris 1995.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Unerhörte Appelle: Moral-Diskurs am Beispiel der spanisch-schweizerischen Waffenausfuhr und des Spanien-Tourismus*

Moisés Prieto

Unheard Appeals: A Discourse on Morals – the Spanish-Swiss Arms Trade and Swiss Tourism in Spain

Capital and Morals are a well-known dichotomy that until now has above all interested philosophers and social-scientists. On the basis of two case-studies in post-war times the different uses of moral arguments in public political discourse in Switzerland are presented: Arms trade and tourism to Spain. After WWII Switzerland intensified its relations with the Franco regime. Swiss banks granted Spain large credits to shore up the Spanish economy after the civil war. In addition, Swiss firms founded affiliated companies on the Iberian peninsula. In the early 70s Spanish demand for Swiss arms increased vertiginously, and the regime became the second biggest customer of the Swiss armament industry. At the time Spain had become one of the most popular holiday destinations in Europe thanks to the targeted promotion of tourism, which aimed at improving national revenues as well as brightening the tarnished image of Spain's dictatorial regime. Especially in the late 60s the Left began to question this problematic relationship from a moral point of view. Despite the high percentage of voters in favour of radically curbing the export of arms and despite the existing laws, the Swiss Federal government downplayed criticism of Spain. Correspondingly, left-wing politicians criticized the Swiss tourists who travelled to Spain without taking into account the country's precarious situation concerning human rights. Appeals to choose alternative destinations for travelling abroad were widely ignored.

* Der folgende Artikel vertieft und verbindet zwei Themen miteinander, die in meiner Dissertation auftreten und die unter einem neuen Gesichtspunkt behandelt werden. Vgl. Moisés Prieto, Zwischen Apologie und Ablehnung. Schweizer Spanien-Wahrnehmung vom späten Franco-Regime bis zur Demokratisierung 1969–1982, Köln 2015 (Zürcher Beiträge zur Geschichtswissenschaft, Bd. 6).

Moisés Prieto, University of Oxford (Academic Visitor), History Faculty, George Street, OX1 2RL Oxford, United Kingdom, moises.prieto@history.ox.ac.uk

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

«Mein Sohn, sey mit Lust bey den Geschäften am Tage, aber mache nur solche, dass wir bey Nacht ruhig schlafen können.»[1]

Aus Thomas Manns *Buddenbrooks*.

«Nummus bella gerit, nec si vult, pax sibi deerit.»[2]

Aus dem Carmen 11, Versus de nummo, *Carmina Burana*.

Obige Ermahnung der Familie Buddenbrook an die jeweils kommende Generation suggeriert die Vorstellung des reinen Gewissens als Garantie für einen sorglosen «Schlaf der Gerechten». Nicht selten münden solche Überlegungen in eine Dichotomie zwischen Moral oder Verantwortung auf der einen Seite und Kapital oder Gewinnmaximierung auf der anderen. Dieses Dilemma konnte sich selbst einer Behandlung in Literatur und Kino nicht entziehen, wie Henrik Ibsens Drama *Ein Volksfeind* oder Steven Spielbergs Film *Der weisse Hai* zeigen.

Dieser Antagonismus lässt sich jenseits literarischer Fiktion am Beispiel der Waffenexporte verdeutlichen und zwar besonders dann, wenn der Waffenabnehmer ein autokratischer Staat ist, wo das importierte Kriegsmaterial als Symbol militärischer Überlegenheit oder als Mittel zur Unterdrückung des eigenen Volkes oder einer Minderheit zum Einsatz kommt. Ein konkreteres Beispiel liegt nicht allzu lange zurück. Am 6. März 2014 nahm der schweizerische Nationalrat eine Lockerung der Kriegsmaterialausfuhr knapp an, die darauf abzielte, die Schweizer Rüstungsindustrie vor europäischen Konkurrenten zu schützen. Diese umstrittene Massnahme evoziert das 1972 vom Schweizer Parlament verabschiedete Bundesgesetz über das Kriegsmaterial. Obschon unter Artikel 11 die Waffenausfuhr in jene Länder verboten wurde, in welchen «gefährliche Spannungen» bestanden oder «die von der Schweiz im internationalen Zusammenleben verfolgten Bestrebungen, insbesondere zur Achtung der Menschenwürde» beeinträchtigt wurden, zählten zwei Autokratien wie Spanien und der Iran zu den wichtigsten Abnehmern der Schweizer Rüstungsindustrie.[3]

Gerade Spanien und die Schweiz mit ihren vielseitigen Beziehungen eignen sich für eine Untersuchung der sozialen Mobilisierung und der öffentlichen Anprangerung derart umstrittener Begegnungsräume. Im

1 Thomas Mann, Buddenbrooks. Verfall einer Familie, Berlin 1995, S. 56.
2 Carmina Burana, ausgew., übers. u. hrsg. von Günter Bernt, Stuttgart 1992, S. 28f. Deutsche Übersetzung: «Das Geld führt Krieg, doch wenn es will, fehlt's ihm an Frieden nicht.»
3 Bundesgesetz über das Kriegsmaterial vom 30. Juni 1972, in: Bundesblatt, Bd. 2, Heft 39, 29. September 1972.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Folgenden soll der Moral-Diskurs in der Schweiz der späten 1960er- und 70er-Jahre anhand zweier konkreter Fallbeispiele aufgezeigt werden. Nebst der unterschiedlichen Verwendung des Moral-Arguments in der öffentlichen Debatte um Wirtschaftsbeziehungen und wirtschaftsrelevanten Praktiken soll auch auf die Wirksamkeit der Appelle fokussiert werden. Nach einer groben Skizzierung der gegenseitigen kommerziellen und finanziellen Interessen soll zunächst der schweizerische Kriegsmaterialexport nach Spanien und die respektive Rhetorik von dessen Gegnern und Befürwortern dargestellt werden. Das zweite Fallbeispiel setzt sich hingegen mit dem Spanien-Tourismus auseinander, der zwar eine auf den ersten Blick kaum politische Praxis darstellt, die allerdings ebenfalls zunehmend in die Kritik linker Sektoren geriet. Aus spanischer Perspektive war der Gewinn aus dieser Branche nicht bloss von grösster wirtschaftlicher Bedeutung, denn der Tourismus sollte zugleich das Regime vom kompromittierenden faschistischen Erbe reinwaschen. Umso wichtiger war es für die antifranquistische Opposition, das «wahre Gesicht» der Diktatur zu zeigen und eine Antithese zur offiziellen Regimepropaganda zu verbreiten. So unterschiedlich die beiden Fallbeispiele sein mögen, – Aufrüstung und Kriegsbereitschaft auf der einen Seite, Freizeit und Sorglosigkeit auf der anderen – so bergen sie doch in beiden Fällen und aus verschiedenen Gründen eine von einem grossen Teil der Gesellschaft als verwerflich oder zumindest polemisch angesehenes Verhalten mit intrinsischen Diskrepanzen.

Das Dilemma zwischen moralischen Einwänden und der Optimierung wirtschaftlichen Gewinns kennt eine Auflösung im berühmten Zitat von Thomas Jefferson: «Money, not morality, is the principle commerce of civilized nations.»[4] Und obschon zahlreiche Beispiele aus Vergangenheit und Gegenwart die Unterordnung moralischer Prinzipien unter wirtschaftliche Interessen zeigen, dass dieses mittlerweile mit einem idealistisch-naiven Blick auf die Welt verbunden ist, kann gerade die Frage nach dem Umgang mit dieser Diskrepanz aus historischer Perspektive wertvolle Erkenntnisse für die Sozialgeschichte der Nachkriegsmentalität erbringen.[5] Ferner ist anzumerken, dass die Frage ob «moralisch» oder «unmoralisch» subjektiv, relativ und deshalb umstritten ist.[6]

4 Susanne Hilger, «Kapital und Moral» in der Wirtschaftsgeschichte. Eine Einführung, in: dies. (Hg.), Kapital und Moral. Ökonomie und Verantwortung in historisch-vergleichender Perspektive, Köln/Weimar/Wien 2007, S. 9–34, hier S. 9.

5 Jakob Tanner, Die internationalen Finanzbeziehungen der Schweiz zwischen 1931 und 1950, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 47/4 (1997), S. 492–519.

6 John Rawls, The Independence of Moral Theory, in: Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association 48 (1974), S. 5–22, hier S. 9.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Das Problem um die Gegenüberstellung von Moral und Markt oder Konsum ist ein Thema, womit sich bis anhin vor allem Wirtschafts-, Sozialwissenschaftler und Philosophen beschäftigt haben, während bei der Geschichtswissenschaft ein gewisses Zögern feststellbar ist. Zu ersteren Bemühungen sind insbesondere die Arbeiten von Nico Stehr und Marian Adolf zu zählen, die von einer «Moralisierung des Marktes» sprechen.[7] Indessen definiert der französische Philosoph André Comte-Sponville Wirtschaft und Kapitalismus *per se* als amoralisch, das heisst, die Frage, ob diese moralisch oder unmoralisch seien, betrachtet er als unangemessen oder nicht anwendbar.[8] Andere Autoren erkennen hingegen dieser Dichotomie doch eine gewisse Gültigkeit an.[9]

Gerade vor dem Hintergrund einer heranwachsenden Konsumgesellschaft seit dem Ende der 50er-Jahre und der gesellschaftskritischen Öffentlichkeit im Zuge der 68er-Bewegung, die eine «Ideologie der allumfassenden Politik» hervorbrachte,[10] artikulierte sich eine Spannung, die sämtliche Gesellschaftsbereiche umfasste und mitunter auch die Wirtschaft tangierte. Die moralische Hinterfragung von Konsum ist ein vor allem von NGOs getragenes Phänomen, das erst ab Ende der 70er-Jahre verstärkt ansetzte.[11]

Die hier angestrebte Verflechtung von wirtschaftlicher Korrespondenz, Sitzungsprotokollen, Positionspapieren und Zeitungsartikeln mit quantitativem Material ermöglicht einen Einblick in eine komplexe gesellschaftliche Thematik, die kaum an Aktualität eingebüsst hat.

7 Nico Stehr, Die Moralisierung der Märkte. Eine Gesellschaftstheorie, Frankfurt a. M. 2007; Nico Stehr, Marian Adolf, Konsum zwischen Markt und Moral. Eine soziokulturelle Betrachtung moralisierter Märkte, in: Stephan A. Jansen, Eckhard Schröter, Nico Stehr (Hg.), Mehrwertiger Kapitalismus. Multidisziplinäre Beiträge zu Formen des Kapitalismus und seiner Kapitalien, Wiesbaden 2008, S. 195–217; Nico Stehr, Marian Adolf, Der Konsum der Verbraucher, in: Heribert Meffert, Peter Kenning, Manfred Kirchgeorg (Hg.), Sustainable Marketing Management. Grundlagen und Cases, Wiesbaden 2014, S. 55–70.

8 André Comte-Sponville, Kann Kapitalismus moralisch sein? Übers. von Hainer Kober, Zürich 2009, S. 79–100.

9 Hilger, «Kapital und Moral», S. 10.

10 Comte-Sponville, Kapitalismus, S. 19.

11 Claudius Torp, Wachstum, Sicherheit, Moral. Politische Legitimationen des Konsums im 20. Jahrhundert, Göttingen 2012 (Das Politische als Kommunikation, Bd. 4), S. 118–128.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Die spanisch-schweizerischen Wirtschaftsbeziehungen in der Nachkriegszeit

Am Vorabend des Spanischen Bürgerkrieges bestanden die schweizerischen Interessen auf der Iberischen Halbinsel aus Schweizer Tochterfirmen auf spanischem Boden und aus der Beteiligung Schweizer Kapitals an ausländischen Firmen mit Sitz in Spanien.[12] Konzerne im Bereich der Elektrizität wie die Brown Boveri & Cie., des Versicherungswesens, daneben auch Chemie- und Lebensmittelkonzerne wie Nestlé waren stark vertreten. Auch der Bankensektor begann zusehends Fuss zu fassen.

Mitten im Bürgerkrieg gewährte der Schweizerische Bankverein der Franco-Regierung einen Kredit in der Höhe von einer Million Pfund.[13] Im Zuge der Machtübernahme durch die Anarcho-Syndikalisten in Katalonien und der daraus resultierenden Kollektivierungsbestrebungen, die auch Schweizer Interessen tangierten, wandte sich die Schweizer Landesregierung immer deutlicher den Rebellen zu. Entsprechend bemühte sich die Schweiz schon vor der Niederlage der Spanischen Republik um eine Aufnahme diplomatischer Beziehungen mit dem nationalistischen Lager.[14]

Die Phase nach dem Ende des Zweiten Weltkrieges stand dann im Zeichen einer Erneuerung der wirtschaftlichen Beziehungen.[15] Die Schweiz verzichtete auf die von der UNO initiierten Sanktionen gegen ehemalige Partner der Achsenmächte und kam sogar den zuvor verein-

12 Beatriz Sánchez Fernández, Proteccionismo y liberalismo. Las relaciones comerciales entre Suiza y España 1869–1935, Frankfurt/Madrid 1996; Julio Tascón, Albert Carreras, Investissements étrangers et intérêts suisses en Espagne 1936–1946, in: Mauro Cerutti, Sébastien Guex, Peter Huber (éd.), La Suisse et l'Espagne de la République à Franco 1936–1946, Lausanne 2001, S. 463–481.

13 Sébastien Farré, La Suisse et l'Espagne de Franco. De la guerre civile à la mort du dictateur 1936–1975, Lausanne 2006, S. 209.

14 Martín Gavira Brandt, Las relaciones entre la España franquista y la Confederación Helvética durante la guerra civil, in: Javier Tusell et al. (ed.), El régimen de Franco 1936–1975. Política y relaciones exteriores, Madrid 1993, S. 245–258, hier S. 251; Mari Carmen Rodríguez, Relations économiques entre la Suisse et l'Espagne franquiste 1936–1946, in: Mauro Cerutti, Sébastien Guex, Peter Huber (éd.), La Suisse et l'Espagne de la République à Franco 1936–1946, Lausanne 2001, S. 505–523, hier S. 509; Tascón, Carreras, Investissements étrangers, S. 480; Farré, La Suisse, S. 76f.; Ralph Hug, Schweizer unter Franco. Eidgenössische Diplomatie und die vergessenen Opfer der Franco-Diktatur 1936–1947, Zürich 2013, S. 42–52.

15 José Luis García Delgado, La industrialización y el desarrollo económico de España durante el franquismo, in: Jordi Nadal, Albert Carreras, Carles Sudrià (ed.), La economía española en el siglo XX. Una perspectiva histórica, Barcelona 1994, S. 164–189, hier S. 165–170; José Antonio Biescas, Estructura y coyunturas económicas, in: ders., Manuel Tuñón de Lara (ed.), España bajo la dictadura franquista 1939–1975, Barcelona 1994, S. 19–164, hier S. 21–25; Farré, La Suisse, S. 217, 276–279 und 325.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

barten Waffenlieferungen nach Spanien nach.[16] Doch bereits 1946 stellte die Schweiz ihre Kriegsmaterialausfuhr aus Angst vor internationaler Kritik ein, was später aufgrund des Drucks der Schweizer Waffenlobby wiederum rückgängig gemacht wurde.[17]

In der Nachkriegszeit musste die Schweiz neuerdings gegen wichtige Mitstreiter wie die USA, das Vereinigte Königreich und Frankreich antreten. Die positive Konjunktur Anfang der 1950er-Jahre und die Bestrebungen, das Land zu industrialisieren, bewirkten eine Zunahme der spanischen Nachfrage an Schweizer Maschinenprodukten, so dass sich zwischen 1950 und 1958 die Schweizer Exporte nach Spanien verdreifachten. Von den gesamthaften ausländischen Investitionen kamen 33% aus den USA, 22,8% aus der Schweiz und 10,8% aus der BRD.[18]

Die für Spanien negative Handelsbilanz mit der Schweiz konnte dank den Geldsendungen der in der Schweiz ansässigen spanischen Migranten und dank der Tourismuseinnahmen ausgeglichen werden. Laut einem Bericht des Handelsattachés der Schweizer Botschaft in Madrid aus dem Jahre 1965 betrugen die Geldsendungen spanischer Gastarbeiter in der Schweiz 120 Millionen Franken während Schweizer Touristen siebzig Millionen Franken in Spanien ausgegeben hätten. Ferner war Spanien für die Erneuerung der Textilindustrie und den Bau von Elektrizitätswerken auf ausländisches Kapital angewiesen, das Schweizer Banken in Form von langfristigen Krediten zu Verfügung stellten.[19]

In den 60er-Jahren kam zusätzlich zum Warenaustausch auch ein solcher von Know-how hinzu. 1965 erwog der spanische Minister-Generalsekretär des *Movimiento* José Solís Ruiz in einem Brief an den Direktor des Schweizerischen Handels- und Industrievereins (SHIV) die Notwendigkeit eines offiziellen Besuches von führenden spanischen Kräften

16 Rodríguez, Relations économiques, S. 520–522.

17 Farré, La Suisse, S. 330f.; Reto Moosmann, Die Verwässerung des generellen Ausfuhrverbots im Dienste von Armee und Rüstungsindustrie. Zur Kriegsmaterialausfuhrpolitik des Bundesrates in den 1950er- und 60er-Jahren, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 56/2 (2006), S. 152–167; Marco Wyss, Abhängigkeit wider Willen oder Drang zum Westen? Die einseitigen Rüstungsbeschaffungen und -lieferungen der Schweiz im frühen Kalten Krieg, in: Sandra Bott, Janick Marina Schaufelbuehl, Sacha Zala (Hg.), Die internationale Schweiz in der Zeit des Kalten Krieges, Basel 2011 (Itinera 30), S. 31–45, hier S. 33.

18 Farré, La Suisse, S. 367 und S. 481; Sébastien Farré, Jörg Ruckstuhl, Las inversiones suizas en España durante el franquismo. De la Guerra Civil a la convención de doble imposición 1936–1966, in: Julio Tascón Fernández (ed.), La inversión extranjera en España, Madrid 2008, S. 141–166, hier S. 158.

19 Farré, La Suisse, S. 393f.; Farré, Ruckstuhl, Inversiones suizas, S. 157–161; Sébastien Farré, Emigrantes españoles en Suiza. Movilización y militancia, in: Ana Fernández Asperilla (ed.), Gente que se mueve. Cultura política, acción colectiva y emigración española, Madrid 2010, S. 195–229, hier S. 196.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

aus Industrie, Finanz und Landwirtschaft in der Schweiz.[20] Der Besuch wurde vom Office Suisse d'Expansion Commerciale (OSEC) organisiert. Zwischen dem 9. und dem 15. Mai 1965 war für die spanische Syndikatsdelegation ein intensiver Ablauf von Besuchen bei Unternehmen aus unterschiedlichen Branchen sowie Unterredungen mit Vertretern Schweizer Wirtschaftsgremien, mit Schweizer Behörden und mit internationalen Institutionen vorgesehen.[21] Noch im selben Jahr wurde der Gegenbesuch einer Schweizer Delegation in Spanien für 1966 in Betracht gezogen. Zwischen dem 1. und dem 8. Mai 1966 besichtigte eine dreizehnköpfige Schweizer Delegation unterschiedliche Fabriken zwischen Madrid und Barcelona.[22] Die spanische Wirtschaftsplanung erntete überwiegend Lob, wie dies aus dem internen Bericht der Delegation zu entnehmen ist. Lohnanpassungen wurde allerdings nicht dieselbe Aufmerksamkeit geschenkt.[23]

Das Schweizer Interesse an der spanischen Wirtschaft liess auch später nicht nach, wie die Einladung des Gouverneurs der Spanischen Notenbank zur Generalversammlung der Spanisch-schweizerischen Handelskammer vom 16. März 1972 erkennen lässt.[24] Auch der Finanzplatz Schweiz bekundete sein Interesse an Spaniens Entwicklung. Der Schweizerische Bankverein behandelte dieses Thema in seinem Bulletin und sprach von einem «vorsichtigen Optimismus» in Bezug auf die sich abzeichnende postfranquistische Wirtschaft, vorausgesetzt freilich, die politische Entwicklung nach dem Ableben des *Caudillo* vollziehe sich «in den vorgezeichneten Bahnen».[25] Unnötig zu betonen, dass ebendiese Bahnen zu jenem Zeitpunkt von Admiral Luis Carrero Blanco, der grauen Eminenz des Regimes, bestimmt waren, der das Fortbestehen der Diktatur unter dem Mantel der Monarchie hätte garantieren sollen. Doch das Jahr 1973 sollte die Wirtschaftsexperten eines Besseren belehren. Zur Erdölkrise kam durch die Ermordung Carrero Blancos eine schwere politische Krise hinzu, die sich in den Folgejahren zusätzlich ver-

20 Archiv für Zeitgeschichte (AfZ), 328.1.7.2, Brief J. Solís Ruiz' an den Vorort SHIV, Madrid, 11. März 1965.
21 AfZ, 328.1.7.2, Programme du voyage d'étude en Suisse d'une délégation du Conseil Economique Syndical National Espagnol OSEC, Lausanne, 9.–15. Mai 1965.
22 AfZ, 328.1.7.3, Brief des OSEC an den Vorort SHIV mit Beilage «Voyage en Espagne d'une délégation économique suisse», Lausanne, 24. März 1966; AfZ, 328.1.7.3, Brief des Vorortes SHIV an die OSEC, Zürich, 30. März 1966.
23 AfZ, 328.1.7.3, Rapport interne, Voyage en Espagne d'une délégation suisse, 1.–8. Mai 1966, 10 Seiten.
24 AfZ, 328.1.5.12, Vortrag von S. Exz. Don Luis Coronel de Palma anlässlich der Generalversammlung der spanisch-schweizerischen Handelskammer, Zürich, 16. März 1972.
25 Bulletin (Schweizerischer Bankverein) 4, 1972, S. 81.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

schärfen sollte.[26] Ungetrübt indessen blieb der bilaterale Handel: im Jahre 1975 betrug das Volumen der spanischen Importe in die Schweiz 389 Millionen Franken, dasjenige in umgekehrter Richtung lag bei 879 Millionen Franken.

Wie bislang dargelegt, war das Schweizer Interesse an der spanischen Wirtschaft weitgehend frei von Kritik und von moralischen Beurteilungen. Im Zuge der 68er-Protestbewegung und der damit verbundenen Politisierung des Lebensalltags entstand dann jedoch eine kritische Einstellung gegenüber den wirtschaftlichen Beziehungen zu Spanien. Besonders zu erwähnen ist das Engagement der Revolutionären Marxistischen Liga (RML), die bereits in der ersten Nummer ihres Bulletins *Rojo* die Leser auf die enge Kooperation zwischen dem Schweizer Kapital und dem Franco-Regime aufmerksam machte.[27] Die Schweizer Unternehmen würden von den «sehr billigen Arbeitskräften» und vom «guten Unterdrückungssystem gegen die Arbeiter» profitieren.[28] Auch die Partei der Arbeit behandelte die Schweizer Investitionen auf der Iberischen Halbinsel, wie im *Vorwärts* gelesen werden konnte.[29]

In Bezug auf die Kriegsmaterialausfuhr nach Spanien und anders als im Falle der gewöhnlichen kommerziellen und finanziellen Beziehungen sollte sich ein stärkerer Widerstand mit klaren Konturen formieren. Auch die RML griff dieses Thema immer wieder auf: «Jede Waffe, die man der Diktatur liefert, wird dann in der Repression und zu gegebener Zeit auch im Bürgerkrieg auf die Arbeiterklasse zielen.»[30] Im Zusammenhang mit dem Kriegsmaterialexport nach Spanien trat vor allem ein Waffenkonzern in den Vordergrund.

26 Pau Casanellas, Morir matando. El franquismo ante la práctica armada, 1968–1977, Madrid 2014, S. 151–161.

27 Moisés Prieto, Contra «Burgos» y contra la burguesía. La Liga Marxista Revolucionaria de Suiza y su compromiso antifranquista, in: Rafael Quirosa-Cheyrouze y Muñoz, Luis Carlos Navarro Pérez, Mónica Fernández Amador (ed.), V Congreso Internacional Historia de la Transición en España. Las organizaciones políticas, Almería 2011, S. 821–840.

28 Capital suizo + dictadura franquista = beneficio seguro, in: Rojo, Nr. 1, 18. September 1973.

29 Vorwärts, Nr. 25, 20. Juni 1974.

30 Armas suizas a España, in: Rojo, Nr. 9, 11. September 1974 (Ü. d. A.).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Die Schweizer Waffenexporte nach Spanien

Die Zürcher Waffenfabrik Oerlikon-Bührle belieferte zwischen 1963 und 1968 Länder mit Kriegsmaterial, die dem bundesrätlichen Waffenembargo unterstanden.[31] Als Reaktion auf den dadurch ausgelösten Bührle-Skandal reichte ein Komitee bestehend aus Pazifisten sowie Vertretern politischer und religiöser Organisationen eine Volksinitiative ein, die ein generelles Exportverbot von Waffen in der Bundesverfassung verankern sollte. Auch der Bund reagierte und hoffte durch das bereits angesprochene Bundesgesetz über das Kriegsmaterial vom 30. Juni 1972 einen Gegenentwurf präsentieren zu können, der eine blosse Verschärfung der bestehenden Exportpraxis anstrebte.

Aus verschiedenen Lagern und Interessensgruppen mobilisierte sich ein Kreis von Gegnern der Volksinitiative bestehend aus Armeeangehörigen, Politikern und Unternehmern, die sie mit den unterschiedlichsten Argumenten zu bekämpfen beabsichtigten.[32] Darunter befand sich auch das Schweizerische Aktionskomitee für wirksame Landesverteidigung, das in einer Pressemitteilung die Absichten der ARW attackierte.[33] Die zahlreichen Verweise auf Moral und die Ableitungen des Wortes suggerieren einen Vorwurf der Bigotterie an die Adresse der Waffenausfuhrgegner. Dem Argument der Moral begegnete man also mit dem Vorwurf der Heuchelei und der Naivität. Gleichzeitig wird durch den Hinweis darauf, dass nicht die Waffen einen Krieg verursachen würden, die Verantwortung für bewaffnete Konflikte im Allgemeinen von sich gewiesen.

Obschon die Sozialdemokratische Partei der Schweiz die Initiative befürwortete,[34] gab es auch einzelne prominente Vertreter, die sich dagegen äusserten, wie ein Manifest anlässlich des bevorstehenden Urnenganges durchblicken lässt.[35]

31 Jon A. Fanzun, Die Grenzen der Solidarität. Schweizerische Menschenrechtspolitik im Kalten Krieg, Zürich 2005, S. 146–150; Monica Kalt, Tiersmondismus in der Schweiz der 1960er- und 1970er-Jahre. Von der Barmherzigkeit zur Solidarität, Bern 2010, S. 347–400.

32 Schweizerisches Sozialarchiv (Sozarch), Ar 91.20.1., Bestand ARW II, ZA 1970–1979, Für wirksame Landesverteidigung. Gegen ein Waffenausfuhrverbot – Für verschärfte Kontrolle. Zur Abstimmung vom 24. September 1972, hrsg. vom Schweizerischen Aktionskomitee, o. O.; Walter Joos, Es geht um unsere Abhängigkeit!, in: Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift 138/9 (1972), S. 457.

33 Sozarch, Ar 91.30.1., Bestand ARW II, Initiativkomitee Gegner Schweizerisches Komitee für wirksame Landesverteidigung, Seltsame Moral, Bern, 7. September 1972 (Hervorhebung im Original).

34 Kalt, Tiersmondismus, S. 398.

35 Sozarch, Ar 91.30.1., Bestand ARW II, Initiativkomitee Gegner, Zur eidgenössischen Abstimmung vom 24. September, o.D.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Unter den Sozialdemokraten, die die Initiative missbilligten, befanden sich die Zürcher Stadträtin Emilie Lieberherr, alt Bundesrat Willy Spühler, alt Nationalrat Walter Bringolf und die Gewerkschafter Hans Oprecht und Hermann Leuenberger. Andere hingegen wie der Arzt und Präsident des Schweizerischen Komitees für politische Amnestie in Spanien Sandro Pedroli oder der Gewerkschafter Ezio Canonica unterstützten die Initiative.[36] Dass Sozialdemokraten sowohl zu den Befürwortern als auch zu den Gegnern zählten, dürfte nicht weiter überraschen, wenn man sich die widersprüchlich anmutenden Passagen im Parteiprogramm von 1969 vor Augen hält, das sich zwar «für eine allgemeine und kontrollierte Abrüstung» einsetzt, aber die Notwendigkeit anerkennt, «hohe Einkommen und Vermögen» zur Finanzierung der Rüstung angemessen heranzuziehen.[37]

Die Initiative wurde trotz der Verabschiedung des Bundesgesetzes nicht zurückgezogen. Am 24. September 1972 wurde sie schliesslich mit 50,3% Nein-Stimmen verworfen. Aus dem Initiativkomitee entstand im Juni des Folgejahres die Arbeitsgemeinschaft für Rüstungskontrolle und ein Waffenausfuhrverbot (ARW).

Hinsichtlich der Waffenausfuhr nach Spanien, dessen Aufträge hauptsächlich von Oerlikon-Bührle selbst ausgeführt wurden, zog das Bundesgesetz keine grossen Veränderungen nach sich. Aus einem internen Dokument, das vom Eidgenössischen Politischen Departement und dem Eidgenössischen Militärdepartement gemeinsam verfasst wurde, geht der zaghafte Charakter bei der Umsetzung des Gesetzes hervor:

> Was den Tatbestand der Menschenwürde anbelangt, wären Lieferungen nach denjenigen Staaten zu untersagen, in welchen die Menschenrechte krass mit Füssen getreten werden. Dabei kann es z. B. nicht nur um eine mitunter unverhältnismässig strenge Behandlung politischer Regimegegner gehen. Eine solche ist bekanntlich praktisch allen autokratisch regierten Staaten der Welt an der Tagesordnung. Auch soziale Misstände [sic!] wie z. B. vom Gesichtspunkt der Menschenwürde aus anfechtbare Arbeitgeber-Arbeitnehmer-Verhältnisse dürften kaum je für eine Anwendung des Artikels 11 genügen.[38]

36 Sozarch, Ar 91.30.2., Bestand ARW II, Initiativkomitee Befürworter, Folgende Persönlichkeiten haben die Erklärung zur Waffenausfuhrverbotsinitiative unterschrieben, o. D.

37 Schweizerische Parteiprogramme, hrsg. von H. M. und K. Klopfenstein, Bern 1969, S. 160f.; Mario König, Politik und Gesellschaft im 20. Jahrhundert. Krisen, Konflikte, Reformen, in: ders., Manfred Hettling, Martin Schaffner et al. (Hg.), Eine kleine Geschichte der Schweiz, Frankfurt a. M. 1998, S. 21–90, hier S. 74f.

38 Online-Datenbank Documents Diplomatiques Suisses (dodis), dodis.ch/35805, Richtlinien für die Behandlung von Fabrikations- und Ausfuhrgesuchen für Kriegsmaterial im Anschluss an die Volksabstimmung vom 24. September 1972, Militärdepartement und Politisches Departement, Gemeinsamer Antrag vom 29. November 1972, 22 Seiten, S. 3.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Diese Auslegung ist darauf bedacht, die bisherige kulante Exportpraxis in den neuen gesetzlichen Rahmen hineinzudrängen. Sie suggeriert ferner eine Bagatellisierung autokratischer Regimes, ein gewisses Belächeln arbeitsrechtlicher Forderungen und eine juristische Grauzone für Länder, wo Dissidenten verfolgt werden.

Die Summe der spanischen Aufträge belief sich auf rund achtzehn Millionen Franken, was den zweitgrössten Auftrag nach demjenigen für den Iran mit über 35 Millionen ausmachte und der ebenfalls dem Zürcher Waffenkonzern anvertraut wurde.

In Bezug auf das Thema der Menschenwürde in Spanien heisst es weiter unten:

> Die nicht aus der Luft gegriffene Kritik an der Handhabung der Menschenrechte durch das Franco-Regime muss berücksichtig werden.
>
> c) Konklusion: Spanien ist ein europäischer Partnerstaat, mit dem wir in wirtschaftlichen und kulturellen Bereichen rege Kontakte pflegen. Auch den Bestrebungen Spaniens, Anschluss an die europäische Integration zu finden, wäre Rechnung zu tragen.[39]

Das vage Gebot der Zurückhaltung, das zuhanden des Waffenherstellers geht, obschon die Entscheidungskompetenz laut Bundesgesetz letztendlich beim Bund liegt, suggeriert eine widerwillige Anpassung an die neuen Normen.[40] Ein ähnliches Verhalten zeigt sich auch am Beispiel der Waffenlieferung an den Iran. Die Folterungen und Hinrichtungen im Lande des Schahs werden im Dokument vorsichtig, in der indirekten Rede angesprochen, als wolle man sich von den Vorwürfen der Menschenverachtung distanzieren. Kaum überraschend ist auch der nach dem obligaten Hinweis auf Zurückhaltung formulierte Entschluss: «Die vorliegenden Ausfuhrgesuche sollten positiv behandelt werden, da dabei auch der Grundsatz der Vertragstreue ins Spiel kommt.»[41] Hier liegt eine Überlegung zugrunde, die an John Lockes Auffassung erinnert, wonach selbst Vertragstreue als moralische Verpflichtung angesehen werden müsse.[42]

Ein deutlich anderer Ton ist im Falle der Ausfuhr nach Chile wahrnehmbar. Mit bloss rund 160 000 Franken, welche die Lieferung von Sturmgewehr-Ersatzteilen der Firma SIG begleichen sollten, handelte es

39 Ebd., S. 17f.
40 Fanzun, Solidarität, S. 159–166.
41 dodis.ch/35805, Richtlinien, S. 12.
42 Peter Stemmer, Moralischer Kontraktualismus, in: Zeitschrift für philosophische Forschung 56/1 (2002), S. 1–21, hier S. 6.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

sich dabei um einen vergleichsweise bescheidenen Auftrag. Bereits in der Beurteilung des Aspekts der Menschenwürde heisst es: «Die Menschenrechte können zum Teil vom gegenwärtigen Regime nicht mehr ausreichend gegen Willkürakte (z. B. Fabrikbesetzungen, Vertreibung von Landbesitzern usw.) abgesichert werden.»[43] Als Fazit wurde – anstelle der Vertragstreue – eine «restriktive Praxis» nahe gelegt, wonach künftige Fabrikations- und Ausfuhrgesuche abzulehnen seien. Die Verbrechen gegen die Menschenwürde, wie sie im Iran und in Spanien stattfanden, wurden den Verbrechen gegen das Privateigentum untergeordnet, wie sie im Lande des demokratisch gewählten Salvador Allende verzeichnet wurden.[44] Diese Fallunterscheidung war zudem auch wirtschaftlich weniger unrentabel und zahlte sich deshalb aus, denn angetastet wurde so bloss ein Auftrag in bescheidener Höhe. Durch die willkürliche Anwendung des Bundesgesetzes treffen wir hier ein Phänomen von Ungerechtigkeit an, das gegen das Prinzip der Rechtsstaatlichkeit verstösst.[45]

Der Schweizer Öffentlichkeit war die konfliktreiche Situation in Spanien nichts Unbekanntes. Radio und Fernsehen berichteten rege über Sondergerichte, Streiks und Studentenrevolten. Zugegeben, die franquistische Repression war in den 60er-Jahren durchaus punktueller geworden. Die Zeiten der summarischen Militärjustiz, der Massenerschiessungen und der Konzentrationslager im Anschluss an den Bürgerkrieg waren nun in weiter Ferne. Die Wahrnehmung Spaniens als salonfähiges Regime wird in einem Schreiben der Schweizer Botschaft in Madrid an das Eidgenössische Politische Departement ersichtlich:

> Aujourd'hui l'Espagne entretient d'excellentes relations avec tous les Etats occidentaux; elle est au premier plan de l'actualité financière pour les investisseurs européens; elle a fait des progrès matériels considérables et on doit bien reconnaître qu'aucun gouvernement espagnol, au cours des cent cinquante dernières années de guerres civiles subies par le pays, ne lui a apporté autant de bienfaits matériels que l'actuel.[46]

43 dodis.ch/35805, Richtlinien, S. 9.

44 Die Bestrebungen, den Waffenexport nach Chile zu drosseln, dürften auf die in bürgerlichen Kreisen herrschende Abneigung gegen Präsident Allende zurückzuführen sein. Diese zeigt sich am Beispiel des Vergleichs seines Selbstmordes am 11. September 1973 mit demjenigen Adolf Hitlers im Bunker der Reichskanzlei. Vgl. Chile: Wie informieren zwei grosse Berner Zeitungen ihre Leser? Hrsg. von der Arbeitsgruppe Dritte Welt Bern, Bern 1973, S. 11.

45 John Rawls, Eine Theorie der Gerechtigkeit, übers. von Hermann Vetter, Frankfurt a. M. 1979, S. 79f.

46 dodis.ch/30730, Conférences organisées par le Comité Suisse pour l'amnistie politique en Espagne, lettre de l'ambassadeur Fumasoli au secrétaire générale du DPF, Madrid, 20. Oktober 1961, 3 Seiten, S. 1f.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Das positive Image Spaniens erlitt allerdings zwei Jahre später einen Rückfall. Die Hinrichtung Julián Grimaus im April 1963 löste zwar eine weltweite Welle der Empörung aus, doch galt sie auch als Ansporn für die Schaffung des *Tribunal de Orden Público*, eines Sondergerichts ziviler Jurisdiktion zur Entlastung der Militärgerichtsbarkeit in ihrer repressiven Funktion.[47] Ende der 60er-Jahre verschärfte sich die Lage erneut. Den Burgos-Prozess im Dezember 1970, bei welchem 16 Angeklagte von einem Militärgericht horrende Haftstrafen erhielten und neun Todesurteile ausgesprochen wurden, verfolgte man in der Schweiz mit grosser Aufmerksamkeit.[48] Die Ermordung des spanischen Ministerpräsidenten Admiral Carrero Blanco im Dezember 1973 leitete eine Phase zusätzlicher Repression ein, die das Regime durch die viel versprechende und hoch gefeierte Februar-Rede seines Nachfolgers Carlos Arias Navarro nicht zu kaschieren vermochte. Im März 1974 wurden der Katalane Salvador Puig Antich und der DDR-Bürger Georg M. Welzel hingerichtet. Noch rund zwei Monate vor seinem Tod bestätigte General Franco die im Schnellverfahren abgewickelten Todesurteile dreier Angehörige der marxistisch-leninistischen FRAP und zweier ETA-Militanten. Am 27. September 1975 wurden sie in Madrid respektive Burgos und Barcelona erschossen.

Die Radikalisierung in Spanien führte in der Schweiz dazu, die Rechtmässigkeit der Waffenlieferungen von neuem zu hinterfragen. Bereits im Januar 1975 hatte der sozialdemokratische Parlamentarier Hans Schmid eine einfache Anfrage zu diesem Thema im Nationalrat eingereicht[49] und sich dabei auf Artikel 11 des Kriegsmaterialgesetzes berufen.[50] Schmid argumentiert, indem er die staatlichen Repressivmassnahmen in Spanien aufzählt.[51]

47 Edward Malefakis, The Franco Regime. A Bifurcated Regime?, in: Nigel Townson (ed.), Spain Transformed. The Late Franco Dictatorship 1959–1975, Basingstoke 2010, S. 248–254; Juan José del Aguila, El TOP. La represión de la libertad 1963–1977, Barcelona 2001.

48 Moisés Prieto, Militärprozesse und Hinrichtungen des späten Franco-Regimes im Spiegel Schweizer Medien 1970–1975, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 60/1 (2010), S. 84–96.

49 Einfache Anfrage Schmid, St. Gallen (75605), Waffenlieferungen nach Spanien, vom 27. Januar 1975 (Nationalrat), in: Amtliches Bulletin der Bundesversammlung, Bd. II, 20. März 1975.

50 Ebd. Schon 1972 hatte Bundesrat Gnägi in seiner Antwort auf eine Motion des Nationalrats Jaeger darauf hingewiesen, dass ein Polizeistaat oder soziale Spannungen keinen Grund für die Einstellung von Kriegsmateriallieferung darstellten. Vgl. François Godet, La Politique suisse en matière d'exportation de matériel de guerre, in: Alois Riklin, Hans Haug, Raymond Probst (Hg.), Neues Handbuch der schweizerischen Aussenpolitik, Bern/Stuttgart/Wien 1992, S. 973–987, hier S. 982; Daniel Dürst, Schweizerische Neutralität und Kriegsmaterialausfuhr, Jur. Diss. Universität Zürich 1983, S. 144.

51 Einfache Anfrage Schmid, St. Gallen, S. 582.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Dies kommt einer Auflistung von Anklagepunkten gleich, wobei sich die Kritik hier vornehmlich gegen die Duldung seitens der Schweizer Ausfuhrbehörde richtet. Die Schweizer Waffenexporte nach Spanien seien dennoch seit 1972 dermassen stark angestiegen, dass das Land in den vergangenen viereinhalb Jahren mit über 77 Millionen Franken zum viertwichtigsten Waffenabnehmer der Schweiz geworden sei, was den Bundesrat dazu ermutigen sollte, diese Ausfuhr zu drosseln. Der Bundesrat antwortete darauf:

> Ob aufgrund des Kriegsmaterialgesetzes Waffenlieferungen nach Spanien zu untersagen wären, ist eine Ermessensfrage, die auch den Bundesrat wiederholt beschäftigt hat. In Würdigung aller Umstände hat er sich bisher nicht zu einem solchen Schritt entschlossen.[52]

Die Landesregierung suchte erneut Zuflucht im altbekannten Argument der «Ermessensfrage», sicherte aber dem Parlamentarier eine Bereitschaft zu handeln zu.

An den Erschiessungen vom September 1975 entzündete sich erneut die Debatte um die Waffenausfuhr nach Spanien. Diesmal reichten die Sozialdemokraten Walter Renschler und Jean Riesen je eine einfache Anfrage im Nationalrat ein. Ersterer kommentierte: «Mit dieser Schandtat und der vorangegangenen Gerichtsverhandlung, die jeder gerechten Rechtsprechung spottet, hat das faschistische Franco-Regime einmal mehr seine Missachtung der Menschenwürde und -rechte unter Beweis gestellt.»[53] Beide forderten den Bundesrat auf, die Waffenlieferung an Spanien unverzüglich einzustellen. Renschler hatte sich schon anlässlich der Volksinitiative von 1972 für eine Verringerung der Waffenausfuhr stark gemacht.[54] Der Bundesrat nahm sich Zeit für die Beantwortung des Vorstosses, der erst in der darauffolgenden Parlamentssession behandelt wurde.

> Der Bundesrat hat in der Erklärung vom 29. September 1975 seine Auffassung über die damaligen Ereignisse [die Hinrichtungen] in Spanien dargelegt. Er hat seither die Entwicklung der Lage in diesem Land aufmerksam verfolgt und festgestellt, dass sich die Verhältnisse deutlich zum Bessern entwickelt haben. Ausfuhrbewilligungen für Kriegsmaterial sind seit dem Monat April 1975 nicht mehr erteilt worden. Es bestand auch kein Anlass und keine gesetzliche Verpflichtung, gültige Bewilligungen aufzuheben, wodurch eine grosse Zahl von Arbeitsplätzen, viele davon in mittleren und kleinen Be-

52 Ebd.
53 Einfache Anfrage Renschler (75.783), Kriegsmaterialliefe rung nach Spanien, vom 29. September 1975 (Nationalrat), in: Amtliches Bulletin der Bundesversammlung, Bd. I, 19. März 1976, S. 397.
54 Walter Renschler, o. T., in: Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift 138/6 (1972), S. 305–307.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

trieben, gefährdet worden wären. In Abwägung aller Umstände hat der Bundesrat am 11. Januar 1976 beschlossen, wieder Ausfuhrbewilligungen für Material zu erteilen, das aufgrund rechtskräftiger Verträge bestellt ist.[55]

Die Antwort war darauf ausgelegt, die Handlung oder besser gesagt, die Unterlassung der Schweizer Regierung als angemessenen Schritt zu präsentieren. Die politische Lage in Spanien wurde durch den impliziten Hinweis auf das Ausbleiben weiterer Strafprozesse seit dem Ableben des Diktators entdramatisiert. Die Unterstreichung der Typologie des exportierten Kriegsmaterials beabsichtigte ferner, eine Verharmlosung herbeizuführen, während die sozialen Folgen durch die Gefährdung Schweizer Arbeitsplätze, die eine Exporteinstellung nach sich gezogen hätte, ein Argument war, das gezielt an die beiden Gewerkschafter Riesen und Renschler adressiert war.

Selbst der *Blick* gab seine Meinung zum Verhalten der Schweizer Behörden kund und forderte, «dem Waffenhandel kein 'moralisches Mäntelchen'» zu umhängen.[56] Auch die ARW hatte sich im September 1975 erneut mit Spanien und dem Iran auseinandergesetzt und dabei auf die Interpretation von «Spannungsgebieten» laut Artikel 11 fokussiert. Die beiden Abnehmer der schweizerischen Rüstungsindustrie werden in einem Dokument als «Beispiele der fragwürdigen Bewilligungspraxis der Behörden» präsentiert. «Angesichts der heutigen Situation in Spanien von einem 'Ermessensspielraum' zu reden, wirkt höchstens als Zynismus», heisst es weiter im Text.[57] Ferner entbehre eine Unterscheidung von Defensiv- und Offensivwaffen jeglichen offiziellen Charakters. Hinsichtlich des Verlusts von Arbeitsplätzen, den eine strikte Ausfuhrpolitik nach sich gezogen hätte, empfiehlt die ARW eine Umstellung vom militärischen zum zivilen Sektor.

Die Folgen der Rezession sind auch in den Bestrebungen für eine restriktive Waffenausfuhrpolitik ersichtlich. Am 3. März 1976 reichte der Sozialdemokrat Andreas Blum eine Motion im Nationalrat ein, die den Artikel 11 um einen Zusatz zu ergänzen beabsichtigte. Zur Vermeidung von wirtschaftlichen Notlagen im Inland solle die Landesregierung bei Embargos entsprechende Massnahmen treffen. Sein Parteikollege Christian Grobet, der im Januar 1974 als Beobachter der Internationalen Juristenkommission dem Militärverfahren gegen Puig Antich bei-

55 Question ordinaire Riesen (75.784), Waffenausfuhr nach Spanien, vom 29. September 1975 (Nationalrat), in: Amtliches Bulletin der Bundesversammlung, Bd. I, 19. März 1976.

56 Das meint Blick, in: Blick, Nr. 226, 30. September 1975 (Hervorhebung im Original).

57 Sozarch, Ar 91.30.2., Bestand ARW II, Statistisches, ARW, Dokumentation, September 1975, 10 Seiten, S. 5. (Hervorhebung im Original).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

gewohnt hatte, gab Blum Rückendeckung.[58] Bundespräsident und Vorsteher des Militärdepartements Rudolf Gnägi antwortete den beiden Sozialdemokraten dezidiert: «Und, Herr Grobet, Ihnen möchte ich etwas sagen: Fragen Sie die Arbeiter von Charmilles, ob sie der Motion Blum zustimmen oder ob sie ihren Arbeitsplatz behalten wollen. Sie werden in dieser Richtung in der nächsten Zeit noch einiges hören. […] [E]s geht darum, ein Gesetz anzuwenden und im übrigen Rücksicht zu nehmen auf unsere Verhältnisse.»[59] Die Motion wurde abgelehnt.

Nicht nur die Gegner der liberalen Kriegsmaterialausfuhrpolitik, sondern auch deren Verfechter meldeten sich am Rednerpult des Parlaments. Albert Sigrist, freisinniger Parlamentarier, reichte am selben Tag ein Postulat ein, in dem er auf Renschlers Vorstoss Bezug nahm.

> Besonders heftige Anschuldigungen musste der Bundesrat im September letzten Jahres hinnehmen, als Spaniens Diktator Franco fünf Polizisten-Mörder hinrichten liess. […] Im Fall Spanien sprach Herr Renschler von einer Schandtat. Es ist jedoch keineswegs erwiesen, dass eine Mehrheit des Schweizervolkes in jenem Zeitpunkt so dachte wie Herr Renschler. […] Ich habe den Fall Spanien hervorgehoben, weil er einerseits von den Gegnern jeglicher Kriegsmaterialausfuhren hochgespielt wurde, wohl in der Absicht, vom Bundesrat eine Verschärfung seiner Praxis in der Handhabung des Kriegsmaterialgesetzes zu erwirken.[60]

Sigrist sprach die Schwierigkeit der Auslegung von Artikel 11 des Bundesgesetzes über das Kriegsmaterial an und nannte wirtschaftliche Überlegungen und die Lage am Arbeitsmarkt als Gründe für die Forderung, der Bundesrat möge sein Ausfuhr-Veto wirklich nur dann einlegen, wenn tatkräftige Beweise für die im besagten Artikel beschriebenen Elemente vorlägen.

Die hohe Bedeutung der Kriegsmaterialausfuhr nach Spanien wird auch anderswo ersichtlich. Pierre Graber, Bundespräsident im Wahljahr 1975 und Vorsteher des Eidgenössischen Politischen Departements beorderte den Schweizer Botschafter in Madrid zwei Tage nach der Exekution zu Konsultationszwecken nach Bern zurück. Obschon dieser Schritt dem Verhaltensmuster der meisten westeuropäischen Staaten folgte, wurde er vom rechtsbürgerlichen Lager als Bruch der Schweizer Neutralität kritisiert.

58 Prieto, Militärprozesse, S. 92; Prieto, Apologie, S. 268f.
59 Motion Blum, Kriegsmaterialgesetz (76.310) vom 3. März 1976 (Nationalrat), in: Amtliches Bulletin der Bundesversammlung, Bd. III, 6. Oktober 1976.
60 Postulat Sigrist, Kriegsmaterialausfuhr (76.312) vom 3. März 1976 (Nationalrat), in: Amtliches Bulletin der Bundesversammlung, Bd. III, 29. September 1976.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Nach seiner Unterredung mit dem Schweizer Botschafter in Madrid, Samuel Campiche, über die Lage in Spanien informierte Graber den Gesamtbundesrat darüber. Laut dem Diplomaten sei die Beziehung zwischen beiden Ländern trotzdem weiterhin freundlich. Doch fährt Graber dann fort:

> [S]i toutefois les 'choses devaient aller plus loin', le Ministère [des affaires étrangères d'Espagne] ne pourrait pas 'répondre des réactions du gouvernement et d'autres réactions'.
>
> Selon l'interprétation de notre Ambassadeur [Campiche], serait considérée comme allant 'plus loin' toute nouvelle décision gouvernementale – telle que celle d'un embargo sur le matériel de guerre ou d'autres mesures restrictives; des manifestations anti-espagnoles en Suisse n'entreraient cependant pas dans cette catégorie.[61]

Ferner solle die Abwesenheit des Botschafters möglichst von kurzer Dauer sein, um die guten Beziehungen nicht auf die Probe zu stellen und die wirtschaftlichen Interessen nicht zu gefährden. In der Tat hatte sich der spanische Bedarf an Schweizer Kriegsmaterial seit 1972 massiv gesteigert, was auch die ARW in einem spezifischen Communiqué feststellte:

> Spanien scheint neuerdings zu einem der wichtigsten Kunden der schweizerischen Rüstungsindustrie zu werden. Während sich die Kriegsmaterialliefe-rungen bis 1972 in mehr oder weniger engen Grenzen hielten, stiegen sie im vergangenen Jahr [1973] auf 25,7 Millionen Franken und erreichten in der ersten Hälfte des laufenden Jahres bereits 30,7 Millionen, was nahezu einem Drittel des Gesamtexports in diesem Zeitraum entspricht.[62]

Im Folgejahr verzeichnete man Schweizer Waffenlieferungen an Spanien im Umfang von 88,1 Millionen Franken; dies entsprach einem generellen Trend, den sich die Gegner der Waffenausfuhr nicht ohne eine Verletzung des Bundesgesetzes erklären konnten.[63]

Die ARW kämpfte auf einsamem Posten zunächst für ein radikales Ausfuhrverbot, dann für eine strikte Auslegung des Bundesgesetzes. Gegen das wirtschaftliche und politische Establishment und das Argument der Arbeitsplätze, das durch die Rezession von 1973/74 zu einem akuten Problem geworden war, waren die politischen Erfolge der ARW

61 Schweizerisches Bundesarchiv (BAR), E2001E 1987/78, Bd. 537, Note à Messieurs les membres du Conseil fédéral, Bern, 2. Oktober 1975, S. 2 (Hervorhebung im Original).
62 Sozarch, Ar 91.30.1., Bestand ARW II, Initiativkomitee Pressedienst, Umstrittene Waffenlieferungen nach Spanien 1974.
63 Sozarch, Ar 91.20.1., Bestand ARW II, Waffenausfuhr 1975–1980, Rüstung vernichtet Arbeitsplätze, 1. Mai 1977.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

jedoch sehr begrenzt, obschon das Abstimmungsresultat der Initiative von 1972 einem symbolischen Sieg gleichgekommen war.

Der Spanien-Tourismus

Anders als bei der Waffenausfuhr, die der Schweizer Rüstungsindustrie zu hohem Gewinn verhalf, war es beim Spanien-Tourismus das Regime selbst, das finanziell profitierte. Entsprechend wurden hier vornehmlich die Reisenden selbst angemahnt und aufgefordert, ein alternatives Reiseziel zu erwägen oder Spanien mit einer anderen Einstellung zu begegnen. Und anders als bei der Waffenausfuhr, deren Gegnerschaft hauptsächlich durch die ARW verkörpert wurde, fehlte es im Falle der Tourismus-Kritik an einem entsprechenden *ad hoc*-Komitee, ja an einer konkreten Organisation, die den Protest gegen die Praxis der Spanien-Reisen hätte kanalisieren können. Auch die diskursive Rolle der spanischen Diktatur war in beiden Fällen anders. Während die Waffenausfuhrgegner Spanien nur als *ein* Argument unter vielen im Kampf für eine allgemeinere Abrüstung verwendeten, sass das Franco-Regime bei der Tourismus-Kritik direkt auf der Anklagebank.

Spanische Reiseziele flossen in das westliche touristische Repertoire der Nachkriegszeit. Sorglosigkeit durch Billigflüge und Pauschalreisen drückte sich auch in den entsprechenden Werbebroschüren und -katalogen aus (siehe Abbildung 1).[64] Staatliche Tourismus-Förderung wurde nun in allen OECD-Ländern praktiziert.[65] Im Falle Spaniens fusste die Motivation nicht bloss auf wirtschaftlichem Kalkül.[66] Der Reiseverkehr nahm in der auswärtigen Propaganda des Regimes eine zentrale Rolle ein, die darauf abzielte, die düsteren Zeiten der Autarkie und des Experimentierens mit dem Faschismus aus der Geschichte zu tilgen und die Gunst der westlichen Staaten zu gewinnen. Der Kalte Krieg lieferte dem Franco-Regime nicht nur eine Existenzberechtigung, sondern sogar eine gewisse Salonfähigkeit, die sich ab den 50er-Jahren auszahlen sollte.[67] In den 60er-Jahren setzte sich diese günstige Entwicklung fort. Eine weitere

64 Cord Pagenstecher, Reisekataloge und Urlaubsalben. Zur Visual History des touristischen Blicks, in: Gerhard Paul (Hg.), Visual History. Ein Studienbuch, Göttingen 2006, S. 169–187, hier S. 173–177.

65 Carsten R. Moser, Tourismus und Entwicklungspolitik. Dargestellt am Beispiel Spaniens, Hamburg 1972, S. 79f.

66 Ein wichtiger Aspekt stellten ferner die Arbeitsplätze in der Tourismus-Branche dar. Vgl. Sasha D. Pack, Tourism and Dictatorship. Europe's Peaceful Invasion of Franco's Spain, Basingstoke 2006, S. 159f.

67 Juan Carlos Pereira Castañares, La crisis de la política exterior franquista y el inicio del cambio político 1973–1976, in: Rafael Quirosa-Cheyrouze y Muñoz (ed.), Historia de la Transición en España. Los inicios del proceso democratizador, Madrid 2007, S. 353–367,

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Öffnung sollte zur Stärkung des positiven Images des Landes beitragen und ausländisches Kapital anziehen.[68] In diese Bestrebungen ist auch die «Erfindung» des Tourismus als effiziente Vermarktung Spaniens zu verorten,[69] die sich gleichsam als Wende vom nationalkatholischen zu einem technokratisch-postideologischen Staatsverständnis interpretieren lässt.[70]

Die spanische Tourismusindustrie sollte sich zur wichtigsten Einnahmequelle des Regimes überhaupt entwickeln,[71] mit welcher kein spanisches Exportgut mithalten konnte. 1967 erzielte Spanien aus dieser Branche einen Gewinn von 1211 Millionen US-Dollar und erreichte somit den zweiten Platz nach Italien und vor Frankreich.[72] Dieser Erfolg war nicht bloss auf die Bestrebungen der Technokraten, das heisst des marktliberalen Flügels des Regimes, zurückzuführen, sondern hing selbstverständlich auch mit der Bildung einer gesamteuropäischen Mittelschicht zusammen, die sich einen neuen Konsumhabitus mit teils hedonistischem Charakter angeeignet hatte.[73] Besuchten im Jahre 1951

hier S. 357; Esther Sánchez, Le tourisme des années 1960 à destination de l'Espagne. Le cas des Français, in: Histoire économie et société 21/3 (2002), S. 413–430, hier S. 421.

68 Sasha D. Pack, Tourism and Political Change in Franco's Spain, in: Nigel Townson (ed.), Spain Transformed. The Late Franco Dictatorship, 1959–1975, Basingstoke 2010, S. 47–66, hier S. 54f.

69 Diese Bestrebungen gingen so weit, dass selbst die offizielle Zeitschrift des Spanischen Auswanderungsinstitutes (*Instituto Español de Emigración*) namens *Carta de España* die im Ausland lebenden Spanier dazu aufrief, auch andere Regionen Spaniens zu bereisen. Vgl. Luís Manuel Calvo Salgado, La fotografía en Carta de España, in: ders. et al. (ed.), Historia del Instituto Español de Emigración, Madrid 2009, S. 277–292. Dieser Trend lässt sich auch in der spanischsprachigen Fernsehsendung des Schweizer Fernsehens *Tele-revista*, die erstmals im Frühjahr 1973 ausgestrahlt wurde, wiedererkennen, wo Tourismus mittels Reportagen über Reise- und Freizeitmessen einen wichtigen Platz eingeräumt wurde. Vgl. Luís Manuel Calvo Salgado, Economía, consumo e identidad. Del turismo al automóvil, in: ders., Concha Langa Nuño, Moisés Prieto (ed.), Telerevista y la Transición. Un programa de la televisión suiza para emigrantes españoles 1973–1989, Frankfurt a. M. / Madrid 2015, S. 617–651, hier 621–644.

70 Justin Crumbaugh, Destination Dictatorship. The Spectacle of Spain's Tourist Boom and the Reinvention of Difference, New York 2009, S. 42; Walther L. Bernecker, The Change in Mentalities during the Late Franco Regime, in: Nigel Townson (ed.), Spain Transformed. The Late Franco Dictatorship, 19597–1975, Basingstoke 2010, S. 67–84, hier S. 75f.

71 Adrian Shubert, A Social History of Modern Spain, London 1990, S. 209; Pack, Tourism and Dictatorship, S. 105–135.

72 Moser, Tourismus, S. 230.

73 Jakob Tanner, Geschichte der Schweiz im 20. Jahrhundert, München 2015, S. 356f.; Jakob Tanner, Brigitte Studer, Konsum und Distribution, in: Patrick Halbeisen, Margrit Müller, Béatrice Veyrassat (Hg.), Wirtschaftsgeschichte der Schweiz im 20. Jahrhundert, Basel 2012, S. 637–702, hier S. 644–646 und 657; Tony Judt, Postwar. A History of Europe since 1945, London 2005, S. 341–343; Andrés Sánchez Picón, Bienvenido Marzo López, Spain is different. Unas notas sobre la expansión turística española y la Transición política, in: Rafael Quirosa-Cheyrouze y Muñoz (ed.), Historia de la Transición en España. Los inicios del proceso democratizador, Madrid 2007, S. 137–145, hier S. 140.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Abbildung 1. Werbeplakat der Kuoni Reisen Holding AG (1970er-Jahre). Quelle: Schweizerische Nationalbibliothek, Signatur SNL_1970_49, © Kuoni Reisen Management AG, Zürich.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

weniger als eine Million Touristen Spanien, so sollten es 1975, im Todesjahr des Diktators, über dreissig Millionen sein.[74]

Die Frage nach der Beliebtheit spanischer Ferienziele geht Hand in Hand mit derjenigen nach der Verbreitung von Bildern, welche ja durch die Medien vermittelt werden, und der Wahrnehmung ebensolcher.[75] Nebst der Produktion von spanischen Filmen, die sich aber an ein spanisches Publikum richteten und die Vorzüge des Tourismus vorführten,[76] berichteten zunehmend auch hierzulande Radio- und Fernsehsendungen[77] sowie Zeitungsbeilagen oder -sparten über die Strände, Städte und Landschaften jenseits der Pyrenäen. Narrative von Fortschritt und Freiheit vermochten allmählich, die traditionellen, negativ konnotierten Klischees wie die *leyenda negra* zu verdrängen.[78]

Die idyllischen Spanienbilder auf den Werbebroschüren kontrastierten allerdings je länger je mehr mit den kritischen Stimmen, die in linken Gesellschaftskreisen immer lauter wurden. Seit der Protestbewegung von 1968 gesellten sich der bestehenden antifranquistischen Kritik neue Ausdrucksformen hinzu, bei denen nicht selten auch auf Gewalt zurückgegriffen wurde. Die spanischen Vertretungen auf Schweizer Boden, aber auch die offiziellen Tourismusagenturen sowie die Filialen der spanischen Fluggesellschaft Iberia gerieten immer mehr ins Visier linker Aktivisten. So wurde am 28. Oktober 1972 das spanische Verkehrsbüro an der Zürcher Seefeldstrasse von Unbekannten in Brand gesetzt. Die Fassade wurde ausserdem mit Abkürzungen wie «UGT» (*Unión General de Trabajadores*) und «FAI» (*Frente Anarquista Ibérico*) verschmiert. Der Sachschaden betrug eine halbe Million Franken.[79]

Die Gegensätzlichkeit von Diktatur und Tourismus wurde auch in den Medien thematisiert. Anlässlich des Burgos-Prozesses von 1970 betitelte das Boulevardblatt *Blick* einen Artikel zum summarischen Mili-

74 Isabel Albert-Piñole, Tourism in Spain, in: Wilhelm Englbert Pompl, Patrick Lavery (ed.), Tourism in Europe. Structures and Developments, Wallingford 1993, S. 242–261, hier S. 243.

75 Prieto, Apologie, S. 67f.

76 Crumbaugh, Destination Dictatorship, S. 87–89.

77 Die Sendung des *Radio della Svizzera italiana* (RSI) namens *Il microfono della RSI in viaggio* widmete sich in den 60er-Jahren immer wieder Themen der spanischen Kultur und Aktualität.

78 Siehe dazu Rafael Núñez Florencio, Sol y sangre. La imagen de España en el mundo, Madrid 2001, insbesondere S. 227–253; Birgit Aschmann, «Stolz wie ein Spanier». Genese und Gestalt des deutschen Spanienbildes in der Nachkriegszeit, in: dies., Michael Salewski (Hg.), Das Bild «des Anderen». Politische Wahrnehmung im 19. und 20. Jahrhundert, Stuttgart 2000 (Historische Mitteilungen im Auftrage der Ranke-Gesellschaft, Beiheft 40), S. 90–108.

79 Rolf Thut, Claudia Bislin, Aufrüstung gegen das Volk. Staat und Staatsschutz in der Schweiz. Zur Entwicklung der «inneren Sicherheit», Zürich 1977, S. 233.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

tärgerichtsfall folgendermassen: «Empörte Schweizer: 'Nie mehr Ferien in Spanien!'»[80] Der Titel nahm die Kritik Schweizer Telefonanrufer auf, die sich mit der Zeitungsredaktion in Kontakt gesetzt hatten. Die Thematik inspirierte auch etliche Karikaturen. Der *Tages-Anzeiger* druckte auf der zweiten Seite eine solche ab, in welchem auf der linken Hälfte ein spanisches Tourismusbüro abgebildet ist und auf der Rechten ein griechisches.[81] Die Zeichnung diskreditierte die Aufrufe zum Tourismusboykott gegen Spanien und präsentierte sie als Heuchelei, da die Kritik sich bloss auf das Franco-Regime richtete und etwa die griechische Militärjunta ausser Acht liess. Die Berner sozialdemokratische Zeitung *Tagwacht* hatte sich ebenfalls im Dezember 1970 in einer Kolumne mit der Kritik an den unwissenden ausländischen Touristen beschäftigt, die ungeachtet des Burgos-Prozesses Spanien bereisten.[82]

Die bereits genannten Todesurteile im September 1975 sollten dieser Kritik zu neuem Aufschwung verhelfen. Damals organisierte Pedrolis Spanien-Komitee eine Solidaritäts-Kundgebung im Zürcher Volkshaus, an welcher auch der sozialdemokratische Parlamentarier Otto Nauereine Ansprache hielt. [83] Die Tagesschau strahlte eine Passage davon aus:

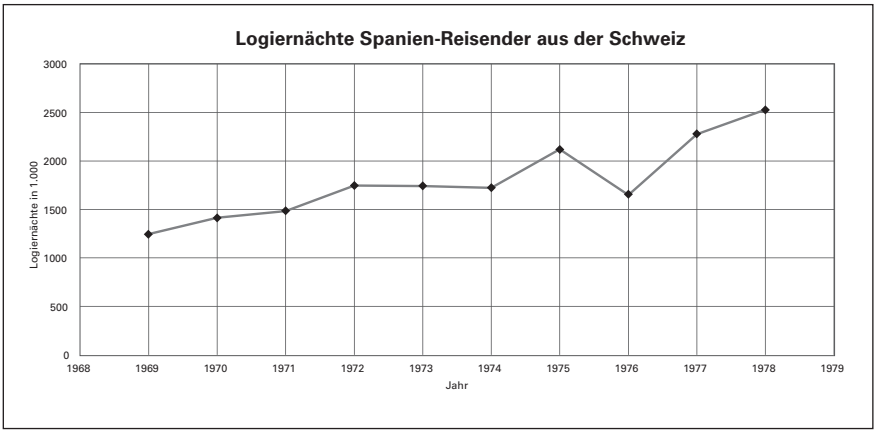
> Für uns Schweizer ist Spanien ein Ferienland *par excellence*. Die schweizerischen Touristen zwischen Mallorca und Marbella, zwischen Stierkämpfen und Flamenco, wissen kaum etwas über die spanische Diktatur. Von Streiks und Massenverhaftungen, von politischen Häftlingen in den politischen Gefängnissen ist an den sonnigen Stränden nie die Rede.[84]

Auffallend sind die starken Ähnlichkeiten, die Nauers Worte mit dem Vorwort des Buches *Ferienland Spanien?* aufweisen, das ein Jahr zuvor in Westdeutschland erschienen war.[85]

Während Nauers Ansprache Merkmale eines impliziten Boykottaufrufs aufweist, enthält die gedruckte Vorlage ein weiteres Element, namentlich die Vorstellung, dass Touristenpräsenz eine mässigende Wirkung auf polizeiliche Gewalt haben könnte, was wiederum als Ansporn gedeutet werden könnte, das Land zu bereisen. Dieser impliziten

80 Empörte Schweizer: «Nie mehr Ferien in Spanien!», in: Blick, Nr. 303, 29. Dezember 1970.
81 (Deutsch-)Schweizers Protest (Karikatur), in: Tages-Anzeiger, Nr. 305, 31. Dezember 1970.
82 Konfrontation in Burgos, in: Tagwacht, Nr. 290, 11. Dezember 1970.
83 Moisés Prieto, Antifranchismo e protezione dello Stato in Svizzera, in: Spagna contemporanea 39 (2011), S. 31–49, hier S. 46f.
84 BAR, J2.225 1996/68, Bd. 2241, Tagesschau – Téléjournal – Telegiornale, 20. September 1975, (Hervorhebung durch den Autor).
85 Maugri Ciagar, Hannelore Koob, Ferienland Spanien? Ein Bild der Diktatur nach Briefen politischer Gefangener, Reinbek b. Hamburg 1974, S. 2.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet



Grafik 1. Logiernächte Spanien-Reisender aus der Schweiz 1969–1978. Quelle: Eidgenössisches Statistisches Amt, Reiseverkehr der Schweizer im Ausland, Bern 1974 und 1979.

Kritik an den sorglosen und unwissenden Schweizer Touristen in Spanien liegt gewissermassen ein linkes Ethos zugrunde,[86] das selbst dem Ferienhabitus eine politische Dimension beimass. Mit anderen Worten wurde dem helvetischen Tourismus in Spanien vorgeworfen, unabsichtlich und unwissentlich eine indirekte Kollaboration mit dem Regime einzugehen. Der Aufruf zu einem effektiven Boykott hatte ausserdem nicht bloss einen symbolischen Charakter, sondern auch beabsichtigt, einen der Grundpfeiler der spanischen Wirtschaft nachhaltig zu schwächen.

Unmissverständliche Aufrufe waren in etlichen Leserbriefen zu lesen, die in der Schweizer Presse abgedruckt wurden: «Nachdem ich die Berichte im *Blick* über die Hinrichtungen in Spanien gelesen habe, finde ich es angebracht, dass wir Spanien als Ferienland meiden sollten. Auch jedes spanische Erzeugnis sollten wir boykottieren.»[87] Ein weiterer Leser sah in der Schliessung aller Büros der spanischen Verkehrszentrale im Ausland und im Verzicht auf spanische Ferienziele ein taugliches Mittel, das das Regime zu einer Demokratisierung zwingen könnte.[88]

Die grossen Unterschiede bei der Beurteilung des Tourismus für den Demokratisierungsprozess Spaniens kennen ein Pendant in der historischen Diskussion zwischen Fachleuten, die dem Fremdenverkehr ein demokratisierendes Potential zuschreiben und der Positionierung anderer,

86 Vgl. Prieto, Apologie, S. 71.
87 Leserbrief von R. Schaffner, Bern, in: Blick, Nr. 230, 4. Oktober 1975.
88 Leserbrief von H. Frigerio, Zürich, in: Blick, Nr. 230, 4. Oktober 1975; siehe auch Leserbrief von E. R., Schluss mit Ferien in Spanien, in: Berner Tagblatt, 3. Oktober 1975.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

die die freiheitlichen Zugeständnisse der 60er-Jahre als Praxis «repressiver Toleranz» interpretieren.[89] Auch die US-amerikanische Autorin Barbara Probst Solomon mass der Präsenz von Ausländern in den 1940er-Jahren eine Hemmung für den franquistischen Staatsterror bei, wobei sie wohlgemerkt engagierte Journalisten und Literaten, die den Kontakt zur einheimischen Bevölkerung suchten, im Auge hatte.[90] Etwas zurückhaltender zeigte sich Carsten R. Moser, der dennoch schonungslos das Stereotyp des deutschen Massentouristen zeichnet.

> Für die Mehrheit der deutschen Urlauber, die im Sommer in Scharen nach Palma, Alicante, Benidorm oder Málaga strömen, um mit Hilfe von Sonne, Strand und Meer zwei, drei oder vier Wochen die Alltagssorgen zu vergessen und neue Kraft für das nächste Jahr zu schöpfen, ist der iberische Staat ein ideales Reiseland […].
>
> Doch lernt der deutsche Urlauber während seines Ferienaufenthalts das wirkliche Spanien kennen? Sicherlich nicht, wenn er sich nur in den Urlaubsgettos der Mittelmeerküste – mit Würstchenbuden, bayrischen Bierstuben und Zeitungskiosken, die den gesamten deutschen Blätterwald mit Ausnahme der Sex-Presse führen – aufhält. […] Wenn dieser Urlauber allerdings in seine Heimatstadt zurückkehrt und meint, die Probleme Spaniens zu kennen und beurteilen zu können, dann irrt er. 'Spain is different' – die Wahrheit, die sich hinter diesem bekannten und immer wieder angewandten Slogan versteckt, kann kaum in ein paar Wochen erfasst werden.[91]

Anders als Nauers Ansprache ist dieser Text keineswegs als Aufruf zum Boykott des Tourismusgeschäfts zu verstehen, sondern vielmehr als eine dringliche Aufforderung an die Adresse der Spanien-Touristen, mit der einheimischen Bevölkerung in Kontakt zu treten und sich ein eigenes Bild von den Zuständen im Lande zu verschaffen.

Vergleicht man beide Texte miteinander, so stellt man fest, dass die Kritik nicht erst beim Reisenden ansetzt, der bereits spanischen Boden betreten hat, sondern schon den ahnungslosen potentiellen Touristen ins Visier nimmt, der die Zustände in Spanien übersieht. Hier macht sich einerseits ein Ethos des «Informiert-Seins» bemerkbar, der den aktiven Bürger dazu verpflichtet, das Weltgeschehen zu verfolgen. Der ideale *Citoyen* im Sinne «vom klügeren, selbstbewusster am Markt agierenden

89 Crumbaugh, Destination Dictatorship, S. 33 und 52; Neil Moses Rosendorf, Be El Caudillo's Guest. The Franco Regime's Quest for Rehabilitation and Dollars after World War II via the Promotion of U.S. Tourism to Spain, in: Diplomatic History 30/3 (2006), S. 367–407.

90 Rafael Núñez Florencio, La percepción exterior de España durante el franquismo, in: Historia Contemporánea 30 (2005), S. 23–48, hier S. 34.

91 Carsten R. Moser, Spaniens wirtschaftliche Zukunft nach Franco, in: ders., Walter Haubrich (Hg.), Francos Erben. Spanien auf dem Weg in die Gegenwart, Köln 1976, S. 177–293, hier S. 177.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Menschen»[92] oder des permanent achtsamen Bürgers, des *citoyen vigilant*,[93] lässt sich hier als implizite Appellationsinstanz erkennen.

Andererseits liege eine solche Verantwortung nicht alleine beim Bürger, sondern auch bei den Medien. Wie bereits gesagt, kamen die Schweizer Medien dieser Aufgabe meistens nach, wobei noch um die Mitte der 60er-Jahre gerade im Schweizer Radio klar einseitige Bilder über die Situation in Spanien und mit Augenmerk auf die idyllischen Beziehungen zwischen beiden Ländern vermittelt wurden.[94] Die vorsätzliche Produktion von Unwissen, die politische oder wirtschaftliche Kalküle verfolgt und sich unter dem Namen «Agnotologie» einen Platz in der Wissenschaftsgeschichte gemacht hat,[95] scheint sich hier zu manifestieren. In dieselbe Sparte gehört auch der Kommentar jenes in Spanien lebenden Schweizers, der sich beim Bund über die spanienkritische Berichterstattung einer Schweizer Spanien-Korrespondentin beklagte.[96]

An dieser Stelle stellt sich unausweichlich die Frage nach der Wirksamkeit jener Appelle, Spanien als Reiseland zu vermeiden. Heinz Scherrieb schrieb in seiner 1975 erschienenen Dissertation dazu folgendes:

> Die völkerverbindende Wirkung des Tourismus bietet […] gleichzeitig die Möglichkeit, durch Unterbindung der Tourismusbewegung Druck auf andere, vom Fremdenverkehr abhängige Staaten auszuüben. Man machte aber im […] Jahr [1967] noch angesichts des Obristenaufstandes in Griechenland die Erfahrung, dass der Tourist für Aufforderungen zum Boykott kaum Verständnis zeigt.
>
> Die Sympathie für einzelne Länder hängt in erster Linie von der persönlichen Einstellung des Touristen und nicht von den Parolen seiner Regierung ab.[97]

Obschon der Autor den konkreten Fall der griechischen Militärjunta (1967–1974) nennt, lassen sich seine Überlegungen auch ohne weiteres auf das franquistische Regime übertragen. Die hier angesprochene

92 Stehr, Adolf, Konsum zwischen Markt und Moral, S. 205.
93 Pierre Rosanvallon, La contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance, Paris 2006, S. 39–46 und 64–66.
94 Moisés Prieto, Finding Democracy in Spain. The Spanish Transition through Swiss Italian-speaking Radio programmes (RSI) 1975–1978, in: Media History 21/2 (2015), S. 192–207, hier S. 194.
95 Robert N. Proctor, Agnotology. A Missing Term to Describe the Cultural Production of Ignorance (and its Study), in: ders., Londa Schiebinger (ed.), Agnotology. The Making and Unmaking of Ignorance, Stanford 2008, S. 1–33.
96 Prieto, Apologie, S. 283.
97 Heinz R. Scherrieb, Der westeuropäische Massentourismus. Untersuchungen zum Begriff und zur Geschichte des Massentourismus, insbesondere der Verhaltensweisen bundesdeutscher Urlaubsreisender, Jur. Diss. Julius-Maximilians-Universität Würzburg 1975, S. 166.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Gleichgültigkeit gegenüber linken Parolen wird in einem Bericht der Basler *National-Zeitung* ersichtlich, der rund zehn Tage nach den letzten Erschiessungen in Spanien erschien.

Hanspeter Guggenbühl stellt hier eine gleichmässig wachsende Zunahme an Schweizer Spanien-Touristen fest, was durch eine rege Buchungsaktivität und geringe Stornierungen bestätigt werde: «'Ganz wenige Annullationen' gab es nur beim Reisebüro Imholz (Mallorca-Reisen) sowie beim Studentenreisedienst […] für Zugfahrten. Ausserdem hat beim [Studentenreisedienst] eine ganze Gruppe ihre Buchung zurückgezogen. Sonst ist der Tenor aber überall der gleiche: 'Keine Auswirkungen'.»[98] Besondere Schritte hätten nur die Reisegesellschaft Kuoni und der Studentenreisedienst unternommen. Paul Sprecher, Sekretär des Reisebüro-Verbandes und Zürcher sozialdemokratischer Gemeinderat, plädierte gegen einen Boykott: «'Wir sind ein Dienstleistungsbetrieb, es ist nicht unsere Aufgabe, politisch Stellung zu nehmen.' Sowohl als Verbandssekretär wie als Politiker vertritt Sprecher die Auffassung, dass jeder Bürger selbst entscheiden soll, welches Land er bereisen will und welches nicht.»[99] Hier lässt sich eine Analogie mit der Waffenausfuhr erkennen, bei der die Sozialdemokraten ebenfalls auf beiden Seiten der Barrikaden anzutreffen waren. Tatsächlich hatte die Wohlstandsmentalität seit den 1950er-Jahren die sozialdemokratische Fortschrittsidee in ihren Grundfesten erschüttert.[100]

Die unverminderte Anziehungskraft Spaniens als Ferienland lässt sich deutlich am Erfolg der Schweizer Reiseunternehmen ablesen. Im Jahre 1972 konnte die Kuoni AG erstmals ihren Namen in Spanien als geschützte Firmenmarke eintragen lassen. Es folgten eine provisorische Spanien-Lizenz und das erste Büro in der Madrider Innenstadt. 1975 wurden Büros in Palma de Mallorca und in Las Palmas bewilligt.[101] Mit einer ähnlichen Erfolgsgeschichte konnte auch die Genossenschaft Hotelplan punkten, die im Geschäftsjahr 1974/75 fünf eigene Verkaufs- und Auskunftsbüros in Spanien zählte. Im Geschäftsbericht desselben

98 Spanien bleibt Schweizer Reise-Hit, in: National-Zeitung, Nr. 313, 8. Oktober 1975.
99 Ebd. (Hervorhebung im Original).
100 Felix Müller, Jakob Tanner, «… im hoffnungsvollen Licht einer besseren Zukunft.» Zur Geschichte der Fortschrittsidee in der schweizerischen Arbeiterbewegung, in: Karl Lang, Peter Hablützel, Markus Mattmüller et al. (Hg.), Solidarität, Widerspruch, Bewegung. 100 Jahre Sozialdemokratische Partei der Schweiz, Zürich 1988, S. 325–367, hier S. 350–352.
101 Karl Lüönd, Weltwärts. Kuoni: Die Zukunft des Reisens seit 1906, Baden 2006, S. 182f.; Schweizerisches Wirtschaftsarchiv, Verkehr A 139, Ersatz-Dossier Kuoni Jahresberichte bis 1993, Geschäftsbericht 1973 Reisebüro Kuoni AG, Zürich 1974, S. 8.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Jahres werden Mallorca und die Kanarischen Inseln als «die bevorzugten Reiseziele» ausgewiesen.[102]

Auch bei einer quantitativen Betrachtung des westeuropäischen Spanien-Tourismus erweist sich, dass die Menschenrechtsverletzungen als hemmendes Argument weitgehend unwirksam blieben.[103] Die durchschnittliche jährliche Zunahme der ausländischen Touristen betrug zwischen 1950 und 1973 beeindruckende 16%.[104] Zwischen 1966 und 1973 hielt Spanien in der bundesdeutschen Statistik den dritten Platz der beliebtesten Reiseziele und stand damit hinter Österreich und Italien. Von 1966 bis 1972 nahm der Anteil westdeutscher Spanienreisender stetig zu und erreichte in diesem Jahr 13,3%, um dann auf 7,0% zu fallen.[105] Auch die französischen Touristen weisen ein vergleichbares Verhalten auf: 1969 besuchten 8,2 Millionen Franzosen Spanien.[106] Die Erdölkrise von 1973/74 dämpfte diese Entwicklung deutlich. Zwischen 1973 und 1976 sank die Tourismus-Nachfrage des Vereinigten Königreichs und der BRD.

Der Fluss von Touristen aus der Schweiz stellte diesbezüglich keine Ausnahme dar; auch sie liessen sich von den Werbeplakaten, den Billigflügen und dem günstigen Wechselkurs verführen. Die Daten aus dem Eidgenössischen Statistischen Amt bestätigen diesen Trend, wobei hier am Anfang die Logiernächte gezählt wurden (siehe Grafik 1). Von 1969 bis 1973 nahmen diese von rund 1,2 Millionen auf ca. 1,7 Millionen stetig zu.[107] Ein erster Einbruch ist ab 1974 zu verzeichnen – auch dieser vermutlich eine Folge der Energiekrise – der allerdings im Folgejahr mit über zwei Millionen Logiernächten wettgemacht wurde.[108] Im Jahre 1976 verzeichnete man einen noch stärkeren Rückgang mit einer relativen Ab-

102 Zentrale für Wirtschaftsdokumentation der Universität Zürich, e-1101, Schachtel 1936/37–1979/80, Geschäftsbericht 1974/75, Genossenschaft Hotelplan Zürich [1976], S. 4f.

103 Tom Buchanan, How 'Different' Was Spain? The Later Franco Regime in International Context, in: Nigel Townson (ed.), Spain Transformed. The Late Franco Dictatorship, 1959–1975, Basingstoke 2010, S. 85–96, hier S. 85; Pack, Tourism and Dictatorship, S. 111f.

104 Sánchez Picón, Marzo López, Spain is different, S. 141. Die starke Anziehung Spaniens wird auch bei Judt erwähnt, der für das Jahr 1966 17,3 Millionen und 34 Millionen ausländische Touristen für das Jahr 1974 zählt. Judt, Postwar, S. 517.

105 Scherrieb, Massentourismus, S. 118.

106 Sánchez, tourisme, S. 418.

107 Eidgenössisches Statistisches Amt, Reiseverkehr der Schweizer im Ausland 1973, Bern 1974, S. 8. Bis 1977 wurden bloss die Logiernächte, nicht aber die Einreise bzw. Grenzübertritte erfasst. Ferner ist bis 1975 nicht die (Schweizer) Nationalität der Touristen, sondern der ständige Wohnsitz (in der Schweiz) massgebend.

108 Eidgenössisches Statistisches Amt, Reiseverkehr der Schweizer im Ausland 1975, Bern 1976, S. 12.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

nahme der Logiernächte um 19%,[109] die jedoch 1977 mit 2,2 Millionen kompensiert wurden[110] und 1978 auf rund 2,5 Millionen anstiegen.[111] 1970 und 1972 genoss Spanien bei den Schweizer Touristen sogar eine leicht grössere Beliebtheit als die französischen Ferienziele und erreichte entsprechend den zweiten Platz nach Italien. In den übrigen Jahren blieb Spanien immerhin auf Platz drei.[112]

Fazit

Weder die Bestrebungen, die Waffenausfuhr nach Spanien oder in andere autokratische Regimes zu boykottieren, noch jene, die Schweizer Urlauber von spanischen Reisezielen abzubringen, zeigten irgendeine Wirkung. Auf den ersten Blick scheint sich erneut die alte Erfahrung zu bewahrheiten, wonach alle Menschen ausschliesslich die eigenen materiellen Interessen verfolgen.[113]

Das weitgehende Fehlen von Berührungsängsten mit dem Franco-Regime seitens des schweizerischen Wirtschaftsestablishments ging Hand in Hand mit einer impliziten Billigung des spanischen Autoritarismus, der seinerseits in der Nachkriegszeit immer mehr Zugeständnisse an den Marktliberalismus gemacht hatte. Die Attraktivität der Diktatur und die Chancen, die dem Schweizer Kapital hier offen standen, führten eine generelle Senkung der Hemmschwelle herbei, wie sie von Tony Judt auf den Punkt gebracht wurde: «To most onlookers […] the unpleasant regimes of southern Europe were thus not so much morally bankrupt as institutionally anachronistic.»[114] Die weitgehende Gleichgültigkeit, womit den kritischen Stimmen begegnet wurde, erinnert an die bereits angesprochene Inkompatibilität von Moral und Kapital. So redundant diese Erkenntnis auch scheinen mag, so dürften hier Comte-Sponvilles Worte ebenso treffend wie ernüchternd wirken: «Ein Wirtschaftssystem ist dazu da, Reichtum zu schaffen, wenn möglich zu minimalen sozialen, poli-

109 Eidgenössisches Statistisches Amt, Reiseverkehr der Schweizer im Ausland 1976, Bern 1977, S. 5.
110 Eidgenössisches Statistisches Amt, Reiseverkehr der Schweizer im Ausland 1977, Bern 1978, S. 5 und 13.
111 Eidgenössisches Statistisches Amt, Reiseverkehr der Schweizer im Ausland 1978, Bern 1979, S. 13.
112 Die Schweizer Begeisterung für die spanischen Reiseziele lässt sich erst recht bestätigen, wenn man die Entwicklung der Logiernächte mit derjenigen der schweizerischen Bevölkerungsbewegung für dieselbe Zeitspanne vergleicht. Vgl. Bundesamt für Statistik, Statistisches Jahrbuch der Schweiz 1979, Basel 1979, S. 31.
113 Ernst Fehr, Klaus M. Schmidt, A Theory of Fairness, Competition, and Cooperation, in: The Quarterly Journal of Economics 114/3 (1999), S. 817–868, hier S. 817.
114 Judt, Postwar, S. 525.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

tischen und ökologischen Kosten.»[115] Die Waffenausfuhr stellt hier vermutlich insofern einen opportunistischen Höhepunkt dar, als die Landesregierung durch den Artikel 11 des Bundesgesetzes ein gesetzliches Mittel zur Einschränkung der Kriegsmateriallieferung an problematische Länder besass. Die angebliche Schwierigkeit bei der Auslegung des Artikels erwies sich so als argumentatives Feigenblatt. Umso schwerer erscheint der Vorwurf der Gleichgültigkeit, wenn man sich vor Augen hält, dass sich am 24. September 1972 immerhin ganze 49,7% der Stimmen für ein absolutes Ausfuhrverbot ausgesprochen hatten und dass der Bundesrat dieser Tatsache in keiner Weise Rechnung trug. Die Folgen der Energiekrise von 1973/74 führen eine Relativierung herbei und mildern die absolute Verurteilung des Waffenexportes durch das Gegenargument des Verlustes von Arbeitsplätzen in der Waffenindustrie ab. Der moralische Standpunkt des sozialen Schutzes jener Fabrikarbeiter setzte sich demjenigen entgegen, der die militärische Aufrüstung eines menschenverachtenden Regimes verhindern sollte. Fragwürdig ist jedenfalls der Fakt, dass die vermeintlichen Argumente im Interesse der Arbeitnehmer auch von Vertretern von Parteien angeführt wurden, die traditionellerweise die Interessen der Arbeitgeber verkörpern.

Bemerkenswert ist auch die völlig inkonsistente Positionierung der Sozialdemokratischen Partei der Schweiz, die bei der Diskussion um das Kriegsmaterialausfuhr-Verbot einerseits als Vorkämpferin einer pazifistischen Weltgesellschaft auftrat, sich aber andererseits als Interessensvertreterin der in der Waffenindustrie tätigen Arbeiterschaft gerierte und dabei sogar einer nach neuestem Stand ausgerüsteten Landesverteidigung das Wort redete. Diese Widersprüchlichkeit lässt sich weitgehend mit der Integration der Partei in den bürgerlichen Staat und ihrem definitiven Einzug in die Landesregierung erklären.[116]

Auch in Bezug auf die Spanien-Reisen stellt man ein paradoxes Verhalten fest. Die Massen von Schweizer Touristen, die ähnlich wie die

115 Comte-Sponville, Kapitalismus, S. 96.

116 Bernard Degen, Sozialdemokratie: Gegenmacht? Opposition? Bundesratspartei? Die Geschichte der Regierungsbeteiligung der schweizerischen Sozialdemokraten, Zürich 1993, S. 126f.; Kurt Imhof, Das kurze Leben der geistigen Landesverteidigung. Von der «Volksgemeinschaft» vor dem Krieg zum Streit über die «Nachkriegsschweiz» im Krieg, in: ders., Heinz Kleger, Gaetano Romano (Hg.), Konkordanz und Kalter Krieg. Analyse von Medienereignissen in der Schweiz der Zwischen- und Nachkriegszeit, Zürich 1996 (Krise und sozialer Wandel, Bd. 2), S. 19–83, hier S. 19; Katharina Bretscher-Spindler, Vom heissen zum Kalten Krieg. Vorgeschichte und Geschichte der Schweiz im Kalten Krieg 1943 bis 1968, Zürich 1997, S. 292–294; Jakob Tanner, Switzerland and the Cold War. A Neutral Country between the 'American Way of Life' and 'Geistige Landesverteidigung', in: Joy Charnley, Malcolm Pender (ed.), Switzerland and War, Bern 1999, S. 113–128, hier S. 123f.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Briten, Deutschen und Franzosen ungeachtet linker Appelle Spanien bereisten, zeigten deutlich, wie sehr Badeferien im Ausland als wohlstandsbedingte Praxis der Nachkriegszeit im Zeichen der Konsumgesellschaft nahezu einen Status der Unverzichtbarkeit erlangt hatten.[117] Besonders für eine Generation, welche die durch den Krieg erzeugte Not kennengelernt hatte, ermöglichte die soziale und ökonomische Prosperität neue hedonistische Lebensformen.[118] In dieser Indifferenz stellt man die politische und gesellschaftliche Doktrin fest, namentlich den «Super-Liberalismus»,[119] wogegen moralisch motivierte Mobilisierungen und Aufforderungen generell chancenlos blieben.[120]

Dass nicht ausschliesslich die Linke auf das Moral-Argument zurückgriff, zeigen die Verweise auf die Vertragstreue und auf den Schutz der Arbeitnehmer in der Schweizer Waffenindustrie seitens bürgerlicher Politiker. Es lässt sich feststellen, dass der Moral-Diskurs in einen solchen überging, der zunehmend auf die Menschenrechte (oder die «Menschenwürde») fokussierte. Die ARW stützte sich anfänglich auf Moral; ihre Gegner kehrten den Spiess um. Der Wortlaut der parlamentarischen Vorstösse, wo weder «Moral» noch Ableitungen davon vorkommen, zeigt dies besonders deutlich, vor allem bei der Frage der Auslegung von Artikel 11. Dies ist damit zu erklären, dass der Menschenrechtsbegriff anders als jener der Moral eine grössere juristische Schärfe, Sachlichkeit und Exaktheit aufweist. Ferner dürfte sich ersterer Begriff auch aufgrund der am 1. August 1975 abgeschlossenen Konferenz über Sicherheit und Zusammenarbeit in Europa, deren Schlussakte selbst von Spanien mitunterzeichnet wurde, einer gewissen Aktualität erfreut haben.[121] In der Kritik am Spanien-Tourismus blieb Moral hingegen stets implizit. Nicht die fehlende juristische Exaktheit spielte hier eine Rolle, sondern vermutlich das Unzeitgemässe womit Moral behaftet war, das im Hedonismus einen ungleich starken Kontrahenten hatte.

Der skrupellose Waffenhändler, der dank bundesbehördlicher Kulanz seine Exportpraxis getrost fortsetzen konnte, und der ahnungs- und sorglose Ferienreisende sind gleichsam die zwei Topoi, denen eine völlige moralische Indifferenz gegenüber öffentlichen Anprangerungen

117 Eric Hobsbawm, Das Zeitalter der Extreme. Weltgeschichte des 20. Jahrhunderts, München 2009, S. 333.
118 Torp, Wachstum, S. 103.
119 Heinz Kleger, Normalfall und Sonderfall. Unheimliche Stabilität bei rasanten Veränderungen 1956–1963, in: ders., Kurt Imhof, Gaetano Romano (Hg.), Vom kalten Krieg zur Kulturrevolution. Analyse von Medienereignissen in der Schweiz der 50er- und 60er-Jahre, Zürich 1999 (Krise und sozialer Wandel, Bd. 3), S. 191–234, hier S. 223–227.
120 Hobsbawm, Zeitalter der Extreme, S. 376f.; Hilger, «Kapital und Moral», S. 23.
121 Fanzun, Solidarität, S. 105–118; Prieto, Apologie, S. 307f.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

vorgeworfen wurde. Ferner öffnet einerseits die Verzerrung bei der behördlichen Beurteilung der «waffenlieferungsunwürdigen» Länder und andererseits die Kritik am unwissenden Touristen einen Blickwinkel im agnogenischen Sinne, das heisst, der absichtlichen Verbreitung von Unwissenheit zwecks Gewinnmaximierung und zur Wahrung staatsräsonmotivierter Interessen bzw. zur Maximierung von Vergnügen bei niedrigem Kenntnisstand.[122] Die Frage nach der Moralisierung der Wirtschaft geht also Hand in Hand mit einer solchen nach der vorherrschenden Wissensgesellschaft. Der Vorwurf der Ignoranz an die Adresse der Spanien-Touristen und die Frage, wie diesem Missstand Abhilfe geschaffen werden könnte, führt uns unausweichlich zu einer solchen nach der Rolle der Medien und der öffentlichen Meinung, die seit der Französischen Revolution die Funktion öffentlicher Wachsamkeit innehaben.[123]

Das zu Beginn zitierte Buddenbrooksche Gebot dürfte ähnlich wie Artikel 11 des Bundesgesetzes und die Boykottaufrufe an die Touristen weitgehend missachtet worden sein, oder aber der ruhige Schlaf entpuppte sich letzten Endes als ein goyesker, «Ungeheuer gebärender» Schlaf, dessen Folgen schwer abzugrenzen sind, der aber der letzten rechtsautoritären Diktatur Südeuropas fraglos zugutekamen.

122 Rawls, Theorie der Gerechtigkeit, S. 602f.
123 Rosanvallon, contre-démocratie, S. 43–45.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Die Debatte zu einem «geheimen Abkommen» zwischen Bundesrat Graber und der PLO. Eine Zwischenbilanz[1]

Sacha Zala, Thomas Bürgisser, Yves Steiner[2]

Am 20. Januar 2016 publizierte die *Neue Zürcher Zeitung* im Zusammenhang mit dem Erscheinen der Monografie von Marcel Gyr, *Schweizer Terrorjahre. Das geheime Abkommen mit der PLO* (Zürich 2016) einen Artikel aus der Feder desselben Autors, der als *NZZ*-Reporter seit 2014 zu den Hintergründen der Terroranschläge in der Schweiz 1969 und 1970 recherchiert hatte.[3] Drei Ereignisse erschütterten damals die Schweiz. Die Anschlagserie begann am 18. Februar 1969 mit der Attacke von vier militanten Palästinensern auf ein El-Al-Flugzeug am Flughafen Zürich, wobei der israelische Co-Pilot sowie ein Attentäter starben. Am 21. Februar 1970 detonierte dann an Bord einer Swissair-Maschine eine Paketbombe, die von einem Aktivisten der Volksfront zur Befreiung Palästinas (PFLP) aufgegeben worden war. Beim Absturz der Maschine in der Nähe von Würenlingen kamen alle 47 Insassen ums Leben. Am sogenannten «Skyjack Sunday», dem 6. September 1970, brachten schliesslich wiederum PFLP-Kommandogruppen eine Linienmaschine der Swissair sowie ein weiteres Flugzeug in ihre Gewalt und

1 Dieser Artikel wurde am 23. Februar 2016 abgeschlossen – zu einem Zeitpunkt, als die mediale Debatte um das Thema noch im Gange war und die Behörden verschiedene Abklärungen in Aussicht stellten. Materialien, die nach diesem Zeitpunkt publiziert wurden, konnten nicht berücksichtigt werden.

2 Für ihre Mitarbeit bei den Recherchen danken wir Franziska Ruchti, Pierre Brodard, Gabriel Renggli, Jean-Luc Rickenbacher und Christiane Sibille.

3 Marcel Gyr, Jean Zieglers geheime Mission, in: Neue Zürcher Zeitung (NZZ) vom 20. Januar 2016, S. 15. Vgl. auch Gyrs vierteilige Serie von 2014 *Arabischer Terror in der Schweiz* in: NZZ vom 27., 29., 30. und 31. Dezember 2014, S. 14, 9 bzw. 11.

Sacha Zala, sacha.zala@dodis.ch; Thomas Bürgisser, thomas.buergisser@dodis.ch; Yves Steiner, yves.steiner@dodis.ch. Diplomatische Dokumente der Schweiz, Bern

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

entführten sie auf ein Flugfeld bei der jordanischen Stadt Zerqa.[4] Passagiere und Besatzung, insgesamt über 400 Personen, wurden als Geiseln festgehalten, um inhaftierte PFLP-Mitglieder in mehreren Ländern – darunter die drei überlebenden Klotener Attentäter – freizupressen.

Sowohl Gyrs Artikel von 2016 sowie sein Buch legen den Fokus auf ein «Stillhalteabkommen» sowie «geheime Gespräche». Letztere habe Bundesrat Pierre Graber, Vorsteher des Eidg. Politischen Departements (EPD) zwischen 1970 und 1978, angeblich im September 1970 mit dem, so Gyr, Aussenbeauftragten der Palästinensischen Befreiungsorganisation (PLO), Farouk Kaddoumi, unter dem Eindruck der Zerqa-Krise in einem Genfer Hotel geführt. Als Resultat der Besprechungen sei «per Handschlag» ein «Stillhalteabkommen» beschlossen worden. Darin sei dem PLO-Funktionär das Versprechen abgerungen worden, dass von palästinensischer Seite keine weiteren Anschläge gegen Schweizer Ziele mehr verübt würden. Graber habe im Gegenzug der PLO als politischer Dachorganisation der verschiedenen palästinensischen Gruppierungen «Unterstützung auf dem diplomatischen Parkett zugesichert» und insbesondere in Aussicht gestellt, ihr zu helfen, «am Genfer Sitz der UNO ein informelles Büro einzurichten».

In erster Linie entfalteten die Ergebnisse von Gyrs Recherchen eine grosse politische Sprengkraft. Deren Stossrichtung gab der Chef der *NZZ*-Inlandredaktion in einem Kommentar vor, der in derselben Ausgabe publiziert wurde. René Zeller taxierte die «explosiven Geheimverhandlungen» Grabers als «staatspolitische[n] Ritt auf der Rasierklinge». Der SP-Bundesrat habe damit nicht nur seine persönliche Karriere aufs Spiel gesetzt, sondern auch riskiert, dass die Schweiz – falls die Verhandlungen an die Öffentlichkeit gelangt wären – «ihren Nimbus, ein rechtschaffener Rechtsstaat und neutraler Musterknabe zu sein» und damit ihre Glaubwürdigkeit als Vermittlerin in internationalen Konflikten verloren hätte. Dem Nutzen des «Stillhalteabkommens» für die Schweiz setzte Zeller die Angehörigen der Opfer des Flugzeugabsturzes von Würenlingen und deren Ansprüche auf Aufklärung des Terrorakts entgegen.[5] Obwohl kein «abschliessender Beweis» dafür vorliege, hielt Gyr in seiner Untersuchung fest, es sei naheliegend, dass es aufgrund des von Graber eingefädelten Abkommens nie zu einer Anklage gegen die Tatverdächtigen von Würenlingen gekommen sei (Gyr, *Schweizer Terror-*

4 Am selben Tag versuchte die PFLP sich zweier weiterer Flugzeuge zu bemächtigen. Während die eine Entführung scheiterte, wurde eine erfolgreich gekaperte Boeing 747 in Beirut, später in Kairo gelandet, wo die Geiseln befreit und die Attentäter verhaftet werden konnten. Am 9. September folgte eine weitere Flugzeugentführung nach Zerqa.

5 René Zeller, Tollkühner Alleingang, in: NZZ vom 20. Januar 2016, S. 13.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

jahre, S. 164f.). Die Mediendebatte, die sich im Januar–Februar 2016 entwickelte, war entsprechend darauf angelegt, inwiefern es gerechtfertigt sein könne, dass ein Staat mit Terroristen verhandle, und dass die Angehörigen der Opfer von Würenlingen ein Anrecht darauf hätten, «die Wahrheit» über die Ereignisse vor rund 45 Jahren zu erfahren. Bei Redaktionsschluss dieses Artikels waren allerdings bereits verschiedene Stimmen laut geworden, welche die Thesen Gyrs in Zweifel stellten.

Die Forschungsgruppe der Diplomatischen Dokumente der Schweiz (DDS) bereitet mit ihrer Editionsreihe und der Online-Datenbank dodis.ch seit vier Jahrzehnten in chronologischer Abfolge systematisch die relevanten Quellenbestände zur Geschichte der schweizerischen Aussenbeziehungen auf. Im Jahr 2014 erschien Bd. 25 der DDS zu den Jahren 1970–1972,[6] der Folgeband zu den Jahren 1973–1975 ist im Druck.[7] Als Kompetenzstelle für die Geschichte der schweizerischen Aussenpolitik wurden seit dem 20. Januar 2016 auch die DDS von verschiedenen Medienerzeugnissen immer wieder um eine Expertise zu den Recherchen Marcel Gyrs und eine Einordnung des «Stillhalteabkommens» in seinen zeithistorischen Kontext gebeten.[8] In einer ersten Stellungnahme, die bereits am 20. Januar publiziert wurde, hielten die DDS fest, in den konsultierten Akten keine Hinweise auf ein «Geheimabkommen» gefunden zu haben. Ein Kausalzusammenhang zwischen einem solchen Abkommen und der erst 1975 erfolgten Eröffnung eines PLO-Büros in Genf, wozu die DDS zwischen 2013 und 2015 im Rahmen ihrer Forschungen eine Selektion von Akten veröffentlicht haben, wurde als «eher unwahrscheinlich» erachtet.[9]

Wir möchten die Gelegenheit wahrnehmen, um an dieser Stelle aus historischer Sicht eine Einschätzung zu den Recherchen des *NZZ-*

6 Diplomatische Dokumente der Schweiz, Band 25 (1.1.1970 bis 31.12.1972), Zürich 2014.

7 Diplomatische Dokumente der Schweiz, Band 26 (1.1.1973 bis 31.12.1975), Zürich 2016. Die für diese Affäre relevanten Dokumente sind zwischen 2013 und Frühjahr 2015 auf dodis.ch integriert worden und seither online abrufbar.

8 Vgl. die Interviews von Sacha Zala in RSI Radiogiornale 12.30 Uhr; RTS, Forum 18.12 Uhr; RSI Telegiornale, 20.00 Uhr (jeweils vom 20. Januar 2016); die Berichte in der Aargauer Zeitung, S. 9, der Südostschweiz, S. 12, und den Schaffhauser Nachrichten, S. 2 (21. Januar), sowie das Interview von Philippe Reichen und Thomas Knellwolf im Tages-Anzeiger, S. 3, und Der Bund, S. 5 (12. Februar). Zitiert wurden die DDS ferner auch in swissinfo.ch und The Jewish Press (beide vom 20. Januar); Corriere del Ticino und The Local (21. Januar); Sputnik Türkiye vom 22. Januar; Le Temps vom 25. Januar; 20 Minuten, Aargauer Zeitung, Corriere del Ticino, Der Bund, Grenchner Tagblatt, Solothurner Zeitung, Tages-Anzeiger und Ticino-Online (12./13. Februar); Schweiz am Sonntag, S. 2 und persoenlich.com vom 14. Februar sowie im Tages-Anzeiger vom 15. Februar 2016, S. 4. Alle Berichte finden sich im DDS-Medienarchiv unter dodis.ch/dds/1123. Gyr selbst nimmt auf S. 99 und 101 explizit Bezug auf Dokumente aus der Datenbank Dodis.

9 DDS-Mitteilung vom 20. Januar 2016, dodis.ch/dds/5911.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Reporters zu geben. Die Autoren haben Marcel Gyr am 22. Januar 2016 einen Katalog mit Fragen zugeschickt, um die Aussagen seiner Quellen und seine Schlussfolgerungen besser einordnen zu können. Leider lehnte die Redaktionsleitung der NZZ ab, die Fragen zu beantworten.[10]

In den DDS-Bänden 24 (1967–1969) und 25 (1970–1972), die 2012 resp. 2014 erschienen sind, wurden der Bedrohung durch terroristische Aktivitäten palästinensischer Organisationen und deren aussenpolitischen Implikationen der ihnen gebührende Platz eingeräumt.[11] In den für die Forschungen zu Band 25 konsultierten Dossiers zur schweizerischen Aussenpolitik haben die DDS keine Hinweise auf die «Geheimverhandlungen» mit Kaddoumi im September 1970 gefunden. Auch eine nachträgliche Recherche förderte keine Hinweise darauf zutage.[12] Ebenso wenig hat die bisherige historische Forschung[13] einen derartigen

10 Schreiben von M. Gyr an S. Zala vom 4. Februar 2016. Er stellte in Aussicht, nach Publikation eines Zwischenberichts der vom Bundesrat eingesetzten Arbeitsgruppe Stellung zu den Fragen der Autoren zu beziehen. Insbesondere die Offenlegung der beiden anonymen Gewährspersonen Gyrs ist aus Sicht der Forschung unabdingbar, um deren Zeugnis quellenkritisch beurteilen zu können.

11 Vgl. DDS, Bd. 24, Dok. 130, dodis.ch/33710; Dok. 173, dodis.ch/33275; Dok. 177, dodis.ch/33291 und Bd. 25, Dok. 8, dodis.ch/35440; Dok. 11, dodis.ch/35442; Dok. 12, dodis.ch/35468; Dok. 37, dodis.ch/35415; Dok. 45, dodis.ch/35434 sowie die Dokumente, auf die in den jeweiligen Anmerkungen verwiesen wird. Vgl. ferner die thematischen Zusammenstellungen dodis.ch/T1390, dodis.ch/T1389, dodis.ch/T1391 und dodis.ch/T1101.

12 Erneut konsultiert wurden auch sämtliche von Gyr bearbeiteten Dossiers des EPD und der Bundesanwaltschaft, für welche die DDS bis Januar 2016 eine Einsichtsbewilligung erhalten haben. Befremden löst die Tatsache aus, dass die 2015 im Rahmen der regulären Forschung der DDS für die Dossiers CH-BAR#E4320-05C#1995/234#179* (420) sowie CH-BAR#E4320-05C#1995/234#180* (420) gestellten Einsichtsgesuche von der Bundesanwaltschaft abgelehnt wurden, während Gyrs Gesuchen offensichtlich stattgegeben wurde (S. 178).

13 Für eine Übersicht der bisherigen Forschungen vgl. Caroline Arbellay, La crise de Zerqa (1970): regards croisés de la presse suisse et du Département politique fédéral, Mémoire de licence non publié, Université de Fribourg 2008; Aviva Guttmann, Une coalition antiterroriste sous l'égide d'un pays neutre: la réponse suisse au terrorisme palestinien, 1969–1970, in: Relations internationales 163 (2015), S. 95–110; dies., Switzerland and the Origins of International Counterterrorism Crisis Management, Multilateral Diplomacy, and Intelligence Cooperation (1969–1977), unveröffentlichte Dissertation, Universität Bern 2015; Monika Keller, Vom Terrorismus zum legitimen Widerstand des «palästinensischen Volkes»? Die Einschätzung und Darstellung der Palästinenser in den Schweizer Medien zwischen 1964 und 1974, unveröffentlichte Lizentiatsarbeit, Universität Freiburg 2006; Jonathan Kreutner, Die Schweiz und Israel. Auf dem Weg zu einem differenzierten historischen Bewusstsein, Zürich 2013, bes. S. 100–105; Thomas Riegler, Das «Spinnennetz» des internationalen Terrorismus, in: Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte (VfZ) 60/4 (2012), S. 579–601; Christoph Schmid, Herausforderung Zerka: die Entführung einer Swissair-Maschine durch palästinensische Extremisten im September 1970 und deren Bewältigung in der Schweiz, unveröffentlichte Lizentiatsarbeit, Universität Bern 2006 sowie Johannes Schneider, Le développement de la politique étrangère suisse au Proche-Orient à la suite de la Crise de Zerqa (1970), Institut universitaire de hautes études internationales, Genève 2007. Ebenfalls keine Angaben finden sich in den Erinnerungen Grabers sowie Jacques Freymonds und André Rochats, die als Vizepräsident bzw. Generaldelegierter des IKRK direkt in die Verhandlungen mit der PFLP involviert

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

«Geheimdeal» zur Kenntnis genommen. Marcel Gyr kann das Ergebnis seiner Recherchen ebenfalls nicht auf schriftliche Quellen abstützen. Als Gewährsleute zitiert er zwei anonyme mündliche Quellen, davon einen «Informanten aus PFLP-nahen Kreisen» (S. 165), weiter Farouk Kaddoumi selbst, den er im März 2015 in Tunis interviewt hatte, sowie den damaligen Genfer SP-Nationalrat und Soziologieprofessor Jean Ziegler, der für sich in Anspruch nimmt, auf Anfrage Grabers diesem den Kontakt zu Kaddoumi vermittelt zu haben. Ziegler äusserte sich nach Jahrzehnten des Schweigens nun verschiedentlich selbst zu den damaligen Ereignissen in den Medien, allerdings mit zunehmender Relativierung seiner Rolle.[14] Der damalige Vize-Bundeskanzler Walter Buser schliesslich, den Gyr ebenfalls befragt hatte, glaubte sich auf mehrmaliges Nachfragen hin zu erinnern, Graber habe ihm gegenüber während der Zerqa-Krise «beiläufig erwähnt, dass es gewisse Kontakte mit palästinensischen Kreisen gebe», die Ziegler eingefädelt habe (S. 104). Auf dieser schmalen Quellengrundlage rekonstruierte Gyr, dass Bundesrat Graber in der heissen Phase der Geiselnahme von Zerqa zusammen mit Bundesanwalt Hans Walder, dem Chef der Bundespolizei (Bupo) André Amstein (unscharf als «Geheimdienstchef» bezeichnet, S. 132) und einem nicht namentlich genannten Beamten der Justizdirektion des Kantons Genf (bzw. einem «hochrangige[n] Vertreter der Genfer Polizeibehörden», S. 130) mit Kaddoumi verhandelt habe. Mit den Recherchen Gyrs konfrontiert, äusserten sich verschiedene Zeitzeugen kritisch zu diesen Thesen.[15]

waren, vgl. Pierre Graber, Mémoires et réflexions, Lausanne 1991, bes. S. 161–171; Jacques Freymond, D'Athènes à Zarka dans la perspective du CICR, in: Edouard Brunner et al. (Hg.), Einblick in die schweizerische Aussenpolitik. Zum 65. Geburtstag von Staatssekretär Raymond Probst, Zürich 1984, S. 133–152; André Rochat, L'homme à la croix: une anticroisade, Vevey 2005, S. 401–491. Die Forschungsliteratur (ausser Kreutner und Riegler) sowie die Memoiren Freymonds und Rochats wurden von Gyr nicht berücksichtigt.

14 Vgl. Ziegler weiss nichts vom Deal, in: SonntagsZeitung vom 13. Februar 2016.

15 Michel Barde und Marcel Boisard, die ebenfalls für das IKRK an den Verhandlungen in Zerqa beteiligt gewesen waren, liessen in der Presse sehr grosse Zweifel bezüglich der Existenz eines «Stillhalteabkommens» verlauten. Vgl. Un moratoire secret Graber-Kaddoumi? Le doute est de rigueur!, in: Le Temps sowie Cet accord secret, je n'y crois pas!, in: 24heures (beide vom 25. Januar 2016). «Einzelne Stimmen in der Romandie haben dieser Tage Zweifel angemeldet, ob es das Stillhalteabkommen tatsächlich gegeben habe», marginalisierte die *NZZ* die Vorbehalte Bardes, Boisards sowie Nordmanns, vgl. Marcel Gyr, Das Bild verdichtet sich, in: NZZ vom 28. Januar 2016, S. 13. Mittlerweile wurden auch in der Deutschschweiz vermehrt Zweifel geäussert, so u. a. von alt Staatssekretär Franz Blankart, damals Grabers persönlicher Mitarbeiter im EPD, sowie der ehemaligen Bundesanwältin Carla del Ponte. Vgl. Philippe Reichen, Bundesrat war gegen Verhandlungen mit der PLO, in: Der Bund vom 6. Februar 2016, S. 6. Indirekt gestützt wurde die These Gyrs vom ehemaligen PFLP-Kadermann Bassam Abu Sharif,

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

In der Folge soll darauf eingegangen werden, was sich anhand einer extensiven Auslegung des Aktenmaterials, das die DDS für ihre Forschungen konsultiert haben, bezüglich (1.) des mutmasslichen Treffens, (2.) des geheimen Abkommens, dessen möglichen Inhalten und (3.) Folgen aussagen lassen kann. Aufgrund der Tragweite der Problematik kann dieser Artikel nur einen Zwischenbericht darstellen. Der Bundesrat hat eine interdepartementale Arbeitsgruppe eingesetzt, welche die Angelegenheit eingehend studieren soll. Die DDS werden Hinweisen auf eine mögliche Übereinkunft, die im September 1970 mit der PLO getroffen worden sein könnte, in ihrer weiteren Forschungsarbeit zur Geschichte der internationalen Beziehungen der Schweiz nachgehen und gegebenenfalls entsprechende Dokumente auf Dodis publizieren sowie in geeigneter Form auch auf Indizien eingehen. Die vorliegende Abhandlung bezieht sich allein auf die aussenpolitischen Aspekte der Kontroverse. Rückwirkungen auf die Innenpolitik und die Tätigkeit der Bundesanwaltschaft sowie kantonaler Justizorgane gehören nicht zum Forschungsauftrag der DDS, können somit nicht berücksichtigt werden und müssen – insbesondere was die Strafverfolgung im «Fall Würenlingen» betrifft – von politischer und juristischer Seite aufgearbeitet werden.

Das Treffen

Gyr kann in seinem Werk das Treffen mit Kaddoumi nicht genau datieren.[16] Jean Ziegler liess verlauten, Pierre Graber habe ihn nach der Flugzeugentführung vom 6. September 1970 an einer Sitzung der sozialdemokratischen Bundeshausfraktion kontaktiert (S. 114 und 116). In Frage käme dazu die Sitzung vom 12. September, anlässlich derer Graber die SP-Fraktion über den Akt der Luftpiraterie informierte.[17] Später räumte Ziegler ein, der SP-Bundesrat sei auf ihn zugekommen, weil er «dringlichst Informationen über die PLO […] etwa über die Kommandostruktur oder die verschiedenen Fraktionen innerhalb der PLO»

der das Kommando über die Einsatzkräfte in Zerqa innehatte. Vgl. Ulrich Schmid, Pierre Graber war ein mutiger Mann, in: NZZ vom 23. Januar 2016, S. 17.

16 «Während der Zerqa-Krise im September 1970 wurde Farouk Kaddoumi, der damals in Beirut weilte, von der Schweiz um Hilfe gebeten» (S. 131f.). An anderer Stelle steht im Zusammenhang mit einer Bundesratssitzung vom 10. September, Graber habe «exakt in diesen Tagen klammheimlich bilaterale Verhandlungen mit den Entführern» eingeleitet (S. 102).

17 Die Fraktionen der Bundesversammlung vor der Herbstsession. Scharfe Verurteilung der Luftpiraterie, in: NZZ Nr. 426 (Morgenausgabe) vom 14. September 1970, S. 21.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

gebraucht habe.[18] Aufgrund des mageren Informationsstandes der damaligen Verwaltung bezüglich Palästina erscheint ein solches Szenario vorderhand nicht unwahrscheinlich. Mehr Bedenken sind bezüglich Zieglers Vermittlerrolle für geheime Kontakte auf höchster Ebene zu äussern. Erst Ende August 1970 hatte sich nämlich der umtriebige Genfer Nationalrat in der *Weltwoche* zu «Erpressungspläne[n] palästinensischer Terroristen» bezüglich einer Freilassung der Klotener Attentäter geäussert.[19] Dabei habe er «zahlreiche Informationen» aus der Verwaltung preisgegeben, die als «streng vertraulich» klassifiziert worden waren, so eine Notiz, die Bundesrat Graber am 21. August vorgelegt wurde.[20] Dass Ziegler über einschlägig informierte Kontakte verfügte, mag Graber dadurch unmittelbar vor der Zerqa-Krise in Erinnerung gerufen worden sein. Den Ruf, ein zuverlässiger Geheimnisträger zu sein, hatte sich Ziegler mit seinem Artikel aber sicherlich nicht erarbeitet.

Wie dem auch sei: Das Zeitfenster für ein mögliches Treffen in Genf schliesst sich spätestens am 29. September, als die Entführer in Jordanien die letzten Geiseln freiliessen. Kaddoumi erwähnte gegenüber Gyr, er selbst habe damals auf dem Weg «an ein Aussenministertreffen in Paris» einen Zwischenhalt in Genf eingelegt, der «vermutlich drei Tage» dauerte (S. 132). In den Akten zur Einreise von Trägern diplomatischer oder regulärer Reisepapiere, die von arabischen Staaten ausgestellt wurden, wurde im entsprechenden Zeitraum kein Mann mit dem Namen Kaddoumi bei der Einreise in die Schweiz registriert.[21] Erfolglos blieb bisher auch die Suche nach einem Beleg für Kaddoumis Aufenthalt in Paris.[22] Gesichert sind aus dieser Zeit allein Hinweise des französischen Aussenministeriums, dass das Quai d'Orsay oder weitere Dienste mit palästi-

18 Matthias Halbeis, «Meine Frau kochte hervorragend für die PLO». Jean Ziegler über den Bundesrat-Deal mit den Terroristen, in: Blick vom 21. Januar 2016.

19 Drohungen gegen die Swissair. Jean Ziegler über Erpressungspläne palästinensischer Terroristen, in: Die Weltwoche vom 21. August 1970. Bemerkenswerterweise hielt Ziegler darin fest: «Es ist ein offenes Geheimnis, dass Schweizer Stellen versuchen, mit palästinensischen Guerilla-Organisationen wenigstens einen minimalen Kontakt zu halten.»

20 Notiz des stv. Chefs der Abteilung für internationale Organisationen des EPD (H. Langenbacher) an den Departementsvorsteher (P. Graber) vom 21. August 1970, dodis.ch/35421.

21 Unter Berücksichtigung der unterschiedlichen Schreibweise Kaddoumis (Qaddumi u. ä., sowie seines *nom de guerre* Abu al-Lutf, Abu Latif u. ä.) wurden für September 1970 systematisch die entsprechenden Bewilligungsformulare (Aktenzeichen B.44.41 sowie B.44.32.0) zur Einreise von Menschen mit ägyptischen, algerischen, irakischen, jordanischen, libanesischen, libyschen, syrischen und tunesischen Reisepapieren gesichtet.

22 Unser herzlichster Dank für die rasche Recherche gebührt Maurice Vaïsse sowie den Kolleginnen und Kollegen von den Documents diplomatiques français, die erklärten: «Nous avons beaucoup cherché dans les archives du Quai sans trouver trace de Kadoumi» (Schreiben von M. Vaïsse an S. Zala vom 4. Februar 2016).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

nensischen Gruppierungen in Kontakt stünden.[23] Schon der Aufenthalt Kaddoumis in Genf ist demnach alles andere als restlos geklärt.

Wenn man darauf eingeht, dass Kaddoumi im September 1970 in Genf war und – wie der heute 84-Jährige in seinem Gespräch gegenüber Gyr erwähnte – mit einer «Delegation aus Bern» (S. 131) verhandelte, wer nahm dann auf schweizerischer Seite an den Gesprächen teil? Im *NZZ*-Artikel vom 20. Januar benannte Gyr Graber als Leiter der Delegation und in diesem Sinne wurde die Meldung auch durch die Medien weiterverbreitet.[24] In seinem Buch setzte Gyr dagegen ein Fragezeichen hinter die Aussage, ob tatsächlich Graber persönlich Kaddoumi in Genf getroffen habe (S. 132) und schrieb ausweichend, der Aussenminister hätte das Treffen «eingefädelt» (S. 104) oder «orchestriert» (S. 161) und trage dafür die «oberste Verantwortung» (S. 129). Kaddoumi selbst konnte keinerlei Angaben darüber machen, wer seine Verhandlungspartner waren.[25] Der angebliche Mittelsmann Jean Ziegler nahm an den Gesprächen nicht teil und konnte auch nicht bestätigen, dass Graber persönlich mit Kaddoumi zusammengetroffen sei, wenngleich er davon ausging, dass dem so gewesen sei (S. 133).

Dies wäre allerdings, ausgehend von der politischen Praxis und in Anbetracht der damaligen Situation, zumindest sehr aussergewöhnlich. Der Bundesrat war in den Tagen der Zerqa-Krise ausserordentlich beansprucht. Die Landesregierung trat, beginnend mit dem Abend des 6. Septembers, täglich zu Sondersitzungen zusammen.[26] Zudem präsidierten die Spitzen des EPD die erstmals am 7. September einberufene «Berner Gruppe», einen internationalen Koordinationsausschuss, der sich aus Angehörigen der diplomatischen Vertretungen der Bundesrepublik Deutschland, Grossbritanniens und der USA und somit der vom «Skyjack Sunday» betroffenen Länder zusammensetzte. Zusammen

23 Vgl. Telegramm Nr. 321 des schweizerischen Botschafters in Paris (P. Dupont) an das EPD vom 22. September 1970, CH-BAR#E2001E#1980/83#231* (B.11.40.1.Uch).

24 Die in verschiedenen Presseerzeugnissen zitierte Mitteilung der Schweizerischen Depeschenagentur (sda) lautete: «Graber […] traf Kaddoumi im Herbst 1970 in einem Genfer Hotel». Gyr bestätigte diese These am 6. Februar gegenüber dem Tages-Anzeiger/Der Bund: «Ich gehe aufgrund der mir bekannten Schilderungen davon aus, dass Graber seinen Verhandlungspartner von der PLO, Farouk Kaddoumi, in Genf persönlich begrüsst und wenige Tage später verabschiedet hat.» Vgl. Reichen, Bundesrat, S. 6.

25 «Sie hatten uns eingeladen, sie hatten uns willkommen geheissen und sie waren nett mit uns […] Das waren einige Leute. An Namen kann ich mich nicht erinnern. Verstehen Sie, ich war für die PLO 30 Jahre lang auf der ganzen Welt unterwegs, ich habe viele Hände geschüttelt» (S. 131).

26 Vgl. das Dossier CH-BAR#E1003#1994/26#13*. Die Protokolle finden sich in der Datenbank Dodis unter der Zusammenstellung dodis.ch/C1392. Für eine chronologische Übersicht der wichtigsten Ereignisse vgl. die Notiz der Rechtsabteilung des EPD (F. Moser) an P. Graber vom 7. Oktober 1970, dodis.ch/35431.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

mit Vertretern des Internationalen Komitees vom Roten Kreuz (IKRK) und Israels bemühte sich der Ausschuss um ein koordiniertes Vorgehen in Bezug auf die Insassen der insgesamt nun drei Passagierflugzeuge, die sich in der Hand der PFLP in Jordanien befanden. Gleichzeitig übte die schweizerische Diplomatie massiven Druck auf die Regierungen der arabischen Länder aus, was in den Augen des EPD wesentlich dazu beitrug, dass die Geiseln schliesslich unversehrt freigelassen wurden.[27] Da bisher an keiner Stelle irgendwelche verifizierbaren mündlichen oder schriftlichen Quellen aufgeführt wurden, muss bis zum Beweis des Gegenteils davon ausgegangen werden, dass Graber selbst nie direkt mit Kaddoumi verhandelt hatte. Diese Tatsache nimmt auch der politischen Polemik, die bisher sehr explizit auf die Person Grabers ausgerichtet war, die Spitze.[28]

Prinzipiell wurden während der Krise sämtliche direkten Kontakte mit der PFLP und der PLO in Amman und Zerqa über Delegierte des IKRK abgewickelt. Das EPD wies auch bei weiteren sich eröffnenden potentiellen Verhandlungsoptionen ausdrücklich darauf hin, dass in einer solch komplexen Situation Wert darauf gelegt werde, «dass [die] Kontakte mit FPLP in Händen IKRK-Delegierter konzentriert bleiben».[29] Aus Sicht der schweizerischen Diplomatie war zudem die Zusammenarbeit innerhalb der «Berner Gruppe» unabdingbar für den Verhandlungserfolg mit den Geiselnehmern. Das EPD bemühte sich als Koordinator redlich um eine einheitliche Front mit den Partnern im Koordinationsausschuss. Graber selbst gab gegenüber dem Gesamtbundesrat zu bedenken, ein Ausscheren aus der Koalition und das Scheitern einer Globallösung würde die Schweiz vor ein «problème extrêmement

27 Vgl. DDS, Bd. 25, Dok. 39, dodis.ch/35419 sowie Dok. 45, dodis.ch/35434. Als Chef des EPD war Graber nicht nur mit diesen ausserordentlichen Aufgaben, sondern auch durch das politische Tagesgeschäft durchwegs beschäftigt. Ein Blick in die Agenda des Departementsvorstehers im September 1970 lässt eine Reise nach Genf als wenig wahrscheinlich erscheinen. Vgl. dodis.ch/48161 (mit Dank an Carlos Lopez von der Bibliothek der Stadt La Chaux-de-Fonds für die Zurverfügungstellung der Unterlagen).

28 Obwohl der Diskurs von Beginn an klar gegen Pierre Graber und dessen «sozialdemokratische Seilschaft» (S. 8) ausgelegt war, fand die Biografie des langjährigen SP-Politikers kaum eine detaillierte Würdigung. So begründete Jean Ziegler etwa mit der Behauptung, Graber habe «als Sohn einer russischen Kommunistin […] ein Sensorium für Revolutionäre» gehabt, dessen Bereitschaft zu Verhandlungen mit der PLO. Die *NZZ* griff die recherchefreie These von der russischen Mutter Grabers auf, dabei hätte ein Blick in das Historische Lexikon der Schweiz gereicht, um zu zeigen, dass Graber zwar zwischen 1931 und 1936 in erster Ehe mit einer Margarete Gawronsky verheiratet war, seine Mutter, Blanche Vuillemier, jedoch keine russischen Wurzeln hatte. Vgl. Halbeis, Frau sowie Marc Tribelhorn, Der Machtmensch, in: NZZ vom 22. Januar 2016, S. 17.

29 Vgl. das Telegramm Nr. 204 des Politischen Departements an die schweizerische Botschaft in Beirut vom 22. September 1970, CH-BAR#E2001E-01#1980/83#228* (B.11.40.1.).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

grave» stellen.[30] Entsprechend wies die Zentrale in Bern den in Jordanien akkreditierten Botschafter in Beirut auch an, keinesfalls parallele Verhandlungen mit der PFLP aufzugleisen, obgleich das EPD in Erfahrung gebracht hatte, dass sowohl die BRD als auch Grossbritannien mit Vertretern vor Ort geheime Kontakte zu den Geiselnehmern unterhielten.[31]

Dennoch kann nicht ausgeschlossen werden, dass sich Vertreter der Bundesverwaltung in dieser internationalen Krisensituation mit einem Gesandten der PLO trafen. Am Plausibelsten wäre in diesem Fall aber wohl, dass Graber einen vertrauensvollen Mitarbeiter seines persönlichen Stabs nach Genf beordert hätte.[32] Nun benennt Gyr jedoch Bundesanwalt Walder und Bupo-Chef Amstein namentlich als Mitglieder der «Verhandlungsdelegation» – allerdings ebenfalls ohne verifizierbare Quellen aufzuführen. Weshalb für Gespräche mit Kaddoumi die Anwesenheit dieser beiden Spitzenbeamten des Eidgenössischen Justiz- und Polizeidepartements (EJPD) aus Grabers Sicht zweckmässig gewesen sein soll, ist wenig nachvollziehbar. Da das EPD in der Zerqa-Krise federführend war, wäre es nur folgerichtig, wenn ein hochrangiger Diplomat – etwa Generalsekretär Pierre Micheli oder der zuständige Abteilungschef Michael Gelzer (beide Chefbeamte waren mit der Leitung von Krisenstäben in Bern auf das Äusserste gefordert) – als Verhandlungsführer Walder und Amstein begleitet hätte. Dazu finden sich in Gyrs Werk keine Angaben.

Die Anwesenheit zweier führender Beamten des EJPD legt jedoch einen offensichtlichen Widerspruch in Gyrs Argumentation frei. Sie stellt ganz grundlegend die Aussage in Frage, die Verhandlungen mit Kaddoumi habe Graber ohne vorherige Absprache mit den Bundesratskollegen in die Wege geleitet (S. 161).[33] Dieser Umstand, der mutmassliche «tollkühne Alleingang», trug wesentlich zur Skandalisierung der

30 Verhandlungsprotokoll des Bundesrates vom 21. September 1970 der Sitzung vom 14. September 1970; CH-BAR#E1003#1994/26#13*. Vgl. auch Guttmann, Coalition, S. 107.

31 Vgl. Guttmann, Coalition, S. 106.

32 So wurden 1971 die ersten Verhandlungen mit PLO-Vertretern u. a. von Grabers Sekretär Pierre-Yves Simonin geführt. Vgl. die Notiz des stv. Chefs der Politischen Abteilung II des EPD (A. R. Hohl) vom 4. September 1973, dodis.ch/39521. Gyr hatte Simonin im Zuge seiner Recherchen kontaktiert. Der ehemalige Diplomat räumte jedoch ein, «ganz einfach keine Erinnerungen mehr an die damaligen Ereignisse» zu haben. Vgl. Gyr, Bild, S. 13.

33 Die Ansage, «Akten» würden «belegen», dass Graber den Gesamtbundesrat nicht informiert habe (S. 7), konnte Gyr in seinem Werk nicht einlösen. Vielmehr scheint der Autor aus der Tatsache, dass das Treffen in keinem Sitzungsprotokoll erwähnt wurde, zu schliessen, dass der Aussenminister seinen Bundesratskollegen die Zusammenkunft verheimlicht habe. Vgl. Anm. 26.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Affäre bei. Dabei ist es kaum vorstellbar, dass Walder und Amstein, die dem katholisch-konservativen Justizminister Ludwig von Moos unterstellt waren, einen derartigen Vertrauensbruch gegenüber ihrem direkten Vorgesetzten begangen hätten. Bundesrat von Moos stand dem EJPD seit 1959 vor und arbeitete mit Walder und Amstein seit Jahren eng zusammen. Dass sie ihre Karriere für eine äusserst zweifelhafte klandestine Aktion des Sozialdemokraten Graber, der sein Amt als Bundesrat erst im Februar 1970 angetreten hatte, riskiert hätten, scheint uns nahezu ausgeschlossen zu sein.

Wenn es im September zu einem Treffen von handlungsbevollmächtigten Vertretern der Bundesverwaltung mit Kaddoumi in Genf gekommen ist, so geschah dies mit hoher Wahrscheinlichkeit in enger Absprache mit dem Bundesratskollegium oder zumindest dessen Aussenpolitischer Delegation, die sich aus den Vorstehern von EPD, EJPD und Volkswirtschaftsdepartement (EVD) zusammensetzte.[34] Eine offene Frage, die Gyr ebenfalls unbeantwortet liess, stellt sich auch bezüglich der Beteiligung eines Beamten der Justizdirektion des Kantons Genf, die ebenfalls dafür spräche, dass die Verhandlungen koordiniert und auf der Basis eines breiten politischen Konsenses stattgefunden hätten. Dies wiederum lässt fraglich erscheinen, wie die Aktion während Jahrzehnten geheim gehalten werden konnte.

Der «Deal»

Noch stärkere Vorbehalte sind gegenüber einer irgendwie gearteten mündlichen Vereinbarung anzubringen, die eine wie auch immer zusammengesetzte Delegation aus Bern auf Geheiss Grabers mit Kaddoumi getroffen haben könnte. Die Komplexität eidgenössischer Diplomatie wird bei weitem unterschätzt, wenn davon ausgegangen wird, der Vorsteher des EPD wäre in der Lage, gegenüber einem ausländischen Vertreter im Alleingang verbindliche Zusagen jedwelcher Art treffen zu können, insbesondere wenn diese noch eine Wirkung in einem anderen Departement oder gar auf kantonale Behörden entfalten sollten. Der Kerngehalt des «Geheimabkommens» benennt Gyr damit, dass Kaddoumi im Namen der PLO «garantierte […], dass keine weiteren Terroranschläge auf Schweizer Zielobjekte verübt werden». Im Gegenzug habe «die Schweiz» in Aussicht gestellt, «die notwendigen Bewilligungen für

34 Dem EVD stand Bundesrat Ernst Brugger vor, der ebenfalls erst 1970 in die Landesregierung gewählt worden war.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ein PLO-Büro bei der Uno in Genf zu erteilen».[35] In einen Entscheid dieser Tragweite wären andere Departemente und somit der Gesamtbundesrat sowie die zuständigen Genfer Polizeibehörden involviert gewesen. Entsprechend stünde ein dahingehendes Verhandlungsmandat ebenfalls in krassem Widerspruch zur Klandestinität des «Abkommens».

Ausserdem kann im Gegenzug berechtigterweise angezweifelt werden, welche Kompetenzen Kaddoumi als PLO-Funktionär zugetraut wurden. Innerhalb der schweizerischen Diplomatie bestanden zu Recht erhebliche Zweifel darüber, welche Kontrolle die Dachorganisation über die zahlreichen palästinensischen Splittergruppen tatsächlich ausübte und welche verbindlichen Zugeständnisse entsprechend von dieser Instanz abgerungen werden konnten.[36] Sowohl die Paketbombe, mit der die Swissair-Maschine in Würenlingen zum Absturz gebracht worden war, wie auch die Entführung der DC-8 nach Zerqa wurden von einem militanten Flügel der PFLP verantwortet. Auch die Attentäter von Kloten stammten aus den Reihen dieser radikalen Organisation, die zum Fatah-Lager innerhalb der PLO ein konfliktreiches Verhältnis pflegte. Bundesrat Graber hob in der Debatte im Nationalrat vom Oktober 1970 explizit hervor, die PLO habe die Flugzeugentführungen verurteilt, doch sei es selbst deren Vorsitzendem Jassir Arafat nie gelungen, «à imposer sa volonté et son autorité aux organisations extrémistes, en particulier au Front populaire de libération de la Palestine».[37] Es wäre bei einem entsprechenden «Geheimabkommen» von beiden Parteien äusserst naiv gewesen davon auszugehen, dass der Gegenpart befähigt gewesen wäre, in den genannten Punkten ernsthafte Konzessionen einzuräumen.

Was könnte der Inhalt eines «Abkommens» gewesen sein? Im Interview, das Kaddoumi mit Gyr geführt hat, räumte der ehemalige PLO-Funktionär lediglich ein, von seinem Hotelzimmer in Genf aus telefonisch Kontakt mit den Entführern von Zerqa aufgenommen und sie zu einer gütlichen Lösung des Geiseldramas gedrängt zu haben (S. 132). Angesichts der angespannten Lage erscheint es plausibel, dass die Freilassung der Geiseln der hauptsächliche Inhalt von Verhandlungen gewesen wäre. Tatsächlich kam es ja im September zu einem «Pakt» mit den

35 Ausserdem «sollten bei der Einreise der palästinensischen Diplomaten weiterhin beide Augen zugedrückt werden» (S. 133). Es entsprach der gängigen Praxis gewisser arabischer Staaten, Funktionäre der PLO mit eigenen Diplomatenpässen auszustatten. Sie galten entsprechend als diplomatische Vertreter dieser Staaten.

36 Vgl. die Notiz des EPD (P. Dietschi) vom 28. August 1970, dodis.ch/35505 sowie die Notiz des Politischen Diensts West des EPD (S. Meili) vom Januar 1971, dodis.ch/36335.

37 Antwort von Bundesrat Graber auf die Interpellation Chevallaz, in: Amtl. Bull. NR, 1970, S. 657. Vgl. analog dazu die Antwort von Bundesrat Nello Celio auf die Interpellation Lusser im Ständerat, ebd., S. 371.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Terroristen. Der Bundesrat hatte, basierend auf einer präventiv getroffenen Übereinkunft mit dem Kanton Zürich,[38] bereits am 7. September 1970 den Grundsatzentscheid getroffen, sich «dem Zwang der Verhältnisse» zu beugen und die drei Attentäter von Kloten freizulassen, um so das Leben der Geiseln freizukaufen.[39] Erst als kurz darauf weitere Forderungen der PFLP bekannt wurden, entschied sich die Landesregierung zu einem koordinierten Vorgehen mit den anderen involvierten Staaten. Schliesslich blieb es jedoch dabei, dass die Attentäter von Kloten, zusammen mit in München und London inhaftierten PFLP-Aktivisten, im Tausch gegen die Geiseln freigelassen wurden. Diesen Entscheid, «von den Grundsätzen des Rechtsstaates unter Zwang» abzuweichen, fällte der Gesamtbundesrat offiziell und im Einvernehmen mit dem Kanton Zürich sowie mit den Partnern im Koordinationsausschuss.[40] Damit zeigte die Landesregierung deutlich, dass sie bereit war, den Rechtsstaat zu brechen, um das Leben von Schweizer Bürgern zu retten. In der Frühphase der Bedrohung durch den palästinensischen Terrorismus entsprach dies noch einer anerkannten politischen Praxis.[41]

Geheim war dieser Tauschhandel allerdings keineswegs. Das so offizielle und bekannte wie rechtsstaatlich bedenkliche Abkommen trug dem Gesamtbundesrat auch reichlich Kritik seitens der Bundesversammlung und der Presse ein.[42] Dies steht jedoch kurioserweise nicht im Zentrum von Gyrs Analyse (S. 95–105), sondern das angebliche Tauschgeschäft zwischen «diplomatischer Anerkennung» und «Verschonung vor Terror». Der Autor zeichnet im Kapitel «Feilschen und Drohen» (S. 135–148) detailliert das langjährige Bewilligungsverfahren für die Einrichtung eines PLO-Büros nach.[43] Erste Sondierungen zwischen Vertretern des EPD und zwei Schweizer Mittelsmännern hinsichtlich einer paläs-

38 Vgl. Guttmann, Coalition, S. 100.
39 Vgl. DDS, Bd. 25, Dok. 37, dodis.ch/35415.
40 Vgl. DDS, Bd. 25, Dok. 39, dodis.ch/35419.
41 Vgl. bspw. Thomas Riegler, Terrorismus. Akteure, Strukturen, Entwicklungslinien, Innsbruck 2009, bes. S. 517–525.
42 Für eine Übersicht der Kritik vgl. das Protokoll von P.-Y. Simonin vom 25. September 1970 der Sitzung der Aussenpolitischen Kommissionen der Bundesversammlung vom 15 September 1970, dodis.ch/35428; das Amtl. Bull. NR, 1970, S. 654–686 sowie den Bericht des Chefs des Informations- und Pressedienstes des EPD (P. Erni) vom 10. Februar 1971, CH-BAR#E2001E-01#1982/58#175* (B.11.40.1). Vgl. ferner die Dossiers CH-BAR#E2001E#1980/83#229* (B.11.40.1.Uch), CH-BAR#E2001E#1980/83#230* (B.11.40.1.Uch), CH-BAR#E2001E#1980/83#232* (B.11.40.1.(2)) sowie CH-BAR#E2001E#1980/83#233* (B.11.40.1.(3)).
43 Erste Dokumente zur Frage des PLO-Büros wurden 2013 auf dodis.ch veröffentlicht. Vgl. dodis.ch/C1393.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

tinensischen Vertretung in Genf sind für Januar 1971 belegt.[44] Wenn diese auf vorangehenden Absprachen mit dem EPD beruhen sollten, so findet sich in den Akten des Departements keinerlei Hinweis darauf. Ebenfalls kann keinesfalls davon gesprochen werden, dass die Einrichtung eines PLO-Büros bald schon beschlossene Sache gewesen wäre.

Nach Abklärungen mit den Aussenposten und dem EJPD kam man im EPD schliesslich überein, dass ein palästinensischer Journalist sich in Genf etablieren könne, um von hier aus eine Informationstätigkeit über Palästina zu entfalten.[45] Der Bewilligung für ein derartiges Büro, wie es auch in New York, Paris sowie anderen europäischen Städten schon existierte oder zur Diskussion stand, ging ein langwieriger Abwägungsprozess voraus.[46] In der Verwaltung wurden intensiv die Vor- und Nachteile eines solchen «Palästinabüros» erörtert. Befürchtet wurden einerseits negative Reaktionen der durch die Terroranschläge alarmierten Öffentlichkeit wie auch Proteste von Seiten Israels und Jordaniens. Was Gyr richtig feststellt, ist die Tatsache, dass der Bezug zu den Terroranschlägen in den Erwägungen der Verwaltungsbeamten offensichtlich war: In Bern hegte man durchaus die Hoffnung, das Büro würde den Palästinensern ermöglichen, ihre «berechtigten Ansprüche» mit friedlichen Mitteln zu vertreten. Dadurch könnten auch künftige Gewaltmassnahmen verhindert werden. Allerdings stellte dieses Junktim nur einen unter verschiedenen Faktoren dar. So stellte man sich im EPD etwa auch die Frage, ob mit einer wohlwollenden Geste gegenüber der PLO nicht andere konkurrierende Splittergruppen gegen die Schweiz aufgebracht werden könnten.[47]

Einer Tätigkeit der PLO in Genf sollten sehr enge Grenzen gesetzt werden. Als Bedingungen für die Eröffnung des Informationsbüros wurden festgelegt, dass dieses keinerlei Insignien umfassen dürfe und sein Leiter als Journalist ohne diplomatische Privilegien ausgestattet

44 Vgl. die Notiz des Chefs des Politischen Diensts West (M. Gelzer) an den Generalsekretär des EPD (P. Micheli) vom 14. Januar 1971, CH-BAR#E2001E-01#1982/58#317* (B.25.60.12).

45 Vgl. die Notiz von S. Meili vom 18. November 1971, dodis.ch/36332 sowie die Notiz von A. R. Hohl vom 4. September 1973, dodis.ch/39521.

46 Zur Einholung von Informationen durch das Politische Departement aus Washington, London, Paris und weiteren europäischen Städten über die dortige Situation vgl. CH-BAR#E2001E-01#1982/58#317* (B.25.60.12).

47 Vgl. die Notiz von S. Meili vom Januar 1971, dodis.ch/36335. Die Kritik des israelischen Botschafters Levavi in Bern wurde vom Departement auch deutlich mit dem Argument zurückgewiesen, die PLO könne nicht ohne weiteres mit der PFLP gleichgesetzt werden. Vgl. das Telegramm des EPD an die schweizerischen Botschaften in Tel Aviv und Amman vom 12. August 1971, CH-BAR#E2001E-01#1982/58#317* (B.25.60.12).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

sei.[48] Zudem sollte dieser den allgemeinen Einschränkungen der politischen Tätigkeiten von Ausländern in der Schweiz unterliegen. Ihm war alles untersagt, was einer Einmischung in innere Angelegenheiten gleichkommen würde oder den Beziehungen zu andern Staaten schaden könnte.[49] Im Sommer 1971 erklärte sich die PLO mit den Bedingungen einverstanden. Der Genfer Staatsrat, dessen Zustimmung ebenfalls notwendig war, knüpfte diese an die Voraussetzung, «dass künftig unser Land von terroristischen Sabotageakten verschont bleibe»[50] – auch von dieser Seite wurde ein offensichtlicher Zusammenhang konstruiert.

Prompt wurde in der ägyptischen Presse voreilig die Ermächtigung zur Eröffnung eines «PLO-Büros» verkündet – negative, aber durchaus differenzierte Kritik folgte aus dem In- und Ausland.[51] Ebenso wurde verschiedenen schweizerischen Vertretungen im Ausland irrtümlicherweise bereits am 6. August 1971 durch die Zentrale kommuniziert, dass der Bundesrat «nach eingehender Prüfung dieser Anfrage […] im Einvernehmen mit den Behörden des Kantons Genf zum Schluss [gekommen sei], dass dem Gesuch unter Auferlegung der in solchen Fällen üblichen Bedingungen zu entsprechen sei».[52] Einen Bundesratsbeschluss gab es aber zu diesem Zeitpunkt offensichtlich nicht, die Information basierte auf einer Aussprache in der aussenpolitischen Delegation des Bundesrats.[53] Gyr weist zu Recht auf diesen Lapsus hin. Aus diesem Sachverhalt allerdings schliessen zu wollen, Bundesrat Graber sei darauf bedacht gewesen, «möglichst keine schriftlichen Spuren zu hinterlassen» (S. 140), ist eine tautologische Argumentation.

Unter den genannten Bedingungen kam es nämlich nie zur Eröffnung eines palästinensischen Informationsbüros in der Schweiz. Daoud Barakat, der für dessen Leitung vorgesehen war, verfügte über einen algerischen Diplomatenpass, war bereits als Presseattaché bei der nordjemenitischen UNO-Mission in Genf akkreditiert sowie als Vertreter der

48 Vgl. die Notiz des Adjunkts im Politischen Dienst West des EPD (E. Brunner) an P. Graber vom 26. Februar 1971, CH-BAR#E2001E-01#1982/58#317* (B.25.60.12) sowie die Notiz des EPD (D. de Pury) vom April 1971, ebd.

49 Ebd.

50 Auszug aus dem Protokoll der Sitzung des Schweizerischen Bundesrates (BR-Prot.) Nr. 284 vom 16. Februar 1972, dodis.ch/36321.

51 Zu Demarchen aus Israel vgl. das Telegramm Nr. 95 des EPD an die schweizerische Botschaft in Tel Aviv vom 12. August 1971, zur ambivalenten Reaktion in der Schweizer Presse vgl. die Notiz des EPD (P. Krapf) vom 8. September 1971, CH-BAR#E2003A#1988/15#56* (o.107.3.Uch.12). Darin auch die Korrespondenz zur Kleinen Anfrage Eisenring vom 5. Oktober 1971.

52 Schreiben von M. Gelzer an diverse schweizerische Vertretungen vom 6. August 1971, CH-BAR#E2001E-01#1982/58#317* (B.25.60.12).

53 Vgl. die Notiz des Generalsekretärs des EJPD (A. Riesen) vom 8. September 1971, CH-BAR#E4001D#1976/136#133* (006.52).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

PLO beim Büro der arabischen Liga in Genf tätig und wollte seinen diplomatischen Status nicht aufgeben.[54] Eine «Doppelrolle» wollte ihm das EPD nicht zugestehen, weshalb Barakat einen Ersatz in Aussicht stellte. Weiter scheinen Finanzierungsprobleme die Bestellung des Büros durch die PLO hinausgezögert zu haben. Im November liess das EPD Barakat wissen, dass die Anmiete eines auffällig grossen Lokals, eine offensichtlich geplante Eröffnungsfeier sowie ein von ihm an die arabischen Missionen in Genf versendetes Rundschreiben einiges Befremden ausgelöst habe. Zudem sei «von Barakat die strikte Eliminierung des Begriffes ‹Informationsbüro› verlangt worden».[55] Am 16. Februar 1972 beschloss der Bundesrat schliesslich, seinen «Entscheid betreffend die Zulassung eines palästinensischen Journalisten» zu vertagen. Er ermächtigte jedoch das EPD, seine «inoffiziellen Kontakte mit OLP-Vertretern aufrechtzuerhalten».[56]

Zu diesem Zeitpunkt gab es also weder ein Büro noch einen zugelassenen Vertreter der PLO in Genf. Barakat selbst blieb vorerst Vertreter bei der Arabischen Liga in Genf und unterhielt sporadische Kontakte mit den zuständigen Sachbearbeitern beim EPD. Seine relativ offensichtliche PLO-Affiliation war dabei ein Umstand, den die Bundesbehörden indessen zu dulden gewillt waren und vermutlich als Vorteil zu nutzen wussten, bot die Situation doch die Möglichkeit, die Verbindung aufrechtzuerhalten, ohne ein formelles Zugeständnis einräumen zu müssen.

Von einer Milderung der Bedrohungslage der Schweiz konnte indessen im Nachgang zum September 1970 keine Rede sein. Hatten das Klotener Attentat und eigentlich auch die Paketbombe, welche die Swissair-Maschine bei Würenlingen zum Absturz brachte, der israelischen Fluggesellschaft gegolten, so rückte der Prozess in Winterthur Ende 1969 die Schweiz selbst ins Visier der PFLP.[57] Sie blieb es auch nach der Freilassung der Klotener Attentäter im Rahmen der Zerqa-Krise. Im Februar 1971 stuften die schweizerischen Dienste mit Verweis auf unterschiedliche Quellen die Gefahr für eine «neue spektakuläre Aktion» wie die neuerliche Entführung von Flugzeugen, Anschläge gegen Diplomaten oder weitere Terrorakte als hoch ein und betonten, neben der BRD sei insbesondere die Schweiz im Fokus der PFLP. Entsprechend wurden die diplomatischen Vertretungen sowie die Polizeiorgane zu besonderen

54 Vgl. die Notiz von E. Brunner vom 5.8.1971, CH-BAR#E2001E-01#1982/58#317* (B.25.60.12).
55 Notiz des Adjunkts im Politischen Dienst West des EPD (A. R. Hohl) vom 24. November 1971, CH-BAR#E2001E-01#1982/58#317* (B.25.60.12).
56 BR-Prot. Nr. 284 vom 16. Februar 1972, dodis.ch/36321.
57 Notiz des EPD (J.-P. Vettovaglia) vom 28. Januar 1970, dodis.ch/36295.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Sicherheitsmassnahmen angehalten.[58] Sollte man sich tatsächlich auf ein «Stillhalteabkommen» eingelassen haben, so wäre dieses spätestens zu diesem Zeitpunkt hinfällig geworden. Eine Krisensitzung vom 6. Februar 1971, an der neben den Bundesräten von Moos und Graber auch Walder und Amstein teilnahmen, gibt keinerlei Hinweise darauf, dass man die terroristische Gefahr auf irgendeine Weise relativiert hätte. Vielmehr hielt die Bedrohungslage in den kommenden Wochen und Monaten an. Die restriktiven Visa-Massnahmen, die der Bundesrat als Reaktion auf die Terroranschläge gegenüber Angehörigen arabischer Staaten erlassen hatte, sorgten immer wieder für antischweizerische Propaganda, die Ängste vor weiteren Anschlägen nährte.[59]

Schliesslich erfolgte am 16. Dezember 1971 ein neuerlicher Anschlag auf Schweizer Boden: Ein Bombenattentat gegen die jordanische Mission in Genf, bei welchem zwei Polizeibeamte leichte und einer lebensgefährliche Verletzungen davontrugen und dessen Urheber «im palästinensischen Lager zu suchen sind». «Unsere Hoffnungen, durch die mit der OLP eingeleiteten Kontakte u. a. die Gefahr von Terroranschlägen in der Schweiz herabzumindern, ist mit dem Genfer Attentat eine Enttäuschung bereitet worden.» Der Bundesrat nahm diesen Gewaltakt zum Vorwand, um seinen Entscheid bezüglich die Zulassung eines palästinensischen Vertreters zu vertagen.[60] Auch in den folgenden Monaten ging der Terror palästinensischer Organisationen gegen Ziele in Europa ungebremst weiter und geriet besonders im September 1972 mit der Geiselnahme von München erneut in den Fokus der Weltöffentlichkeit.

Zwar bestand also von Beginn an ein enger Zusammenhang zwischen der Idee einer Zulassung einer PLO-Vertretung in Genf und der Hoffnung, dass die Schweiz in der Folge vor terroristischen Attacken der «Palästinenser» gefeit sei. Dieses Junktim wurde vor allem auch von Barakat, der als Kontaktmann in regelmässigen Abständen beim EPD in Bern vorsprach, hervorgehoben und je nach Situation als Drohung oder Handlungsanreiz präsentiert. Wie viel Glauben diesem wiederholt geäusserten direkten Zusammenhang jeweils seitens des Politischen

58 Vgl. das Telegramm des EPD an alle diplomatischen Missionen vom 5. Februar 1971, das Protokoll von S. Meili der Sitzung vom 6. Februar 1971 sowie der Telex Nr. 0287 des Chefs der Bundespolizei des EJPD (A. Amstein) an die Polizeikommandanten der Kantone und der Städte Zürich, Bern, Luzern, Zug, Schaffhausen, St. Gallen und Winterthur sowie die Oberzolldirektion vom 8. Februar 1971, CH-BAR#E2001E-01# 1982/58#172* (A.45.22.Uch).

59 Vgl. das Schreiben des schweizerischen Botschafters in Beirut (Ch. Dubois) an den Generalsekretär des EPD (E. Thalmann) vom 2. April 1971, CH-BAR#E2001E-01# 1982/58#172* (A.45.22.Uch).

60 BR-Prot. Nr. 284 vom 16. Februar 1972, dodis.ch/36321.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Departements geschenkt wurde, darüber lassen die Akten Zweifel aufkommen.[61] Die Bilanz zwei Jahre nach Zerqa war also wie folgt: Weder hatte die Bedrohungslage aus Sicht der Schweiz merkbar abgenommen, noch wurde der PLO die Etablierung eines Journalisten oder die Eröffnung eines Büros in Genf zugestanden.

Bewegung kam in die Angelegenheit des PLO-Büros in Genf erst mit einer Veränderung der internationalen Lage. Mit dem Jom-Kippur-Krieg vom Oktober 1973 erreichte die Krise im Nahen Osten einen neuen Höhepunkt. Sie bot den Anstoss für die Erdölkrise, welche die Industriestaaten in eine Rezession stürzte und so die arabische Welt stark in das Zentrum des internationalen Interesses rückte. Zunehmend gelang es Vertretern Palästinas, auch auf internationaler politischer Ebene Gehör für ihre Anliegen zu finden. Mit der Resolution 3237 erkannte die UNO-Generalversammlung am 22. November 1974 der PLO einen Beobachterstatus zu. In der Folge beantragte der UNO-Generalsekretär beim Bundesrat, dem inoffiziellen PLO-Vertreter in Genf einen offiziellen Status zuzugestehen. Den entsprechenden Entscheid vom Juni 1975 fällte der Bundesrat demnach nicht aus eigenem Antrieb oder aufgrund einer Übereinkunft mit der PLO, sondern auf offiziellen Antrag der Vereinten Nationen.[62] Dem Beobachterbüro der PLO in Genf wurde kein diplomatischer, sondern ein beschränkter ad-hoc-Status eingeräumt.[63]

Dass der Wunsch nach Eröffnung einer Vertretung in Genf bei einem Treffen zwischen Vertretern der Bundesverwaltung und der PLO im September 1970 als Gesprächsthema vorgebracht wurde, ist durchaus denkbar. Sollte es hingegen eine geheime Abmachung über die Einrichtung eines PLO-Büros in Genf als Gegenleistung für das Ausbleiben terroristischer Gewalt gegen die Schweiz gegeben haben, so wurde diese von keiner der beiden Seiten eingehalten. Vielmehr spricht die geschilderte Entwicklung für das behutsame Vorgehen des Politischen Departements, in der Absicht, den Dialog mit der PLO zu bewahren und gleichzeitig sich nicht konkret festlegen zu müssen. Hinweise auf ein «Stillhalteabkommen» gibt es dabei nicht. Auch macht es nicht den Anschein, als

61 Vgl. DDS, Bd. 26, Dok. 23, dodis.ch/39251. Als Barakat im November 1975 behauptete, «die PLO [habe] verschiedentlich palästinensische Splittergruppen von Attentaten die in oder gegen die Schweiz geplant gewesen seien, abhalten können unter Hinweis auf das jetzige gute Verhältnis zur Schweiz» notierte der zuständige Beamte: «Möglicherweise nimmt B[arakat] hier seinen Mund ein wenig voll, aber wer weiss.» Dok. 187, dodis.ch/38640. Kreutner hatte hingegen den Eindruck, dass die «Schweizer Behörden auf die Druckversuche Barakats hilflos [reagierten]», vgl. Kreutner, Schweiz, S. 102.

62 Vgl. das BR-Prot. Nr. 1128 vom 25. Juni 1975, dodis.ch/39528.

63 Vgl. das Kreisschreiben des Direktors der Direktion für internationale Organisationen des EPD (R. Keller) an die schweizerischen Botschaften vom 21. Juli 1975, CH-BAR# E2001E-01#1987/78#409* (B.25.60.12).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

wären das EPD und insbesondere Departementschef Graber erpresst worden.

Pierre Luciri, der seine Sporen als Diplomat unter Pierre Graber abverdient hatte, mahnte in einer Rezension zu Band 25 der DDS in der SZG, dass die Interaktionen zwischen den aussenpolitischen Akteuren im Bundeshaus oft keiner schriftlichen Form bedürften. Archivdokumente liefen Gefahr, ein zu stark formalisiertes Bild politischer Realitäten zu vermitteln. Alles wirke glatt und stimmig, Differenzen und Brüche seien im schriftlichen Verkehr selten sichtbar.[64] Nicht nur der politische Alltag basiert oft auf mündlicher Kultur. Auch weitreichende zwischenstaatliche Vereinbarungen können auf einer nicht schriftlich festgelegten Übereinkunft beruhen. Für die internationalen Beziehungen der Schweiz von besonderer Bedeutung ist etwa das sogenannte Hotz-Linder-Agreement vom Juli 1951, in dem sich die Schweiz dem Druck der USA beugte und ihren Handel mit den osteuropäischen Staaten massiv einschränkte. Es handelte sich dabei um eine mündliche Absprache zwischen den beiden Delegationschefs.[65] Auf dieses «Gentlemen-Agreement» nahm allerdings die schweizerische Diplomatie in ihren schriftlichen Berichten während Jahrzehnten immer wieder Bezug,[66] um ihr Handeln zu legitimieren. Bezüglich des «Geheimabkommens» zwischen Graber und Kaddoumi lässt sich nichts Derartiges feststellen. Auch ein Blick auf den Umgang der Behörden der benachbarten Bundesrepublik Deutschland mit dem palästinensischen Terror legt den Schluss nahe, dass komplexe Verwaltungsapparate auch geheime Kontakte dokumentieren. So notierten die zuständigen Beamten und Regierungsmitglieder in Bonn minutiös ihre Kontakte zur PLO zwischen 1977 und 1979 und hielten die Ergebnisse der dort getroffenen mündlichen Vereinbarungen – es ging ebenfalls um internationale Anerkennung im Austausch für Unterstützung bei der Terrorbekämpfung – schriftlich fest.[67]

64 Pierre Luciri, Documents Diplomatiques Suisses, Vol. 25, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 65/1 (2015), S. 126f.

65 Für den Bundesrat hatte Jean Hotz, Direktor der Handelsabteilung des EVD, mit dem US-Unterhändler Harold F. Linder in Bern verhandelt. Vgl. André Schaller, Schweizer Neutralität im West-Ost-Handel: Das Hotz-Linder-Agreement vom 23. Juli 1951, Bern 1987. Vgl. auch DDS, Bd. 16ff.

66 Vgl. etwa das Schreiben des schweizerischen Botschafters in Washington, D.C. (F. Schnyder) an die Handelsabteilung vom 10. März 1970, dodis.ch/35448.

67 Thomas Riegler, Diplomatie und Terror: Die Operationen des PLO-Geheimdienstes 79 in der BRD und in Österreich, in: Journal for Intelligence, Propaganda and Security Studies 81 (2014), S. 30–58, bes. S. 36–40. Siehe auch Mathias Dalke, Das Wischnewski-Protokoll – Zur Zusammenarbeit zwischen europäischen Regierungen und transnationalen Terroristen 1977, in: VfZ 57 (2009), S. 201–215.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

So stellt sich abschliessend die Frage, welchen Sinn und Zweck eine mündliche Abmachung hat, wenn nirgendwo auf sie verwiesen wird und offenbar niemand davon wusste. Wer sollte sich denn daran halten und weshalb? Der Wirkungszusammenhang zwischen diplomatischen Kontakten und dem Nachlassen terroristischer Gewalt wird zwar von den Akteuren hervorgehoben. Er erscheint allerdings auch ohne eine konkrete mündliche Zusage folgerichtig, ja offensichtlich. Wenn die PLO am «Goodwill» Berns interessiert war, lag es in ihrem Interesse – wenn auch nicht in ihrer Gewalt –, weitere Anschläge zu verhindern. Ein Abkommen war dafür nicht nötig. Im Hinblick auf die Umstände, welche 1975 schliesslich zur Eröffnung eines PLO-Büros in Genf führten, erscheint ein Zusammenhang mit Zusagen, die gegebenenfalls 1970 gemacht wurden, auf jeden Fall eher unwahrscheinlich. Eine «Affäre Graber» lässt sich aufgrund des bekannten Aktenmaterials auf keinen Fall konstruieren.

Folgen des «Deals»

Was nun die langfristigen Folgen des «Deals» betrifft, so greift Gyr aus wissenschaftlicher Perspektive mit seiner Argumentation weit über den zulässigen Interpretationsspielraum hinaus. Zum einen umfassen diese Spekulationen die Person Grabers, der sich durch die ganze Affäre «den Palästinensern gegenüber erpressbar» gemacht habe: «Mit einer gezielten Indiskretion hätten sie seine politische Karriere jederzeit beenden können» (S. 162). Die Aussage impliziert, dass Grabers persönliches Verhalten stark in Abhängigkeit von Funktionären der PLO gewesen sei. Gyr versteigt sich sogar zu der These, das Ende von Grabers politischer Karriere sei im Zusammenhang mit den «Altlasten» von 1970 zu lesen, indem er insinuiert, dessen Rücktritt 1978 könnte damit zusammenhängen, dass er seinen damaligen Gesprächspartner Farouk Kaddoumi offiziell hätte im Bundeshaus empfangen sollen (S. 153f.).[68] Eine solche Aussage kann zwar aufgrund der bestehenden Kenntnisse nicht zweifelsfrei widerlegt werden. Es sei an dieser Stelle jedoch ausdrücklich festgehalten, dass es keinerlei konkreten Anhaltspunkte für solche Mutmassungen gibt.[69]

68 Kaddoumi wurde schliesslich 1981 von Grabers Nachfolger Pierre Aubert (auf S. 149 fälschlicherweise als EJPD-Vorsteher bezeichnet) empfangen.

69 Pierre Graber gab im Herbst 1977 gemeinsam mit seinem Kollegen Ernst Brugger bekannt, dass er auf den 31. Januar 1978 aus dem Bundesrat zurücktreten werde: «Elus ensemble, nous étions convenus […] que nous partirions ensemble, pour ne pas risquer de provoquer une de ces vacances uniques restreignant les possibilités de choix de

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Klar zurückzuweisen ist allerdings die Spekulation, nicht nur Graber selbst habe sich in eine «fatale Abhängigkeit» zur PLO begeben, sondern die gesamte Schweizer Diplomatie, die, gemäss Gyr, in palästinensischen Fragen ihre Autonomie verloren habe (S. 162): Sie sei «in der Folge mit dem Rücken zur Wand» gestanden (S. 163), ja, habe sich zeitweise «am Gängelband der palästinensischen Funktionäre» befunden. Hier ist Gyrs Argumentation einerseits in sich wenig konsistent, da das «Geheimabkommen» ja nur einem sehr begrenzten Personenkreis bekannt gewesen sein soll und demnach schwerlich den gesamten aussenpolitischen Apparat über Jahre hinweg hätte paralysieren können. Das Rotationssystem innerhalb des EPD sorgte dafür, dass die mutmasslich involvierten Akteure von 1970 bereits nach kurzer Zeit nicht mehr federführend für die schweizerische Politik gegenüber dem Nahen Osten waren. Andererseits ist eine solche Schlussfolgerung aus Sicht der Geschichte der internationalen Beziehungen verkürzt, weil sie die Bedeutung eines einzigen mutmasslichen Einflussfaktors völlig überproportional bewertet und so den komplexen Mechanismen aussenpolitischer Prozesse nicht gerecht werden kann.

Im Zentrum der medialen und politischen Debatte um die Enthüllungen des Buchs «Schweizer Terrorjahre» stehen die ergebnislose juristische Aufarbeitung des Terroranschlags auf den Swissair-Flug SR330 und die Angehörigen der Opfer von Würenlingen. Der Vorwurf, dass die Bundesanwaltschaft die strafrechtliche Verfolgung der Attentäter aufgrund eines «Stillhalteabkommens» zwischen EPD und PLO abgebrochen habe, wiegt schwer. Gyr selbst bleibt in seiner Publikation vorsichtig, indem er darauf hinweist, «eine Reihe von Indizien» würde «diesen Schluss zumindest nahelegen» (S. 164). Auch hier erscheinen einige Schlussfolgerungen wenig nachvollziehbar. Unklar bleibt, weshalb Bundesanwältin Carla Del Ponte, die das Verfahren 1995 neu aufgerollt hatte, es Ende 2000 «klammheimlich» wieder einstellte (S. 39): An ein «Stillhalteabkommen» Grabers von 1970 wäre sie wohl damals nicht mehr gebunden gewesen.

Die Klärung der Tragödie von Würenlingen und der juristischen Aufarbeitung dieses Verbrechens kann zum jetzigen Zeitpunkt nicht Sache der historischen Forschung sein, zumal zahlreiche relevante Akten

l'Assemblée fédérale», rechtfertigte Graber diesen Schritt. Pierre Graber, Mémoires et réflexions, Lausanne 1992, S. 152. Vgl. auch Pierre du Bois, Pierre Graber *1908, in: Urs Altermatt (Hg.), Die Schweizer Bundesräte. Ein biographisches Lexikon, Zürich/München 1991, S. 528–533 sowie Marc Perrenoud, Pierre Graber. Homme politique (1908–2003), in: Michel Schlup (dir.), Biographies neuchâteloises, tome 5. De 1950 au seuil du XXIe siècle, Hauterive 2008, S. 141–144.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

zu Würenlingen noch nicht frei zugänglich sind. Dieser Fall zeigt exemplarisch, dass je restriktiver der Zugang zum Archivgut gehandhabt wird, desto mehr Raum für Spekulationen geboten wird. Da sich der Bundesrat jedoch im Falle der Klotener Attentäter bereit zeigte, rechtsstaatliche Bedenken hintanzustellen, kann somit ohne Aktenzugang nicht ausgeschlossen werden, dass im Fall Würenlingen ähnliche Konzessionen gemacht wurden. Allerdings war die Einstellung des Strafverfahrens allein deshalb naheliegend, als dass die beiden Tatverdächtigen schlicht nicht greifbar waren, weil sie sich nach Jordanien abgesetzt hatten. Die dortigen Behörden zeigten sich weder in der Lage noch Willens, auf ein Rechtshilfe- und Auslieferungsgesuch einzugehen.[70] Die Autoren möchten nicht ausschliessen, dass hinter der Einstellung des Verfahrens ein politischer Entscheid gestanden hat. Angesichts dieser juristischen Schwierigkeiten und in Anbetracht der erfolgten Freilassung der Klotener Attentäter erscheint es sogar plausibel, dass der Bundesrat auch in dieser Strafsache eine ähnliche Güterabwägung zwischen rechtsstaatlichen Maximen und dem Schutz des Landes vor weiteren Terroranschlägen (die im Falle einer Verhaftung der Attentäter von Würenlingen und eines Prozesses gegen sie wohl erwartet worden wären) machte. Dies bedingt allerdings nicht, dass dieser Schritt mit der PLO in einem «Stillhalteabkommen» vereinbart worden wäre.

Fazit und abschliessende Bemerkungen

Im September 1970 schloss der Gesamtbundesrat tatsächlich ein juristisch und moralisch zweifelhaftes Abkommen mit palästinensischen Terroristen: Zusammen mit den internationalen Partnern entschloss sich damals der Bundesrat dazu, die Klotener Attentäter freizugeben, um sie mit den von der PFLP festgehaltenen Geiseln auszutauschen. Die Landesregierung signalisierte damals klar, dass sie bereit war, für das Leben ihrer Bürgerinnen und Bürger rechtsstaatliche Prinzipien zu opfern. Sie wurde dafür von Parlament und Öffentlichkeit heftig kritisiert.

Im Nachgang der Geiselkrise von Zerqa wurde in Genf ein Büro der Dachorganisation PLO eingerichtet. Dies geschah aber erst im Juni 1975 auf Bitte des UNO-Generalsekretärs. Bereits im Sommer 1971 hatte der Bundesrat allerdings prinzipiell sein Einverständnis geäussert, einen

70 Vgl. das Schreiben der Bezirksanwaltschaft Bülach (C. Baumann) an die Staatsanwaltschaft des Kantons Zürich vom 15. Mai 1970, dodis.ch/35466 sowie die Notiz des EPD vom 25. April 1974, dodis.ch/35465.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

palästinensischen Journalisten in Genf zu akkreditieren, der in einem relativ eng gesteckten Rahmen eine Informationstätigkeit zu Gunsten der PLO entfalten dürfte. Wenngleich dieser Entscheid nie umgesetzt wurde, zeigte der Bundesrat damit gegenüber der PLO einen gewissen «Goodwill». Ebenfalls Tatsache ist, dass das Strafverfahren im Fall Würenlingen im Laufe der 1970er-Jahre eingestellt wurde. Beide Entwicklungen, so kann man mit Fug und Recht behaupten, könnten dazu beigetragen haben, dass der palästinensische Terror gegen die Schweiz nie mehr die Intensität annahm wie 1969 und 1970. Sie entsprachen dem Bedürfnis der PLO, die palästinensische Frage auf das internationale politische Parkett zu bringen. Wenn keine Terroristen verhaftet wurden, konnten zudem auch keine freigepresst werden.

Was die Akteure eines «Geheimdeals» und ihr Handeln betrifft, nämlich dass Bundesrat Graber, Bundesanwalt Walder und Bupo-Chef Amstein im Alleingang und ohne das Wissen des Bundesrates mit der PLO eine Vereinbarung getroffen haben, so erscheint dies aus den zahlreichen dargelegten Gründen als äusserst unwahrscheinlich. Aufgrund der konsultierten Quellen ist es für die Autoren auch keineswegs zwingend, dass die oben genannten Entwicklungen im September 1970 überhaupt im Rahmen eines geheimen mündlichen «Stillhalteabkommens» vorgespurt worden sind. Vielmehr scheint es noch eine Vielzahl anderer Faktoren gegeben zu haben, welche die Verwaltung in diese Richtung bewegten. Dies zeigen die jahrelangen Diskussionen innerhalb der politischen und administrativen Instanzen. Die Indizien, die Gyr in seinem Buch aufführt, reichen für eine Verurteilung nicht aus. Dazu sind sie zu spekulativ und die Argumentation ist zu wenig stringent. Die Aussagekraft der Indizien wird dadurch, dass zwei wichtige mündliche Quellen anonym bleiben, stark geschmälert. Die quellenkritische Plausibilität ihrer Aussagen kann so nicht eingeschätzt werden. Marcel Gyrs weitreichende Vorwürfe sind also bislang kaum belegt. Die Beweispflicht liegt bei ihm.

Marcel Gyr verfasste sein lesenswertes Werk mit dem löblichen Anspruch, «einen ersten wichtigen Schritt» zu tun, um «rund um die Serie von Terroranschlägen […] endgültig Transparenz zu schaffen» (S. 165). Es ist ihm hoch anzurechnen, dass er mit grossem journalistischem Engagement, dem Einfühlungsvermögen und dem Spürsinn des erfahrenen Reporters ein Schlaglicht auf ein bewegendes Stück Schweizer Zeitgeschichte geworfen und damit hoffentlich eine intensive historische Auseinandersetzung provoziert hat. Die grosse mediale Debatte um seine Publikation eröffnete einer breiteren Öffentlichkeit die Möglichkeit, sich mit einer prägenden Epoche der jüngsten Geschichte ausein-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

anderzusetzen. Es ist ein Verdienst von Gyrs Studie, dass die Geschäftsprüfungskommissionen beider Räte den Bundesrat und die Aufsichtsbehörde der Bundesanwaltschaft Ende Januar 2016 mit der «rasche[n] und lückenlose[n] Aufklärung der damaligen Vorkommnisse» beauftragt haben.[71]

Anders als die akademische Forschung kann eine journalistische Arbeit auch gewagte Thesen formulieren, somit eine grössere Breitenwirkung erzielen und einen politischen Prozess anstossen. Die Art und Weise, wie Gyrs Recherchen kurz nach ihrer Publikation journalistisch und politisch reflektiert wurden, stimmt die Verfasser dieses Artikels allerdings nachdenklich. Unabhängig von der Stossrichtung der jeweiligen Berichterstattung – von einigen politischen Leitmedien bis hin zur Boulevard-Presse – ist festzustellen, dass die «vierte Gewalt» erschreckend vorschnell zu vereinfachenden Aussagen greift, um komplexe Sachverhalte zu vermitteln. Dabei wurden auf sehr unsicherer Quellenlage äusserst schwerwiegende Vorwürfe an einzelne Magistraten gerichtet. Eine derart einseitige und plakative Personalisierung politischer Entscheidungsprozesse und die vorschnelle Stilisierung von Vermutungen zu Fakten sind einer konstruktiven Auseinandersetzung mit der Vergangenheit nicht behilflich. Dies gilt umso mehr, als dass in dieser Affäre sehr gravierende Anschuldigungen vorgebracht werden, die das Verständnis von Politik und Rechtsstaatlichkeit sowie das Verhältnis zwischen Bürgerinnen, Bürgern und Staat in ganz zentralen Punkten fundamental in Frage stellen. Die schweizerische Aussenpolitik der 1970er-Jahre – die für die heutige Ausprägung der internationalen Beziehungen der Eidgenossenschaft in mancherlei Hinsicht noch prägend ist – hätte eine differenziertere Würdigung verdient.

71 Medienmitteilung GPK-N/S vom 2. Februar 2016, www.parlament.ch/d/mm/2016/Seiten/mm-gpk-ns-2016-02-02-b.aspx.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Aux sources du communisme allemand. Réflexions autour du dernier ouvrage de Waltraud Seidel-Höppner sur Wilhem Weitling[1]

Marc Vuilleumier

Le dernier ouvrage de Waltraud Seidel-Höppner (par la suite: S-H) sur Wilhem Weitling constitue une véritable somme. C'est l'aboutissement de toute une vie de recherches sur le sujet et en des domaines apparentés. Comme nous explique l'auteure, elle appartient à cette génération qui, parvenue à l'âge adulte au sortir du nazisme, en 1945, a découvert à ce moment l'existence des idées socialistes et communistes et a adhéré aux espoirs de renouveau qu'elles apportaient dans l'Allemagne de l'Est, puis dans la RDA. C'est alors que, devenue historienne, elle s'est intéressée aux précurseurs, dont Weitling. Un choix véritablement existentiel, puisqu'elle a consacré l'essentiel de son activité scientifique aux premiers socialismes, publiant, en 1961 déjà, une biographie de Weitling et, par la suite, plusieurs dizaines d'articles et de contributions diverses. Relevons encore deux volumes d'une anthologie commentée: *Von Babeuf bis Blanqui* (1975) et un gros ouvrage sur Cabet (2004), élaborés en collaboration avec son mari, Joachim Höppner, disparu depuis. Le travail est devenu pour elle de plus en plus difficile, car, au cours de ces dernières années, elle a presque totalement perdu la vue. Dans ces conditions, l'aide des nombreuses personnes qui l'ont alors secondée n'a pu totalement remplacer tout ce qu'elle aurait encore voulu faire. Par ailleurs un accident a immobilisé le directeur de la collection, ce qui a entraîné des difficultés au dernier stade de la préparation du livre, d'où un index des noms incomplet et sans numéros de pages! Quelques mois après la sortie de l'ouvrage, l'éditeur y a remédié par la publication à part d'un véritable index, indispensable pour ces deux gros volumes, qui est envoyé sur demande à ceux qui les auraient déjà acquis. Ce *Register* est d'autant plus nécessaire que l'imposante bibliographie n'est pas d'une consultation facile, divisée qu'elle est en un trop grand nombre de sections. Par exemple, on ne comprend pas selon quels critères a été constituée celle qui est intitulée études spéciales et en quoi elle se distingue de celle qui est consacrée aux travaux postérieurs à la mort de Weitling; ceux d'un même auteur ou

1 Waltraud Seidel-Höppner, Wilhelm Weitling (1808–1871). Eine politische Biographie, 2 Bde., Frankfurt a. M. 2014, 1866 p. (Schriftenreihe der Internationalen Forschungsstelle «Demokratischen Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850», herausgegeben von Helmut Reinalter, Bd. 47). Wilhelm Weitling (1808–1871). Eine politische Biographie. Register, s. d., 44 p. non numérotées.

Marc Vuilleumier, Genève, alda.degiorgi@bluewin.ch

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

relatifs à un même sujet sont arbitrairement répartis entre les deux. Comme, dans ses notes infrapaginales, l'auteure ne donne que des titres abrégés, le lecteur aura avantage, pour ses recherches, à recourir d'abord à l'index onomastique, qui le renverra à la section bibliographique adéquate. On regrettera aussi que les publications de l'époque de Weitling ne comportent trop souvent ni nom d'éditeur ni nombre de pages. La section consacrée aux écrits de Weitling, qui sera fort utile aux chercheurs à cause de son caractère exhaustif, aurait gagné à une meilleure mise en page; ainsi, après le relevé des 17 éditions de son premier ouvrage de 1839 (dont au XX^{e} siècle celles en chinois, russe et serbo-croate…), aucune séparation n'indique qu'on retourne aux années 1840 et que l'on passe à d'autres œuvres; il en va de même par la suite quand, par exemple, de 1850 à 1855, l'auteure, en une dizaine de pages, recense tous les articles de Weitling parus dans la *Republik der Arbeiter*, à New-York, pour ensuite revenir en arrière avec les publications de 1854. Dans la section consacrée à la presse de l'époque, on trouvera, pour nombre de périodiques, leur localisation dans une bibliothèque et la liste des articles utilisés, ce qui apporte de précieuses indications, mais ce n'est pas fait d'une manière systématique.

Comme ces lignes le laissent déjà entendre, il ne s'agit pas ici de l'ouvrage universitaire classique, et encore moins d'un livre de vulgarisation. Ce serait plutôt un véritable plaidoyer, passionné et solidement argumenté, en faveur d'une figure certes connue, mais incomplètement et surtout, victime d'appréciations et de jugements réducteurs. Et comme S-H connaît tout ce qui a été écrit dans le monde sur son héros et son entourage, sa «biographie politique» est en même temps une critique approfondie et méthodique de l'historiographie relative à celui-ci et à ceux avec lesquels il fut en relation. Une critique qui d'ailleurs n'épargne ni son propre *Weitling* de 1961, ni les affirmations souvent inexactes du vieil Engels des années 1880, pour ne pas parler d'autres historiens connus de la RDA ou de la République fédérale d'Allemagne; mais une critique qui sait aussi reconnaître, à côté des points contestables, les apports valables des publications en question. Cette attention portée à l'historiographie entraîne, au cours du développement chronologique de la biographie, des redites, mais le lecteur aurait tort de les sauter, car il y trouvera souvent quelque élément nouveau. Dans certains cas, ce sont de véritables répétitions (dues peut-être à une erreur de manipulation informatique).

Autre caractéristique de l'ouvrage: s'il suit en gros un ordre chronologique, son auteure ne se prive pas, après l'analyse des idées de Weitling à un moment donné, d'en suivre le développement ultérieur. Ces chevauchements chronologiques entraînent par la suite des redites et ne facilitent pas la tâche du lecteur peu averti. Mais ils tiennent à une conviction que S-H veut nous faire partager: la vie de l'ouvrier tailleur, autodidacte, théoricien et organisateur d'un premier mouvement ouvrier, présente jusqu'en ses derniers jours une remarquable unité. Unité dans la poursuite d'un idéal qu'il ne perd jamais de vue, dans des circonstances bien différentes, à Paris, en Suisse, en Allemagne et aux Etats-Unis, ce qui l'amènera à participer activement aux premières associations ouvrières de ces pays et à se livrer à des recherches théoriques qui, de prime abord, peuvent paraître aujourd'hui bien éloignées de ses préoccupations sociales, mais dont la biographe nous montre la relation profonde avec celles-ci. En cela son *Weitling* se distingue de beaucoup d'autres travaux qui considèrent qu'après sa période suisse celui-ci aurait tout dit, que ce serait dès lors la stagnation théorique et politique et que son apport au mouvement ouvrier serait achevé. «Weitling commença un long déclin

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

qui dura jusqu'à sa mort», lit-on par exemple sous la plume de G. M. Bravo, dans son recueil *Les socialistes avant Marx*, dont la première édition remonte il est vrai à 1966; il a par la suite réédité *Die Republik der Arbeiter*, le journal de Weitling à New-York, mais sans explicitement modifier son jugement.

Le monumental *Weitling* de S-H, comme avant lui son *Cabet* et son *Von Babeuf bis Blanqui* s'inscrit dans un mouvement international plus général, marqué par un intérêt nouveau pour les «premiers socialismes», ceux qu'à la suite d'Engels on avait rapidement et quelque peu dédaigneusement relégués dans la catégorie des socialismes utopiques, ainsi nommés en opposition à un socialisme scientifique marxiste. Les historiens d'aujourd'hui retrouvent chez les saint-simoniens, les fouriéristes, les néo-babouvistes et d'autres auteurs comme Pierre Leroux ou Proudhon des questions, des problématiques et des conceptions qui avaient été négligées ou oubliées par Marx, Engels et leurs successeurs. Cette redécouverte, qui se manifeste en France notamment, est bien sûr à mettre en relation avec la crise actuelle de la tradition socialiste et communiste. S-H y fait d'ailleurs plus d'une allusion au cours de ses analyses.

Vers la fin de son ouvrage, après le récit des dernières années de Weitling à New-York et de sa mort, quelques lignes semblent constituer la conclusion du livre. Mais il n'en est rien; s'y ajoute, en une sorte d'épilogue, un dernier chapitre de 44 pages, sans notes, qui provient, semble-t-il et sans que cela soit indiqué, d'une publication antérieure de l'auteure. Dans ce texte particulier, d'un grand intérêt, elle recherche entre autres la racine des interprétations erronées ou réductrices qui circulent depuis les années 1840 au sujet de Weitling. C'est l'occasion pour elle de revenir sur beaucoup de points déjà traités, mais d'une manière plus systématique et plus synthétique. Et aussi d'aborder quelques questions méthodologiques importantes. Comment, par exemple, l'histoire des idées socialistes ne peut se concevoir en dehors de son imbrication dans les combats ouvriers de son temps; comment, d'autre part, cette forme d'histoire doit se méfier d'un certain pragmatisme qui la lierait trop étroitement aux événements et adopter des perspectives plus larges qui tiennent compte de la longue durée, de la respiration de l'histoire. On trouve aussi, dans ce très riche épilogue, quelques précisions concernant la recherche sur Weitling et son historiographie dans la RDA et la République fédérale d'Allemagne. En 1950, Wilhelm Pieck, le président de la RDA, dans un discours officiel, avait mis à l'honneur Weitling, premier d'une liste de précurseurs qui, passant par Marx et Engels, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg, aboutissait à Ernst Thälmann… Parmi les jeunes générations de l'après-guerre qui aspiraient à un monde régénéré et cherchaient à s'ancrer dans une tradition nationale jusque là méconnue, cette mention du premier communiste ne demeura pas sans écho et aboutit aux premiers travaux sur Weitling (dont la biographie de 1961 par S-H), à la réédition de ses ouvrages les plus célèbres et à la reproduction photomécanique de ses journaux (dont ceux parus en Suisse). Des travaux souffrant au début d'une documentation insuffisante car certaines sources demeuraient alors inaccessibles ou n'étaient pas connues. Mais le développement de l'histoire du mouvement ouvrier, tant en RDA qu'en URSS (recherches de V. P. Volgin et de V. M. Dalin) se heurta rapidement aux dogmes de l'orthodoxie: la rupture entre Marx et Weitling, en 1846, aux yeux des Gardiens du Temple, condamnait toute l'activité ultérieure de celui-ci et dévalorisait dans une large mesure ses publications antérieures, de même qu'elle renvoyait dans la préhistoire et l'utopie toute l'œuvre des premiers socialistes. Certes, malgré cela, les recherches de S-H et de

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ses collègues jouirent d'une relative tolérance, mais sans véritable soutien. Autre caractéristique de cette historiographie officielle, le rôle du peuple travailleur en tant que force motrice de l'histoire, certes reconnu théoriquement, était en fait remplacé par une héroïsation de ses dirigeants: Marx, Engels et leurs successeurs. L'histoire de la classe ouvrière devenait celle de ses chefs. Un trait qui avait particulièrement frappé, il nous en souvient, certains des participants au colloque qui, en 1964, à Paris, avait marqué le centenaire de la Première Internationale (Michelle Perrot entre autres). Une situation qui commença à évoluer, à partir des années 1980, grâce aux travaux de H. Zwahr sur la classe ouvrière saxonne et à ceux de l'équipe de Markov et de Kossok, à Leipzig, dans le domaine international des révolutions. Souvent, cet important et passionnant épilogue apporte, rétroactivement, un éclairage nouveau sur les 1560 pages qui le précèdent. A tel point qu'on peut se demander s'il ne faudrait pas conseiller au lecteur averti de commencer l'ouvrage par ce dernier chapitre.

Suivons maintenant Weitling dans sa biographie. C'était un enfant naturel, né à Magdebourg en 1808 d'une pauvre femme du peuple et d'un jeune capitaine d'artillerie français, Guillaume Terijon qui disparut lors de la campagne de Russie. C'est en sa mémoire, bien plus tard, à New-York, que Weitling prénommera l'un de ses fils Terijon. Sur ses premières années, sur l'influence de sa mère à laquelle et au souvenir de laquelle il demeurera toujours très attaché, on ne sait que peu de choses et les recherches récentes n'ont pas apporté d'éléments vraiment importants. Sur son apprentissage de tailleur pour dames (il apprendra par la suite la spécialité homme), sur ses premières années de compagnon itinérant à travers l'Allemagne, l'Autriche et la France, on ne sait que ce qu'il en a dit ultérieurement; l'itinéraire et le calendrier de ses pérégrinations demeurent souvent incertains, malgré quelques données précises. On sait qu'il a travaillé à Paris en 1835, puis en 1837–1839, mais au moment du soulèvement de la Société des Saisons, le 12 mai 1839, il s'en était absenté pour un voyage à Strasbourg. D'ailleurs, S-H le démontre scrupuleusement, les associations allemandes et Karl Schapper, expulsé de France au lendemain de l'insurrection manquée, n'y ont pris aucune part, contrairement à certaines affirmations. C'est au cours de ses séjours parisiens que Weitling va acquérir l'expérience et les connaissances théoriques qui lui permettront la rédaction de son premier ouvrage en 1838. Relater les circonstances de sa parution et les influences subies par son auteur n'est pas une tâche facile. Le milieu des très nombreux artisans ouvriers allemands à Paris est mal connu, leurs associations étaient clandestines et les documents de la surveillance policière française ont été en grande partie détruits. Néanmoins l'auteure parvient à reconstituer l'essentiel de ce milieu allemand de Paris et de ses organisations. A la suite ou à côté des groupes républicains allemands, s'était constituée une Ligue des Bannis (Bund der Geächteten) à laquelle Weitling a adhéré en octobre 1835. C'est dès ce moment et non en 1839, comme le prétendra le vieil Engels, que des membres commencent à se rebeller contre la structure hiérarchique et peu démocratique de la Ligue et ses rituels de société secrète. En 1836, 400 de ses quelque 500 membres l'auraient quittée; ils vont former, en deux ans, une nouvelle organisation: la Ligue de la Justice (Bund der Gerechtigkeit). A juste titre, S-H s'élève contre l'habitude, qui remonte entre autres à Engels, de la nommer Ligue des Justes (Bund der Gerechten), bien que ses statuts, publiés depuis, ne laissent aucun doute quant à son véritable nom.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Notons que pour étudier l'état d'esprit de ces ouvriers allemands à Paris, l'auteure se fonde en grande partie sur un ouvrage passé trop inaperçu et auquel elle avait collaboré, les *Briefe eines Schweizers aus Paris 1835–1836* (1988), de l'ouvrier constructeur de pianos soleurois Wolfgang Strähl. Soigneusement publiées par Jacques Grandjonc, un germaniste et historien français, malheureusement disparu depuis, ces lettres, conservées aux Archives de l'Etat de Neuchâtel avec d'autres documents, constituent un étonnant témoignage sur l'état d'esprit et la culture de ces membres de la Ligue des Bannis au moment où ils se détachent de leur organisation. La liste des lectures de Strähl, dressée par Grandjonc, étonne par son ampleur et sa variété. C'était probablement un cas extrême, mais d'autres témoignages attestent de la présence, chez nombre d'ouvriers allemands dont certainement Weitling, de livres voire même de modestes bibliothèques.

Comme il ne suffisait pas à la nouvelle Ligue de la Justice d'adopter des statuts et qu'elle voulait mettre à disposition de ses adhérents un texte explicatif avec un véritable programme, elle discuta quelques projets, dont celui de Weitling, qui s'imposa et fut publié clandestinement par l'organisation à la fin de 1838 (mais daté de 1839, pour dérouter la police). Ce sera le premier ouvrage du compagnon tailleur, écrit lors de ses heures libres, en soirée et le dimanche: *Die Menschheit, wie sie ist, und wie sie sein sollte*, Paris 1839, 76 p. (*L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*. On en trouvera la traduction française au t. 2 de l'anthologie due à G. M. Bravo, *Les socialistes avant Marx*.). Comme le relève à juste titre S-H, il ne s'agit pas d'une utopie au sens de Th. More ou de Campanella. La perspective d'un monde nouveau qui y est présentée est dérivée de la société actuelle et de ses contradictions; elle constitue en quelque sorte l'antiphrase de l'idéal libéral fondé sur la prétendue harmonisation des contradictions sociales par le libre jeu de l'offre et de la demande. Même si certains éléments relèvent à nos yeux de l'utopie, l'ensemble ne saurait être classé sans autre dans cette catégorie. C'est ce qu'une thèse française de 1905 (F. Caillé) avait déjà reconnu, contrairement à nombre d'historiens de notre époque. Si Cabet et d'autres fondaient leur nouveau monde sur les préceptes de la morale et le déduisaient des besoins d'une nature humaine universelle, Weitling, qui, selon ses dires ultérieurs, avait fait peu auparavant la découverte du fouriérisme, répudie tout égalitarisme et adopte la théorie des passions de Fourier. Ce qui implique la reconnaissance de la nature différente de chaque individu et de l'inégalité de naissance entre eux. Mais le monde nouveau qui se créera donnera à chacun la liberté de développer toutes ses potentialités propres, différentes et inégales d'un individu à l'autre. C'est ainsi que Weitling concilie liberté et égalité, sans sacrifier la première à la seconde, comme ce sera souvent le cas dans d'autres systèmes. Et les nombreux exemples qu'il donne montrent comment il conçoit cette liberté de l'individu, qui peut ainsi donner libre cours à ses passions, comme l'avait voulu Fourier. On est loin de l'égalitarisme de Babeuf et de ses héritiers, que l'on a trop souvent mis au compte de Weitling. Même reconnaissance du rôle des savants et des artistes, sans aucune trace de cette prétendue haine des gens instruits qui lui a été si souvent attribuée, entre autres par Engels. Contrairement à certains réformateurs sociaux de son temps, Weitling reconnaît les avantages du progrès technique; le machinisme permettra, dans la société future, de diminuer massivement la durée et la pénibilité du travail. S'il écrit en allemand, en véritable internationaliste il s'adresse aux travailleurs de toutes les nations. Parmi les influences qu'il a subie, S-H relève aussi celle souvent méconnue de Saint-Simon, dont certains principes,

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

relève-t-elle, étaient devenus des lieux communs de la pensée oppositionnelle des années 1835.

Cette dernière remarque rend peut-être un peu vaine la recherche précise à laquelle elle se livre pour déterminer dans chaque cas l'œuvre dont aurait pu s'inspirer Weitling. Ni ce dernier, ni ses contemporains, comme elle le remarque, n'ont écrit comme les universitaires d'aujourd'hui en signalant leurs emprunts par des notes infrapaginales. Déterminer exactement quel livre ou brochure notre tailleur aurait pu utiliser s'avère des plus problématiques, car dans les années 1830, les idées saint-simoniennes ou fouriéristes sont largement diffusées par les publications de ces écoles. Ajoutons qu'un historien du XIX^{e} siècle avait évalué qu'entre 1830 et 1832 les saint-simoniens auraient imprimé quelque dix-huit millions de pages! Quant à Fourier et à ses disciples, c'est par dizaines que les catalogues et bibliographies signalent leurs publications. Tout cela reprenant inlassablement les mêmes thèmes et les mêmes arguments. Un petit exemple, tiré de l'ouvrage de S-H montrera la vanité que peuvent avoir de telles recherches. Un propagandiste fouriériste des Ardennes, Mathieu Briancourt, a fait paraître, à la Librairie sociétaire de Paris, en 1845, *L'Organisation du Travail et l'Association.* L'année suivante, cet ouvrage a paru en allemand à Colmar sous le titre: «*Die Welt wie sie ist und wie sie sein soll. Eine Unterhaltung über Organisation oder zweckmässige Einrichtung der Arbeit durch Association.* Aus dem Französichen von Math. Briancourt: ‹L'Organisation du Travail et l'Association›». Attirée par le titre allemand qui rappelle celui du premier travail de Weitling, S-H y a trouvé des citations bibliques et des thèmes identiques à ceux qu'avait employés celui-ci en 1838. Trompée par l'intitulé ambigu de la publication alsacienne, elle a pris Briancourt pour le traducteur et a vainement cherché un texte original français anonyme, qui aurait paru avant 1839 et dont aurait pu s'inspirer Weitling. Briancourt avait un talent certain de vulgarisateur, mais n'avait rien d'un théoricien original. Il a certainement ignoré *Die Menschheit*, ne sachant probablement pas l'allemand; il a donc repris les thèmes de l'Ecole qui lui étaient familiers; quant aux citations bibliques, il les a peut-être pêchées dans une des nombreuses publications de celle-ci, la même peut-être qui était tombée entre les mains de Weitling sept ans plus tôt. Déterminer laquelle, comme aurait voulu le faire S-H, équivaudrait à rechercher une aiguille dans une meule de foin.

Autre influence que l'on peut relever, celle de Lamennais, comme chez beaucoup des contemporains de Weitling. Autrefois, l'auteure l'avait crue purement formelle, ce qui lui apparaît aujourd'hui comme une vue simplificatrice. Même si le programme social du prêtre rebelle est des plus limités, sa polémique contre les puissants correspond aux sentiments de ceux que le capitalisme rejette; en se solidarisant avec eux, il accélère leur prise de conscience et c'est ce qu'en retient Weitling. Il avait lu les *Paroles d'un croyant*, traduites par Ludwig Börne, et entrepris lui-même la traduction du *Livre du peuple*, dont il publiera plus tard quelques pages dans son premier journal, en Suisse. Par la suite il rendra encore hommage à plusieurs reprises à Lamennais, composant un poème en son honneur et allant jusqu'à faire de lui un involontaire accoucheur du communisme.

Dès ce premier ouvrage, Weitling se prononce pour une égalité absolue entre hommes et femmes, et cela dans tous les domaines. Un principe qu'il a trouvé chez Fourier et Saint-Simon, mais qu'il a aussi enrichi de sa propre expérience et auquel il demeurera toujours fidèle. Sur ce point, il va beaucoup plus loin que Cabet et d'autres théoriciens de son temps et demeurera jusqu'à la fin fidèle à

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

cette idée. Il participe au mouvement ouvrier de son temps; appartenant désormais à la direction de la Ligue de la Justice, il prend une part active à la grande grève des tailleurs parisiens, durant l'été 1840, dont il est l'un des dirigeants. C'est pour lui une première expérience d'action collective.

De 1841 à 1844, ce sont les «années suisses», qui nous intéressent particulièrement et que nous allons brièvement évoquer. Au début ou à la fin de 1840, sur mandat de la Ligue, il avait fait un premier voyage en Suisse romande, sur lequel on ne sait rien. C'est en mai 1841 qu'il arrive à Genève où il va travailler de son métier jusqu'à la fin de l'année, toujours en contact avec la Ligue. A l'automne il lance un petit journal mensuel: *Der Hülferuf der deutschen Jugend*, diffusé aussitôt à quelque 1000 exemplaires (dont 400 à Paris et 100 à Londres). Il a aussi constitué des «communes» de la Ligue et organisé dans quatre villes de Suisse romande des restaurants collectifs à l'usage des migrants allemands, particulièrement nombreux. Mais les autorités, sans prendre de mesure d'expulsion, multiplient les difficultés; l'imprimeur, menacé d'être privé des commandes officielles, renonce à poursuivre l'impression de la feuille. Weitling passe alors à Berne, où il continue la publication de son journal, en 1842, sous un nouveau titre: *Die Junge Generation*. Depuis le début de l'année, Weitling ne travaille plus de son métier; sur demande de la Ligue, il se consacre entièrement à son œuvre de propagandiste et d'organisateur, vivant très modestement des subventions de ses camarades. Mais bientôt, menacé d'arrestation à Berne, il se réfugie dans le canton de Vaud, où il trouve, à Vevey, un imprimeur, éditeur et libraire, d'opinions avancées et possédant un assortiment de caractères allemands, Louis Alexandre Michod, qui accepte de continuer la publication du petit journal. Michod, en relations avec les milieux radicaux et socialistes, avec Cabet à Paris, est un auxiliaire précieux pour Weitling, qu'il introduira dans ces cercles. Il autorisa même ce dernier, en dehors des heures de travail, à s'improviser typographe et à composer de ses mains, dans l'atelier, son deuxième ouvrage: *Die Garantien der Harmonie und der Freiheit*, qui paraîtra sous son nom, «im Verlage des Verfassers», en décembre 1842. Il lui vaudra une renommée européenne. En 1843, les cinq derniers numéros du journal, jusqu'en mai, parurent à Langenthal, chez Irmel, qui offrait à Weitling des conditions plus avantageuses. Dès lors l'activité de Weitling se déplace vers la Suisse allemande. Venu à Zurich pour y faire imprimer un nouvel ouvrage: *Das Evangelium des armen Sünders*, il y est arrêté, tandis que les placards sont saisis chez l'imprimeur. Prévenu d'abord de blasphème et d'offense envers la religion, il est finalement condamné à dix mois de prison pour incitation à la sédition. A l'expiration de sa peine, il sera extradé vers la Prusse et ramené, d'un poste de police à l'autre, jusqu'à son lieu de naissance. Les papiers saisis chez lui avaient été utilisés par une commission d'enquête présidée par le conseiller d'Etat J. C. Bluntschli dans une publication officielle, abondemment répandue et traduite en français: *Les communistes en Suisse*.

Cette période suisse, dont on vient d'esquisser le déroulement, était relativement bien connue, mais S-H y apporte de nombreux compléments. Tout d'abord elle s'élève contre ceux qui prétendent que l'auteur de *L'Humanité*… y serait arrivé avec un système tout prêt, refusant toute proposition et discussion. Au contraire, il n'a cessé d'y développer des potentialités dont il n'avait pas été conscient jusque là et que l'on retrouve dans son œuvre essentielle: les *Garantien*. Autour de lui, il réussit à constituer un noyau d'adeptes dont certains lui demeureront fidèles au cours des décennies suivantes. Son insertion dans un nouveau

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

milieu politique, l'expérience qu'il acquiert dans les sociétés ouvrières qu'il fréquente, la rédaction et l'édition de ses journaux, les nombreux contacts qu'il entretient avec les démocrates et radicaux allemands et suisses enrichissent ses conceptions et lui permettent une action qui laissera des traces durables dans le premier communisme allemand, et aussi dans le mouvement démocratique bourgeois.

Ce sera le cas dans le canton de Zurich où Johann Jakob Treichler, ami d'August Becker, un proche de Weitling, prendra en quelque sorte la suite de ce dernier. Celui-ci, de la capitale anglaise, demeura d'ailleurs en contact épistolaire avec l'instituteur zurichois et publiera, dans le journal de celui-ci, des correspondances de Londres. S-H, dans la partie bibliographique, donne une liste détaillée des principaux articles des périodiques de Treichler. Ajoutons que la police zurichoise avait mis la main sur une lettre de Treichler à Weitling, en janvier 1846, comme l'indique l'ouvrage de Franz Wirth sur Treichler (1981), une des rares lacunes de la bibliographie de S-H.

Celle-ci esquisse un aperçu de la situation politique et sociale de la Suisse, au moment où Weitling y arrive. Il n'est pas très réussi, car elle ne tient pas assez compte des très grandes disparités régionales. D'autre part, elle est parfois victime de l'imagerie traditionnelle. Ainsi, quand elle écrit, à propos de l'arrivée de Weitling à Genève, près d'un an après la grande grève des tailleurs parisiens: «Koalitionen gibt es nicht», elle ignore que la petite ville avait connu une première vague de grèves et de formation d'associations ouvrières d'entraide six ou sept ans auparavant, dont deux grèves des tailleurs (en grande majorité allemands) en 1833 et 1835, et que l'association philanthropique qu'ils avaient formée à cette occasion subsistait. On ignore malheureusement si Weitling y a adhéré. En revanche, elle a fort bien retracé l'arrière-plan politique du procès de Zurich. Se fondant entre autres sur la thèse de J. Haefelin (Zürich 1986), elle montre comment le gouvernement conservateur avait cherché à compromettre son principal adversaire, le journaliste radical Julius Fröbel, en le mêlant aux menées communistes. Son analyse détaillée des journaux de Weitling, premiers journaux ouvriers en langue allemande, ses efforts pour en identifier les collaborateurs, les renseignements sur ceux-ci et sur les militants comme August Becker, Simon Schmidt, Sebastian Seiler, le typographe suédois Gustav Öbom, le pelletier danois Niels Lorenz Petersen et d'autres complètent utilement ce que l'on savait. Et c'est à juste titre qu'elle insiste sur le caractère international de l'agitation de Weitling.

Autre exemple: la rencontre, à Baden, dans la seconde quinzaine de mars 1843, de Weitling et de Georg Herwegh, négligée jusqu'à présent tant par les spécialistes du premier que par ceux du poète. Grâce à sa parfaite connaissance de l'ensemble des sources, l'auteure, sans bien sûr prétendre reconstituer les propos échangés, en l'absence de témoignages directs, parvient à donner une relation convaincante de cette entrevue; en recourant à quelques témoignages postérieurs et à l'analyse des idées défendues à ce moment par les deux interlocuteurs, elle établit les points de contact entre eux ainsi que leurs divergences. Autre rencontre, à Zurich cette fois, celle de Bakounine, à laquelle elle apporte beaucoup plus d'importance que la plupart des historiens. Comme Madeleine Grawitz, la biographe du révolutionnaire russe, elle estime que c'est l'influence de Weitling qui a aidé Bakounine à passer de l'abstraction philosophique à la pratique révolutionnaire. De son côté, au cours de ses entretiens avec le jeune hégélien radical qu'était alors le Russe, Weitling se montre certes peu convaincu par la dialectique

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

de l'Esprit, mais son interlocuteur a sans doute dissipé les préjugés qu'il avait à l'égard de la philosophie, comme en témoigne le poème manuscrit intitulé: *Le peuple aux nouveaux philosophes*, que l'auteure a retrouvé dans les archives familiales de Bluntschli et qu'elle publie intégralement.

On retiendra aussi son analyse du rôle joué par les sociétés ouvrières allemandes d'instruction, qui bénéficiaient de la tolérance des autorités cantonales et locales, car celles-ci reconnaissaient l'influence bénéfique de ces organisations sur les migrants qu'elles éduquaient et socialisaient, facilitant ainsi leur intégration. Par ailleurs elles offraient à la Ligue de la Justice et à la Jeune Allemagne un terrain pour le recrutement de nouveaux adeptes. Il en allait de même des restaurants collectifs créés par Weitling et ses proches. Il serait souhaitable que des historiens, utilisant les sources locales, étudient de plus près ces organisations et, plus généralement, l'immigration allemande. On retiendra les pages que S-H consacre au rôle du chant dans celle-ci et d'une manière plus générale dans la vie populaire et ouvrière ainsi que sa signification particulière pour les émigrés (p. 178–182). Chant et poésie vont de pair et nombre des poèmes de Weitling figureront dans les quelques chansonniers qui nous sont parvenus. Là aussi il serait intéressant d'étendre cette étude aux nombreuses chorales de la Suisse, à cette forme de sociabilité populaire originale avec sa foisonnante production lyrique et au rôle qu'elles ont pu jouer dans la politisation des masses, comme aussi dans la propagation des sentiments religieux.

Autre point: l'imprimeur et éditeur du *Schweizerischer Volksbote*, à Langenthal, avait attiré Weitling en lui proposant des conditions plus avantageuses que celles de Michod, à condition qu'il se charge aussi de la rédaction de son *Volksbote*. Il espérait ainsi que le talent dont Weitling avait fait preuve pour s'adresser à des ouvriers dont la seule culture était religieuse lui permettrait de gagner des lecteurs parmi les nombreuses sectes de la région. Quelle fut exactement le rôle du nouveau rédacteur, a-t-il pu faire passer quelques-une de ses idées dans les colonnes du *Volksbote*, on ne le sait et S-H n'a pas eu l'occasion de dépouiller le journal. Un travail qui reste à faire, de même qu'il serait souhaitable de reprendre l'histoire sociale des sectes religieuses dans la Suisse du XIX^{e} siècle, un sujet aujourd'hui complètement délaissé voire même ignoré; à l'exception toutefois de quelques publications dues à des anthropologues et à des folkloristes (T. Hengartner 1990, pour l'Emmental). Significativement, l'ancien *DHBS* comportait des pages bien informées sur les Antoniens alors que le récent *Dictionnaire historique de la Suisse* les passe sous silence tout comme son article *sectes* qui demeure muet sur les manifestations du sectarisme populaire.

Cela nous amène à un aspect important de l'œuvre de Weitling. Son rapport avec la religion. Tant *L'Humanité…* que les *Garantien…*, son œuvre essentielle, prétendent être tirées des préceptes de l'Evangile, préceptes occultés par les Eglises et les autorités. Mais chez lui, aucune transcendance divine, tout découle de l'enseignement du Christ et de l'histoire des premiers chrétiens, dont les communautés pratiquaient le communisme. Et sa troisième œuvre, qui lui vaudra son arrestation à Zurich, *L'Evangile du pauvre pécheur*, se veut la démonstration de cette filiation: les Esséniens (ils avaient été redécouverts à cette époque), Jésus, le communisme du christianisme primitif, les paysans révoltés de Thomas Müntzer (Weitling a lu les volumes de W. Zimmermann sur la Guerre des Paysans, parus de 1841 à 1843), les anabaptistes de Münster, la conspiration de Babeuf et enfin le communisme moderne, bien plus développé que ses prédécesseurs. Une

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

traduction française de fragments de *L'Evangile du pauvre pécheur*, faite par August Becker, a paru à Lausanne, chez A. L. Michod, en 1844, sous le titre: *Critique religieuse du communisme, par un ami de la liberté*. Ce qui est certain, c'est que ce recours à l'Evangile correspondait bien au niveau de connaissances et de culture de la plupart des ouvriers émigrés allemands, qui n'avaient fréquenté que l'école primaire, dont l'enseignement était profondément marqué par la religion. D'où le succès, auprès d'eux, des écrits de Weitling dont l'argumentation se fondait sur des éléments qui leur étaient familiers et sur leur propre expérience. D'où aussi l'incompréhension et l'hostilité de ceux pour lesquels la critique de la religion constituait la condition première de la critique de l'Etat et de la société. Ce sera le cas des partisans de la Jeune Allemagne en Suisse qui, on le sait depuis longtemps, s'opposeront sur ce point aux partisans du communisme de Weitling. Mais ils ne seront pas les seuls, on le verra.

De Magdebourg, Weitling avait réussi à partir pour Hambourg, d'où, après avoir fondé une commune de la Ligue. Il avait gagné Londres, échappant ainsi aux mesures répressives. Le 22 septembre 1844, une assemblée de socialistes de diverses nations célébra son arrivée; il y lut un discours en anglais, langue dont il avait commencé l'étude dans sa prison de Zurich. Ce séjour londonien se poursuivra durant toute l'année 1845. Il lui permettra un contact direct avec les couches défavorisées de la grande métropole et avec le mouvement chartiste. Tout en reconnaissant que cette étape dans la vie de Weitling mériterait encore d'autres recherches (sur ses correspondances envoyées à des journaux de langue allemande, par exemple), S-H, contrairement à d'autres historiens, insiste sur les contacts et les expériences de l'exilé, sur l'enrichissement qui en résulte. Certes, les relations avec les membres de la Ligue sont mauvaises, mais celles qu'il noue avec des chartistes et avec des réfugiés venus des pays continentaux élargissent considérablement ses vues. D'autre part, il profite de ce répit dans son existence agitée pour se plonger dans l'étude. C'est l'époque où il rédige l'ouvrage qu'il avait conçu lors de son emprisonnement à Zurich: *Gerechtigkeit. Ein Studium in 500 Tagen*, pour lequel, de son vivant, il ne trouvera aucun éditeur. Ce sera le théologien Ernst Barnikol, auquel on est redevable de tant de découvertes sur Weitling, qui le publiera en 1929. Autre travail qui lui tenait particulièrement à cœur, son *Denk- und Sprachlehre* (le titre en sera modifié à plus d'une reprise), qu'il achèvera en Amérique et qui ne sera publié qu'en 1991. Plutôt que de suivre les nombreux commentateurs qui n'y voient qu'un égarement de Weitling, S-H prend l'auteur au sérieux et s'efforce de discerner les liens qui relient sa recherche, surprenante au premier abord, à ses autres préoccupations sociales. Dans *L'Humanité telle qu'elle est…,* comme d'autres théoriciens de son temps, Cabet par exemple, il avait prévu que «la troisième génération de l'humanité vivant en communauté des biens parlera une seule et même langue». Par la suite, son expérience personnelle l'avait confronté aux difficultés auxquelles se heurtent les traducteurs: souvent, une notion n'est pas directement transposable d'une langue à l'autre; en l'absence de véritable synonyme, on recourt à d'autres termes, à des périphrases, d'où des malentendus et des risques de confusion. Sans doute ses connaissances linguistiques étaient-elles limitées et son aspiration à une langue universelle quelque peu utopique, mais sa démarche et ses réflexions méritent mieux que le dédain que ses contemporains et la plupart des historiens leur ont accordé. De plus, sur le conseil d'August Becker, il travaille à une comparaison des systèmes d'Owen, Fourier, Cabet avec ses propres conceptions. Un travail qui paraîtra en

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

feuilleton dans le journal qu'il publiera à New-York en 1851 et qui témoigne de ses remarquables capacités à saisir la pensée conceptuelle et à en dégager les lignes essentielles. Selon S-H, ces pages conservent aujourd'hui encore leur valeur informative.

En février 1846, Weitling passe de Londres à Bruxelles, où il entre au Comité de correspondance communiste formé par Marx et Engels, lesquels avaient été très élogieux à l'égard de ses premières œuvres. Une collaboration qui se soldera bientôt par une rupture publique et définitive. L'analyse qu'en fait S-H est véritablement novatrice, car elle s'efforce de comprendre et de reconstituer les projets, les conceptions et l'imaginaire des antagonistes. Son examen de la séance du 31 mars, par exemple, est exemplaire. Son déroulement n'est connue que par une lettre de Weitling à Moses Hess et par le témoignage très tardif (1880) du Russe Pavel Annenkov. Le récit de celui-ci prend la forme d'une pièce dramatique entre Marx et Weitling, qui a souvent inspiré les historiens. Ce fut le cas de l'écrivain suisse Hans Mühlestein qui en tira la matière de deux conférences à un camp de vacances de l'Union française universitaire à Davos, en 1947. Son titre, *Croyance de masse et utopisme prolétarien avant 1848 et leur dépassement par la critique humaniste de Marx et d'Engels*, résume bien son argumentation, fondée, comme chez Annenkov, sur l'opposition entre la connaissance scientifique et l'ignorance, entre l'humanisme agissant et la religiosité sentimentale. Outre le fait que cette séance ne marque pas la rupture définitive, mais plutôt le début d'un processus, l'analyse de S-H tient compte des non-dits. Pour Weitling, ce qui compte avant tout, c'est la publication de ses écrits; il est persuadé que ses interlocuteurs disposent des moyens nécessaires pour cela. En fait ceux-ci, outre le fait que sa *Denk- und Sprachlehre* ne les attire guère, ne disposent pas des moyens espérés; ainsi la *Bibliothèque socialiste* projetée par Marx et Engels ne verra jamais le jour.

Mais il y a des oppositions beaucoup plus profondes, dont la mise à jour a des implications générales sur la conception que nous nous faisons du développement des idées sociales. D'abord les jeunes hégéliens (Marx et Engels compris) n'ont aucune compréhension pour la religion populaire et pour l'argumentation religieuse dont se sert Weitling. Universitaires, plongés dans des querelles philosophiques acharnées, leur arrogance intellectuelle les isole. Ils n'ont que mépris pour l'expérience vécue des masses et pour ce que la religion représente pour elles. Ils sont totalement insensibles à l'espérance qu'elle apporte et à ses potentialités émancipatrices, utilisées par Weitling pour faire comprendre son communisme.

S'ajoute à cela, chez Marx et Engels, le fait qu'à la suite d'un long processus intellectuel, ils viennent d'accéder à un nouveau stade de leur pensée qui y intègre l'économie. A leurs yeux, le chartisme, le socialisme et le communisme français, celui de Weitling, la philosophie critique mais abstraite des jeunes hégéliens correspondent à des stades différents du développement économique et social. D'où l'idée de les mettre en rapport, tant par le comité de correspondance que par le projet de bibliothèque socialiste. Mais ce que Marx et Engels viennent d'élaborer dans leur tête, ils ne le maîtrisent pas encore, d'où leur attitude cassante, leur impatience et leur intolérance qui rendaient impossible un travail commun avec Weitling. Celui-ci, de son côté, avait suivi un chemin inverse, le conduisant de la pratique militante du communisme vers la philosophie. Depuis 1843, lui aussi se trouvait engagé dans un processus intellectuel visant à intégrer sa conception et sa pratique du communisme dans un système philosophique plus général. Il ne le

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

faisait pas en se fondant sur l'histoire et l'économie, mais par l'élaboration d'une science universelle, à l'image des philosophes des Lumières. En somme, Marx est demeuré à l'extérieur de cette première manifestation du communisme. Ce ne sera qu'avec la Première Internationale, à partir de 1864, qu'il participera pleinement à un mouvement ouvrier réel. Ces thèses de S-H que nous avons grossièrement schématisées se fondent sur une argumentation dont il faut souligner la richesse et la complexité.

On sera beaucoup plus bref sur le reste de l'ouvrage, malgré son intérêt. Le 25 décembre 1846, Weitling s'embarque pour New-York afin d'y prendre la direction d'un journal, qui fait faillite avant son arrivée. Là, en 1847, il fonde, dans l'émigration allemande mais ouverte aux travailleurs d'autres origines, une Ligue de la libération, *Befreiungsbund*, qui constitue la préfiguration d'un parti politique. Pour la développer, il voyage à travers les Etats-Unis (Nouvelle-Orléans, Philadelphie…), ce qui n'est pas une mince affaire, à cette époque. Dès que la nouvelle des révolutions de 1848 parvient de l'autre côté de l'Atlantique, Weitling se fait déléguer par sa Ligue en Europe. Il arrive à Paris lors des journées de Juin, puis passe à Cologne et à Berlin. Contrairement aux dires de certains historiens, l'auteure estime que son influence politique en Allemagne est demeurée intacte, comme le prouvent les nombreuses relations qu'il y noue et son rôle lors du second congrès des démocrates, en octobre 1848, où il est le porte-parole reconnu du courant républicain social. Il fonde un hebdomadaire, *Der Urwähler*, participe à la fondation et aux activités de la Fraternité ouvrière de Stefan Born, la première organisation de travailleurs s'étendant à l'ensemble de l'Allemagne. Il y fait même adhérer son organisation américaine. S-H relève que Marx et Engels, conformément à leurs nouvelles conceptions, attendaient du chartisme et de l'Angleterre industrialisée l'initiative révolutionnaire, ce qui les amena à méconnaître l'importance de la Fraternité, expression d'un mouvement ouvrier embryonnaire et retardataire certes, mais bien réel; ils l'accusaient de détourner les masses des revendications politiques prioritaires. L'auteure discerne chez eux l'existence d'une sorte de point aveugle qui les empêche de prendre en compte les mouvements et les sentiments populaires spontanés. Les historiens leur ont emboîté le pas jusqu'à une époque récente. De ce fait, les activités de Weitling durant les années révolutionnaires mériteraient encore d'autres recherches. D'autant plus qu'elles témoignent de tout ce qu'il a assimilé au cours de ses séjours à Londres, Bruxelles et New-York. On est loin de la stagnation qui lui a été trop souvent attribuée.

Chassé d'Allemagne par la contre-révolution, il s'embarque pour Londres avant de retourner à New-York vers la fin de 1849. C'est au cours de cette étape dans la métropole anglaise qu'il rencontre pour la dernière fois Marx. Pour l'auteure, conformément à sa méthode, c'est l'occasion de faire longuement le point sur les relations entre eux, en recourant pour cela au témoignage et aux publications postérieures de Weitling. Car celui-ci, aux Etats-Unis, ne demeure pas inactif, publiant de 1850 à 1855 un périodique, *Die Republik der Arbeiter*, et voyageant à travers le pays pour y implanter ses organisations (Ligue de la libération, puis Fraternité ouvrière, Ligue ouvrière); elles s'adressent aux émigrés de langue allemande, mais sont ouvertes à toutes les nationalités. Weitling continue à revendiquer l'égalité complète de l'homme et de la femme, se prononce pour la reconnaissance des droits des Indiens et contre l'esclavage des Noirs. Dans un pays nouveau, en continuelle mutation, il fait preuve de remarquables qualités d'adaptation. Sa

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

conception de l'organisation, politique et économique, se fonde sur ces conditions changeantes. D'un socialisme introduit par le pouvoir étatique, il passe à l'idée d'une société nouvelle constituée à partir d'unités de production formées par les syndicats de travailleurs. Toute cette partie de l'ouvrage, qui se fonde sur des études relativement récentes, renouvelle entièrement nos connaissances.

Mais en 1855 les associations s'étiolent, sous l'effet de la crise économique, le journal doit suspendre sa parution et Weitling, épuisé, se fait libérer de ses fonctions. Il s'est marié, en 1854, et sera bientôt père de cinq enfants, ce qui l'oblige à gagner la vie de sa famille. Sans perdre de vue les questions politiques et sociales, il consacre alors ses soirées à l'élaboration d'une explication générale du système de l'univers, fondée sur l'atome et ses effets électro-magnétiques. Il enverra plusieurs mémoires sur le sujet à divers savants et institutions scientifiques. L'un des seuls à lui répondre lui fit justement observer que ses spéculations ne reposaient sur aucune expérience permettant de confirmer ses hypothèses. Cette activité insolite lui vaudra le dénigrement de beaucoup d'historiens. Contrairement à eux mais comme le théologien E. Barnikol qui avait publié deux de ces mémoires en 1931, l'auteure prend la démarche de Weitling au sérieux et montre comment il cherche par ce moyen à fonder sa théorie sociale matérialiste en l'intégrant à une explication universelle du monde. Son esprit inventif ne se bornait pas à ces spéculations. Dans des domaines plus terre à terre, il déposa plusieurs brevets pour des innovations techniques, dont l'un pour une machine à coudre les boutonnières; il sera exploité par la firme Singer, laquelle ne versera que des droits dérisoires à la famille de l'inventeur. Malgré la discrétion de Weitling pour tout ce qui touche à son existence personnelle, on parvient à se faire une idée assez précise de sa vie familiale et de ses occupations professionnelles. Ses dernières années furent assombries par des problèmes de santé; il souffrait probablement du diabète, une maladie dont le diagnostic et le traitement ne seront établis que bien plus tard. Sa mort, le 25 janvier 1871, sera relevée par la presse socialiste européenne. Ainsi, à Genève, J. Ph. Becker, dans son *Vorbote*, reproduisit l'appel à une souscription en faveur de la famille du défunt, ajoutant que Weitling comptait certainement d'anciens amis et camarades de lutte en Suisse.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Die Schweiz und das Problem der Enteignung der Schwarzenberger Primogenitur in der Tschechoslowakei nach dem Zweiten Weltkrieg[1]

Václav Horčička

Die Schweiz und die Böhmischen Länder sind schon seit Menschengedenken durch eine Reihe geistiger, politischer und Handelsverbindungen miteinander verbunden. Eine ganz spezifische, besonders bedeutsame Verbindung zwischen beiden Ländern stellt das Haus Schwarzenberg dar. Diese in der Vergangenheit reichste, in den Böhmischen Ländern ansässige Adelsfamilie verfügt nämlich seit Ende des 17. Jahrhunderts über die Schweizer Staatsbürgerschaft. Genauer gesagt, die Schwarzenberg erbten den Anspruch auf das Bürgerrecht im Kanton Zürich dank Fürstin Maria Anna zu Schwarzenberg, geborene Gräfin von (zu) Sulz und Landgräfin im Klettgau (Kleggau).[2] Das Bürgerrecht halten die Schwarzenbergs ununterbrochen bis in die Gegenwart.

Dies gilt für alle Angehörigen des Geschlechts, das sich im Jahre 1802 in zwei Familienzweige teilte. Die Primogenitur, das heisst die Linie Frauenberg-Krumau, hatte dabei etwa 90% des Eigentums der Dynastie in den Böhmischen Ländern inne, während die Sekundogenitur, das heisst die Linie Orlik, die restlichen 10% besass. Das Familieneigentum war so riesig, dass auch die Sekundogenitur zu den grössten Grundbesitzern im Böhmischen Königreich zählte. Im Jahre 1919 gehörten ihr über 23 000 ha landwirtschaftlichen Bodens[3], der Primogenitur jedoch über 176 000 ha.[4]

Dank ihres Dienstes dem Habsburger Kaiser gegenüber sowie einer geschickten Heiratspolitik baute die Familie eine riesige Domäne mit Kern in Böhmen auf, vergass allerdings auch ihre Bindung an Zürich nicht. Obwohl sie 1806 infolge

1 Diese Studie entstand mit Unterstützung der Grantagentur der Tschechischen Republik (GACR), Projekt Nr. P410/12/1141.

2 Schweizerisches Bundesarchiv Bern (weiterhin nur: BAR), Bestand E 2200.53-05, Akzession 1977/145, Behältnis 15; Neue Zürcher Zeitung vom 13. August 1950. Der letzte männliche Nachkomme des Geschlechts der Grafen von Sulz starb 1687.

3 Staatliches Gebietsarchiv in Třeboň, (weiterhin nur SOA Třeboň) Zweigstelle Třeboň, Fond des Zentralbüros Schwarzenberg, Kt. 629 Staatliches Grundstücksamt, Sitzungsprotokoll, 22.8.1928.

4 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond Zwangsverwaltung des Schw. Eigentums (weiterhin nur: Zwangsverwaltung), Kt.1, Bodenreform auf dem Fürst Schwarzenberg'schen Besitz, zusammengestellt 1940.

Václav Horčička, Institute of World History, Faculty of Arts, Charles University in Prague, vhorcicka@volny.cz

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

der Mediatisierung die Souveränität über das Klettgau verloren und 1812 ihr Eigentum in dieser Landgrafschaft an das Herzogtum Baden verkauft hatte, äusserte Fürst Josef II. den Wunsch, das Bürgerrecht zu behalten, was der Zürcher Stadtrat akzeptierte.[5] Als das Habsburgerreich 1918 zerfiel, erhielt dieses Recht eine neue Bedeutung.

Forschungsstand und Fragestellung

Bevor wir mit der Verfolgung der Beziehungen zwischen den Schwarzenberg und der Schweizer Eidgenossenschaft fortfahren, ist es notwendig, die Informationsquellen sowie die Forschungsfragen, auf denen die vorliegenden Ausführungen beruhen, in Augenschein zu nehmen.

Die Beziehung der Schwarzenberger Primogenitur und der Schweizer Eidgenossenschaft nach dem Ersten und insbesondere nach dem Zweiten Weltkrieg sind in der Fachliteratur bis heute noch nicht kontinuierlich erforscht. Dennoch ist es möglich, einige allgemeinere Ausführungen synthetischeren Charakters zu nutzen. Dem Thema dieser Studie kommt die Monografie von Christoph Späti, *Die Schweiz und die Tschechoslowakei 1945–1953,* am nächsten.[6] Allerdings erwähnt der Autor das Problem der Konfiszierung des Schwarzenberger Besitzes nur am Rande. Er befasst sich eher allgemein mit der Frage der gegenseitigen Beziehungen beider Staaten. Etwas ausführlicher beschäftigte sich Daniel C. Schmid in seiner veröffentlichten Dissertation *Dreiecksgeschichten* mit den Beziehungen der fürstlichen Dynastie und der Schweiz.[7] Er führt unter anderem interessante Informationen über die Kontakte des Schweizer Generalkonsulats in Prag mit dem böhmischen Adel während des Zweiten Weltkrieges an. Den Schwarzenberg widmete der Autor sogar ein kurzes Kapitel, in dem er über die Konfiskationen des Besitzes der Primogenitur durch die Gestapo 1940 schreibt. Mit dem Zeitraum der Befreiung der Tschechoslowakei im Mai 1945 befasst sich Schmid nicht. Sein Beitrag zur Problematik der Konfiszierung des Eigentums der Schwarzenberg nach 1945 ist also nur indirekt. Der Autor belegt jedoch, dass die nazistischen Sicherheitsorgane das Oberhaupt der Primogenitur, Fürst Adolph Schwarzenberg, als dem «Dritten Reich» und dem Nazismus gegenüber feindselig eingestellt betrachteten.

Ähnlich begrenzte Informationen zum Thema dieser Studie gibt die ansonsten sehr gelungene Arbeit des kanadischen Historikers Eagle Glassheim, die im englischen Original unter dem Titel *Noble Nationalists* veröffentlicht wurde.[8] Der Autor konzentriert sich besonders auf die gesellschaftliche und wirtschaftliche Strategie der in den böhmischen Ländern ansässigen Aristokratie zwischen den

5 Siehe Anmerkung 2.

6 Christoph Späti, Die Schweiz und die Tschechoslowakei 1945—1953. Wirtschaftliche, politische und kulturelle Beziehungen im Polarisationsfeld des Ost-West-Konflikts, Zürich 2000.

7 Daniel C. Schmid, Dreieckgeschichten. Die Schweizer Diplomatie, das «Dritte Reich» und die böhmischen Länder, Zürich 2004.

8 Eagle Glassheim, Noble Nationalists. The Transformation of the Bohemian Aristocracy, Cambridge, Mass., 2005. Ich zitiere die tschechische Version, die unter dem Titel erschien: Urození nacionalisté. Česká šlechta a národnostní otázka v 1. pol. 20. století, (Hochwohlgeborene Nationalisten. Der Böhmische Adel und die Frage der Nationalitäten in der 1. Hälfte des 20. Jh.) Prag 2012, S. 219, 232.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

beiden Weltkriegen. Mit der Rolle der Schweiz im Streit um das Schicksal des Besitzes der Primogenitur nach dem Zweiten Weltkrieg befasst sich der Autor nicht. Übrigens ging er ausschliesslich von Quellenmaterial tschechischer (tschechoslowakischer) und in sehr geringem Masse britischer Herkunft aus. Ähnlich sieht es bei der Arbeit des Krumauer Archivars Jiří Záloha aus, der sich unter den tschechischen Historikern am ausführlichsten mit der Geschichte der Frauenberger Schwarzenberg im 20. Jahrhundert beschäftigt. Dabei verwendete er ausschliesslich Dokumente aus seinem Heimatarchiv, die internationale Ebene des Streits um den Schwarzenberger Besitz berührte er nur am Rande.[9]

Aus dem oben Genannten geht hervor, dass es im Fall der vorliegenden Studie notwendig war, sich vorwiegend auf unveröffentlichtes schweizerisches und tschechisches Quellenmaterial zu stützen. An erster Stelle ist hier das Schweizerische Bundesarchiv Bern zu nennen, in dem der Autor besonders Materialien des Eidgenössischen Politischen Departement (EPD) nutzte. Diese ermöglichte, den Verlauf der Verhandlungen der Schweizer Behörden mit dem Oberhaupt der Primogenitur, Fürst Adolph, und mit dem tschechoslowakischen Aussenministerium detailliert zu verfolgen, ebenso die Diskussion über die Problematik der Schwarzenberg innerhalb des Schweizer diplomatischen Apparats. In tschechischen Archiven befindet sich Schlüsselmaterial zum Thema dieses Artikels insbesondere im Archiv des Aussenministeriums (AMZV). Weiterhin verwendete der Autor Materialien aus dem Fond des Archivs der Sicherheitsorgane, wenn auch nur marginal und hauptsächlich zur Verdeutlichung der Zustände in der Tschechoslowakei der unmittelbaren Nachkriegszeit. Materialien aus weiteren tschechischen Archiven haben Bedeutung hauptsächlich unter innenpolitischem Aspekt, mit der aussenpolitischen Seite des Streits, das heisst der Diskussion mit der Schweiz über die Rechtmässigkeit der Konfiskation, befassen sie sich nur unwesentlich. Diese Studie stützt sich in dieser Linie besonders auf die Fonds des Staatlichen Gebietsarchivs in Třeboň, Abteilung Böhmisch Krumau, die über eine umfangreiche Dokumentation der Entwicklung des Falls Schwarzenberg nach 1945 verfügt.

Ziel dieses Artikels ist es, insbesondere der Fachöffentlichkeit einen bisher weitgehend unbekannten Aspekt der schweizerisch-tschechoslowakischen Beziehungen nach dem Zweiten Weltkrieg nahezubringen. Wie die Studie zeigen wird, handelte es sich nicht um ein Problem am Rande; im Gegenteil, im Hinblick auf den Umfang des konfiszierten Eigentums der Dynastie ging es um eine prinzipielle Angelegenheit, der im Komplex der gegenseitigen Beziehungen angemessene Aufmerksamkeit zu widmen ist. Besonders ist die Frage zu beantworten, warum es den Schwarzenberg mit Hilfe der Eidgenossenschaft nicht gelungen ist, die Konfiskation des Eigentums im Jahre 1947 infolge der vom tschechoslowakischen Parlament angenommenen sogenannten *lex Schwarzenberg* zu verhindern. Weiterhin muss geklärt werden, warum es im Rahmen der tschechoslowakisch-schweizerischen Kompensationsvereinbarung vom Dezember 1949 zu keinerlei Entschädigung der Schwarzenberger Primogenitur gekommen ist.[10] In diesem

9 Aus einigen Arbeiten wähle ich Jiří Záloha: Die Beschlagnahme des Besitzes der Frauenberger Linie der Schwarzenberg durch die Gestapo im Jahr 1940, Murau 1997.

10 Abkommen zwischen der Schweizerischen Eidgenossenschaft und der Tschechoslowakischen Republik betreffend der Entschädigung der schweizerischen Interessen in der Tschechoslowakei. Abgeschlossen am 22. Dezember 1949. Vollext, einschliesslich Bot-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Kontext ist die Frage zu beantworten, wie die Schweizer Diplomatie die Stellung der Adelsfamilie unter dem Aspekt des internationalen Rechts betrachtete, aber auch im Hinblick auf ihre hauptsächlich wirtschaftlichen Interessen auf dem Territorium der Tschechoslowakei. Gleichzeitig bemüht sich der Autor, eine Antwort auf die Frage zu finden, wie die Beziehung der Schwarzenberg zur Schweiz in Wirklichkeit waren und ob ihr Bekenntnis zur Schweizer Staatsbürgerschaft nicht eher instrumentellen Charakter hatte.

Die Bodenreform in der Zwischenkriegszeit in der Tschechoslowakei

Zum Verständnis der Situation der Schwarzenberger Primogenitur nach dem Zweiten Weltkrieg ist es nötig, kurz in die Zwischenkriegszeit zurückzuschauen. Der Grossteil des Besitzes der Primogenitur befand sich nämlich auf dem Staatsgebiet der Tschechoslowakei, die entschlossen war, auf den (überwiegend) adeligen Grossgütern eine Bodenreform durchzuführen.[11] Es ist nicht Gegenstand dieses Artikels, die Durchführung dieser Reform auf dem Besitz der Schwarzenberger Primogenitur bis ins Detail zu verfolgen. Notwendig ist es jedoch, sich zumindest in groben Zügen und besonders im Hinblick auf die Rolle der Schweizerischen Eidgenossenschaft damit bekannt zu machen.

Das Staatliche Bodenamt, das die Bodenreform in der Tschechoslowakei praktisch durchführte, begann seine Arbeit auf dem Schwarzenberger Besitz bereits im Jahre 1922, die Reform war allerdings erst 1937 zu Ende. Dabei übernahm der Staat 84 000 ha Land.[12] Weitere 12 500 ha wurden direkt an vom Staat bestimmte Erwerber im so genannten verkürzten Zuteilungsverfahren verkauft. Durch Grundübergabe an langjährige Pächter verloren die Frauenberger Schwarzenberg 19 000 ha Land. Von den ursprünglich zwölf Grossgütern blieben ihnen vier. Nahezu das gesamte verbliebene Land einer Grösse von etwa 60 000 ha befand sich in Südböhmen, die Besitztümer in Nordwestböhmen waren im Prinzip verloren.[13] Daneben verblieben der Familie natürlich noch das Grossgut in Murau in der Steiermark mit einer Grösse von 24 500 ha und der Hof Schwarzenberg in Deutschland, dessen Grösse 2 500 ha betrug.[14]

schaft des Bundesrates an die Bundesversammlung, die den Inhalt der Verträg begründet und erklärt, elektronisch auf http://www.amtsdruckschriften.bar.admin.ch/viewOrigDoc.do?id=10036938 (8.7.2015).

11 Die Bodenreform wurde im Januar 1919 mit dem Gesetz Nr. 32/1918 Samml. über die Beschlagnahme von Grossgrundbesitz eingeleitet. Im April folgte dann das so genannte Beschlagnahmegesetz Nr. 215/1919 Samml., an das im Januar 1920 das so genannte Zuteilungsgesetz Nr. 81/1920 Samml. anknüpfte. Die letzte im Zusammenhang mit der Bodenreform in Kraft getretene wichtige Rechtsnorm war Gesetz Nr. 329/1920 Samml. vom April 1920, auch Entschädigungsgesetz genannt. Das Beschlagnahmegesetz richtete zwecks Durchführung der Bodenreform das so genannte Staatliche Bodenamt ein, das bis 1935 bestand. Die Reform wurde jedoch bis zum vorläufigen Ende der Tschechoslowakei 1939 nicht vollständig beendet.

12 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond Zwangsverwaltung, Kt.1, Bodenreform auf dem Fürst Schwarzenberg'schen Besitz. Vom Bodenamte übernommen, 10.12.1940. Der Staat erkannte einen Schadensersatz von 135 Millionen Kronen für das enteignete Eigentum zu.

13 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond Zwangsverwaltung, Kt.1, Bodenreform auf dem Fürst Schwarzenberg'schen Besitz. Flächenausmasse, 10.12.1940.

14 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond Zentralverwaltung des Schwarzenberg'schen Eigentums 1903–1950, Kt.7, Übersicht über den Stand des fürstl. Schwarzenberg'schen Grundbesitzes zum 31. XII. 1939.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Seine Schweizer Bürgerschaft wollte Fürst Johann II. (1860–1938) im Streit mit dem tschechoslowakischen Staat über die Durchführung der Bodenreform nutzen. Als ausländischer Staatsangehöriger forderte er für sich eine bessere Behandlung, das heisst hauptsächlich eine vollständige Entschädigung für die enteigneten Güter.[15] Die Schweizer Diplomaten jedoch hielten seine Argumentation mit der Schweizer Bürgerschaft für berechnend. Die Schweizer Gesandtschaft in der Tschechoslowakei betrachtete den Fürsten als «fremd gewordenen Schweizerbürger» und wollte ohne ausdrückliche Instruktion aus Bern nicht zu seinen Gunsten intervenieren. Dem Sohn des Fürsten, Erbprinz Adolph (1890–1950) wurde mitgeteilt, eine solche Intervention sei mit einer Reihe juristischer und politischer «Schwierigkeiten» verbunden.[16] Im März 1928 wiederholte Chargé d'affaires Karl Bruggmann seine Bedenken über die Angemessenheit einer Intervention sowohl gegenüber Adolph als auch seinem Vorgesetzten in Bern. Er war der Meinung, der Versuch einer Argumentation mit der Schweizer Bürgerschaft sei zum Scheitern verurteilt (eine «aussichtslose Demarche»), denn es sei nicht sicher, dass die tschechoslowakischen Behörden bereit wären, den Fürsten als Ausländer zu betrachten. Sogar in dem Fall, dass es so wäre, war er der Ansicht, Ausländern komme keine bessere Behandlung zu als den einheimischen Bürgern.[17] Hierbei zeigt sich, dass sich die Schweizer Diplomatie bereits in der Zwischenkriegszeit der Kompliziertheit des Falles der Schwarzenbergs unter dem Aspekt des internationalen Rechts voll bewusst war, insbesondere im Hinblick auf die doppelte Staatsangehörigkeit der führenden Vertreter der Dynastie.

Nach dem erfolglosen Versuch, die Schweiz zu einer Intervention zu ihren Gunsten zu bewegen, gerieten die Schwarzenberg für eine relativ lange Zeit aus dem Blickfeld der Schweizer Diplomatie. Die Problematik einer doppelten und während des Krieges sogar dreifachen Bürgerschaft der Schwarzenbergs beeinflusste, wie hier noch aufgezeigt wird, das Verhältnis zwischen Bern und den Schwarzenbergs auch in der Zukunft erheblich.[18] Die Schweiz nahm dabei die Haager *Convention on Certain Questions Relating to the Conflict of Nationality Law* vom 13. April 1930 in Betracht, in deren Artikel 4 es heisst: «A State may not afford diplomatic protection to one of its national against a State whose nationality such person also possesses.»[19]

15 Die Entschädigung wurde laut Entschädigungsgesetz von 1920 nach den Bodenpreisen aus den Jahren 1913–1915 berechnet, die im Prinzip niedriger als nach dem Ersten Weltkrieg waren.

16 Bestand E 2001C, Akzession 1000/1531, Behältnis 98, Schweizer Gesandtschaft in der Tschechoslowakei. an das EPD, 5. 12. 1927, Nr. fehlt. Die Gesandtschaft wurde in Prag 127 errichtet, bis 1936 wurde sie vom Gesandten in Polen geleitet. In Prag wirkte zuerst als Chargé d'Affaires und später als Ministerresident Karl Bruggmann, der im Dezember 1936, nachdem die Prager Gesandtschaft selbstständig wurde, Gesandter in der Tschechoslowakei wurde. Diplomatic Documents of Switzerland 1945–1972, elektronisch unter http://db.dodis.ch/organization/214 (22.11.2015).

17 BAR, Bestand E 2001C, Akzession 1000/1531, Behältnis 98, Bruggmann EPD, 14.3.1928, No. 8-aIII-a/W./964.

18 Bundesarchiv Berlin (Barch), fond Reichskanzlei R 43 II, Mikrofiche 1270, Heydrich an Frick, 3.10.1940, Nr. IV A 3 a – 03527/39 g-. Fürst Adolph Schwarzenberg verfügte den deutschen Behörden zufolge über die Reichsdeutsche, Protektorats- und Schweizer Bürgerschaft.

19 BAR, Bestand E 2001-07, Akzession 1970/350, Behältnis 9, Schweizer Gesandtschaft Prag an das Amt des staatlichen Bevollmächtigten beim tschechosl. Finanzministerium,

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Im Verlaufe des Zweiten Weltkrieges waren die Kontakte zwischen den Frauenberger Schwarzenbergs und der Schweizer Diplomatie überraschenderweise wenig zahlreich. Erhalten gebliebene Akten deutscher und schweizerischer Herkunft enthalten keinen Hinweis darauf, dass die Eidgenossenschaft beispielsweise gegen die Konfiszierung des Eigentums der Primogenitur durch die Nazis protestiert hätte, die auf Beschluss der Gestapo im Sommer 1940 in Linz eingeleitet wurde.[20] Reinhard Heydrich, Chef der Sicherheitspolizei und des Sicherheitsdienstes, fasste die Gründe für die Konfiszierung in einem Brief an den Reichsinnenminister Wilhelm Frick zusammen. Auch nach der Errichtung des Protektorats Böhmen und Mähren sei zu bemerken, dass Fürst Adolph «absolut tschechenfreundlich eingestellt geblieben ist».[21]

Der Beschluss zur Konfiszierung war in Anbetracht des oben Genannten nicht verwunderlich. Der Fürst war in seinem Auftreten seinen deutsch- und tschechischsprachigen Angestellten gegenüber um Ausgewogenheit bemüht. Die Loyalität seiner tschechischen Angestellten überdauerte den Krieg, eine Reihe verteidigte den Fürsten auch nach 1945. Sogar der links dominierte, nach der Befreiung für das gesamte Eigentum der Primogenitur zuständige sogenannte Betriebs- (Gewerkschafts-)rat erkannte an, der Fürst sei «ein Nazigegner» gewesen und habe Anspruch auf sein von den Besetzern konfisziertes Eigentum.[22] Adolph war gemeinsam mit seiner Frau Hilda, geborene von Luxemburg (1897–1979), bereits im Herbst 1939 nach Italien gegangen, wo der Fürst eine Villa in Bordighera bei Genua besass. Es ist bekannt, dass er sich hin und wieder auch in der Schweiz aufhielt, von wo aus er beispielsweise im September 1940 gegen die Konfiskation seines Familienbesitzes protestierte.[23]

Insgesamt genommen hatte der Fürst in der Schweiz nur wenige Verbindungen. Er hatte im Land keinen Militärdienst geleistet, stattdessen hatte er die entsprechende Wehrpflichtersatzabgabe (Militärpflichtersatz) gezahlt.[24] Die Information, die Schwarzenbergs seien Einwohner Zürichs, war nach dem Zweiten Weltkrieg auch für die dortigen Mitbürger neu. Die Neue Zürcher Zeitung publizierte deshalb anlässlich der Übergabe eines Teils des Wiener Stammpalastes an die dortige Schweizer Gesandtschaft einen umfangreichen Artikel.[25] In der Schweiz besass Fürst Adolph weder Immobilien noch war er unternehmerisch tätig. Bei seinen Aufenthalten während des Krieges und danach wohnte er hier in diversen Luxushotels.[26] Die Tatsache, dass der Fürst in der Schweiz nicht

14.5.1954, No. 74-6-222/8-1-1/Fy/mz. Text der Konvention elektronisch: http://www.refworld.org/docid/3ae6b3b00.html#_ftn14 (22.11.2015).

20 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond Zentralverwaltung des Schwarzenberg'schen Eigentums 1903–1950, Kt.35, Geheime Staatspolizei, Staatspolizeistelle Linz, Verfügung, 17. 8. 1940, No. B. Nr. – II 1174/39 -.

21 Bundesarchiv Berlin (Barch), Fond Reichskanzlei R 43 II, Mikrofiche 1270, Heydrich an Frick, 3.10.1940, No. IV A 3 a – 03527/39 g-.

22 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond des Vorstands des Schwarzenberger Eigentums, Kt. 1, An alle Betriebssräte, 18.9.1945.

23 Barch, Fond Reichskanzlei R 43 II, Microfiche 1270, Adolph Schwarzenberg an Himmler, 2.9.1940.

24 BAR, Bestand E 2200.53-04, Akzession 1000/1768, Behältnis 17, Schweizerisches Generalkonsulat Prag an das Schweizerische Generalkonsulat Wien, 3. 10. 1939, No. G-1-/MW.

25 BAR, Bestand E 2200-53-05, Akzession 1977/145, Behältnis 15, Neue Zürcher Zeitung, Das Zürcher Bürgerrecht der Fürsten von Schwarzenberg, 13.8.1950, S. 17.

26 Zum Beispiel im Hotel *Baur au Lac* in Zürich.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

wirtschaftlich aktiv war, ist besonders überraschend vor dem Hintergrund, dass er vor dem Krieg über mobilen und immobilen Besitz nicht nur in der Tschechoslowakei, sondern auch in Österreich, Deutschland, Italien, Kenia, Ägypten, Südafrika und Kanada verfügte.[27] Selbst der Krieg zwang ihn nicht dazu, in der Schweiz dauerhaft zu bleiben. Anfang 1941 reiste er über Grossbritannien in die USA, wo er bis zum Kriegsende blieb.[28]

Die Rolle der Schweiz im Eigentumsstreit zwischen der Tschechoslowakei und den Schwarzenberg nach 1945

Nach dem Zweiten Weltkrieg gingen die Probleme weiter. Der Besitz hatte zwar die Okkupation und die Befreiung ohne grössere Schäden überstanden, viel bedeutsamer waren jedoch die Bedrohungen politischen Charakters.[29] Es ist nicht Ziel dieses Artikels, diese detailliert zu beschreiben. Zum Verständnis der tschechoslowakischen Situation und der Position der Eigentümer grossen Land- und Industriebesitzes nach dem Zweiten Weltkrieg muss jedoch angeführt werden, dass das so genannte Košicer Programm, mit dem im Mai 1945 die von den Kommunisten dominierte Regierung nach Prag kam, unter anderem die Verhängung der sogenannten Nationalverwaltung und anschliessende Konfiszierung des Eigentums der tschechoslowakischen «Deutschen Ungarn, Verräter und Kollaborateure» vorsah.[30] Die Voraussetzungen für die Verhängung der Nationalverwaltung konkretisierte das Dekret des Präsidenten der Republik Nr. 5 vom 19. Mai 1945. Das Eigentum verblieb formal im Besitz der bisherigen Eigentümer, praktisch wurde es jedoch schon von einem von den staatlichen Organen eingesetzten Nationalverwalter geleitet. Neben dem oben genannten Kreis von Eigentümern wurde durch § 3 des Dekrets die Nationalverwaltung auch dort verhängt, wo dies die laufende Produktion und das Wirtschaftsleben erfordern, insbesondere über verlassene Werke, Unternehmungen und Vermögensmassen, oder solche, die sich in Besitz, Verwaltung, Miete oder Pacht staatlich unzuverlässiger Personen befinden.[31] Somit war es auch auf das Eigentum von Personen tschechischer Nationalität, auf Juden, Ausländer aus neutralen und verbündeten Staaten und Andere

27 Barch, Fond Reichskanzlei R 43 II, Microfiche 1270, Aktennotiz (fürstlicher Rechtsanwalt Dr. Wilhelm Frick), 3.9.1940.

28 Jiří Záloha, Die Beschlagnahme des Besitzes der Frauenberger Linie der Schwarzenberg durch die Gestapo im Jahr 1940, Murau 1997, S. 438. In die USA reiste Adolph gemeinsam mit seiner Frau am 17.4.1941

29 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond des Vorstandes des Schwarzenberger Eigentums, Kt. 1, Nachricht ohne Datum (1947, Nr. zu Kennnummer IV 1-62/4-19 Barch, Fond Reichskanzlei R 43 II, Microfiche 1270, Tschechische Presseauszüge (Nr. 138), 3.7.1941. Laut diesem Dokument waren die durch die Zwangsverwaltung während der Okkupation entstandenen Schäden sowie diejenigen, die während der Befreiung durch die amerikanische und die sowjetische Rote Armee zugefügt worden, fast gleich hoch. Es handelte sich dabei um ca. 3,25 Millionen CSK, das heisst laut offiziellem Kurs knapp 300 000 CHF.

30 Der Text des Kosicer Regierungsprogramms ist auf Deutsch verfügbar z.B. unter http://ungarisches-institut.de/dokumente/pdf/19450405-2.pdf (22.11.2015).

31 Das Dekret des Präsidenten der Republik vom 19. Mai 1945 über die Ungültigkeit einiger eigentumsrechtlicher Bestimmungen aus der Zeit der Unfreiheit und die Nationalverwaltung der Eigentumswerte von Deutschen, Ungarn, Verrätern und Kollaborateuren und einiger Organisationen und Institute Nr. 5, Sammlung der Gesetze und Verordnungen des tschechoslowakischen Staates, Teil 4, 23.5.1945. Deutscher Text des

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

anwendbar. Dies betraf auch die Frauenberger Linie der Schwarzenbergs. Schon am 8. Mai 1945 wurden vom Nationalausschuss (d.h. dem Gemeindeamt) in Budweis auf den Schwarzenberg'schen Familienbesitz die so genannte Nationalverwaltung verhängt, «solange der Eigentümer nicht zurückkehrt oder von den tschechoslowakischen Behörden nichts anderes bestimmt wird.»[32] Zur Rücknahme der Nationalverwaltung verhalf ihm auch nicht das ausgezeichnete Zeugnis, das dem Fürsten über seine Aktivitäten während des Krieges vom tschechoslowakischen Aussenminister Jan Masaryk ausgestellt worden war. Dieser bezeugte, Adolph sei entschiedener Gegner des Faschismus gewesen, aus nationaler Sicht sei ihm nichts vorzuwerfen und er habe den Widerstand unterstützt.[33] Das Tschechoslowakische Generalkonsulat in New York bestätigte daraufhin, er habe in den USA «scharf gegen das nazistische Deutschland geredet und sei dagegen aufgetreten», auch in den Jahren 1941 und 1942, als die Kriegssituation kompliziert war und «viele aus Vorsicht lieber schwiegen».[34] Es ist interessant, dass Adolph Schwarzenberg nicht sofort nach dem Krieg versucht hat, die Schweiz in die Angelegenheit einzubeziehen, obwohl im Sommer 1945 aus Verhandlungen seines Anwalts Dr. František Bukovský mit dem tschechoslowakischen Landwirtschaftsministerium hervorging, Bern habe bereits zugunsten Fürst Franz Josefs II. von Liechtenstein interveniert, dessen Eigentum in der Tschechoslowakei konfisziert worden war.[35]

Die Dimension des Besitzes, der unter Nationalverwaltung kam, war riesig. Es handelte sich um 55 000 ha Land, davon waren 46 000 ha Wald, 7000 ha Feld und 2000 ha Teiche.[36] Ausserdem besass die Familie eine Reihe Industriebetriebe, hauptsächlich Brauereien, Ziegeleien und Sägewerke, weiter verschiedene Immobilien, unter anderem Schlösser mit Zubehör, zwei Paläste und acht Mietshäuser in Prag. Den Gesamtwert dieses Vermögens schätzten die tschechoslowakischen Behörden Adolph gegenüber nach dem Krieg auf 406 Millionen Schweizer Franken. Allein das Schloss in Böhmisch Krumau mit der gesamten Einrichtung, der Bibliothek und der Münzsammlung wurde auf 11,5 Millionen Franken geschätzt.[37]

Dekrets: http://www.1000dokumente.de/index.html?c=dokument_de&dokument=0095_ben&object=translation&st=&l=de (9.7.2015).

32 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond Zentralverwaltung des Schwarzenberg'schen Eigentums 1903–1950, Kt.45, 8.5.1945, Dieser Entscheid wurde am 23.6.1945 vom Landesnationalausschuss (ZNV) Prag durch Bescheid Nr. Č III 1a-932-1945 bestätigt. Ebenda.

33 Jan Masaryk an Franz Schwarzenberg, 8. 10. 1945, BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217 Behältnis 173.

34 SOA Třeboň, Zweigstelle Třeboň, Fond Bezirksnationalausschuss in Ceske Budejovice, Kt. 216, Tschechoslowakisches Generalkonsulat New York an das tschechoslowakische Aussenministerium 15.4.1946, Nr. 5.652.

35 SOA Třeboň, Zweigstelle Český Krumlov, Fond Zentralverwaltung des Schwarzenberg'schen Eigentums 1903–1950, Kt.45, Protokoll, 30.8.1945, Nr. fehlt, Zur Konfiskation des Eigentums der Liechtensteins in der Tschechoslowakei vgl. Vaclav Horcicka, Die Tschechoslowakei und die Enteignungen nach dem Zweiten Weltkrieg. Der Fall Liechtenstein, in: Zeitschrift für Geschichtswissenschaft 58/5 (2010), S. 413–431.

36 Nach der Bodenreform blieb der Primogenitur mehr als 60 000 ha, etwa 5000 ha musste Fürst Adolph im Rahmen der Verteilung des Erbes von Fürst Johann II. an seine Schwestern abtreten.

37 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Approximative Bewertung der Schwarzenberg'schen Besitzungen in Böhmen, ohne Datum, (um 1947).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Der Fürst wollte sein Eigentum nicht kampflos aufgeben und unternahm deshalb nach dem Krieg juristische Schritte zu dessen Rettung. Da es nicht möglich war, den Besitz des Fürsten aufgrund einer Kollaboration mit den Deutschen zu enteignen, auch nicht, diesen als Deutschen zu deklarieren und so die Dekrete des Präsidenten der Republik von 1945 anzuwenden, kam die tschechoslowakische Sozialdemokratische Partei zu dem Schluss, der einzige Weg, um dauerhaft an diesen Besitz heranzukommen, sei die Erlassung eines speziellen Gesetzes, der *lex Schwarzenberg,* durch die Nationalversammlung.[38] Ursprünglich vertrat die Partei die Ansicht, im Rahmen der Bodenreform müsse der gesamte landwirtschaftliche Grossgrundbesitz in der Tschechoslowakei enteignet werden, in der Koalition der Nationalen Front gab es jedoch mit der Durchsetzung dieses Standpunktes Probleme. Aus diesem Grund griff man zu dem oben genannten Vorschlag.

Als undurchführbar erschien den Sozialdemokraten auch der Vorschlag des Tschechoslowakischen Gesandten in Bern, Jaromír Kopecký, den Familienbesitz in eine Art Stiftung unter staatlicher Kontrolle zu überführen, in der jedoch Adolph ein bedeutendes Wort mitzureden hätte.[39] Monatlich 100 000 Kronen sollten ihm als Entgelt ausgezahlt werden. In dieser Stiftung sollten sich allerdings nur das Landwirtschafts- und Industrieeigentum, keineswegs Schlösser, Kunstgegenstände oder Barvermögen befinden. Das Land Böhmen sollte auch alle Verpflichtungen übernehmen, einschliesslich der Pensionsansprüche der Angestellten der Schwarzenbergs.[40] Da es nicht zur Einigung kam, brachte die Sozialdemokratie nun ihren Entwurf ins Spiel. Das Eigentum der Schwarzenbergs sollte demzufolge extra enteignet und auf das Land Böhmen zu einer von der Regierung zu bestimmenden Entschädigung übertragen werden.[41] Die Kommunisten waren jedoch mit dieser Entschädigung nicht einverstanden und ihr Landwirtschaftsminister Julius Ďuriš verkündete bereits im Februar 1947 öffentlich, aus dem Fall werde eine «nationale und Staatsfrage» gemacht.[42]

Die in der Presse angekündigte Vorbereitung des Gesetzes über das Schwarzenberg'sche Eigentum bewegte Fürst Adolph II. zu einer gewissen Ände-

38 Bedingung für die Anwendung der Dekrete (in Frage kam hauptsächlich das Dekret des Präsidenten der Republik vom 21. Juni 1945 über die Konfiskation und unverzügliche Aufteilung des landwirtschaftlichen Eigentums der Deutschen und Ungarn, wie auch der Verräter und Feinde des tschechischen und slowakischen Volkes Nr. 12/1945 Samml.) war der Nachweis der deutschen Nationalität des Fürsten. Der wurde zwar bei der Volkszählung 1930 als Deutscher gezählt, war persönlich jedoch nicht anwesend (auf einer Reise nach Ungarn), die Behörden waren sich demzufolge hinsichtlich seiner Nationalität nicht sicher. SOA Třeboň, Zweigstelle Třeboň, Fond Bezirksnationalausschuss in Ceske Budejovice, Manipulation aus den Jahren 1949 und 1950, Landwirtschaftsreferat, Kt. 216, Zentraler Nationalausschuss Prag an das tschechoslowakische Aussenministerium, 10.1.1946, Nr. Čj. Zzk 322/2 -45-IIIPk.

39 Jaromír Kopecký, Paměti diplomata (Erinnerungen eines Diplomaten), Praha 2004, S. 405.

40 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Fürst Schwarzenberg'sche Administration, 16. 7. 1947, Nr. fehlt.

41 Lex Schwarzenberg, Wichtiger Vorschlag der tschechoslowakischen Sozialdemokratie, *Právo lidu*, 23.2.1947.

42 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Kundgebung des Landwirtschaftsministers in Mähren (Valašské Meziříčí), 22.2.1947.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

rung in der bisherigen Verteidigung seines Besitzes. Da dieses Gesetz das definitive Ende seiner Bemühungen auf innerstaatlicher Ebene bedeuten könnte, versuchte er, den Fall zu internationalisieren. Er berief sich auf die Tatsache, Schweizer Bürger zu sein und ersuchte erst in diesem Moment Bern um Hilfe.

Am Eidgenössischen Politischen Departement (EPD) herrschte nur wenig Freude über dieses Ersuchen. Die Schweiz führte selbst schon komplizierte Verhandlungen mit der Tschechoslowakei über Entschädigung für enteigneten Besitz ihrer Bürger. Ab Oktober 1946 begann die Tschechoslowakei endlich dazu bereit zu sein, sich mit Bern über eine Entschädigung der betreffenden natürlichen und juristischen Personen zu einigen. Wie Späti belegt, spielte dabei für Prag der stetig steigende Handelsaustausch mit der Schweiz eine wichtige Rolle, aber auch der wachsende Druck der USA auf Entschädigung der eigenen Interessen, der im nichtkommunistischen Teil der Prager Regierungskreise einen bedeutenden Eindruck hervorrief. Die Schweiz machte ihre Unterzeichnung des neuen Handelsvertrags mit der Tschechoslowakei an Zugeständnissen in der Sache der Entschädigung schweizerischer Interessen fest. Die anfangs hoffnungsvoll verlaufenden Gespräche erreichten jedoch im Frühjahr 1947 eine neue, schwierige Phase.[43] Weiterhin konnten sie vom eventuellen Schutz der Interessen der Frauenberger Schwarzenberg erschwert werden, wie es bereits beim Schutz des Eigentums des Fürsten von Liechtenstein zur Bedrohung kam. Die Eidgenossenschaft war zudem über die Schwarzenberger Sache nicht informiert, mit dem Wesentlichen des Eigentumsstreits wurde Bern erst im Dezember 1946 durch seinen Prager Gesandten bekanntgemacht.[44] Hinzu kam das Problem der Konfiskation des riesigen Besitzes der Liechtensteins, denen die Eidgenossenschaft im Hinblick auf die sehr engen Beziehungen zum Fürstentum Liechtenstein ihre Hilfe nicht versagen konnte.[45] Das Ersuchen der Schwarzenbergs kam also zum denkbar ungünstigsten Zeitpunkt.

Offiziell wurde das Gesuch dem EPD Mitte März 1947 vom Bevollmächtigten des Fürsten vorgetragen. Dieser betonte, Adolph II. sei Schweizer Bürger von Geburt an, was der Wahrheit entsprach. Er räumte jedoch ein, es gebe ein gewisses Problem durch die Tatsache, dass der Fürst auch tschechoslowakischer Staatsbürger ist, wobei die tschechoslowakischen Gesetze eine doppelte Staatsbürgerschaft überhaupt nicht erlaubten. Der Bevollmächtigte behauptete daher, der Fürst habe die tschechoslowakische Bürgerschaft nach dem Ersten Weltkrieg sozusagen automatisch erhalten, er habe nicht darum ersucht, sie aber auch nicht ausgeschlagen. Deutscher sei er niemals gewesen, «faktisch» sei man mit ihm in der ersten Republik wie mit einem Tschechen umgegangen.[46] Dies steht ganz im Einklang mit der Ansicht Eagle Glassheims, Adolph sei eines der wenigen «Zwit-

43 Späti, Die Schweiz und die Tschechoslowakei 1945—1953, S. 420ff.
44 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, EPD, Angelegenheit Schwarzenberg, ohne Datum, No. r.B.34.68.Tch.55.-; PM.
45 Vgl. Václav Horčička, Die Tschechoslowakei und die Enteignungen nach dem Zweiten Weltkrieg. Der Fall Liechtenstein, in: Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, 58. Jahrgang (2010), Bd. 5, s. 413–431.
46 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173 EPD, Notiz, 18.3.1947, No. r. B. 34.68.Tch.55 – LK.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

terwesen», also einer der Adligen, deren nationale Zugehörigkeit in der Zwischenkriegszeit doppeldeutig war.[47]

Gegenüber den durch einen Vermittler vorgebrachten Behauptungen Adolphs waren die Schweizer Behörden recht skeptisch. Ursprünglich vermuteten sie sogar, er könne auch deutscher Bürger sein.[48] Über die Schweizer Bürgerschaft des Fürsten bestanden jedoch keine Zweifel.[49] Bern war daher unter bestimmten Umständen bereit, zu seinen Gunsten einzugreifen. Bedingung war es jedoch, dass er die «formale» tschechoslowakische Bürgerschaft aufgab, mit der Begründung, sie sei von Anfang an ungültig gewesen, denn die tschechoslowakische Verfassung aus dem Jahre 1920 liess keine doppelte Bürgerschaft zu, und der Fürst war von Geburt an Schweizer. Gleichzeitig war das Schweizer Aussenministerium der Meinung, zur *lex Schwarzenberg* werde es gar nicht kommen und Prag werde mit dem Fürsten noch eine gemeinsame Sprache finden.[50]

Der Schweizer Gesandte in Prag, Alexandre Girardet, wollte seine ohnehin schon schwierige Situation wegen der Schwarzenberger Interessen nicht noch komplizierter machen. Er war bereit, hauptsächlich «echte» Schweizer zu schützen, keinesfalls den «formalen» Schweizer Schwarzenberg. Er ging sogar so weit, seine Vorgesetzten zu warnen, die Angelegenheit könnte von der linken Presse aufgegriffen werden, die gegen den Schutz eines Grossgrundbesitzers und lediglich formalen Bürger der Eidgenossenschaft protestieren würde.[51] In Wirklichkeit jedoch schenkte die Schweizer Presse dem Fall Schwarzenberg keine Aufmerksamkeit. Die Neue Zürcher Zeitung beispielsweise brachte im Zeitraum von 1945 bis 1949 keinen einzigen Artikel zu dieser Thematik.

Adolph Schwarzenberg befolgte den Rat des EPD und schickte bereits im April 1947 die Mitteilung an das tschechoslowakische Innenministerium, er sei von Geburt an Schweizer Bürger und könne aus diesem Grund kein Bürger der Tschechoslowakei sein.[52] Das Innenministerium nahm die Mitteilung von der Schweizer Bürgerschaft des Fürsten zur Kenntnis.[53] Damit machte es einen Fehler, denn es nahm Adolphs Behauptung, er sei kein tschechoslowakischer Bürger, stillschweigend hin. Die Schweizer Gesandtschaft in Prag zweifelte dennoch daran, die Behauptung von der nicht vorhandenen tschechoslowakischen Bürgerschaft sei dauerhaft aufrechtzuerhalten. Er hatte nämlich in der tschechoslowakischen Armee gedient und verfügte selbstverständlich über einen tschechoslowakischen Reisepass. Adolphs Anwalt, Dr. František Bukovský, folgerte jedoch,

47 Eagle Glassheim, Urození nacionalisté. Česká šlechta a národnostní otázka v 1. pol. 20. století, (Hochwohlgeborene Nationalisten, (Der Böhmische Adel und die Frage der Nationalitäten in der 1. Hälfte des 20. Jh.) Prag, 2012, S.219, 232.

48 Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173EPD, Notiz, 18. 3. 1947, No. r. B. 34.68.Tch.55 – LK.

49 Die Bestätigung für ihn und seine Frau Hilda, geb. von Luxemburg und Nassau, stellte der Zürcher Stadtrat am 7.3.1947 aus. BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, No. B.-R.-Nr. 5.

50 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173 EPD an Girardet (Schweizer Gesandter in Prag), 18. 3. 1947, No. r.B.34.68.Tch.55. – LK.

51 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173EPD, Aktennotiz, 8. 4. 1947, No. r.B.34.68.Tch.55.

52 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Adolph Schwarzenberg an das tschechoslowakische Innenministerium, 5.4.1947.

53 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, tschechoslowakisches Innenministerium an Bukovsky, 25.4.1947, No. A 4617-5/4-47-VI-/1.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

der Fürst habe in Österreich-Ungarn kein Heimatrecht gehabt, was zwar das österreichische Gesetz von 1863 ermöglichte (er hatte also die Bürgerschaft ohne Heimatrecht), nicht aber die tschechoslowakischen Gesetze. In Anbetracht dessen, dass Fürst Adolph II. und seine Eltern in Zürich Heimatrecht hatten, hätten sie dieses angeblich nicht auf legale Weise in einer tschechoslowakischen Gemeinde erlangen können. Damit war es also ausgeschlossen, dass ihnen die tschechoslowakische Bürgerschaft zuerkannt wurde.[54]

Im Zusammenhang mit den Verhandlungen über das Gesetz in der Verfassungsgebenden Nationalversammlung erhielt die Angelegenheit der Schwarzenberger Primogenitur Dringlichkeit. Im April 1947 berieten die juristische und die politische Sektion des EPD darüber. Besonders die politische Sektion betrachtete die Sache als eine unliebsame Komplikation in den bereits stattfindenden Verhandlungen über die Kompensierung der Schäden, die Schweizer Bürger nach dem Krieg in der Tschechoslowakei erlitten hatten. Ihr Chef, der Gesandte Alfred Zehnder, verkündete, das Schicksal des Eigentums dieser Schweizer interessiere das EPD mehr als die Zukunft der Schwarzenbergs. Er zweifelte an der Behauptung Dr. Bukovskýs, der Fürst sei *de jure* nie tschechoslowakischer Bürger gewesen. Zehnder zufolge gelte er als solcher und habe in dieser Eigenschaft auch in der Tschechoslowakei gelebt. Er war der Meinung, dass er sich «nur aus opportunistischen Gründen dazu entschlossen hat, sich nun auf sein Schweizerbürgerrecht zu berufen.»[55]

Die Gesandtschaft in Prag wurde daher angewiesen, lediglich zu verkünden, der Fürst habe um Schutz ersucht, und sie rief die tschechoslowakischen Behörden auf, in der Angelegenheit seiner Bürgerschaft einen Standpunkt einzunehmen.[56] Der Gesandte Girardet übergab dem Generalsekretär des Aussenministeriums, dem Gesandten Arnošt Heidrich, in dieser Angelegenheit ein besonderes Aide-mémoire.[57] Heidrich war über die Mitteilung von Adolphs Schweizer Bürgerschaft sehr überrascht und argumentierte, wohl keine andere Familie habe so viel zur tschechischen Geschichte beigetragen wie eben die Schwarzenbergs und es wäre schon sehr eigenartig, sie als Ausländer zu betrachten.[58]

Adolph Schwarzenberg verliess sich aber nicht nur auf die Hilfe der Schweizer Diplomatie, sondern er bemühte sich auch bei Präsident Beneš um Beistand. In einem Schreiben an diesen räumte er ein, Veränderungen in den Eigentumsverhältnissen seien nach dem Krieg unausweichbar. Aus eben diesem Grund schlage er die Überführung des Besitzes in eine Stiftung zur Unterstützung sozialer, Gesundheits- sowie kultureller Aktivitäten in Böhmen vor, wobei der Vorsitz des Verwaltungsrates gegen ein angemessenes Entgelt erblich dem Familienoberhaupt zukomme. Der Landesnationalausschuss in Prag forderte jedoch seiner Ansicht nach aus rein politischen Gründen weitere, nicht genauer beschriebene

54 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173 Bukovský an die Schweizer Gesandtschaft in Prag, 10.4.1947.
55 Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Zehnder, Notiz, 23.4.1947, No. r.B.34.68.Tch.55 – SP.
56 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, EPD an den Schweizer Gesandten in Prag, 28. 4. 1947, No. r. B.34.68.Tch.55 – SP
57 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Aide-mémoire, 30.4.1947, No. 74-6-4/G.-AR.
58 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Girardet an das EPD, 2.5.1947, No. 74-6-84/G. – AR.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Zugeständnisse ein, weshalb die Verhandlungen scheiterten. Der Gesandte Kopecký gab jedoch als Grund für das Scheitern der Verhandlungen die Bemühungen einer nicht genauer spezifizierten österreichischen Linie der Familie an, die die Zuerkennung eines Erbrechts an dem übrigen Besitz verlangte, womit die Vertreter des Landesnationalausschusses Prag nicht einverstanden waren, denn so würde der Besitz ja an Ausländer übergehen.[59]

Die Sozialdemokratische Partei brachte also ihren bereits erwähnten Gesetzesvorschlag ein, den die Kommunisten im Landwirtschaftausschuss gegenüber dem bisherigen Besitzer weiter zuspitzten. Adolph beschwerte sich bitter beim Präsidenten darüber, dass der Ausschuss versuche, die ursprüngliche Vorbedingung der Unteilbarkeit des Besitzes auszuhebeln. Zudem wurde die Höhe der Entschädigung nicht festgelegt, diese sollte später die Regierung bestimmen. Aus der Position eines Absolventen der Prager juristischen Fakultät zweifelte er die Konzeption eines Gesetzes, das gegen eine Person oder Familie gerichtet ist, als solche an. Ausserdem hatte sich diese Familie nicht nur während des Krieges nichts zuschulden kommen lassen, sondern besass sogar gewisse Verdienste um diesen Staat. Die vorgeschlagene Norm entsprach aus Adolphs Sicht nicht den Prinzipien der Demokratie und der Gleichheit vor dem Gesetz.[60]

Den Brief an Beneš übergab der Anwalt der Schwarzenbergs dem Aussenminister Jan Masaryk, der angeblich guten Willen zeigte. Allerdings machte sich Adolph keine Illusionen darüber, dass Masaryk oder Beneš gegen die vereinte Linke in Prag viel ausrichten könnten. Deshalb war er Girardet dankbar für seine Intervention bei Heidrich, und er legte in die Schweizer Diplomatie die letzte verbleibende Hoffnung auf eine positive Wende.[61] Ein Vorteil könnte sein, dass das tschechoslowakische Aussenministerium die Mitteilung des Anwaltes über die Schweizer Bürgerschaft seines Mandanten kommentarlos zur Kenntnis genommen hatte.[62]

Innerhalb des EPD wirkte der ehemalige Generalkonsul in Prag Albert Huber zu seinen Gunsten. Er betonte, Schwarzenberg sei kein typischer Profitjäger, dem erst in der allerhöchsten Not wieder eingefallen sei, dass er Schweizer Bürger ist. Er belegte dies damit, dass der Fürst seine Palais in Wien und Prag den dortigen Schweizer Gesandtschaften zu sehr günstigen Bedingungen vermietet hatte. Weiterhin bestätigte Huber, dass Adolph im Jahre 1939, als der Konsul nach Prag kam, über einen Schweizer Pass verfügte. Aus diesen Gründen setzte er sich dafür ein, dass die Eidgenossenschaft Schwarzenbergs Interessen entschieden vertreten solle.[63]

Einige Schweizer Diplomaten hielten einen Wechsel in der Haltung Prags für aussichtsreich. Ein einflussreiches Mitglied des EPD, Legationssekretär Felix Schnyder, war der Ansicht, die Tschechoslowakei würde nach einer Schweizer

59 Jaromír Kopecký, Paměti diplomata (Erinnerungen eines Diplomaten), Praha 2004, S. 405.
60 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 197/217, Behältnis 173, Adolph Schwarzenberg an Präsident Beneš, 3.5.1947.
61 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Adolph Schwarzenberg an das EPD, 11.5.1947.
62 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Bukovský an die Schweizer Gesandtschaft in Prag, 27.5.1947.
63 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Huber, Aktennotiz, 26.4.1947, No. L. R., Hubers Stellungnahme wurde dem Gesandten Zehnder übergeben.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Intervention ihre Konfiskationsabsichten betreffs des Eigentums der Schwarzenberg aufgeben.[64] Die Ereignisse in Prag Anfang Juli 1947 liessen jedoch diese Hoffnungen zu Staub zerfallen. Den Ausschüssen der Nationalversammlung, die damals den Gesetzesentwurf verhandelten, war sicher die Schweizer Bürgerschaft der Schwarzenbergs bekannt; dies hatte jedoch keinen Einfluss, und in allernächster Zeit sollte sogar das Plenum des Parlaments darüber debattieren. Zudem war Prag nicht gewillt, dem Fürsten ein Visum in seinen Schweizer Pass einzutragen. In einem Telefongespräch mit dem tschechoslowakischen Generalkonsul in Zürich kommentierte dies der Fürst sehr erregt. Es sei «jedem völlig klar, dass wir ihn nicht nach Böhmen hineinlassen und ihn bestehlen wollen.»[65] Die Mitterechts orientierten Parteien der Nationalen Front hatten auch kein Interesse daran, das Gesetz zu blockieren, denn sie konzentrierten sich auf die Verteidigung gegen die von den Kommunisten geplante neue Bodenreform. Die Gesandtschaft gab Bern daher zu bedenken, ob man gegen das Gesetz noch einmal und diesmal noch offener protestieren solle. In ihrer Meldung war jedoch eine gewisse Skepsis wegen möglicher Folgen einer eventuellen Intervention zu spüren.[66]

Zu dieser Intervention gab das EPD letztendlich seine Zustimmung, allerdings kam es dazu erst am 9. Juli 1947, das heisst am Vorabend der Annahme des Gesetzes durch die Verfassungsgebende Nationalversammlung. In Abwesenheit der Gesandten Girardet und Heidrich erledigten untergeordnete Beamte diese Angelegenheit. Der Černínpalast äusserte Verwunderung darüber, dass der Eingriff der Eidgenossenschaft erst so spät erfolgte. Die Schweizer argumentierten wiederum damit, sie hätten sich bereits Ende April 1947 zum ersten Mal eingeschaltet. In der Sache konnte jedoch die Intervention Berns nichts mehr ändern, obwohl selbst einige tschechoslowakische Ministerien im Rahmen der Vorbereitung des Gesetzes ernsthafte Zweifel an der Verfassungsrechtlichkeit der vorgeschlagenen Norm äusserten.[67] Beispielsweise wurden laut dem Ministerium für eine Vereinheitlichung der Gesetze von den Initiatoren keine für die Annahme des Gesetzes ausreichenden Gründe angegeben, beispielsweise in Form von Zweifeln an der nationalen Verlässlichkeit des Besitzers oder eines öffentlichen Interesses. Das Ministerium war der Ansicht, es handele sich allein um einen Verdacht, der sich in der Zukunft zerschlagen könnte und «als Grund für eine Gesetzesmassnahme keinen Bestand hat».[68]

Das Gesetz erkannte der Frauenberger Linie der Schwarzenbergs keinerlei Entschädigung zu mit Ausnahme einer dem Familienoberhaupt auszuzahlenden «Versorgungsrente», deren Höhe jedoch nicht gesetzlich festgelegt wurde. Eini-

64 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Hofer, Notiz, 26.6.1947, No. r. B. 34. 68.Tch.55 (Fürst Schwarzenberg) – LX.

65 Archiv der Sicherheitskräfte Prag (ABS) Zentrale der Staatssicherheit, 305-38-6/58-102, Aussenministerium an Innenministerium, 12.6.1947, No. 122937 V-5/47. Laut Meldung der Schweizer Gesandtschaft in Prag meinte der Fürst seinen Versuch, in die Tschechoslowakei einzureisen, nicht ernst. BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Burckhardt an Petitpierre, 3.7.1947, No. 74-6-84/Bu/Fu.

66 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Schweizer Gesandtschaft Prag an EPD, 3.7.1947, No. 74-6-84/Bu/Fu.

67 Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Burckhardt an EPD, 12.7.1947, No. 74-6-84/Bu/Fu.

68 AMZV, Fond der Rechtsabteilung, Kt. 3, Tschechoslowakisches Ministerium für die Vereinheitlichung der Gesetze an Innenministerium, 23.5.1945 Nr. und Kennnr. 11268.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

gen Informationen zufolge zog man monatlich 8000 Kronen in Erwägung, was nur einen symbolischen Betrag darstellte.[69] Die fehlende Angabe der Höhe dieser Entschädigung betrachtete das tschechoslowakische Nationale Rechnungskontrollamt sofort als verfassungswidrig.[70] Dabei wurde das gesamte Familieneigentum beschlagnahmt, es sollte aber laut Gesetz auch weiterhin eine selbstständige, von einem Vorstand verwaltete Einheit bilden.[71] Fürst Adolph war sich dessen bewusst, dass er nicht mit einer physischen Rückgabe seines Eigentums rechnen konnte, daher teilte er dem EPD mit, er bestehe auf einer Entschädigung von 400 Millionen Schweizer Franken.[72]

Die Konfiskation des Eigentums der Schwarzenbergs zwang das EPD zu einer Reaktion, auch wenn die Schweizer Diplomatie an diesem Fall nur «ein limitiertes Interesse» hatte.[73] Untätigkeit hätte nämlich die Erledigung anderer, aus Berner Sicht wichtigerer Fälle gefährden können. Gleichzeitig versuchte das EPD, diese Fälle nicht miteinander in Verbindung zu bringen und wollte daher die Causa Schwarzenberg getrennt von den anderen behandeln. Eine gewisse Basis zur Einigung stellte dabei das Gesetz über die «Versorgungsrente» dar, denn auf seiner Grundlage war es theoretisch möglich, dem Fürsten eine Kapitalrente zuzuerkennen.[74]

Die Schweizer Gesandtschaft protestierte am 18. August 1947 gegen die *lex Schwarzenberg* beim tschechoslowakischen Aussenministerium. Der Eingriff Berns rief in Prag ein nicht geringes Aufsehen hervor, über den Fall hatte sich dank der Intervention Bukovskýs beim Aussenminister schon früher die Kanzlei des Präsidenten der Republik, Edvard Beneš, informiert. Das Ministerium war der Ansicht, überzeugende Argumente zur Ablehnung jeglichen diplomatischen Eingreifens der Schweiz zu haben.[75] Diese waren in der offiziellen Antwort des tschechoslowakischen Aussenministeriums vom 30. September 1947 zu finden. Darin wurde betont, Adolph von Schwarzenberg sei tschechoslowakischer Bürger. Beleg dafür sollte sein Dienst bei der tschechoslowakischen Armee und weiterhin sein Heimatblatt sein, ausgestellt am 4. September 1930 angeblich von der Gemeinde Frauenberg an der Moldau.[76] In Wirklichkeit war dieses von der

69 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Fürst Schwarzenbergsche Administration, 16.7.1947, No fehlt.

70 AMZV, Fond der Rechtsabteilung, Kt. 3, Tschechoslowakisches Rechnungskontrollamt an Innenministerium, 5.5.1947, Nr. C 8 395/1947-IV/a.

71 Das Gesetz vom 10.7.1947 über die Übertragung des Eigentums der Frauenberger Linie Schwarzenberg auf das Land Böhmen, Nr. 143/1947 Samml., elektronisch http://portal.gov.cz/app/zakony/zakonPar.jsp?idBiblio=15797&nr=143~2F1947&rpp=15#local-content (6.11.2014).

72 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Adolph Schwarzenberg EPD, 5.8.1947. Es handelte sich nur um eine Schätzung, die sich u.a. auf den in der tschechoslowakischen Presse angegebenen Wert des Eigentums von 4 Milliarden CSK stützte.

73 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Probst, Notiz, 22.7.1947, No. – LR.

74 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Hofer, Notiz für Herrn Legationsrat Hohl, 28.7.1947, No. r. B. 34.68.Tch.55. – WL.

75 AMZV, Fond der Rechtsabteilung, Kt. 47, tschechoslowakisches Aussenministerium an die Kanzlei des Präsidenten der Republik der CSR, 29.7.1947, No. 157.538/VI/47.

76 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Hofer, Notiz für Herrn Legationsrat Hohl, 29.10.1947, No. r. B. 34.68.Tch.55. – SW.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

südböhmischen Gemeinde Libejovice ausgestellt.[77] Trotz des Irrtums über die Heimatgemeinde gelang es den tschechoslowakischen Behörden, die Behauptung des Anwalts der Schwarzenbergs, der Fürst habe in der Tschechoslowakei keine Heimatzugehörigkeit besessen, anzuzweifeln.

Fürst Adolph kommentierte die Antwort in dem Sinne, Prag würde mit seiner Nationalität «jonglieren». Einmal sei er angeblich Deutscher, ein anderes Mal Tschechoslowake.[78] Tatsächlich jonglierte aber der Fürst auch selbst mit seiner Nationalität. Im Oktober 1945 behauptete er nämlich in der Berufung gegen die beabsichtigte Konfiskation seines Eigentums, er «war Staatsangehöriger der Tschechoslowakischen Republik, hat hier auch seinen Militärdienst geleistet».[79] Durch ihre Behauptung von der tschechoslowakischen Staatsangehörigkeit Schwarzenbergs widerlegten die Behörden Spekulationen über seine deutsche Nationalität, die sich auf die Volkszählung von 1930 stützten. Die tschechoslowakischen Deutschen haben ihre Staatsangehörigkeit nach dem Krieg verloren. Anderenfalls hätte man Adolph als deutschen Schweizer betrachten und seine Forderungen in die damals geführten Gespräche über die Entschädigung der von Verstaatlichung und Konfiskation betroffenen Schweizer Bürger einbeziehen müssen. Dabei verweigerte jedoch die Tschechoslowakei ihrem eigenen Bürger Adolph Schwarzenberg paradoxerweise die Heimreise.[80]

Die Antwort des tschechoslowakischen Aussenministeriums dämpfte das Interesse der Schweizer Behörden an einer Fortsetzung der Kontroverse erheblich. Die Prager Gesandtschaft wurde zwar beauftragt, sich gegen die Behauptung, Adolph Schwarzenberg sei tschechoslowakischer Staatsbürger, zu verwahren, die Intensität der Diskussion mit Prag nahm jedoch merklich ab.[81] Im Frühjahr und Sommer 1948 wurde lediglich die Frage des Eigentums, das während des Krieges aus Österreich auf das Gebiet der Tschechoslowakei überführt worden war und später dort beschlagnahmt wurde, behandelt. Die Nationalverwaltung des ehemaligen Schwarzenberger Eigentums lehnte es jedoch im Juli 1948 ab, diese Gegenstände herauszugeben.[82]

Im Oktober 1948 überreichte die Schweizer Gesandtschaft im Černínpalast eine weitere Note, in der wiederholt Schwarzenbergs tschechoslowakische Staatsangehörigkeit angezweifelt wurde.[83] Prag bestand jedoch auf seiner Auslegung und berief sich in seiner Antwort auf Artikel 7 des Friedensvertrags von St. Ger-

77 AMZV, Fond der Rechtsabteilung, Kt. 47, tschechoslowakisches Innenministerium an Aussenministerium, 19.9.1947, No. A-4617-17/9-47-VI/1.
78 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Adolph Schwarzenberg an Huber, 14.10.1947.
79 AMZV Fond der Rechtsabteilung, Kt. 47, Bukovsky (im Namen von Adolph Schwarzenberg) an den Bezirksnationalausschuss in Ceske Budejovice, 16.10.1945.
80 Das tschechoslowakische Innenministerium betrachtete den Fürsten dabei als Schweizer Bürger ABS, Zentrale der Staatssicherheit, 305-38-6/58-102, Innenministerium an Aussenministerium, 19.5.1947, No. k. č. j. 95489/V-5/47.
81 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Hofer, Notiz für Herrn Legationsrat Hohl, 29.10.1947, No. r. B. 34.68.Tch.55.—SW.
82 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Adamec Fürst zu Schwarzenberg'sche Administration, 14.7.1948, No. 1184/8.
83 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, EPD, Angelegenheit Schwarzenberg, ohne Datum, No. r.B.34.68.Tch.55.-;PM.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

main.[84] Diesem zufolge wurde die Staatsangehörigkeit den Bürgern der Nachfolgestaaten Österreich-Ungarns nach ihrer Heimatzugehörigkeit zuerkannt, bei Adolph Schwarzenberg war dies Frauenberg an der Moldau (richtigerweise Libejovice).[85] Das EPD widmete dieser Behauptung grosse Aufmerksamkeit und kam nach gründlicher Untersuchung zu dem Schluss, sie sei richtig. Adolph Schwarzenberg hatte dem für seinen Fall zuständigen Beamten des EPD zufolge die Bürgerschaft beider Staaten, auf seine Schweizer Bürgerschaft begann er sich aus «opportunistischen Gründen» zu berufen. Von seiner tschechoslowakischen Bürgerschaft zeugte sein Militärdienst in der tschechoslowakischen Armee sowie auch die Tatsache, dass seine Familie einige Jahrhunderte lang dem tschechischen Territorium verbunden war. Die Tschechoslowakische Verfassung von 1920 schloss zwar tatsächlich eine doppelte Staatsangehörigkeit aus, aus EPD-interner Sicht sei Schwarzenberg jedoch bereits 1919 tschechoslowakischer Bürger geworden, das heisst vor deren Inkrafttreten, aufgrund des Friedensvertrags von St. Germain. Eine vorher erlangte doppelte Staatsangehörigkeit kann laut Ansicht der juristischen Sektion des EPD nicht von der Verfassung angezweifelt werden. Bern kam so zu dem Schluss, dass in der Sache Schwarzenberg in Prag zukünftig keine diplomatischen Schritte mehr unternommen werden sollten.[86]

Auf diesem Standpunkt beharrte Bern auch in der Zukunft. Der Chef der politischen Sektion, Zehnder, stimmte im April 1949 der Empfehlung der Rechtsexperten des EPD zu, die diplomatische Intervention zugunsten Fürst Adolphs unter Berufung auf dessen doppelte Staatsangehörigkeit abzubrechen.[87] Die Haltung der offiziellen Schweizer Stellen war ausserdem von wirtschaftlichen Erwägungen beeinflusst. Der Schweizerische Bundesrat wurde sich bewusst, dass Prag infolge des stetig sinkenden beiderseitigen Handelsvolumens seit dem kommunistischen Umsturz in der Tschechoslowakei im Februar 1948 niemals über ausreichende Mittel verfügen würde, um die riesigen Entschädigungsanforderungen der Schwarzenbergs und Liechtensteins befriedigen zu können.[88]

Im September 1949 einigte sich Zehnder mit dem neuen Gesandten in der Tschechoslowakei, Reinhard Hohl darauf, dass das Eigentum der Schwarzenbergs in keinerlei Zusammenhang mit der Schweiz steht und dass es sich im Prinzip um ein «feudalesEigentum sehr bedeutenden Umfangs» handelt.[89] Es sollte demzufolge nicht in die Entschädigungsverhandlungen mit der Tschechoslowakei einbezogen werden. Da jedoch auch trotz der Ansicht der juristischen Sektion des EPD die Möglichkeit bestand, dass es dem Fürsten gelingen könnte, eine schon immer

84 AMZV, Fond der Rechtsabteilung, Kt. 47, tschechoslowakische Note vom 10.1.1949, Nr. C 245/VI-5/49.

85 Der Friedensvertrag zwischen den Siegermächten und Österreich, unterzeichnet in Saint-Germain-en-Laye am 10. September 1919. Publiziert als 507/1921 Samml. z. a n.

86 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, EPD, Notiz betreffend die Angelegenheit Schwarzenberg, 1.4.1949, No. p. B. 34.68.Tch55,-PM.

87 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, EPD, Notiz betreffend die Angelegenheit Schwarzenberg, Herrn Minister Zehnder, 5.4.1949, No. p.N. 34.68. Tch.55. – OT.

88 BAR, Bestand E 2001-07, Akzession 1970/350, Behältnis 5, Sitzung des Schweizerischen Bundesrates. Auszug aus dem Protokoll, 24.8.1949.

89 Reinhard Hohl beteiligte sich als Chef der Rechts-, Finanz- und Verkehrsabteilung des EPD seit 1946 aktiv an den Gesprächen mit der Tschechoslowakei über die Entschädigung schweizer Interessen. Späti, S. 426ff.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

bestehende alleinige Schweizer Staatsangehörigkeit nachzuweisen, einigten sich beide auf die Notwendigkeit, die Forderungen Schwarzenbergs ausdrücklich aus dem vorbereiteten Vertrag auszuschliessen. Nur so konnte nämlich verhindert werden, dass die Schwarzenbergs einen Anteil an den von der Tschechoslowakei gewährten gesamten Schweizer Entschädigungszahlungen verlangen. Durch den geplanten Ausschluss der Frauenberger Schwarzenbergs aus der Kompensationsvereinbarung wurden laut Zehnders Ansicht deren Interessen nicht beschädigt. Ihr ausdrücklicher Ausschluss ermöglichte nämlich, den Fall in der Zukunft erneut zu eröffnen.[90] Auf diese Art und Weise war die Angelegenheit am Ende erledigt.

Die tschechoslowakische Seite nahm den schweizer Vorschlag nicht ohne Vorbehalte an. Zweifel hegte insbesondere das Aussenministerium, das in einer Beratung der betroffenen Ressorts Mitte November 1949 argumentierte, bereits die blosse Nennung der Schwarzenbergs in dem Vertrag bedeute die Anerkennung der Tatsache, es handele sich um Schweizer Eigentum. Der Büroleiter des Regierungsbevollmächtigten beim Finanzministerium, Ministerialrat Ludvik Kuba, der die Beratung leitete, versuchte einen schnellen Abschluss der Vereinbarung durchzusetzen und warnte davor, dass die Schweiz die Auslassung der Erwähnung der Schwarzenberger Ansprüche nicht akzeptieren würde. Er behauptete im Gegenteil, dass deren Angabe ohne Erwähnung des strittigen Charakters der doppelten Staatsangehörigkeit Fürst Adolphs eigentlich die tschechoslowakische Ansicht, es handele sich um einen doppelten Staatsangehörigen, bestätigen würde.[91] Dieser Standpunkt wurde am Ende so durchgesetzt. Ein vertrauliches Protokoll zur Vereinbarung vom 22. Dezember 1949 zu Artikel 1 der Vereinbarung im Punkt 2b) legte fest, dass sich «die Bestimmungen der Vereinbarung nicht auf das Eigentum Herrn Adolph Schwarzenbergs und seiner Familie beziehen».[92] Von da an mussten die Schwarzenbergs versuchen, ihre Interessen in der Tschechoslowakei allein durchzusetzen, ohne die Hilfe der Eidgenossenschaft.

Zusammenfassung

Der Fall der Konfiskation der Eigentums der Schwarzenberger Primogenitur in der Tschechoslowakei brachte der Schweizer Diplomatie erhebliche Schwierigkeiten. Fürst Adolph Schwarzenberg belegte überzeugend seinen Anspruch auf die Schweizer Bürgerschaft. Gemeinsam mit den Ansprüchen der Liechtensteins hatte die Eidgenossenschaft die Interessen der zwei grössten Landeigentümer im Lande zu schützen. Das konnte die Aussichten auf Erfolg in den Verhandlungen über die Entschädigung für das beschlagnahmte Eigentum anderer Schweizer Bürger deutlich verkomplizieren. Die Schweiz intervenierte zwar im Jahre 1947 mehrmals zugunsten Schwarzenbergs und protestierte gegen die *lex Schwarzenberg*, akzeptierte jedoch am Ende die Behauptung Prags, das Oberhaupt der Primogenitur, Adolph Schwarzenberg, sei auch tschechoslowakischer Staatsangehöriger, und gab im Prinzip die Verteidigung seiner Interessen gegenüber der Tschechoslowakei auf. Der Fürst hatte im EPD einflussreiche Fürsprecher, beson-

90 BAR, Bestand E 2001 (E), Akzession 1970/217, Behältnis 173, Schnyder, Notiz, Besprechung mit Herrn Minister Zehnder am 21. September 1949 betreffend den Fall Schwarzenberg, No. fehlt.

91 AMZV Territorialabteilungen – gewöhnlich, Schweiz, Aufzeichnung 19.11.1949, Kennr. 150,266/49.

92 AMZV, Fond der Rechtsabteilung, Kt. 47, Vertrauliches Protokoll, 22.12.1949.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ders den ehemaligen Generalkonsul in Prag, Albert Huber. Insgesamt betrachteten die Schweizer Behörden den Fürsten nicht ganz unbegründet als Person, der ihre Schweizer Staatsangehörigkeit erst unter dem Druck der Notsituation wieder einfiel. Entscheidend für den Entschluss Berns waren jedoch nicht Gefühle, sondern Tatsachen. Die Schweizer Behörden waren sich wohl bewusst, dass die Behauptung der Anwälte Fürst Adolphs, er sei nie tschechoslowakischer Staatsbürger gewesen, unhaltbar war, und stimmten im Prinzip dem tschechoslowakischen Standpunkt zu. Ausserdem mussten sie Rücksicht auf die Schweizer Bürger nehmen, die keine doppelte Staatsangehörigkeit hatten und deren wirtschaftliche Interessen in der Tschechoslowakei durch die Konfiskationen und Verstaatlichungen in der Nachkriegszeit beschädigt worden waren. Aus diesen Gründen fiel die Verteidigung der Interessen der Schwarzenbergs durch die Eidgenossenschaft recht lau aus, sie setzte jedoch durch, dass deren Besitzansprüche durch die Vereinbarung vom Dezember 1949 nicht ganz geleugnet werden.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Radio Acidule: 1984–1995, une expérience de radio associative à Lausanne[1]

Julien Sansonnens

Contexte: un souffle de liberté sur la bande FM

Alors que l'existence de radios non régulées par les pouvoirs publics est attestée depuis les années 1920 aux Etats-Unis, il faut toutefois attendre les années 1960 pour que les premières radios dites «pirates» commencent à émettre en Europe, notamment depuis les eaux internationales situées en mer du Nord. C'est à cette époque que des expériences pionnières de radiodiffusion locale ont lieu en Suisse, dans un contexte de monopole de la SSR en matière de radio- et télédiffusion. Souvent liées à des actions ponctuelles,[2] ces premières émissions n'ont que peu d'ampleur. Il faut attendre le milieu des années 1970 pour voir se développer en Europe une multitude de nouvelles stations émettant sans autorisation. Dans plusieurs Etats (Pays-Bas, Royaume-Uni, Suède notamment), à la faveur de composants électroniques disponibles désormais à bas prix, des mouvements se créent qui contestent le monopole étatique en matière de diffusion hertzienne. Au nom de la liberté d'expression, et dans le sillage de l'idéologie de mai 1968, ces acteurs réclament une «libération des ondes»: les notions de proximité, de dialogue et de participation citoyenne sont affirmées. La Suisse n'échappe pas à ce mouvement. *Radio 24*, créée par le Zurichois Roger Schawinski, émet clandestinement dès la fin de 1979. En Suisse romande, la lausannoise *Radio Délire* se fait entendre sporadiquement dès cette même année.[3] S'affirmant «radio libre de contre-information», elle émet depuis un grenier sur la fréquence de 101 MHz. Les thèmes abordés à l'antenne concernent notamment la condition des prisonniers, l'avortement ou le féminisme. Le matériel est rudimentaire: «une petite boîte noire [un émetteur de 5 Watts], un enregistreur à cassettes, une antenne TV portative et une batterie de 12V».[4] Le collectif à l'origine des émissions est composé de jeunes gens entre vingt et trente ans, principalement des étudiants.

1 L'auteur adresse ses remerciements à MM. Patrick Riganti, Fabrice Junod et Eric Jutzet pour les informations techniques fournies, ainsi qu'à Pierre Jeanneret pour ses conseils et commentaires.
2 Adrienne Corboud Fumagalli, Information et régionalisation, Fribourg 1991.
3 Article non signé, Radio Délire?, in: Tribune de Lausanne, 19 octobre 1979.
4 Bernard Bridel, Ils grignotent le monopole de Sottens dans un galetas, in: Tribune le Matin, 7 février 1980.

Julien Sansonnens, MA en sciences sociales de l'Université de Lausanne, julien@jsansonnens.ch

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

La naissance de *Radio Acidule* s'inscrit dans ce contexte politique particulier de la fin des années septante et du début des années quatre-vingt. Comme d'autres villes, Lausanne connaît, dans le prolongement de 1968, d'importants mouvements sociaux portant des revendications diverses (*Comité Action Cinéma* dès 1971, mouvements maoïstes en lutte contre la «culture bourgeoise», luttes féministes, comités de soldats, etc): un vent de liberté et de contestation souffle sur le chef-lieu vaudois. En 1980, le mouvement *Lôzane bouge*, composé majoritairement de jeunes gens entre quinze et vingt-cinq ans, manifeste dans la rue son refus du modèle social dominant et son détachement d'une société dans laquelle on «perd sa vie à la gagner». Agé de vingt ans, l'un des piliers du mouvement, et son porte-parole, s'appelle Jean-Marc Richard: il deviendra quelques années plus tard la voix la plus connue de la future *Radio Acidule*.

A Lausanne, le projet d'une radio associative germe dès 1980 dans les milieux de la gauche politique et syndicale. L'intérêt de ces organisations pour les médias n'est pas nouveau: dès la naissance de la radio, puis de la télévision, la gauche a compris le rôle capital de ces nouveaux médias électroniques dans la construction de l'opinion publique, et la nécessité de ne pas les laisser uniquement en mains bourgeoises. Avant même la naissance des médias électroniques, la presse a toujours joué un rôle important dans la pensée de gauche; Lénine lui-même ne jugeait-il pas que la presse est indissociable du projet révolutionnaire? En 1975, à l'instigation de François Masnata, une «Association romande pour une radio-télévision démocratique (ARTED)» voit le jour à Lausanne: celle-ci doit «permettre une défense efficace des intérêts et des droits des forces populaires contre les atteintes fréquentes qui leur sont faites par la radio et la télévision».[5] La contestation du monopole de la SSR se renforce, et la création de celle qu'on appelle alors *Radio-ARTED Lausanne* s'inscrit dans ce cadre. A l'initiative de la députée POP au Grand Conseil Christiane Jaquet, des représentants du parti socialiste tels que Yvette Jaggi ou Pierre Aguet, du POP tels que Raymond Berthoud et de l'Union syndicale vaudoise (USV), notamment son président Gérard Forster, sont approchés.[6] Une demande de concession est soumise aux PTT: en effet, sous la pression d'importantes manifestations populaires, le Conseil fédéral s'apprête à autoriser dès 1983, à titre expérimental et pour une durée de cinq ans, le développement des premières radios locales en Suisse.[7] Emanation de milieux politiques, *Radio-ARTED Lausanne* se donne pour projet «de donner la parole à chacun, de mettre sur pied une radio de proximité».[8] En août 1983, sous l'égide de l'ARDEL (Association pour une radio démocratique à Lausanne), elle adopte son nom définitif: *Radio Acidule*. Malheureusement, nous n'avons pu obtenir aucune information quant au choix de ce nom.

En 1983, soixante ans après les premiers essais radiophoniques effectués depuis les émetteurs des aérodromes suisses, le monopole étatique en matière de radiodiffusion est aboli. Une concession est octroyée par l'administration fédé-

5 Article non signé, Vers une augmentation des taxes de concession, in: Tribune du dimanche, 30 novembre 1975.
6 Pierre Jeanneret, Popistes: histoire du Parti ouvrier et populaire vaudois, 1943–2001, Lausanne 2002, p. 292.
7 Ordonnance du 7 juin 1982 sur les essais locaux de radiodiffusion (OER).
8 Association pour les droits de la femme, Interview avec Christine Jaquet, in: ADF Vaud Gazette, n° 25, juin 1995.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

rale à *Radio Acidule*, un peu à la surprise générale, en juin de cette année.[9] Il s'agit de la seule radio locale de gauche en Suisse ayant obtenu le feu vert du gouvernement parmi les 36 stations ayant reçu une autorisation d'émettre (le projet d'une *Radio-ARTED Genève* n'a pas été retenu). Les concessions sont de portée modeste, elles concernent un rayon de vingt kilomètres autour de l'émetteur. La première de ces nouvelles stations à émettre légalement en Suisse romande est *Radio Fréquence Jura*, sous la direction de Pierre Steulet. Elle se donne pour objectif de permettre aux régions périphériques de se faire entendre sur les ondes.[10] Comme le souligne Pierre Steulet, les radios pirates françaises ont joué un rôle majeur et ont servi d'exemple aux expériences menées en Suisse: «Lorsque nous avons vu ce qui se passait de l'autre côté de la frontière, nous nous sommes dit qu'il fallait agir chez nous.»[11]

«Un ton différent»: les années de développement

Attendue pour le 15 avril, la première émission de «Radio Acidule, la radio qui bouge» a lieu le 24 avril 1984, à la suite d'un changement de fréquence de dernière minute imposé par les PTT: la fréquence de 90,4 MHz initialement prévue, entrant en intermodulation avec *Radio L*[12] et avec La Dôle *(RSR 2)*, *Acidule* doit émettre sur 95,6 MHz. Il s'agit d'un premier coup dur, tout le matériel promotionnel et les papiers à en-tête ayant déjà été imprimés. Le logo de la station est un bonbon acidulé, et la grille horaire se compose alors de quatre heures d'émissions quotidiennes, émises depuis les studios situés dans les sous-sols de la Maison du Peuple de Lausanne. Les conditions de travail n'y sont pas optimales, du fait notamment de l'absence de lumière naturelle et de l'exiguïté des lieux. Le technicien Fabrice Junod parle même de locaux «petits, crasseux et encombrés d'un foutoir indescriptible»,[13] même si pour le technicien Eric Jutzet «cela permettait aussi de créer une ambiance».[14] Le signal est amené via une «ligne musicale» des PTT jusqu'à l'émetteur, d'une puissance de 100 W en mono, qui est installé sur le pylône d'éclairage sud-ouest du stade de Vidy, renommé en 2001 Stade Juan Antonio Samaranch.[15] Le choix de cet emplacement situé dans le bas de la ville, curieusement considéré par la présidente Christiane Jaquet comme excellent, entraîne quelques remarques sarcastiques des PTT.[16] *Acidule* fonctionne sur la base d'une structure sans but lucratif, elle est dotée d'un budget annuel de 260000 francs. Abraham Zisyadis (frère de Josef Zisyadis, futur conseiller d'Etat vaudois) et Jacques Secretan sont les premiers journalistes à y travailler, aux côtés du technicien Patrick Riganti, qui a installé le studio, et de Pierre Chiffelle, en charge de l'administration. Jacques Guyaz assume la vice-présidence de la station. Le matériel est rudimentaire: un Revox, un Nagra III, une régie pour DJ, un PR99 et

9 Article non signé, La fin d'Acidule, in: Domaine Public, n° 1251, 28 mars 1996.
10 Article non signé, Les premières radios locales fêtent leurs 30 ans, in: Tribune de Genève, 7 novembre 2013.
11 *Ibid.*
12 La seconde nouvelle station locale lausannoise, qui appartient à l'influente entreprise de presse *Edipresse*. Son émetteur était situé au signal de Grandvaux.
13 Correspondance par courriel avec Fabrice Junod, 8 avril 2015.
14 Correspondance par courriel avec Eric Jutzet, 8 avril 2015.
15 Correspondance par courriel avec Fabrice Junod, 8 avril 2015.
16 Association pour les droits de la femme, Interview avec Christine Jaquet, *loc. cit.*

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

deux platines MK2.[17] Lorsqu'il n'y avait pas d'émission en direct, deux lecteurs à cassettes synchronisés étaient utilisés: «c'est certainement la radio qui a coûté le moins cher en Europe», affirme Patrick Riganti.[18] Avec intelligence, les organisateurs à l'origine d'*Acidule* ont souhaité ne pas intervenir directement dans la ligne éditoriale: une charte garantit ainsi l'indépendance de la rédaction vis-à-vis de ses bailleurs de fonds. Les recettes doivent provenir partiellement de la publicité: «un peu à contrecœur», celle-ci est acceptée[19] à raison de deux à trois minutes quotidiennes (!). Il faut dire qu'en édictant l'OER, le Conseil fédéral a cherché à rassurer les entreprises de presse, soucieuses de ne pas perdre une partie du marché des annonces publicitaires:[20] le temps accordé aux annonces est donc particulièrement restreint. Celui-ci sera augmenté ultérieurement afin d'asseoir financièrement les radios locales.

Une première crise se produit quelques mois seulement après le début des émissions: l'état des finances est alarmant, remettant en cause l'existence de la station. En décembre 1984, *Acidule* doit faire face à une dette d'un montant de 30000 à 100000 francs. Les prévisions en matière de recettes publicitaires ne se réalisent pas, de nombreux annonceurs potentiels se montrant réticents à l'idée de faire de la publicité sur une antenne «de gauche». Une campagne de récolte de fonds, lancée sous l'intitulé aux accents maoïstes de «bond en avant»,[21] ne rapporte pratiquement rien.[22] *Acidule*, qui emploie alors trois personnes et prévoyait d'en salarier une quatrième, est contrainte de licencier son personnel pour la fin de janvier 1985, puis de fonctionner exclusivement sur une base bénévole dès le mois suivant; la station peut alors compter sur la participation d'une centaine de collaborateurs non payés. Selon le technicien Patrick Riganti, «les professionnels et moi étions très fâchés car on nous avait menti sur les ressources et les budgets. Ils nous avaient exploités pour monter le train et ils n'avaient plus qu'à le laisser rouler sur sa lancée».[23] Le budget, fortement réduit, est porté à 5000 francs par mois. Sous la présidence de Erika Zoller, une *Association des auditeurs d'Acidule (ARA)* est fondée à cette époque. Concernant la programmation (novembre 1984), l'antenne est prise chaque jour entre 17h00 et 22h00. La grille est divisée en trois volets: un journal d'actualité (avec des dossiers et des débats), des émissions extérieures (matches de football, course cycliste…) et une partie animation (75% du programme) qui s'adresse à un public ciblé. Le temps fort de la journée est constitué par le journal quotidien, diffusé entre 18h30 et 19h00. L'auditeur peut également écouter les émissions suivantes: *Café noir*, autour du reggae, *La vie commence à soixante ans* programmée le mardi, une émission consacrée à la bande dessinée, *Micro-Info* à destination des passionnés d'informatique et animée par Michel Vonlanthen, une émission par et pour les enfants le mercredi, *Syncope* consacrée au jazz, *Banana Rock*, ou encore *Maniac Sound* pour les amateurs de new wave. Le samedi soir dès minuit, *Pulp radio* diffuse de la musique,

17 Correspondance par courriel avec Patrick Riganti, 4 avril 2015.
18 *Ibid.*
19 Article non signé, L'autre radio locale lausannoise. Cette fois le vrai départ, in: Gazette de Lausanne, 25 avril 1984.
20 Corboud Fumagalli, *op. cit.*
21 Le Hérisson, Le Grand saut, in: Gazette de Lausanne, 26 septembre 1984.
22 Pascal Auchlin, La vie est dure sur Acidule, in: 24 Heures, 4 décembre 1984.
23 Correspondance par courriel avec Patrick Riganti, 4 avril 2015.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

tandis que *S'il te plaît chante encore*, proposée dès 1985 et animée par Pierre Piguet et Christian Chevrolet, fait la part belle à la chanson française, tout comme *Pitié pour le chanteur*. Si la programmation est éclectique, le fil rouge d'*Acidule* réside dans sa volonté de donner la parole aux groupes sociaux les moins représentés dans les médias traditionnels, de mettre en lumière tel ou telle culture peu reconnue ou considérée comme marginale. D'autres émissions ultérieures témoignent de cet objectif qui distingue *Acidule* de la plupart des autres chaînes privées ou publiques. *Micro-Macro* produit par Roland Besse et par *L'Association Parents-informations* traite de sujets éducatifs. Une *Libre parole est* donnée aux associations. De la musique classique est programmée, ainsi que de l'érotisme ou des *Errances en musiques tropicales*. Une émission produite par Christiane Jaquet s'intitule *La moitié du ciel* et donne la parole aux associations féminines.[24] Au fil des années, les émissions produites par et pour les communautés étrangères expatriées deviennent emblématiques de l'«esprit Acidule»: émission *Transparence*, *Antenne portugaise*, puis, dès 1986, une émission d'information hebdomadaire, réalisée avec *Radio Galega*, à destination des communautés galiciennes migrantes.[25] Dès 1991, une *Heure persane* est diffusée. Le sport occupe également une place importante dans la grille, notamment au travers de l'émission *Panorama*: la chaîne se fera d'ailleurs connaître pour son énergie et sa fraîcheur dans ses commentaires des matches en direct, notamment de hockey, qui contrastent avec un certain conformisme ambiant. Parmi d'autres émissions ultérieures, citons encore *Zebra 3* (rock), *L'Age d'or* (classiques des années 1950 à 1970), *Entrée libre* (musique années 1960 à 1980) ou encore *Shadows of Nite* (hardrock et heavy metal). Dès 1985, et malgré des taux d'écoute confidentiels (une audience de 1% à 2% à Lausanne, très loin derrière les 33% de *La Première* ou les 12% de *Radio L*[26]), la formule du «tout bénévole» est un succès:[27] à la fin de l'exercice 1985, la dette est épongée.[28] L'ambiance semble excellente: selon Christiane Jaquet, «l'équipe vit un idéal, travaille pour le plaisir».[29] En dehors de ses heures d'émission, *Acidule* retransmet le programme que *La Première* met à sa disposition contre un faible émolument,[30] ainsi que des cassettes de musique envoyées par les auditeurs.[31] En 1986, le développement se poursuit. L'*ARA* lance un bulletin trimestriel intitulé *Acidule News*. Soucieuse d'être au plus près de ses auditeurs, *Acidule* sort des studios et privilégie le direct, émettant par exemple depuis le Festival de la Cité. Les studios sont modernisés durant l'été, la radio cessant alors ses émissions pendant quelques semaines.

Ce relatif succès d'*Acidule* s'accompagne de quelques tracasseries administratives et techniques. L'antenne de Vidy est volée. Moins anecdotique, avant même le début des émissions, Yvette Jaggi constate que la concession a été accor-

24 Association pour les droits de la femme, *loc. cit.* A propos de féminisme, il faut souligner qu'en regard d'autres médias de l'époque, la direction d'*Acidule* s'est entourée de plus de femmes que ses homologues.
25 Caroline Domingues, Identité régionale et médias: L'exemple de la Galice, Paris 2005.
26 Corboud Fumagalli, *op. cit.*
27 A. Reymond, Radio-Acidule: le succès!, in: Gazette de Lausanne, 12 octobre 1985.
28 MAM, Quand les PTT disposent, in: Domaine public, n° 810, 6 mars 1986.
29 Association pour les droits de la femme, *loc. cit.*
30 Corboud Fumagalli, *op. cit.*
31 Reymond, *loc. cit.*

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

dée «à contrecœur»: «Berne fait de la politique par technique interposée»,[32] les PTT exigeant en effet qu'*Acidule* change de fréquence à la fin mars 1986, pour la deuxième fois de sa courte histoire. Dans une question déposée en mars de cette année au Parlement,[33] la conseillère nationale dénonce une inégalité de traitement entre *Acidule* et *Radio L*, la seconde n'étant pas concernée par le changement. Contrainte de passer de 95,6 MHz à 102,8 MHz, *Acidule* se déclare non sans humour «toujours plus à droite sur le cadran de nos récepteurs». Les raisons de ce changement fournies par les PTT ressemblent à celles invoquées deux ans plus tôt: la fréquence d'*Acidule* est trop proche de 95,3 MHz, qui sera attribuée au Mont Pèlerin. Cette répartition ayant été décidée lors de la Conférence administrative régionale des radiocommunications tenue à Genève en 1984, les PTT invoquent leur impuissance. Ce basculement sur 102,8 MHz, chiffré à 25 000 francs par la radio,[34] n'a toutefois pas de conséquences financières pour *Acidule*, les PTT ayant accepté d'installer à leurs frais un émetteur supplémentaire et d'informer la population du changement de fréquence.[35] A une date inconnue, l'émetteur de Vidy est abandonné au profit de la tour Longemalle de Renens, ce qui garantit une meilleure réception dans la région lausannoise. Une autre difficulté, plus durable celle-ci, provient de la concurrence peu loyale faite aux radios locales helvétiques par des antennes françaises. La Riviera lémanique, véritable pôle économique romand, constitue en effet un territoire marchand particulièrement disputé[36] dès lors qu'il s'agit de capter les recettes publicitaires. Jouissant d'une législation moins restrictive et d'une certaine tolérance du gouvernement, plusieurs stations françaises émettent en direction de la Suisse romande, à l'image de *Radio Thollon Les Mémises*: situé à 1600 m d'altitude, d'une puissance de plusieurs dizaines de kW (!), son émetteur permet d'arroser toute la Suisse romande, au moins jusqu'à Soleure! De quoi faire de *Thollon* la deuxième station la plus écoutée entre Léman et Jura, juste derrière *La Première*.[37] Logiquement, en 1985, 80% des publicités de *Thollon* sont destinées à la Suisse. Pour les radios locales helvétiques, surveillées de près par les autorités et dont le temps de publicité est limité en 1985 à 15 minutes par jour,[38] il est difficile de lutter. Confrontées pour la plupart à d'importantes difficultés financières, elles demandent à pouvoir doubler leur temps de publicité. Afin de bénéficier d'une meilleure diffusion, *Acidule* lance en 1987 une campagne de récolte de fonds afin de financer l'achat d'un émetteur plus puissant: il s'agit de vendre des «watts» au public, sous forme de bons. C'est sans doute à cette époque que la puissance de l'émetteur de Longemalle passe de 100 W à 500 W.

En 1988, une nouvelle grille est lancée, avec notamment la création de l'émission de Jean-Marc Richard, *En dépit du bon sens, la vérité décolle mieux par vent contraire*, diffusée le samedi matin: il s'agit de débats avec des conseillers

32 Klaus Schaefer, Une bulle sur la fréquence!, in: 24 Heures, 14–15 avril 1984.
33 Interpellation au Conseil fédéral déposée par Yvette Jaggi, 4 mars 1986, http://www.parlament.ch/afs/data/f/gesch/1986/f_gesch_19860322_002.htm (consulté le 27 mars 2015).
34 MAM, *loc. cit.*
35 Article non signé, Radio Acidule s'entend avec les PTT, in: Gazette de Lausanne, 17 juillet 1986.
36 Corboud Fumagalli, *op. cit.*
37 MAM, Radio Thollon, Radio boum-boum, in: Domaine public, n° 866, 4 juin 1987.
38 Article non signé, La Suisse n'est pas une île, in: Domaine public, n° 776, 30 mai 1985.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

communaux tirés au sort, et diffusés depuis différents quartiers de la ville. Cette année, *Acidule* décide également de diffuser en direct les débats du Conseil communal lausannois, une première en Europe. Cette décision est cohérente avec la ligne éditoriale de la station: en 1986, 45% de l'information régionale radiodiffusée pouvait ainsi être classée sous le thème «politique», contre seulement 5% pour l'économie et 25% pour la culture,[39] ce qui constitue une proportion inhabituelle dans le paysage radio romand de l'époque. Les résultats de dimanches de votation sont commentés en direct, avec Daniel Brélaz (futur Syndic de la ville) dans le rôle du statisticien. Le sport est renforcé, avec un journal quotidien d'une heure, entre 17h30 et 18h30: à côté des résultats des «grands», la parole est donnée aux petits clubs et aux sports peu connus. En 1989, le budget reste inchangé par rapport à 1985, à 5000 francs par mois. Dans les années nonante, malgré quelques difficultés d'organisation,[40] le développement de la station se poursuit. Jean-Marc Richard reçoit le prestigieux prix Goretta en 1990, pour un reportage sur une femme malade du SIDA.[41] L'année suivante, un deuxième studio plus moderne est inauguré à la Maison du Peuple. Ayant perdu peu à peu son image de station engagée à gauche,[42] *Acidule* jouit d'un réel crédit auprès du public et du microcosme politique local. La station est même victime de son succès, jouant à son corps défendant un rôle de «club formateur dont les meilleurs éléments filent dans les grandes équipes».[43] De nouvelles émissions sont produites: *Radio-Parents*, diffusée depuis février 1991 de manière bimensuelle, aborde un thème en lien avec l'éducation. L'émission est animée par Martine Desarzens, Raymonde Caffari et Roland Wiget. Les personnes intéressées ont la possibilité de laisser un message sur le répondeur, qui est ensuite diffusé à l'antenne. En 1993, les résultats d'audience sont jugés excellents, très proches de ceux de *La Première*.[44] A la fin de l'année, *Acidule* accueille les émissions de *Fréquence Banane*, la radio créée par les étudiants de l'Université de Lausanne et de l'EPFL. Le budget d'*Acidule* est alors de 300000 francs par an.

Interférences

Dans le contexte du renouvellement de sa concession prévu un an plus tard, *Radio Acidule* entre dès 1994 dans une période de turbulences qui, en concomitance avec d'autres facteurs, mènera moins de deux ans plus tard à sa disparition. Ce renouvellement oblige la station à s'interroger sur son avenir. Un conflit très vif éclate lorsqu'une partie des bénévoles, regroupés autour de Jean-Marc Richard sous la bannière «Radio Acidule Demain», revendiquent une professionnalisation de la station, dans un contexte de concurrence accrue sur les ondes et de redécoupage des zones attribuées aux radios locales de la région. Ces «réformateurs», parmi lesquels figurent Paul Magro, Fathi Derder, Nicolas Dufour, Manon Schick

39 Corboud Fumagalli, *op. cit.*
40 D. S. Mieville, Les aléas du bénévolat, in: Gazette de Lausanne, 21 juin 1989.
41 M. C., Distinction francophone pour J.-M. Richard, in: Gazette de Lausanne, 2 novembre 1990.
42 Daniel Abimi, Radio Acidule en pleine crise de croissance, in: Journal de Genève, 29 mars 1994.
43 Article non signé, La fin d'Acidule, in: Domaine Public, nº 1251, 28 mars 1996.
44 Yves Terrani, Acidule FM tient du miracle permanent, in: Le Nouveau quotidien, 14 février 1993.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ou Nicolas Mattenberger, exigent une refonte de la structure de la radio, avec notamment la création de six directions en lieu et place de la triple casquette assumée par Christiane Jaquet, qui est alors présidente, directrice et rédactrice en chef. Une augmentation de la publicité et du sponsoring est demandée, afin de permettre la multiplication par cinq du budget qui est alors de 250000 francs par an. Mais la proposition sans doute la plus radicale faite par les réformateurs – parce qu'elle touche à l'identité même d'*Acidule* – consiste à remettre en cause le fonctionnement bénévole, au profit d'une structure semi-professionnelle «offrant un produit de qualité».[45] «Nous ne voulons plus être une radio de centre de loisirs ou d'un gouvernement en exil», affirme Jean-Marc Richard.[46] Par souci de conserver l'ADN de la station, ou par stratégie, «Radio Acidule demain» propose qu'un temps d'antenne soit accordé en soirée aux émissions produites par les amateurs.

Ces idées nouvelles divisent *Acidule*: du côté des «conservateurs», parmi lesquels figurent Christophe Jaquet, Gaston Perret, Céline Goumaz ou Olivier Reymond, on affirme: «Nous rejetons un projet qui bazarderait cet acquis [être un lieu d'expression ouvert à tous] pour tenter de réaliser un rêve inaccessible […] Le seul professionnalisme que nous prônons est celui de la gestion.»[47] L'USV quant à elle dénonce une «dérive à droite» et des «velléités de mainmise de certains milieux [la droite et la presse] sur ce média bien rôdé».[48] Il faut constater que l'époque est marquée par un essoufflement de la logique bénévole (*Acidule* compte alors près de 200 collaborateurs), et par une certaine fatigue des «anciens».[49] L'équipe dirigeante historique, et notamment la directrice Christiane Jaquet, est attaquée frontalement: celle-ci dénonce un «putsch». Placée en position minoritaire par la nouvelle garde à la suite d'une consultation de la base, affectée également par la mort, un an plus tôt, du journaliste retraité Jean Quéloz, figure du «vieux sage» et vice-président de la station, Christiane Jaquet démissionne avec effet immédiat en mai 1994, à l'occasion d'un renouvellement des instances. Elle sera suivie par un autre popiste, Bernard Métraux. «Je ne sens plus autour de moi le climat de confiance indispensable», explique Christiane Jaquet.[50] Elle est remplacée *ad interim* par la socialiste Silvia Zamora, faisant craindre à certains que le PS fasse main-basse sur la station.

Le déclin est ensuite rapide. Dans un souci d'attirer de nouvelles recettes publicitaires, la ligne éditoriale et la grille des programmes sont remaniées: raccourcissement des émissions, format «50% parole et 50% musique», etc. L'animateur vedette Jean-Marc Richard prend ses distances: quelques années plus tard, il participera à la création de *TVRL*, la télévision régionale de Lausanne. En septembre 1995, en situation délicate, *Acidule*, renommée *Radio AciduL'*, devient une société anonyme: au sein de l'ARDEL, seuls les représentants du POP ont refusé ce changement de forme.[51] *AciduL'* se professionnalise sous la présidence

45 Abimi, Radio Acidule en pleine crise de croissance, *loc. cit.*
46 *Ibid.*
47 Georges-Marie Bécherraz, Après la zizanie, la rébellion s'installe à Radio Acidule, in: 24 Heures, 24 mai 1994.
48 L. A., L'union syndicale vaudoise souhaite conserver Radio-Acidule à gauche, in: 24 Heures, 21 mars 1994.
49 Jeanneret, *op. cit.*, p. 292.
50 Daniel Abimi, Christiane Jaquet claque la porte de Radio Acidule, in: Gazette de Lausanne, 20 mai 1994.
51 Article non signé, Acidule devient une SA, in: 24 Heures, 21 décembre 1994.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

de Patrice Matthey et la direction d'antenne de Bernard Monnet. Le directeur bénévole Philippe Jayet, en poste depuis janvier 1995, démissionne à la mi-novembre.[52] La radio s'installe dans de nouveaux locaux au chemin de Mornex, engage de nouveaux salariés, est retransmise par deux nouveaux émetteurs (l'un à Publier, en Haute-Savoie, l'autre à Premier; les émissions étant désormais diffusées en stéréo), mais la situation financière se dégrade, dans un contexte de forte concurrence avec les radios locales françaises. *AciduL'* remet son sort entre les mains de la Banque cantonale vaudoise (BCV), sur fond de désengagement de la gauche lausannoise: au final, depuis sa création, celle-ci aura investi un demi-million de francs dans la station.[53] Le 3 mai 1996, le groupe français *Nostalgie* acquiert 20% de *Radio Acidule SA*, par transfert de 1400 actions alors en main de la BCV. A la suite de cette prise de participation, la station est renommée *Radio Nostalgie Lausanne*: elle émet pour la première fois sous ce nom le 26 août 1996.[54] Ce changement est contesté par l'administration fédérale: en janvier 1997, le DFTCE (Département fédéral des transports, des communications et de l'énergie) refuse d'avaliser la prise de participation de 20% par *Nostalgie*,[55] considérant que l'opération s'apparente à un transfert économique de la concession, soumis à autorisation. Le conflit est porté jusqu'au Tribunal fédéral, le groupe *Nostalgie* considérant que l'administration applique une «législation à géométrie variable». A cette époque, *Nostalgie Lausanne* émet sur deux fréquences: 102,8 MHz (émetteur de Leucel, en France) et 101,7 MHz, et son budget est de 1,3 millions. Les émissions à destination des communautés étrangères, ainsi que les retransmissions de matches de hockey ou les débats du Conseil communal sont supprimés. L'ARDEL conserve 20% des actions de la nouvelle radio «pour veiller à ce qu'il reste quelque chose de l'ancien d'esprit».[56] En 1999, *Radio Nostalgie Lausanne*, renommée entre temps *102.8*, est vendue à l'investisseur genevois Pio Fontana. L'ARDEL cède ses 20% d'actions, signant la fin de la participation de la gauche vaudoise dans une station de radio. La station prend alors le nom de *Lausanne FM*, puis est finalement renommée *LFM* en 2008.

Conclusion

L'expérience «Acidule» aura duré un peu plus de dix ans: au jour de l'attribution de la concession, bien peu auraient parié sur une telle longévité. Portée par des idéaux de gauche, sans vocation commerciale, reposant sur une structure associative «démocratique», elle aura fait la démonstration qu'il est possible de faire une «autre radio» en s'appuyant sur le bénévolat et sur l'enthousiasme, voire l'abnégation des collaborateurs, techniciens, journalistes et producteurs. Bien souvent, elle aura su être en avance sur son temps, que ce soit au niveau des programmes (citons l'émission *Micro-Macro*, consacrée à une micro-informatique alors

52 Marc Julmy, Départ à la direction de radio-AciduL', in: 24 Heures, 18–19 novembre 1995.
53 Jeanneret, *op. cit.*, p. 292.
54 Communiqué de presse du DFTCE, 8 janvier 1997, http://www.admin.ch/cp/f/32D3CCF7.427A@gsesi.gseved.admin.ch.html (consulté le 27 mars 2015).
55 *Ibid.*; Communiqué de presse du DFTCE, 13 février 1997, http://www.uvek.admin.ch/dokumentation/00474/00492/index.html?lang=fr&msg-id=3425 (consulté le 27 mars 2015).
56 Denis Pittet, Le bonjour de Nostalgie, in: Le Matin, 27 août 1996.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

balbutiante), par sa volonté de sortir des studios ou par son réel ancrage local.[57] La question de la viabilité à long terme d'une telle organisation reste néanmoins posée: l'essoufflement des membres fondateurs et leur remplacement progressif par une nouvelle génération, moins politisée et «voyant grand», n'a sans doute pas été pensé ni géré de manière optimale. *Acidule* a aussi eu à pâtir de sa grande diversité en matière de contenus. Ce qui était une force s'est aussi révélé constituer une faiblesse: avec des variations selon les époques, la grille des programmes ressemble en effet à un patchwork passablement désuni, tant les thématiques et les formats paraissent dissemblables. Mis à part l'intérêt pour la politique au sens large, qui traverse l'ensemble des émissions, on chercherait en vain une «ligne» cohérente. A force de vouloir offrir la parole à chaque groupe social, chaque communauté, chaque âge, chaque rassemblement de passionnés, *Acidule* s'est peut-être quelque peu dispersée, rassemblant sporadiquement des communautés d'auditeurs qui n'écoutaient que «leur» programme. D'autres raisons exogènes peuvent être proposées pour expliquer ce déclin. Le contexte social et économique s'est transformé: alors que les premières radios locales ont été créées par des bricoleurs passionnés et/ou par des «pirates» militants, le paysage radiophonique des années 1990 est marqué par la professionnalisation des structures, le développement de synergies, voire la constitution de groupes entre stations existantes. Il semble bien que la station ait été confrontée à un dilemme: soit *Acidule* décidait de rester une radio strictement locale, mais le renouvellement de la concession devenait alors incertain, soit elle s'engageait dans un processus de croissance pour devenir une radio régionale diffusant de Nyon jusqu'à Vevey et bénéficiant de recettes supplémentaires,[58] quitte à y laisser une partie de son âme… Pour survivre, *Acidule* n'avait donc sans doute pas d'autres possibilités que de chercher à se développer, étendre son aire de diffusion, se professionnaliser: c'est ce qu'elle a fait, et c'est paradoxalement ce qui a entraîné sa disparition. Ce processus a été rendu particulièrement délicat par les lacunes qui sont apparues dans la gestion opérationnelle et la stratégie de la station: à l'évidence, la gestion d'une PME telle qu'une radio locale était devenue trop complexe pour une structure associative composée de politiciens «miliciens». Est-ce à dire que, dans le conflit qui les a opposés dès 1994 à la nouvelle garde, les «conservateurs» avaient raison? Maintenir la structure et la philosophie originelles, en ne concédant que quelques ajustements, aurait-il permis de garantir la viabilité à long terme d'*Acidule*? Aurait-il seulement été possible de sauver les meubles? Avec le recul, nous en doutons. Il faut également s'interroger sur les responsabilités de la gauche lausannoise, laquelle semble progressivement s'être désintéressée de l'avenir de la station. En 1996, le syndicaliste Gérard Forster s'interrogeait: «La gauche fait beaucoup de bruit autour de cette reprise par Nostalgie. Mais elle ne s'est pas beaucoup préoccupée d'AciduL' quand celle-ci allait mal.»[59] Il semble en effet que «le cœur n'y était plus».

57 Celui-ci n'étant pas dénué d'un certain folklore: le local des «gens d'ici», de l'agglomération à taille humaine, de la proximité entre concitoyens, de la convivialité, de la démocratie directe et populaire…

58 D. Ab., Radio Acidule: un nouvel appétit, in: Gazette de Lausanne, 10 décembre 1994.

59 Nicolas Dufour, Résignée, la gauche pleure la perte de Radio AciduL', in: Gazette de Lausanne, 22 mars 1996.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Incontestablement, la disparition d'*Acidule* constitue une perte pour la diversité du paysage médiatique romand. C'est aussi la disparition d'un instrument unique d'expérimentation radiophonique, d'un espace de liberté et de créativité qui a permis à une génération de passionnés de se former aux métiers de la radio. Des journalistes ayant travaillé à *Radio Acidule* deviendront plus tard des personnalités du monde des médias romands, ou des dirigeants politiques ou associatifs: citons les noms de Manon Schick, actuelle directrice générale de la section suisse d'*Amnesty International*, qui débuta une activité de chroniqueuse de théâtre à *Acidule* alors qu'elle n'était âgée que de 12 ou 13 ans. Mentionnons encore les noms de Laurent Caspary ou de Fathi Derder, aujourd'hui journaliste et conseiller national du PLR. On l'a vu, le très populaire Jean-Marc Richard a également fait ses débuts sur *Acidule*: véritable «journaliste à tout faire» de la station, il y commenta aussi bien les matches du Lausanne Hockey Club que les élections ou l'actualité locale au sens large. D'autres personnalités ont participé à l'aventure alors qu'elles bénéficiaient déjà d'une certaine notoriété, à l'image d'un Jeanlouis Cornuz, journaliste et écrivain. Sur le plan politique, des personnalités de tous bords ont exprimé leurs regrets face à cette disparition: il faut dire que sur un plan éditorial, bien qu'engagée à gauche, *Acidule* a toujours eu le souci de ne pas être sectaire et de donner largement la parole à toutes les tendances politiques, y compris à ses adversaires. Cette ouverture et cette déontologie journalistique ont été largement reconnues et saluées. Avec pertinence, les partis et syndicats ont tout de suite compris qu'une «radio-propagande» ne serait pas écoutée. Pour reprendre les mots de la direction: «Alors Acidule, radio de gauche? Non, s'il s'agit de répéter jour après jour les thèses et les programmes des partis et des syndicats. Oui s'il s'agit de garantir aux créateurs d'émissions et à ceux qui se chargent de l'information locale une liberté totale vis-à-vis de toute pression extérieure, qu'elle soit politique ou économique.»[60] La fin d'*Acidule* signifie également que des personnes et groupes sociaux minoritaires ont perdu un instrument qui contribuait à leur accroître leur visibilité au sein de l'espace public local. En effet, la volonté de donner la parole à «Monsieur et Madame tout-le-monde» était caractéristique de l'identité d'*Acidule*: dans une analyse des interviews réalisés dans le cadre de la campagne pour l'élection au Conseil national et au Conseil des Etats de 1987, 15% du temps d'antenne est accordé à la «base», contre 85% au «sommet» de la hiérarchie sociale:[61] cela peut paraître peu, mais en regard de la pratique des autres radios romandes, il s'agit là d'une proportion importante.

On peut enfin se demander si une expérience telle que *Radio Acidule* serait possible dans la Lausanne de 2016. S'il est permis d'en douter, il faut noter que les progrès techniques en matière d'émission, notamment la technologie numérique DAB+, permettent à nouveau d'accéder aux fréquences hertziennes à des coûts modiques. Comme ce fut le cas au début des années 1980, de nouvelles radios, dont certaines adoptent une structure associative, se créent, innovent et expérimentent. Si l'enthousiasme militant – qui pouvait parfois confiner à une forme de naïveté – ne semble plus aussi vif qu'à l'époque des radios libres, l'envie d'une «autre radio» reste intacte chez ces nouveaux pionniers du numérique.

60 Jacques Guyaz, Acidule, la liberté sans partis, in: 24 Heures, 15–16 décembre 1984.
61 Corboud Fumagalli, *op. cit.*

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Rezeption der pädagogischen Konzepte von Johann Heinrich Pestalozzi in Polen

Jan Wnęk

Die Ansichten von Johann Heinrich Pestalozzi (1746–1827), dem schweizerischen Pädagogen, Schöpfer eines neuen Bildungsmodells in Grund- und Volksschulen und Gründer verschiedener Bildungseinrichtungen, haben sowohl bei seinen Zeitgenossen als auch bei den nachfolgenden Generationen ein breites Interesse geweckt. Berühmt wurde dieser hervorragende Aktivist und pädagogische Theoretiker auch in Polen.[1] Dutzende von Arbeiten wurden über seine Tätigkeit in polnischer Sprache veröffentlicht. Einige von ihnen sind wissenschaftlicher Natur. Ihre Autoren untersuchten Pestalozzis pädagogische Hinterlassenschaft und bewerteten diese. Für einen Teil der polnischen Wissenschaftler war Pestalozzi ein Meister. Sie versuchten beharrlich, seine Gedanken und Vorschläge in die Praxis umzusetzen, mit dem tiefen Glauben, dass dies zur Verbesserung des polnischen Bildungs- und Erziehungssystems beitragen kann. Ohne Zweifel hatte die Rezeption der pädagogischen Konzepte des schweizerischen Bildungspioniers Einfluss auf die Praxis der Grundschulbildung in Polen. Sie ermöglichte es, die Fragen der Kinderbetreuung und der Rolle von Lehrerinnen und Lehrern bei der Erziehung der jungen Generationen besser zu verstehen.

Die erste Begegnung polnischer Pädagogen mit Pestalozzi und seiner Tätigkeit: Pestalozzis Auswirkungen auf die Praxis der Grundschulbildung in Polen im 19. Jahrhundert

Pestalozzis Erziehungslehre stiess in den polnischen Gebieten zu Beginn des 19. Jahrhunderts auf grosses Interesse. Es war eine sehr schwierige Zeit für die Bevölkerung Polens. Ihr Staat existierte wegen der Teilung zwischen Österreich, Preussen und Russland nicht mehr eigenständig. Der Glaube an eine Rückkehr der Nation ging aber nicht verloren. Forderungen nach einer Aufklärung des Volkes und einer Grundschulbildung wurden breit diskutiert, und die Ansichten von Pestalozzi fielen auf fruchtbaren Boden. Die polnischen Pädagogen besuchten Pestalozzis Einrichtung in der Schweiz, um unter seiner Leitung die neue pädagogische Unterrichtspraxis kennen zu lernen. 1803 schickte die preussische Regierung Joseph Jeziorowski nach Burgdorf, der während seiner Reise auch ver-

1 Julian Dybiec, Recepcja idei pedagogicznych w Polsce, in: Adam Strzałkowski (Hg.), Recepcja w Polsce nowych kierunków i teorii naukowych, Kraków 2001, S. 197.

Jan Wnęk, Wydział Psychologii i Nauk Humanistycznych, Krakowskiej Akademii, im. Andrzeja Frycza Modrzewskiego, Kraków, j.wnek@interia.pl

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

gleichbare Einrichtungen der elementaren Ausbildung von Olivier in Dessau und von Niemeyer in Halle besuchte. Nach der Rückkehr berichtete Jeziorowski in einem Zeitschriftenartikel über Beobachtungen, die er über die Erziehungsmethoden von Pestalozzi angestellt hatte.[2] Die pädagogischen Ansichten Pestalozzis beeinflussten Jeziorowski stark.[3] Er analysierte Pestalozzis Lehrbücher und versuchte, dessen Methode an polnischen Grundschulen anzuwenden.[4]

Bei Pestalozzi verkehrten auch andere Polen, unter anderen Benjamin Flatt[5] und Tadeusz Wernik.[6] Um 1820 besuchten Absolventen der Vilniuser Universität die Einrichtungen in Hofwyl und Yverdon, um ihr pädagogisches Wissen zu vertiefen.[7] 1824 gelangte zudem Mark A. Pawlowicz, ein Professor der Warschauer Universität, nach Yverdon.[8] Auch der polnische Nationalheld Tadeusz Kościuszko schätzte die pädagogischen Gedanken von Pestalozzi. Kościuszko kämpfte nach dem Untergang des polnischen Staates für die Unabhängigkeit der Vereinigten Staaten von Amerika und übersiedelte schliesslich in die Schweiz, wo er in Kontakt mit Pestalozzi stand. Er legte in seinen Arbeiten grossen Wert darauf, dass sich polnische Lehrer und Erzieher an den Bildungsidealen von Pestalozzi orientierten.[9]

In den ersten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts erschienen einige Werke in polnischer Sprache, die die Ansichten des schweizerischen Bildungstheoretikers und Praktikers wegen ihrer Originalität popularisierten. Einer der Pestalozzikundigen Autoren war Felix Bentkowski, ein Literaturhistoriker und Absolvent der Universität Halle. 1805 veröffentlichte er im *Neuen Warschauer Tagebuch* einen Artikel unter dem Titel «Ein kurzer Umriss der Lehre von Pestalozzi». Darin vermittelte er dem Leser die Grundlagen der pädagogischen Ideen von Pestalozzi: «Pestalozzi lebt im schweizerischen Burgdorf, und ist der Leiter eines berühmten Instituts. Von seiner Jugend war er zum Lernen nicht aufgelegt, und er gibt es selbst zu, dass seine Mitarbeiter von ihm besser ausgebildet seien. Die

2 Józef Jeziorowski, Über Pestalozzis und Oliviers Lehrarten, in: Neue Berlinische Monatsschrift XI (1804); ders., Kurze historische Darstellung der Unterrichts-Methoden der Herren Olivier und Pestalozzi nebst einigen Bemerkungen über ihren Gehalt mit Hinsicht auf die Anwendbarkeit derselben in den öffentlichen Volksschulen Südpreussens, in: Wanda Bobkowska, Nowe prądy w polskim szkolnictwie ludowym w początku XIX wieku, Kraków 1928, S. 279f.

3 Zenon Jasiński, Wpływ poglądów pedagogicznych Jana Henryka Pestalozziego na działalność Józefa Jeziorowskiego, in: Norbert Hober, Johann Heinrich Pestalozzi i jego uczniowie, Olesno 2004, S. 7f.

4 Józefa Jeziorowskiego ocena podręczników Pestalozziego (1804), in: Wanda Bobkowska, Nowe prądy w polskim szkolnictwie ludowym w początku XIX wieku, Kraków 1928, S. 297.

5 Benjamin Flatt, Opis Instytutu Ubogich Uczniów w Hofwyl przesłany Komisji Rządowej Wyznań Religijnych i Oświecenia Publicznego, in: Pamiętnik Warszawski (1817).

6 Ryszard Wroczyński, Jan Henryk Pestalozzi w pedagogice polskiej, Przegląd 1971, S. 202.

7 Wanda Bobkowska, Nowe prądy w polskim szkolnictwie ludowym w początku XIX wieku, Kraków 1928, S. 179.

8 Józef Bieliński, Królewski Uniwersytet Warszawski (1816–1831), Bd. 3, Warszawa 1912, S. 294.

9 S. W., Kościuszko i Pestalozzi, in: Przegląd Pedagogiczny (1885), S. 246–248; Witold Hofman, Kościuszko i Pestalozzi, in: Wychowanie w Domu i Szkole 1/1 (1912), S. 37–43; Alina Brossowa, Kościuszko a Pestalozzi, in: Miesięcznik Pedagogiczny 11 (1927), S. 267–270.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Familie und Schüler dieses Menschen sind arme Kinder, er nimmt sie auf, verkehrt sich mit ihnen, klärt sie auf und befriedigt alle ihre Bedürfnisse: er tut es nicht für jede Prahlerei, sondern vor allem für den nationalen Nutzen.»[10] Detailliert beschrieb Bentkowski die Einrichtung in Burgdorf und die erzieherischen und didaktischen Grundsätze Pestalozzis. Die Tätigkeit dieser Einrichtung wurde auch von Józef Mostowski in der Zeitschrift *Vilniuser Tageszeitschrift* dargestellt.[11]

Zu Beginn des 19. Jahrhunderts übersetzte Antoni Marcinowski das Buch eines Schülers von Pestalozzi, D. A. Chavannes, ins Polnische, unter dem Titel: *Wykładmetody J. H. Pestalozziego* (Die Auslegung der Methode von J. H. Pestalozzi). Der Übersetzer begründete seine Arbeit wie folgt:

> Während der Betrachtung der Analyse und Kritik der Werke von Pestalozzi, bei der Lektüre seiner Grundbücher, und vor allem in Anbetracht dessen, welchen Nutzen die Kinder in der Schule von Pestalozzi und in anderen Ländern zogen, habe ich mich bemüht, ihn näher kennen zu lernen; endlich habe ich selbst den Versuch unternommen, der mich davon überzeugte, dass das Lob von den Wissenschaftlern an dieser Erneuerung nicht übertrieben war, und der mich anspornte, die Grundbücher von Pestalozzi in die Muttersprache zu übersetzen.[12]

Das Werk von Chavannes informierte die polnischen Leser umfassend über Pestalozzis pädagogische Ansichten.

Die polnischen Pestalozzi-Kenner brachten bei der Beschreibung seiner pädagogischen Methoden zum Ausdruck, dass die Volksbildung in den polnischen Gebieten verstärkt und dabei die Methoden des schweizerischen Pädagogen eingesetzt werden sollten. Solche Überzeugungen finden sich etwa bei Konstanty Wolski, einem Dozenten am Warschauer Lyzeum,[13] und bei Jan Kanty Krzyżanowski, Professor an einer Departmentschule in Lublin. 1814 wurde Krzyżanowski vom polnischen Minister Stanisław Kostka Potocki ins Ausland geschickt, damit er sich mit dem britischen Bell-Lancaster-Schulmodell, das auf gegenseitigen Lernformen unter Schülern beruhte, vertraut machte. 1819 hielt er an einer Sitzung der *Gesellschaft der Freunde der Wissenschaft* einen Vortrag, in dem er sich für neue Lehrmethoden auf der Grundstufe einsetzte («Uwaginadinstytutamipedagogicznymi Pestalozziego i Fellenberga, tudzieżmetodem Bell-Lankastrowskim»; Bemerkungen zu pädagogischen Instituten von Pestalozzi und Fellenberg, sowie zu Methoden von Bell-Lancaster).[14]

Mitte des 19. Jahrhunderts war Pestalozzis Lehrmethodik auch für weitere bekannte polnische Pädagogen von Interesse, etwa für Ewaryst Estkowski oder Bronisław Trentowski. Estkowski beschäftigte sich vor allem mit Pestalozzis An-

10 Feliks Bentkowski, Rys krótki nauki Pestalozziego, in: Nowy Pamiętnik Warszawski (1805), S. 310–319.
11 Józef Mostowski, Instytut Pestalozziego, in: Dziennik Wileński (1806), S. 21f.
12 Jan Henryk, Kurs nauk początkowych, czyli książki elementarne, übersetzt von Aantoni Marcinowski, Wilno 1808, S. 2f.
13 Konstanty Wolski, Nauka początkowego czytania, pisania i rachowania, Warszawa 1810; ders., Przepisy dla nauczycielów dających naukę początkowego czytania, Warszawa 1811.
14 Jan Kanty Krzyżanowski, Uwagi nad instytutami pedagogicznymi Pestalozziego i Fellenberga, tudzież metodem Bell-Lankastrowskim, Lublin 1819.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

sichten über die soziale Funktion der Volksschule.[15] Trentowski lehnte sich mit seiner Forderung, dass die Volksschule einen allgemeinbildenden Charakter besitzen sollte, an Pestalozzi an. Trentowski hielt die pädagogischen IdeenPestalozzis zudem für zeitlos. In seinem Werk *Chowanna* schrieb Trentowski:

> Die Methode von Pestalozzi ist nicht vergangen, ohne einen starken und allgemeinen Einfluss auf die Erziehung ausgeübt zu haben. Sie verdrängte die sokratische Methode vielleicht nicht ganz von der pädagogischen Bühne, aber sie begrenzte diese mindestens, vermehrte die Gründlichkeit, machte auf den festen Plan aufmerksam und trug, in Bezug auf die alte Beziehung zwischen dem Lehrer und der Schule, überall zur besseren Aussprache in der Muttersprache bei. Das Viereck von Pestalozzi ist eine Kuriosität und blieb doch über Jahrhunderte ein ausgezeichnetes Mittel des Professors für Arithmetik, um den Schülern die Zahlenverhältnisse zum Verständnis zu bringen.[16]

Das Interesse in Polen an Pestalozzi lässt sich zum einen an Reisen in die Schweiz erkennen und zum anderen an der Rezeption der neuen Pädagogik in den damaligen polnischen Fachschriften, die sich mit den in Pestalozzis Anstalten gängigen Betreuungs- und Erziehungsmethoden befassten. Manche polnische Pädagogen, die die Erziehungsvorstellungen des Schweizer Pädagogen umzusetzen versuchten, plädierten für das Recht auf Bildung für alle sowie für eine planmässige Erziehungs- und Unterrichtsmethode. In polnischen Elementarschulen wurden manche Unterrichtsfächer, die Pestalozzi aus den drei Elementarmitteln Sprache, Form und Zahl herleitete, in den Lehrplan aufgenommen. Ausserdem wurden seine Empfehlungen, den Unterricht je nach Kraft und Möglichkeiten des Kindes zu gestalten, übernommen. Seine Erziehungstheorie und -praxis und vor allem seine anschauliche Unterrichtsmethode brachten einen wesentlichen Fortschritt in den Unterrichtsmethoden im Primarstufenbereich. Allerdings übten im 19. Jahrhundert die Ideen des deutschen Pädagogen Johann Friedrich Herbart einen noch grösseren Einfluss auf das polnische Schulwesen aus.

Das gestiegene Interesse an Pestalozzis Pädagogik um 1900

Ende des 19. Jahrhunderts intensivierte sich das Interesse am pädagogischen Denken Pestalozzis in Polen. Davon zeugen die vielen Publikationen zu den Leistungen des schweizerischen Pädagogen.[17] Deren Autoren waren bekannte, zeitgenössische polnische Pädagogen wie etwa Jan Władysław Dawid, der in seinem Werk unter dem Titel *Nauka o rzeczach* (Sachenlehre) an Pestalozzi anknüpfte.[18] Henryk Wernic, ein weiterer Autor, veröffentlichte eine Artikelreihe unter dem Titel «Pestalozzi Jan Henryk», in der er wenig bekannte Hinweise zu Pestalozzis

15 Jan Hellwig, Ewaryst Estkowski (1820–1856). Prekursor nowatorstwa pedagogicznego w Polsce, Poznań 1984.

16 Bronisław Ferdynand Trentowski, Chowanna, czyli system pedagogiki narodowej jako umiejętności wychowania, nauki i oświaty, słowem wykształcenia naszej młodzieży, Einleitung und Kommentar von Andrzej Walicki, Bd. 2, Wrocław et al. 1970, S. 729.

17 Szczęsny Parasiewicz, Jan Henryk Pestalozzi, in: Szkoła 47 (1878), S. 386–388; 48, S. 394–396; 49, S. 400f.; A. S., Z antologii Pestalozziego, in: Przegląd Pedagogiczny (1896), S. 141f.

18 Jan Władysław Dawid, Nauka o rzeczach, Warszawa 1892.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Leben und Werk zusammenstellte und detailliert die pädagogischen Konzepte, insbesondere zur Volksbildung und zum Grundschulunterricht, beleuchtete.[19]

Anfang des 20. Jahrhunderts wurden mehrere weitere Publikationen zu Pestalozzi in polnischer Sprache herausgegeben.[20] Nicht alle von ihnen präsentierten die Bildungsarbeit von Pestalozzi umfassend; manche idealisierten seine Leistungen.[21] Der Warschauer Pädagoge Waldemar Osterloff war ein führender Vertreter der Pestalozzi-Forschung. Seine Übersetzung von Pestalozzis Werk erschien 1909 unter dem Titel *Jak Gertruda uczy swoje dzieci* (Wie Gertrude ihre Kinder lehrt). Im Vorwort stellte Osterloff den Lebenslauf Pestalozzis dar, in dem er darauf hinwies, dass diesem die erhabene Idee vorschwebte, Menschen aus Rückständigkeit, Elend und Unterdrückung herauszuhelfen und die Menschheit durch Erziehung zu vervollkommnen. Osterloff verwies auf Pestalozzis lebenslanges Motto «Alles für andere, für sich Nichts». Er führte aus, wie Pestalozzi lebte, arbeitete und sich dem Volk, den Armen, der Gesellschaft und der Menschheit widmete. Auch betonte er den fehlenden Reichtum des Pädagogen und dass dieser den grössten Teil seines Lebens in Armut oder zumindest mit anhaltenden existentiellen Sorgen verbrachte.[22] Weiter erklärte Osterloff, warum er eine Übersetzung von Pestalozzis Werk anfertigte. Er reagierte damit auf das zunehmende Interesse an Pestalozzis Ansichten.[23]

Osterloff ergänzte später seine Ausführungen im Vorwort zu *Jak Gertruda uczyswojedzieci*. 1910 veröffentlichte er eine Monografie über den schweizerischen Pädagogen, unter dem bezeichnenden Titel *Prorokpedagogikinowoczesnej – Henryk Pestalozzi* (Prophet der modernen Pädagogik – Heinrich Pestalozzi). Dafür analysierte Osterloff neben den Schriften von Pestalozzi auch die ältere und neuere Sekundärliteratur. Das Buch wurde mit Unterstützung des Verbandes der polnischen Lehrer veröffentlicht. Im ersten Teil diskutierte Osterloff die gesellschaftlichen Verhältnisse in der Schweiz, insbesondere im Zürich des 18. Jahrhunderts. Er berichtete über die Volksbildung in Westeuropa vor der Französischen Revolution sowie über Reformdebatten im Erziehungs- und im Schulwesen vor Pestalozzi. Der zweite Teil des Buches ging auf den Lebenslauf Pestalozzis ein und fasste die Grundanliegen der Schriften zusammen. Der dritte und letzte Teil zeigte Pestalozzi als Menschen, sozialen Denker und Erzieher. Der Autor verglich die pädagogischen Ansichten Pestalozzis mit den Ansichten von Comenius, Jean-Jacques Rousseau und Immanuel Kant. Er verwies auf die Wirkung Pestalozzis auf die Ansichten anderer Erziehungstheoretiker des 19. Jahrhunderts. Sein Fazit fasste Osterloff in folgenden Worten zusammen:

> Die Ansichten Pestalozzis über Erziehung und Bildung finden sich verstreut in seinen zahlreichen Schriften; sie sind manchmal auch widersprüchlich. Er hat aber unbewusst, mit grosser Intuition, ein pädagogisches System gebildet.

19 Ebd.
20 Antoni Danysz, Pestalozzi Jan Henryk, in: Encyklopedia wychowawcza, Bd. 8, Warszawa 1909–1911, S. 298–309.
21 Stefania Okołowiczówna, Henryk Pestalozzi wielki bojownik o światło dla ludu, Warszawa 1906, S. 7.
22 Waldemar Osterloff, Przedmowa tłumacza, in: J. H. Pestalozzi, Jak Gertruda uczy swoje dzieci, übersetzt von Waldemar Osterloff, Warszawa 1909, S. XIV.
23 Weitere Auflagen des Werks von Pestalozzi in der Übersetzung von Waldemar Osterloff erschienen 1923 und 1939.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

> Wenn wir seine Ansichten zusammenstellen, verschwindet ihre Unordnung und die angeblichen Widersprüche. Vor uns entsteht eine Struktur mit dem Granitfundament; sie ist zwar nicht festgefügt – ihr Schöpfer hat an ihr bis zum letzten Atem seines Lebens gearbeitet und ihre Vollendung an seine Nachfolger weitergegeben.[24]

In den ersten Jahren des 20. Jahrhunderts, insbesondere dank den Forschungen und Publikationen Osterloffs, wurde das Wissen über die pädagogischen Anliegen Pestalozzis in den polnischen Gebieten vertieft. Für diese Rezeption war die Übersetzung Osterloffs von grosser Bedeutung. Dank diesem Werk konnten sich die polnischen Pädagogen, die über keine Deutschkenntnisse verfügten, mit den Ansichten Pestalozzis vertraut machen und versuchen, Elemente dieser Lehre in der eigenen pädagogischen Praxis zu verwenden.

Um die Jahrhundertwende reflektierte man sowohl über die damalige als auch über die frühere Erziehungslehre. Die neuen wissenschaftlichen Erkenntnisse im Bereich der Kinder- und Kindheitsforschung gaben Anlass dazu, die pädagogischen Ideen herausragender Vertreter der Aufklärung wie Rousseau oder Pestalozzi in Erinnerung zu rufen. Am Vorabend des Ersten Weltkrieges stiess die Elementarbildung bei manchen Pädagogen immer noch auf grosses Interesse. Veröffentlichungen über Pestalozzis Bildungs- und Erziehungsarbeit sowie Übersetzungen von seinen Schriften ins Polnische zeugen von einem unverändert hohen Interesse der polnischen Erziehungsaktivisten, die auch über die Umsetzung von Pestalozzis Konzepten diskutierten. Die Reformpädagogik gab den Anstoss zu bildungstheoretischen Überlegungen und regte zu innovativen Lösungen im Schulwesen an. Man rief die Klassiker der Pädagogik in Erinnerung und suchte in ihren Schriften nach pädagogischen Inspirationen.

Pestalozzi in der polnischen Pädagogik in den Jahren 1918–1939

Im Jahr 1918 gewann Polen seine nationale Souveränität nach mehr als 120 Jahren der Fremdherrschaft wieder. Dies ermöglichte eine freie Entwicklung der Wissenschaft und Bildung. Moderne pädagogische Ideen, einschliesslich jener Pestalozzis, wurden in dieser Zeit verstärkt rezipiert.[25]Aus Anlass des hundertsten Todestags Pestalozzis 1927 erschienen in Polen zahlreiche Artikel und Bücher zum schweizerischen Pädagogen.[26] Eine dieser Abhandlungen war die Studie von Franciszek Śniehota zu *Jan Henryk Pestalozzi*, dem «grossen Meister der Pädagogik». Der Autor betonte, dass Pestalozzi eine fundierte Untersuchung er-

24 Waldemar Osterloff, Prorok pedagogiki nowoczesnej – Henryk Pestalozzi, Warszawa 1910, S. 165.

25 Wanda Dzierzbicka, Stanisław Dobrowolski (Hg.), Eksperymenty pedagogiczne w Polsce w latach 1900–1939, Vorwort Bogdan Suchodolski, Wrocław 1963; Jan Wnęk, Polskie przekłady literatury zagranicznej 1918–1939, Kraków 2006.

26 Alina Brossowa, J. H. Pestalozzi (1746–1827), in: Miesięcznik Pedagogiczny 8 (1927), S. 193–196; J. J., Jan Henryk Pestalozzi, in: Wychowanie i Życie 6–7 (1927), S. 2f.; Zygmunt Kukulski, Jan Henryk Pestalozzi (1746–1827), in: Przyjaciel Szkoły 3 (1927), S. 110–134; Czesław Lechicki, Echa rocznicy Pestalozziego w Polsce, in: Minerwa Polska 2 (1927), S. 191f.; Iza Moszczeńska, Jan Henryk Pestalozzi 1827–1927, in: Szkoła Powszechna 1 (1927), S. 3–14; Stefania Sempołowska, J. H. Pestalozzi, Warszawa 1927; Wiktor Wąsik, Henryk Pestalozzi w setną rocznicę zgonu (1827–1927), in: Przegląd Pedagogiczny 8 (1927), S. 188–192.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

fordere, weil er als prominente Figur einen grossen Einfluss auf die Geschichte der Erziehung ausübte:

> Es fällt schwer, die Bedeutung des Werks von Pestalozzi zu bewerten und zu beurteilen, welche Ziele und Aufgaben er den Strömungen seines und des späteren Jahrhunderts durch seine ernsthaften gedanklichen Inhalte gesetzt hat. Er hat die Lehrmethoden von Grund auf umgebaut, indem er 'den europäischen Schulwagen' umkehrte und ihn auf die andere Spur lenkte.[27]

Śniehota glaubte, dass sich aus den pädagogischen Ideen Pestalozzis weitreichende Forderungen ableiten liessen, sowohl zu allgemeinen Fragen der Erziehung als auch zu den didaktischen Methoden des Schulunterrichts.

Der Aufsatz von Wanda Bobkowska *Jan Henryk Pestalozzi a dzisiejszeprądypedagogiczne* (Johann Heinrich Pestalozzi und heutige pädagogische Strömungen) war in wissenschaftshistorischer Hinsicht von Bedeutung.[28] Der Aufsatz erschien 1927 in der angesehenen Fachzeitschrift *Pädagogische Bewegung*. Die Autorin, eine bekannte Erziehungstheoretikerin ihrer Zeit, stellte den Leserinnen und Lesern einige Fakten aus dem Leben von Pestalozzi vor, verwies auf seine Leistungen und charakterisierte seine pädagogischen Ansichten. Die grundlegenden pädagogischen Ziele Pestalozzis fasste sie wie folgt zusammen:

> […] die Entwicklung aller Kräfte, die in jedem Menschen als aktive Faktoren potentiell stecken, in der Tiefe des Wesens. Die Beobachtung des Kindes, das liebevoll unterstützt war, überzeugte ihn davon, dass er den Kräften kein eigenes Leben gibt – er gewährleistet nur, dass keine interne Kraft die natürliche Entwicklung der einzelnen Kräfte behindert oder zerstört. Auf einem solchen psychologischen Modell stützte er seine Erziehungsarbeit. Er suchte nach Mustern nicht in der aktuellen Schulpraxis, er fand sie in der erzieherischen Funktion einer vernünftigen und liebenden Mutter.[29]

Bobkowska schrieb weiter, dass Pestalozzis Anliegen in der Nähe jenes Ideals liege, das auch für die Schule im 20. Jahrhundert gelte. Zu den Vorteilen der Pädagogik Pestalozzis zählte sie Bekämpfung der Passivität des Kindes, die Beobachtung von dessen Interessen, die Anpassung der Schularbeit an die kindlichen Interessen sowie die Herstellung von Bedingungen zur kreativen Entwicklung des Kindes.

Eine weitere umfangreiche wissenschaftliche Monographie zu Pestalozzi stammt von Felix Kierski. Sie wurde im Verlag *NaszaKsięgarnia* veröffentlicht, in der Reihe *Bibliothek der Pädagogischen Werke*. Der Ansporn zu dieser Abhandlung stammte von Professor Bogdan Nawroczyński, der Kierski einlud, an der Übersetzung und Bearbeitung einer Auswahl von Pestalozzis Schriften mitzuwir-

27 Franciszek Śniehota, Jan Henryk Pestalozzi. W setną rocznicę zgonu «Wielkiego mistrza pedagogii» 1827–1927, Katowice 1927, S. 42.

28 Siehe auch: Wanda Bobkowska, Jan Henryk Pestalozzi, in: Minerwa Polska (1927), S. 6f.; ders., Noweprądy (pestalocyzm i lankastryzm) w polskimszkolnictwieludowym na początku XIX wieku, in: Sprawozdania z czynności i posiedzeń Polskiej Akademii Umiejętności 21/2 (1927), S. 5–7.

29 Wanda Bobkowska, Jan Henryk Pestalozzi a dzisiejsze prądy pedagogiczne, in: Ruch Pedagogiczny 3 (1927), S. 65–70.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ken. Dieses Projekt stand unter der Leitung der Pädagogischen Kommission des Ministeriums für Religionen und öffentliche Aufklärung. Während dieser Zusammenarbeit entwickelte Kierski die Idee, eine Monografie über den schweizerischen Pädagogen zu schreiben und eine Lücke in der polnischsprachigen pädagogischen Forschung zu füllen. Kierski arbeitete an seinem Werk unter anderem zwischen 1925 und 1926 anlässlich seines Aufenthalts in Freiburg. Er untersuchte damals viele Quellen und profitierte von der umfangreichen Sekundärliteratur zum Thema.[30]

Das erwähnte Werk von Kierski bestand aus drei Bänden. Das Material wurde in 16 Kapitel eingeteilt. In den ersten beiden Kapiteln wurden wichtige biografische Fakten aus Kindheit und Jugend Pestalozzis geschildert. Weiter beschrieb der Autor den ersten Versuch zur Gründung der Bildungseinrichtung in Neuhof. Kierski machte die Leserschaft mit den zeitgenössischen gesellschaftspolitischen Verhältnissen in der Schweiz während der Jugendjahre Pestalozzis bekannt. Die Kapitel III bis VIII schilderten Pestalozzis Schriften. Dann präsentierte Kierski die praktische pädagogische Arbeit von Pestalozzi in Stans und Burgdorf, wies auf seine Hingabe, Begeisterung und Beharrlichkeit beim Erreichen seiner Ziele hin. Die folgenden Kapitel befassen sich mit dem Aufenthalt von Pestalozzi in Münchenbuchsee, mit der Verbesserung seiner Erziehungsmethode, der Gründung der neuen Einrichtung in Yverdon und dem Niedergang der Einrichtung in Burgdorf. Ein Rezensent von Kierskis Werk, Stanisław Skalski, schrieb über ihn:

> Keine Übersetzung eines in viele Fremdsprachen übertragenen Werks könnte die Monografie von Kierski ersetzen. Sein Werk nimmt Rücksicht auf die Ergebnisse der neuesten Untersuchungen aus diesem Bereich […]. Zweitens: Der Autor, selbst Pädagoge und Philosoph, verweist auf zahlreiche Analogien zwischen Pestalozzianismus und den gegenwärtigen Erziehungstendenzen, er betont die Berührungspunkte mit der Arbeitsschule. Drittens: Wir finden hier viele Bezüge auf die uns näher bekannten Beispiele aus der Literatur- und Schulgeschichte in Polen, es wird auch kurz die Beziehung von Pestalozzi zum damaligen Schulwesen auf dem polnischen Gebiet geschildert sowie das Interesse von Kościuszko an der neuen Schule.[31]

In den 1930er Jahren wurden im Verlag *Naukowe Towarzystwo Pedagogiczne* (Wissenschaftliche Pädagogische Gesellschaft) die Übersetzungen der Hauptwerke von Pestalozzi herausgegeben, finanziert aus den Mitteln des *Nationalen Kulturfonds namens Józef Piłsudski*. Die Übersetzung von *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt* bereitete Włodzimierz Szewczuk vor. (Die Übersetzung basiert auf dem in *Pestalozzis sämtlichen Werken* enthaltenen Text, Bd. 13, bearbeitet von Herbert Schönebaum und Kurt Scheinert, Berlin, Leipzig 1932.)[32] Das Werk *Mutter und*

30 Feliks Kierski, Przedmowa, in: Feliks Kierski, Jan Henryk Pestalozzi, Bd. 1, Warszawa 1927, S. 6f.

31 Stanisław Skalski, Rezension, in: Ruch Pedagogiczny 9 (1927), S. 285–287.

32 1927 erschienen die ins Polnische übersetzten folgenden Arbeiten von Pestalozzi: Jan Henryk Pestalozzi, Bajki, übers. A. B., in: Miesięcznik Pedagogiczny 8–9 (1927); Jan Henryk Pestalozzi, Wybórmyśli, in: Szkoła i Wiedza 4 (1926/27).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Kind wurde von Zygmunt Mysłakowski ins Polnische übertragen.[33] Die Übersetzungen enthielten jedoch keine Kommentare oder Anmerkungen, die den Lesern einen Blick in die Persönlichkeit und Ansichten von Pestalozzi vermittelten.

Die bildungshistorische Forschung argumentiert, dass Pestalozzis Ansichten die polnische Schule für Sozialpädagogik, deren bekannteste Vertreterin Helena Radlińska ist, beeinflussten.[34] In den Arbeiten Radlińskas zeigt sich eine Annäherung an die Ideen von Pestalozzi, wie sie in *Lienhard und Gertrud* ausgeführt sind, insbesondere Pestalozzis Vorstellungen der Verbindung zwischen Schule und gesellschaftlicher Umwelt sowie jene zu den Aufgaben und Funktionen des Lehrers.[35] 1927 veröffentlichte Radlińska in der Zeitschrift *Kinderbetreuung* einen Artikel über «Heinrich Pestalozzi», in dem sie feststellte, dass die Ansichten Pestalozzis im Kontext der Sozialhilfe für Kinder eine zunehmende Bedeutung erhalten hätten. Radlińska argumentierte, dass in diesem Bereich «Pestalozzi der Schöpfer der Werte war, die erst heute ein gemeinsames Verständnis gewinnen. Das grösste Werk seines Lebens ist die Pflege der ärmsten Kinder, der Opfer von Armut und Verwilderung, von Krieg und Verlust der Eltern.»[36] Die Autorin des Artikels war der Meinung, dass die pädagogischen Ideen von Pestalozzi und eine neue Methodik des Lehrens in die Arbeit mit Kleinkindern übersetzt werden sollten. Die Liebe war auch für sie das Hauptprinzip der Erziehung:

> Die Liebe eines Kindes war bei Pestalozzi mit der Liebe zu Menschen verbunden. Pestalozzi näherte sich der Sache der Erziehung aus der Perspektive der sozialen Liebe. Er wollte das Leben der am stärksten behinderten Menschen umbauen und die Kultur der Dörfer heben. Seine ersten pädagogischen Tätigkeiten haben viele Gemeinsamkeiten mit der Ideologie der gegenwärtigen 'Methode des Vorhabens' – durch Formen des Unterrichts und der Erziehung, die mit der praktischen Ausbildung verbunden sind. Pestalozzi wollte das Leben der ganzen Umgebung verändern und bessere Arbeitsmethoden sowie eine optimierte Zeitorganisation verbreiten. Er sah viel Böses und konnte es plastisch mit seinem Füller wiedergeben, treu, ohne Retusche, in bescheidener Kritik; er malte die Welt, wie er sie sah: Ideale.[37]

Die Autorin verwies auch darauf, dass Pestalozzi wie kein anderer Pädagoge eine breite Anerkennung genoss, von verschiedenen Gruppen, die sich mit den Problemen der Erziehung und der sozialen Pflege beschäftigten.

Der Ausbruch des Zweiten Weltkriegs unterbrach die Rezeption der pädagogischen Konzeptionen Pestalozzis in Polen. Die deutsche Besatzungsmacht schloss die Gymnasien, die Hochschulen sowie die Universitäten. Die Liquidation der Gelehrten schritt fort. Der mehrjährige Flächenbrand des Krieges verunmöglichte weitere Forschungen über die Geschichte der Bildung. In der

33 Jan Henryk Pestalozzi, Matka i dziecko, Übertragung und Vorwort von Zygmunt Mysłakowski, Warszawa 1938.
34 Zu Radlińska vgl.: Ryszard Wroczyński, Helena Radlińska. Działalność i system pedagogiczny, in: Chowanna 3–4 (1958); ders., Pedagogika społeczna Heleny Radlińskiej na tle myśli wychowawczej Drugiej Rzeczypospolitej, in: Przegląd Historyczno-Oświatowy 4 (1979).
35 Helena Radlińska, Stosunek wychowawczy do środowiska społecznego, Warszawa 1935.
36 Helena Radlińska, Henryk Pestalozzi, in: Opieka nad Dzieckiem 2 (1927), S. 66f.
37 Ebd.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Zwischenkriegszeit wussten die polnischen Pädagogen im Vergleich zum 19. Jahrhundert noch mehr über Pestalozzis Leistungen. Umfangreiche Literatur über sein Leben und seine pädagogische Arbeit, die in verschiedenen Verlagen erschien, sowie Neuauflagen von seinen Werken, insbesondere anlässlich seines hundertsten Todestags, trugen zur Verbreitung seiner Bildungs- und Betreuungskonzepte bei. Das Werk des Schweizer Autors wurde von zahlreichen Erziehungshistorikern und Pädagogen, darunter auch von Vertretern der Sozial- und Betreuungspädagogik, analysiert. Man muss aber offen gestehen, dass Pestalozzis Werke in der Zwischenkriegszeit nicht so populär waren wie in den früheren Epochen. Das polnische pädagogische Gedankengut war in der damaligen Zeit nicht mehr so stark von der Pädagogik Pestalozzis geprägt wie noch im 19. Jahrhundert. Dies hing insbesondere mit der dynamischen Entwicklung neuer pädagogischer Strömungen zusammen.

Rezeption der Pädagogik von Pestalozzi in der Volksrepublik Polen (1945–1989)

Nach dem Zweiten Weltkrieg befand sich der polnische Staat in der Einflusszone der Sowjetunion. Die polnischen Behörden setzten die Vorgaben der sowjetischen Behörden zur Schaffung des kommunistischen Regimes um. Dies hatte die Folge, dass die Rezeption des westeuropäischen Bildungsgedankens in Polen schwerfiel und Übersetzungen sowie monografische Arbeiten, die sich mit Pädagogen aus kapitalistischen Ländern auseinandersetzten, der Zensur unterlagen. So erhielt das 1955 im Rahmen der Bibliothek der pädagogischen Klassiker veröffentlichte Werk *Jak Gertruda uczyswojedzieci* (Wie Gertrud ihre Kinder lehrt) keine Erlaubnis, den vierzehnten Brief Pestalozzis über den Religionsunterricht miteinzubeziehen.

1952 war der 125. Todestag von Pestalozzi. Aus diesem Anlass veröffentlichte der polnische Pädagoge Ludwik Bandura in der Zeitschrift *Das Leben der Schule* einen Artikel unter dem Titel «Nieznanynam Pestalozzi» (Uns unbekannter Pestalozzi), in dem er die These aufstellte, dass die «bürgerlichen Historiker» einige Fakten aus dem Leben Pestalozzis falsch interpretierten, insbesondere indem sie ihn als einen Philanthropen darstellten. Gemäss Bandura war Pestalozzis Arbeit eng verbunden mit seinen «politischen Bestrebungen, deren Wurzeln in den Idealen der Französischen Revolution steckten». Als Beweis dafür führte er an, dass Pestalozzi zu einer Geheimgesellschaft der «Patrioten» gehört hatte; auch verwies Bandura auf die Forderungen Pestalozzis nach einem gerechten gesellschaftspolitischen System, nach Abschaffung der Todesstrafe sowie nach verstärkter politischer Bildung. Bandura ging weiter auf Pestalozzis Aktivitäten während der Entstehung der Helvetischen Republik im Jahre 1798 ein. Er sprach von der Enttäuschung, die Pestalozzi nach dem Ausbruch des Bauernaufstands gegen die neue republikanische Regierung erfasste. Nach Bandura diene Pestalozzi als Lehre dafür, dass «es keine Befreiung des Volkes geben kann, ohne seine Teilnahme an dem Kampf, und dafür ist die Aufklärung der Massen der armen Bauernschaft notwendig».[38] Der Autor betonte, dass sich der schweizerische Pädagoge zum Ziel gesetzt habe, «die bisher unterdrückten Bauernkinder auszubilden». «Die gleiche Idee», so Bandura, «entwickelt und vertieft später Karl Marx in der

38 Ludwik Bandura, Nieznany nam Pestalozzi, in: Życie Szkoły 11 (1952), S. 649.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

dritten These über Feuerbach. Die gleiche Idee durchdringt heute die sozialistische Pädagogik.»[39]

In den fünfziger Jahren des 20. Jahrhunderts erschien zudem ein Artikel von Kazimierz Czajkowski zu «Jan Henryk Pestalozzi».[40] Der Beitrag wurde in der Zeitschrift *Waisenhaus* publiziert, die unter Aufsicht des Bildungsministeriums stand. Czajkowski interessierte sich für Pestalozzi als Erzieher. Er erkannte in ihm die bildungshistorisch herausragende Figur, die als Pädagoge auch ein Waisenhaus leitete: «Als Leiter und Erzieher der Pflegeeinrichtung ist er der erste Praktiker und Theoretiker der Erziehungspädagogik, ein Vorbild des Betreuers und Erziehers, der sich den Kindern widmet.»[41] Czajkowski betonte, dass Pestalozzi für fast alle bedeutenden Pädagogen, die sich mit Fragen der Kinderbetreuung befasst haben, ein Vorbild war. Die Bedeutung von Pestalozzi sei in der Bildungsgeschichte «aussergewöhnlich, und seine Leistungen [von] bleibendem Wert».[42]

In der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts reflektierte die polnische Pädagogik weiterhin die Forschung über das Werk Pestalozzis, wobei diese immer häufiger einer kritischen Beurteilung unterzogen wurde. Der beste polnische Experte für das pädagogische Erbe Pestalozzis war damals Ryszard Wroczyński. 1971 veröffentlichte er in der Zeitschrift *Przegląd Historyczno-Oświatowy* (Überblick über die Geschichte der Bildung) seinen Artikel «Jan Henryk Pestalozzi w pedagogicepolskiej» (Johann Heinrich Pestalozzi in der polnischen Pädagogik), der in innovativer Weise die Leistungen des Schweizers sowie seine Auswirkungen auf die Pädagogik in Polen darstellte. Das Verdienst von Wroczyński war, eine neue Übersetzung der Werke Pestalozzis vorzubereiten. 1971 übersetzte er erstmals das *Tagebuch über die Erziehung meines Sohnes* ins Polnische (Dziennik Pestalozziego o wychowaniujegosyna).[43] Ein Jahr später erschien Pestalozzis Autobiografie *Schwanengesang* in polnischer Sprache (Łabędziśpiew).[44] Auch die Bearbeitung und Herausgabe von Pestalozzis pädagogischen Schriften (Pismapedagogiczne) durch Ryszard Wroczyński war für die polnische Forschung von grosser Bedeutung. Das Werk wurde 1972 im Verlag der Polnischen Akademie der Wissenschaften veröffentlicht. Bemerkenswert ist, dass Wroczyński darin viele Schriften Pestalozzis übersetzte, die der breiteren polnischen Leserschaft bislang unbekannt waren.

In seiner Einleitung zu den pädagogischen Schriften äusserte sich Wroczyński zu Pestalozzis Beitrag zur Entwicklung der Pädagogik. Wroczyński betonte insbesondere die theoretische und praktische Bedeutung Pestalozzis:

> Die Sozialpädagogik (Gesellschaftspädagogik) verehrt in Pestalozzi den bedeutenden Vorläufer und Vertreter des Fachs. Die Einrichtungen für verlassene und verwaiste Kinder, die bisher den Almosen-, Philanthropie- und Kasernendrillbereich bildeten, wurden von Pestalozzi auf einen neuen Entwicklungspfad geführt. Das war zwar noch nicht die Richtung der modernen

39 Ebd.
40 Siehe auch: W. Rotenberg, Działalność pedagogiczna J. H. Pestalozziego, in: Bogdan Suchodolski (Hg.), Z dziejów myśli pedagogicznej, Warszawa 1958, S. 281–307.
41 Kazimierz Czajkowski, Jan Henryk Pestalozzi, in: Dom Dziecka 1 (1957), S. 11.
42 Ebd.
43 Dziennik Pestalozziego o wychowaniu jego syna, übersetzt von Ryszard Wroczyński, in: Przegląd Historyczno-Oświatowy 2 (1971).
44 Ebd.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

> Pädagogik. Pestalozzi war ein Kind seiner Zeit, er formulierte Visionen von einer neuen sozialen Ordnung, aber er versuchte, seine Schüler auf die selbständige Existenz unter den Bedingungen der ständischen Gesellschaft vorzubereiten. Auf der Ebene der pädagogischen Beziehungen in einer Pflegeeinrichtung waren Pestalozzis Ansichten allerdings auf der Höhe unserer heutigen Zeit.[45]

Zu den bleibenden Errungenschaften Pestalozzis zählte Wroczyński die Idee der Volksschule. Er glaubte, dass dieses Modell innovative Anliegen verfolgte, so etwa die sozio-moralische und geistige Entwicklung des Kindes und die Gewährleistung besserer Lebensperspektiven für arme Kinder.[46]

In den 1980er Jahren wurde in Polen viel über den Bildungs- und Erziehungsgedanken Pestalozzis geschrieben. Das Interesse richtete sich insbesondere auf Pestalozzis Ansichten über die Kinderbetreuung. In der Zeitschrift *Soziale und pädagogische Probleme* veröffentlichten Marian Jakubowski und Stanisław Zieliński 1983 einen Beitrag mit dem Titel «Rola Jana Henryka Pestalozziego w rozwojuopiekinaddzieckiem» (Rolle von Johann Heinrich Pestalozzi in der Pflegeentwicklung zur Entwicklung der Kinderbetreuung). Darin diskutierten die Autoren, wie man im Lichte der pädagogischen Ansätze Pestalozzis wirkungsvolle Grundsätze und Massnahmen für nicht institutionalisierte Formen der Kinderbetreuung und -erziehung formulieren müsste. Der Beitrag zeigt, dass die Überlegungen Pestalozzis zur erzieherisch verantwortlichen Person auf zwei Ebenen angelegt waren: «Er beschreibt seine eigenen Erfahrungen, Erlebnisse und Aktivitäten und stellt die eigene Geschichte zugleich verallgemeinernd dar, er präsentiert sie in Form von Regeln und Vorschriften für die Arbeit des Erziehers.»[47] Die Autoren hielten Pestalozzi für einen pädagogischen Pionier, der innovative Ausbildungsziele formulierte und realisierte, für einen Schöpfer eines neuen Erzieher-Lehrer-Modells.[48]

In den Jahren zwischen 1945 und 1989, als Polen sich in der sowjetischen Einflusszone befand, konnten die Bildungs- und Erziehungshistoriker die klassischen pädagogischen Ideen nicht frei interpretieren. In der zweiten Phase dieser Periode gelang es jedoch, einige Schriften von Pestalozzi herauszugeben. Dies trug zu einer Erweiterung und Vertiefung des Wissens über den Erziehungstheoretiker und -praktiker bei. Die Entwicklung der Kinderbetreuung nach dem Zweiten Weltkrieg und die Entstehung von Kinderheimen veranlassten die polnischen Pädagogen, sich mit den Bildungs- und Betreuungskonzepten von herausragenden Pädagogen, darunter auch Pestalozzi, vertraut zu machen.

Die Zeit seit 1989

Der sogenannte «Herbst der Nationen» und der Fall der Berliner Mauer im Jahr 1989 führten zu grundlegenden Veränderungen im politischen Leben der Volksdemokratien des Ostblocks. Der Zusammenbruch des Kommunismus löste erhebliche Veränderungen im polnischen Bildungswesen aus. Die Pädagogik konnte

45 Ryszard Wroczyński, Wstęp, in: Jan Henryk Pestalozzi, Pisma pedagogiczne. Wybór, wstęp i opracowanie Ryszard Wroczyński, Wrocław et al. 1972, S. L.
46 Ebd., S. LI.
47 Ebd., S. L.
48 Ebd., S. LI.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

sich nun von ideologischen Zwängen befreit entwickeln. Zeitgenössische Intellektuelle äusserten sich zu Themen, wie es zu Zeiten der Volksrepublik Polen unmöglich war.

In den polnischen Bildungswissenschaften wird seither intensiv über die Rezeption auswärtiger pädagogischer Ideen diskutiert. Ein Beispiel hierfür ist Ireneusz Pyrzyk mit seinem Buch *Prekursorzypedagogikiopiekuńczej: J. H. Pestalozzi, J. Korczak, A. Makarenko, J. Babicki* (Wegbereiter für die Pflegepädagogik: J. H. Pestalozzi, J. Korczak, A. Makarenko, J. Babicki). Das darin enthaltene Wissen spiegelt weitgehend die aktuellen Einschätzungen und Ansichten in Polen über Pestalozzi. Pyrzyk untersucht in seinem Werk folgende Probleme: die Elemente der Pflegepädagogik in den schulbezogenen Arbeiten Pestalozzis; die Bedürfnisse des Kindes in Pestalozzis Pädagogik; sein Konzept der Bildung (Pestalozzi als Vertreter einer natürlichen Erziehung; Familien-Erziehung als allgemeines Erziehungsmodell; Erziehung durch Arbeit, Pflegeerziehung); das Kind in den pädagogischen Ansichten Pestalozzis; sein Konzept des Lehrer-Pflegers. Pyrzyk beurteilt die pädagogischen Ansichten von Pestalozzi durchaus kritisch. Er weist etwa auf verschiedene Mängel hin. Einerseits zeuge Pestalozzis Werk von einer Unkenntnis der damaligen pädagogischen Fachliteratur; die meisten Schlussfolgerungen und pädagogischen Ideen hätte Pestalozzi aufgrund seiner eigenen erzieherischen Praxis formuliert. Andererseits hätte er seine eigene Methode überschätzt. Dies sei eine Folge des ersten Mangels. Abgesehen von Rousseau sei es schwer, einen Pädagogen zu nennen, von dem Pestalozzi für seine Arbeit explizit profitieren konnte.[49] Mit dieser kritischen Beurteilung unterscheidet sich Pyrzyk klar von der früheren Pestalozzi-Rezeption in Polen. Die meisten früheren Autoren idealisierten Pestalozzi und übernahmen dessen pädagogische Theorien unkritisch.

In den letzten Jahren wurde Pestalozzi in den einschlägigen polnischen Kompendien (Wörterbücher, Enzyklopädien, Lehrbücher) weiter rezipiert. 2005 veröffentlichten Ewa Dąbrowa und Sylwia Jaranowska in ihrer *Encyklopedia Pedagogiczna XXI wieku* (Pädagogische Enzyklopädie des 21. Jahrhunderts) ein vierseitiges Stichwort zu «Pestalozzi, Johann Heinrich (1746–1827)», in dem der aktuelle Wissensstand über Leben und Werk Pestalozzis zusammengefasst wird.[50] Weitere Fachautorinnen und -autoren tragen zur aktuellen Popularisierung Pestalozzis in Polen bei. Die wichtigsten Beiträge stammen von Stefan Ignacy Możdżeń,[51] KalinaBartnicka, Irena Szybiak[52] und Stanisław Litak.[53] Die Lehrbücher dieser und anderer Autoren helfen, das Wissen zu Pestalozzi im akademischen Umfeld weiter zu verbreiten.

49 Ireneusz Pyrzyk, Prekursorzy pedagogiki opiekuńczej: J. H. Pestalozzi, J. Korczak, A. Makarenko, J. Babicki, Toruń 2003, S. 25.

50 Ewa Dąbrowa, Sylwia Jaranowska, Pestalozzi Johann Heinrich (1746–1827), in: Encyklopedia pedagogiczna XXI wieku, Warszawa 2005, S. 359–363.

51 Stefan Ignacy Możdżeń, Historia wychowania do 1795 r., Kielce 2005; ders., Historia wychowania: 1795–1918, Kielce 2000.

52 Kalina Bartnicka, Irena Szybiak, Zarys historii wychowania, Warszawa 2001.

53 Stanisław Litak, Historia wychowania, Kraków 2005 (Do Wielkiej Rewolucji Francuskiej, Bd. 1).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Zusammenfassung

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass die Rezeption der pädagogischen Ansichten von Johann Heinrich Pestalozzi in Polen eine stimulierende Wirkung auf die polnische Pädagogik hatte. Im 19. Jahrhundert übte sie einen wichtigen Einfluss auf die Entwicklung der Grundschule und der Vorstellungen von Lehre und Erziehung aus. Es ist jedoch hervorzuheben, dass Polen im Vergleich zu den westeuropäischen Ländern in eher bescheidenem Grad an der Verbreitung der pädagogischen Theorien Pestalozzis beteiligt war. Dies ist bis zu einem gewissen Grad auf die schwierigen Umstände im polnischen Bildungswesen zurückzuführen. Erst in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts wurden wissenschaftliche Bearbeitungen der Werke Pestalozzis, begleitet von fachkundigen Kommentaren, auf Polnisch veröffentlicht. In dieser Zeit erschienen auch wissenschaftliche Abhandlungen zu seiner Pädagogik in Polnisch. Dies ermöglichte, das Wissen über Pestalozzi zu erweitern und zu vertiefen und dessen Werk interessierten Kreisen zugänglich zu machen.

Im Laufe der Jahre liess jedoch die Rezeption der pestalozzischen Konzepte nach. Nach der ersten Begegnung mit seiner pädagogischen Theorie und Praxis waren die Polen bestrebt, den von Pestalozzi bevorzugten Lehrplan und seine didaktischen Methoden (keine passive Wissensaufnahme) in den polnischen Elementarschulen einzuführen. Polnische Lehrer interessierten sich für die von Pestalozzi bevorzugten Lernbereiche: Rechnen, Geometrie, Zeichnen, Sprache, Lesen und Schreiben. Im 20. Jahrhundert suchte man in Pestalozzis Werken nach Inspirationen, um die Betreuung von Waisenkindern zu verbessern. Im heutigen Polen gilt Pestalozzi als einer der Vertreter der klassischen Pädagogik und findet dadurch Aufmerksamkeit. Seine Ideen werden in Lehrbüchern zur Erziehungsgeschichte ausführlich behandelt.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Beatrix Mesmer (2. Juni 1931 – 24. September 2015)

Brigitte Studer, Bern/Neuchâtel

Ihr plötzlicher Tod am 24. September 2015 auf ihrem Morgenspaziergang kam überraschend, war Beatrix Mesmer, die «Grande Dame» der Schweizer Geschichtswissenschaft, doch noch bei bester Gesundheit und intellektuell hellwach. Nur eine gewisse Müdigkeit habe sie erfasst, teilte sie mir kaum eine Woche vorher in einem Mail mit. Auch nach ihrer Emeritierung 1996 als ordentliche Professorin für Schweizer Geschichte in Verbindung mit Neuerer allgemeiner Geschichte an der Universität Bern blieb Beatrix Mesmer ihrem Fach treu. Sie war nicht nur dem Schweizerischen Nationalfonds eine verlässliche und kritische Begutachterin und verfolgte akribisch die laufenden historischen Debatten, sie veröffentlichte 2007 auch nochmals ein bedeutendes Buch «Staatsbürgerinnen ohne Stimmrecht: Die Politik der schweizerischen Frauenverbände 1914–1971», das wie andere ihrer Publikationen zu einem Standardwerk der Schweizer Geschlechtergeschichte geworden ist.

Dass Beatrix Mesmer zu einer der ersten Professorinnen der Universität Bern und zur wohl prägendsten Schweizer Historikerin geworden ist, war ihr nicht in die Wiege gelegt, doch möglicherweise war es gerade die Dosis Fremdheit (respektive sozio-kulturelle Distanziertheit), die ihr und anderen Professorinnen ihrer Generation die nötigen Ressourcen für ihre Pionierrolle in den männerbündischen akademischen Strukturen der Schweiz gab. In einer halbjüdischen Familie in München geboren, flüchteten ihre Eltern 1938 vor dem Naziregime in die Schweiz. Ihre Schulen absolvierte Beatrix Mesmer in Aarberg, Biel und Bern, wo sie 1951 die eidgenössische Maturität erhielt. 1952 heiratete sie Heinz Mesmer, im selben Jahr wurde ihr Sohn Stefan geboren. Sie begann ein Studium in allgemeiner Geschichte, Kunstgeschichte und Medienwissenschaft an der Universität Bern und der Freien Universität Berlin, betreute das Kind und arbeitete daneben als Hilfsredaktorin bei der Schweizerischen Depeschenagentur. 1959 wechselte sie als Assistentin, dann als Oberassistentin an das Historische Institut der Universität Bern. 1961 erfolgte die Promotion mit der Arbeit «Arnold Ruges Plan einer ‘Alliance intellectuelle’ zwischen Deutschen und Franzosen». 1972 habilitierte sie mit einer ideengeschichtlichen Arbeit zu den fiskalpolitischen Konzepten des Frühsozialismus. Anhand von Quellenmaterial aus Paris und aus dem Internationalen Institut für Sozialgeschichte in Amsterdam untersuchte sie darin den Transfer (oder wie man damals sagte: die Rezeption) der Idee einer progressiven Steuer von Frankreich nach Deutschland. Mit dieser Arbeit wurde sie 1973 an der Universität Bern zur Professorin ernannt, eine Position, die sie bis zur ihrer Emeritierung 1996 innehatte.

brigitte.studer@hist.unibe.ch

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Es folgten zahlreiche weitere akademische Funktionen: Nach der Dekanatsleitung der Philosoph-Historischen Fakultät wurde sie 1989 zur ersten Vizerektorin der Universität Bern gewählt. Im selben Jahr übernahm sie als erste Frau das Präsidium der Allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz (AGGS, heute Schweizerische Gesellschaft für Geschichte, SGG). Und ebenfalls 1989 wurde sie Mitglied des Schweizerischen Wissenschaftsrates. Sie blieb bis zur Emeritierung in diesem wissenschaftspolitischen Steuerungsgremium aktiv. 1992–2001 war sie zudem Mitglied der Abteilung IV des Forschungsrates des Schweizerischen Nationalfonds. Als Präsidentin der damaligen AGGS musste sie sich mit der Frage der Aufbewahrung der rund 900 000 durch den Staatsschutz angelegten Personenkarteien oder «Fichen» befassen, die in der Folge der Kopp-Affäre der Öffentlichkeit bekanntgeworden waren. Es gelang ihr, deren Vernichtung zu verhindern, wofür ihr die Forschung in hohem Masse Dank schuldet.

Beatrix Mesmer unterstützte überdies die Entstehung des Historischen Lexikons der Schweiz und diente ihm lange Jahre als Fachberaterin. Ein weiterer ihrer grossen Verdienste war die Herausgabe der «Geschichte der Schweiz und der Schweizer» (1982–1983). Mesmer war für die deutsche Fassung der dreisprachig erschienenen, von der Pro Helvetia geförderten Gemeinschaftspublikation verantwortlich. Das zum Standardwerk avancierte Handbuch war unter der Federführung einer Herausgebergruppe, die den programmatischen Titel «Comité pour une Nouvelle Histoire de la Suisse» trug, entstanden. Es bildete weniger dank seiner Periodisierung als dank seiner stringenten, der Annales-Schule verpflichteten Strukturierung, die der Demographie, der Wirtschaft und den Mentalitäten neu einen zentralen Platz einräumte, einen Markstein der Schweizer Geschichte. Vor allem die beiden Beiträge zur Geschichte des 20. Jahrhunderts provozierten aber wegen ihrer kritischen Sichtweise zum Teil auch heftigen Protest seitens der Aktivdienstgeneration. In den 1980er Jahren wandte sich Beatrix Mesmer auch dank dem Impuls ihrer damaligen Assistentinnen Brigitte Schnegg und Anne-Marie Stalder vermehrt der Frauen- und Geschlechtergeschichte zu. 1983 war sie Gastgeberin der ersten Schweizerischen Historikerinnentagung. 1988 folgte ihr grosses Werk «Ausgeklammert, eingeklammert. Frauen und Frauenorganisationen in der Schweiz des 19. Jahrhunderts». Erstmals wurde in der ganzen Breite die Rolle der Frauen in der Entstehung und dem Aufbau des modernen Bundesstaats, der Industrialisierung und der bürgerlichen Gesellschaft dargestellt. Wie Mesmer kenntnisreich zeigte, war die weibliche Vergesellschaftung im liberalen Zeitalter aber durch ein dualistisches Geschlechtermodell strukturiert, das die Partizipation der Frauen durch ihre Rückbindung an die häusliche Sphäre beschränkte, selbst als sich um die Jahrhundertwende mit der zunehmenden weiblichen Erwerbstätigkeit ein neues Rollenbild formierte. So erlaubte es ihr «doppelter Gebrauchswert», wie Mesmer 1988 in ihrer Einleitung zu einem Sammelband zur Geschlechtergeschichte ausführte, Frauen je nach gesellschaftlichem Bedarf stärker in der Wirtschaft oder der Familie in Dienst zu nehmen. Gleichzeitig erfüllten Frauen und Frauenorganisationen zunehmend soziale und fürsorgerische Funktionen, die den Staat entlasteten. «Ausgeklammert, eingeklammert» gab der Schweizer Geschlechtergeschichte ihre akademischen «lettres de noblesse». 2007 erfüllte Beatrix Mesmer im schon erwähnten Werk «Staatsbürgerinnen ohne Stimmrecht» schliesslich ihr Versprechen, die Geschichte der Schweiz aus der Perspektive der frauenpolitisch aktiven Frauen vom 19. ins 20. Jahrhundert weiterzuführen. In glasklar formulierten Sätzen zeigt sie

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

darin, wie die Frauen im 20. Jahrhundert das Modell einer angeblich natürlichen Geschlechterordnung unterliefen und welche Strategien sie zur Durchsetzung ihrer Emanzipation anwandten.

Selbst bezeichnete sich Beatrix Mesmer weder als Feministin noch je als Frau diskriminiert. Sie identifizierte aber präzise die strukturellen Barrieren, die sich vor der weiblichen Gleichstellung auftürmten – in der Vergangenheit wie in der Gegenwart. Wer sie gekannt hat, weiss, wie genau sie stets über die politischen Verhältnisse informiert war und wie scharfsinnig, ja auch scharfzüngig, sie argumentierte. Dazu passte der schwarze (manchmal braune) Rollkragenpullover des Existentialismus, zu dem die Zigarette nie fehlen durfte. Es war die Zeit, als auch in Seminaren geraucht werden durfte. Vom eigenen Büro ganz zu schweigen, was ich als ihre Nachfolgerin noch lange riechen konnte. (Mich aber damals selbst eine Raucherin nicht störte.) In ihren Lehrveranstaltungen, die zahlreiche Studierende anzogen, beeindruckte sie durch ihr profundes Wissen, aber auch ihr scharfes Urteil und ihre Ironie. Ihre wissenschaftliche Neugier zeigte sich auch in den behandelten Themen, wie etwa Alltagsgeschichte, die Geschichte des Antisemitismus und lange vor dem Boom Wissenschaftsgeschichte. Auch in den letzten Jahren, als sie nach dem Tod ihres Mannes 2002 von Bremgarten wieder in die Länggasse zog, war es stets ein intellektuelles Erlebnis, sich mit ihr zu unterhalten. Mit Beatrix Mesmer ist eine prägende Figur der Schweizer Historiographie verschwunden.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Schweizergeschichte / Histoire suisse

Markus Brühlmeier, Verena Rothenbühler, **Im Tobel der Busse. Komturei und Strafanstalt Tobel 1226–2014,** Frauenfeld: Verlag des Historischen Vereins des Kantons Thurgau, 2015 (Thurgauer Beiträge zur Geschichte, Bd. 152/1), 222 pages, 62 illustrations.

L'histoire des établissements pénitentiaires en Suisse intéresse les chercheurs depuis quelques années. Robert Roth, *Pratiques pénitentiaires…* (1981), et Claudia Curti, *Die Strafanstalt des Kantons Zürich…* (1988), avaient sans doute ouvert la voie à cette thématique avec leur livre respectif sur les prisons genevoise et zurichoise. Et depuis lors, quelques ouvrages sont venus enrichir cette histoire méconnue. Des travaux qui portent en l'occurrence sur des établissements spécifiques comme le livre en deux tomes d'Henri Anselmier *Les prisons vaudoises* (1993), ou, plus récemment, l'étude de Geneviève Heller sur *La Maison d'éducation de Vennes…* (2012), ou encore des analyses de portée générale comme celle du statisticien Daniel Fink *Strafrecht Freiheitsentzug…* (2015). L'ouvrage de Markus Brühlmeier et Verena Rothenbühler sur Tobel, une ancienne commanderie de Saint-Jean, s'inscrit dans cette dynamique.

Pris en charge à présent par une fondation, l'ancien établissement religieux devenu prison en 1811 a fait l'objet de différentes études menées par Hans Bühler *Die Stickerei in Tobel…* (1963), *Geschichte der Johanniterkomturei…* (1985) et *Tobel* (2006). Les huit chapitres écrits par Markus Brühlmeier s'appuient largement sur ces recherches, et retracent l'histoire de la commanderie depuis sa création, en 1228, par Diethelm de Toggenbourg, jusqu'à son abandon, lors de la dissolution de l'ordre de Saint-Jean ordonnée par Napoléon. Si l'on peut regretter que l'auteur n'ait pas développé plus avant de comparaison entre les commanderies de Tobel et de Bubikon, créées toutes deux par le même seigneur de Toggenbourg, et esquissée au travers de son ouvrage *Kreuz und Quer* (2000), comme dans l'étude de Hans Lehmann *Das Johanniterhaus Bubikon…* (1947), il convient de relever que les chapitres de Markus Brühlmeier viennent soutenir nos connaissances à l'égard des ordres religieux militaires présents en Suisse, et de leurs établissements, relativement peu étudiés et le plus souvent brièvement listés dans les inventaires historiques cantonaux, en proposant notamment une carte des commanderies de Saint-Jean. Les pages consacrées à la commanderie de Tobel viennent donc compléter avec bonheur l'article de Walter Rödel «Die Johanniter in der Schweiz…» (1979). Peut-être eût-il été intéressant de citer également les travaux d'Edmond Ganter sur les commanderies de Compesières, *Compesières au temps des commandeurs…* (1971) et de La Chaux, *La commanderie de La Chaux…* (1975)? Si l'auteur a disposé de peu de sources pour les périodes les plus anciennes, celui-ci développe plus largement le fonctionnement de l'établissement lors de la Réforme, et la coexistence religieuse distinguant alors la région, ainsi que les modifications architecturales du XVIII^{e} siècle apportées par l'architecte

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Johann Caspar Bagnato qui vinrent remplacer les anciennes constructions de la commanderie.

La deuxième partie de l'ouvrage, écrite par Verena Rothenbühler, porte sur la seconde vie de l'établissement, les années de fonctionnement de la prison (1811–1973). L'auteure replace son travail dans la perspective des débats portant sur l'enfermement, évoquant plusieurs événements récents ayant défrayé la chronique helvétique. Extrêmement fouillés – 530 notes de bas de page renvoient aux sources provenant des Archives d'Etat –, les chapitres soutenus par une iconographie riche précisent l'utilisation de la prison au cours du XIX^e siècle, son usage en tant que maison d'arrêt, et la réforme pénitentiaire de 1836. Neuf tableaux, issus d'un échantillonnage relevé dans les sources, détaillent les entrées, les âges, le sexe, les professions, et les statuts des prisonniers au cours du XIX^e siècle jusqu'en 1964. L'auteure évoque bien évidemment les impacts du Code pénal suisse, entré en vigueur le 1^er janvier 1942, ainsi que les évolutions que la prison allait connaître avec la ratification par le canton de Thurgovie du Concordat sur l'exécution des peines et des mesures de la Suisse orientale, en 1965.

Il faut surtout noter le long développement – septante pages – consacré à la vie à l'intérieur de la prison. L'entrée, l'emploi du temps, les ateliers de travail et notamment la filature, le pécule, la surveillance, la nourriture, la dimension religieuse, la remise en liberté, la mort, le personnel, les détenus et les sanctions disciplinaires sont ainsi décrits. Il convient de relever l'éclairage que Verena Rothenbühler apporte sur le débat de 1886 à propos des punitions corporelles *(Prügelstrafe)* et les prises de positions divergentes sur la question d'Alois Engeler et de Friedrich Heinrich Häberlin. L'auteure connaît d'ailleurs fort bien son sujet puisqu'elle a par ailleurs rédigé la notice concernent Heinrich Häberlin dans le *Dictionnaire historique de la Suisse*.

On peut toutefois regretter l'absence d'un index, qui aurait pourtant été fort utile, ainsi que le manque de précisions sur l'usage de l'établissement et sur les détenus qui y étaient enfermés au cours des périodes de guerre. La position du territoire thurgovien, au bord du lac de Constance, face à Friedrichshafen, ne devait-elle pas avoir de conséquences sur les détenus tant en 1917 qu'en 1942? Ce d'autant plus qu'avec l'introduction du nouveau Code pénal en 1942, des modifications allaient intervenir dans les prisons suisses comme pour l'établissement thurgovien de Kalchrain, fondé lui aussi au cours du Moyen Age, deux ans après Tobel, qui allait voir son statut de maison de travaux forcés transformé.

Cet ouvrage constitue ainsi une double contribution, en premier lieu sur un établissement d'ordre militaire religieux, puis sur un établissement carcéral. Un livre qui participe non seulement à la reconnaissance historique du site, dédié à présent à des manifestations culturelles, mais également à la somme de nos connaissances sur les différents usages dans les prisons helvétiques des deux derniers siècles. *Christophe Vuilleumier, Colombier*

André Holenstein, **Mitten in Europa. Verflechtung und Abgrenzung in der Schweizer Geschichte,** Baden: Hier + Jetzt, 2015, 288 Seiten.

André Holenstein traut sich, die Geschichte der Schweiz neu zu erzählen. Dadurch sticht sein neues Buch aus der jüngsten Debatte über Schweizergeschichte heraus. Denn diese scheint bisweilen im Hin und Her zwischen politisch motivierten Mythenbeschwörungen und geschichtswissenschaftlichen Berichtigungen festzustecken. Nicht, dass sich André Holenstein aus politischen Debatten heraus-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

halten würde. Er bekennt sich unumwunden zur Absicht, einen Beitrag zu aktuellen Debatten über das Verhältnis der Schweiz zu Europa zu leisten. Das heisst aber nicht, dass sich sein Buch auf die historische Untermalung eines politischen Parteistandpunkts reduzieren liesse. Vielmehr nimmt er die politische Aktualität zum Anlass, neue Fragen an die Geschichte der Schweiz seit dem Ausgang des Mittelalters zu stellen. Das Buch identifiziert «tote Winkel» der herkömmlichen nationalgeschichtlichen Perspektiven und unterzieht diese einer ergebnisoffenen Untersuchung. Diese fragt zum einen nach Verflechtungen wirtschaftlicher, militärischer, politischer und kultureller Art zwischen der Schweiz und dem umliegenden Europa. Zum anderen zeichnet sie nach, wie ebendiese Verflechtungen in Identitätsvorstellungen und Geschichtsbildern unsichtbar gemacht worden sind.

«Mitten in Europa» entwickelt nicht nur neue Narrative, sondern experimentiert auch mit Darstellungsformen. Während die meisten Nationalgeschichten die jüngste Zeit besonders ausführlich behandeln, sind die ersten zwei Drittel dieses Buches der Eidgenossenschaft vor 1798 gewidmet. Dagegen gelangt der Zeitraum zwischen Helvetik und Gegenwart eher knapp und in Form eines Epilogs zur Darstellung. Gerade im Schlussteil präsentiert sich der Haupttext über weite Strecken als Dialog mit langen, die Seitenmargen auffüllenden Zitaten von Politikern und Historikern. Und statt die Ausführungen mit Beispielen zu belasten, werden diese immer wieder durch Tabellen ergänzt. Diese inventarisieren so unterschiedliche Dinge wie die ausländischen Wirkungsstätten von Tessiner Baufachleuten, die hugenottischen Refugiantengeschlechter, die in die eidgenössischen Führungsschichten aufgestiegen sind, oder patriotische Idealisierungen der Schweiz samt den Negativ-Stereotypen, aus deren Umdeutung sie hervorgegangen sind.

Was ergeben nun die Erkundungen im neuen Terrain? Einige Verflechtungsphänomene erweist das Buch erst als solche, indem es bekannte Sachverhalte in neue Zusammenhänge stellt. So wussten wir zwar aus Einzelbiografien, dass mancher Schweizer Gelehrte eine Zeit lang als Hauslehrer Fürstenkinder unterrichtet hatte. Doch erst André Holensteins synthetisierender Zugriff (samt der Inventarisierung fürstlicher Hauslehrer in Tabellenform) macht den Umfang und die grundlegende Bedeutung dieses Phänomens für die karge Schweizer Bildungslandschaft fassbar – und verbindet es mit der Mittlerrolle, die viele Schweizer Gelehrte zwischen den verschiedenen europäischen Wissenschaftstraditionen wahrnahmen. In einer Verflechtungsperspektive erscheinen die Hauslehrer als Teil einer weiteren Wanderungsbewegung spezialisierter Berufsgruppen (etwa auch der über ganz Europa ausströmenden Bündner Zuckerbäcker oder Tessiner Stuckmeister), die symptomatisch für eine grundlegende wirtschaftspolitische Konstellation der Eidgenossenschaft war.

Letztlich ist es vor allem die eingehende Untersuchung der politischen und militärischen Verflechtungen, die in den Befund mündet, dass die *raison d'être* der Schweiz in einer spezifischen Form der Transnationalität zu suchen sei. Diese lässt sich verkürzt so umschreiben: Dank des Söldnergeschäfts und der damit verbundenen militärischen Bündnisse mit den umliegenden Fürstentümern konnten die eidgenössischen Orte auf den Aufbau stehender Heere verzichten – beziehungsweise deren Unterhalt benachbarten Fürsten überantworten. Obwohl sich eidgenössische Truppen an fast allen frühneuzeitlichen Kriegen beteiligten, liess sich so ihr eigenes Land weitgehend aus dem europäischen Kriegsgeschehen heraushalten. Gleichzeitig machten die Pensionen, die fremde Fürsten als Entschä-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

digung für ihre Söldnerwerbungen entrichteten, in vielen Orten den Löwenanteil der obrigkeitlichen Einnahmen aus. So konnten diese darauf verzichten, eines der Systeme der Vermögens- oder Einkommensbesteuerung einzuführen, die schwer auf den Volkswirtschaften der umliegenden Territorialstaaten lasteten. Vor allem die Soldverträge mit Frankreich beinhalteten ausserdem Zoll-, Niederlassungs- und Handelsprivilegien und begünstigten dadurch nebst der Arbeitsemigration auch den Ausbau der Exportwirtschaft und die Auslandengagements eidgenössischer Financiers.

Die Kombination aus schwacher Staatlichkeit, enger Anlehnung an umliegende Mächte und boomender Aussenwirtschaft setzte sich unter veränderten Vorzeichen nach dem Untergang der alten Eidgenossenschaft fort. Für das Fortbestehen und die Verdichtung der Kooperation zwischen den eidgenössischen Orten sorgten immer wieder der Wille und der Druck der benachbarten Monarchien. Das gilt nicht erst für den Wiener Kongress, an dem sich vor allem Russland und Österreich dem Auseinanderdriften der eidgenössischen Orte in den Weg stellten. Schon ab dem 18. Jahrhundert trugen die französischen Ambassadoren phasenweise mehr zur Schlichtung der innereidgenössischen Zwiste bei als die eidgenössische Tagsatzung. Bisweilen umschreibt André Holenstein die Beziehungen zwischen den eidgenössischen Orten als deren «innere Aussenpolitik». Nicht nur dieser Wortgebrauch verleitet zur Frage, ob eine Verflechtungsgeschichte der Schweiz wirklich darauf angewiesen ist, die Existenz dieser Schweiz als einheitlicher Akteur von Anfang, auch schon für die Zeit vor 1500, vorauszusetzen. Hätte sie nicht bei den Verflechtungen der einzelnen Orte ansetzen können, aus denen erst allmählich die Eidgenossenschaft hervorgegangen ist?

Das Buch mündet im Befund eines seltsam widersprüchlichen Verhältnisses zwischen der starken Verflechtung der Schweiz und der Verfestigung von Absonderungsidealen. Ob diese wirklich bruchlos bis auf die Erzählung über die Bösen Vögte aus dem *Weissen Buch* von Sarnen aus dem Jahr 1470 zurückgehen, wäre wohl noch zu diskutieren. Denn das *Weisse Buch* brachte zum Zeitpunkt seiner Niederschrift ja eher ein Geschichtsbild Unterwaldens oder der Waldstätte als der damaligen Eidgenossenschaft zum Ausdruck. Überhaupt hätte das Buch auch thematisieren können, dass bis nach 1500 in den eidgenössischen Orten auch ganz andere Konzeptionen des politischen Raums verfochten wurden. Der Zürcher Humanist Felix Hemmerli und der Berner Twingherr Ludwig von Diesbach betonten beispielsweise in ihren Schriften die Verbindungen zwischen Städten wie Zürich und Bern und den grossen Fürstenhöfen. Und als der Einsiedler Mönch und Habsburger Parteigänger Albrecht von Bonstetten als Erster eine Karte der Eidgenossenschaft zeichnete, war ihm weniger an deren Abgrenzung nach aussen hin als an der Suggestion gelegen, diese befinde sich – mitten in Europa.

Doch nichts wäre verkehrter, als diesem Buch die Auslassung der einen oder anderen Einzelheit vorzuhalten. Denn seine Stärke liegt ja gerade darin, Akzente zu setzen und neue Perspektivierungen und Narrative zu entwickeln. Um die Auseinandersetzung mit diesen wird so bald keine Überblicksdarstellung der Geschichte der Schweiz herumkommen. *Simon Teuscher, Universität Zürich*

André Heinzer, **Pfründen, Herrschaft, Gottesdienst. Lebenswelten der Mönche und Weltgeistlichen am Kloster und Kollegiatsstift St. Leodegar in Luzern zwischen 1291 und 1550,** Basel: Schwabe Verlag, 2014 (Luzerner Historische Veröffentlichungen, Bd. 45), 400 Seiten, 27 Abbildungen.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Mit seiner Dissertation legt der Verfasser eine ausführliche und präzise Darstellung verwaltungstechnischer und personeller Vorgänge im spätmittelalterlichen Kloster St. Leodegar in Luzern vor, die einschlägige verfassungsgeschichtliche Literatur und prosopografische Ansätze verarbeitet sowie auf einer genauen Quellenkenntnis beruht.

Die zeitliche Eingrenzung der Arbeit ergibt sich aus dem 1291 erfolgten Verkauf der herrschaftlichen Rechte an St. Leodegar durch das elsässische Mutterkloster Murbach an die habsburgischen Herzöge von Österreich sowie durch das Konzil von Trient in den Jahren um 1550, infolgedessen die Stadt Luzern in verstärkter Weise in innerklösterliche Angelegenheiten eingriff. In diese Zeitspanne fällt der Verfassungswandel des benediktinischen Konvents zu einem regulierten Chorherrenstift im Jahr 1456. Dieser bildete offenbar keine Zäsur, da das Kloster bereits seit dem 14. Jahrhundert de facto kollegiatsstiftisch organisiert war. Da die Dissertation insgesamt nicht chronologisch, sondern thematisch gegliedert ist, ergibt sich für den Autor aber das terminologische Problem, in der Überschau stets umständlich vom «Kloster und Kollegiatsstift St. Leodegar» sprechen zu müssen, weshalb er den dehnbaren Begriff «Gotteshaus» vorzieht.

Ausgehend vom grundsätzlichen Widerspruch zwischen dem benediktinischen Armutsideal und dem real existierenden Privatbesitz der Mönche beschreibt die Arbeit in einem ersten ausführlichen Kapitel (S. 33–134) das Pfründenwesen, die Pfründner und die Pfündnergemeinschaft. Die genaue Auswertung der Quellen führt zu detaillierten Einsichten beispielsweise in die personelle Besetzung St. Leodegars, das sich – analog zu anderweitig beobachteten Entwicklungen – von einem elsässisch dominierten Adelskloster zu einem städtischen Stift mit Insassen aus Luzern, Basel und der Ostschweiz wandelte (S. 95–106). Das zweite Kapitel (S. 135–203) befasst sich zunächst mit dem Kirchendienst. Hier zeigt sich einmal mehr die Tatsache, dass liturgische und seelsorgerische Vorgänge keine ausführliche Niederschrift erfuhren und daher nicht leicht nachzuvollziehen sind. Sichtbar werden auch hier in erster Linie Konflikte, so zum Beispiel die schwierige Situation des Leutpriesters zwischen Kloster, Diözese und Bürgerschaft, die sich in Luzern insbesondere in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts manifestierte (S. 138f.). Leider ist die Beschreibung des «Gottesdienstes», der doch immerhin Bestandteil des Haupttitels ist, etwas dürftig ausgefallen. Die darauffolgenden Überlegungen zur Grundherrschaft St. Leodegars befassen sich vor allem mit dem Güterbesitz, der Verwaltung und dem Gerichtswesen, dem die Pfründner einen nicht geringen Teil ihrer Zeit widmeten.

Der Einfluss unterschiedlicher äusserer Faktoren wie der Klosterherrschaft, der familiären Netzwerke und des Bildungshorizonts der Angehörigen St. Leodegars wird im dritten Kapitel erläutert (S. 205–322), das der «Aussenwelt» gewidmet ist. Besonderes Gewicht liegt hier auf dem Beziehungsgefüge zwischen St. Leodegar und der Stadt Luzern, deren Territorialisierungsbestrebungen sich für das Gotteshaus zunehmend einschränkend auswirkten. Weniger gut ermöglichen es die Quellen, das Verhältnis St. Leodegars zum einen zu Murbach, zum andern zu den Herzögen von Österreich zu erfassen. Einen Beitrag zur Bildungsgeschichte leistet sodann der zweite Teil des Kapitels, der sich hauptsächlich mit den um 1500 kumulierenden Universitätsbesuchen der Kleriker St. Leodegars befasst. Abgerundet wird die Studie von der Personalliste der St. Leodegarspfründner sowie einem ausführlichen Personen-, Orts- und Schlagwortregister.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Sicherlich ist das Buch keine leicht lesbare Klostergeschichte. Es verlangt ein grosses begriffliches Vorwissen und Kenntnis des Klosterlebens und klösterlicher Verwaltungsvorgänge. Ein Glossar von nicht allzu geläufigen Begriffen wie zum Beispiel «Plebanie» wäre hilfreich gewesen. Aufgelockert wird die sehr dichte Darstellung durch einige Fotos und Illustrationen sowie durch Tabellen und Grafiken, die personelle oder geografische Entwicklungen verdeutlichen. Insgesamt kann das Buch aufgrund seiner detaillierten Quellenstudien und der verdienstvollen prosopografischen Arbeit als neues Grundlagenwerk zum spätmittelalterlichen St. Leodegar in Luzern bezeichnet und für weiterführende Studien empfohlen werden. *Bettina Schöller, Zürich*

Rudolf Gamper, Thomas Hofmeier, **Alchemische Vereinigung. Das «Rosarium Philosophorum» und sein Besitzer Bartlome Schobinger,** Zürich: Chronos Verlag, 2014, 238 Seiten, 183 Abbildungen.

Der St. Galler Kaufmann Bartlome Schobinger (1500–1585) besass eine bemerkenswerte Handschrift – eine frühe Version des berühmten *Rosarium Philosophorum*. Das heute in der Vadianischen Sammlung aufbewahrte Exemplar bildet das Kernstück des vorliegenden Bandes. Die Analyse der Handschrift und ihres Kontexts eröffnet in einer Zusammenführung von Bilddeutung, Werkeinbettung und biografischer Skizze weiterführende Perspektiven auf die St. Galler Stadtgeschichte sowie die Wissensgeschichte der Alchemie.

Thomas Hofmeier eröffnet den Band mit einer Analyse des Bilderzyklus der Handschrift. Dieser umfasst 20 kolorierte Tafeln, die anhand des Bildgedichts *Sol und Luna* den alchemischen Prozess darstellen, seine Teilprozesse in allegorischen Personifizierungen nachzeichnen und symbolisch ausgestalten. Sowohl als praktische Handlungsanweisung als auch als philosophische Kosmologie versteht und erklärt Hofmeier aufbauend auf Forschungen insbesondere von Lawrence Principe, Joachim Telle und William Newman das *Rosarium Philosophorum* in einer eingehenden Bildlektüre. Für weiterführende Arbeiten hilfreich ist die durchgehende, durch eine bemerkenswerte Abbildungsdichte erzielte Gegenüberstellung des Bilderzyklus der Handschrift aus den 1530er Jahren mit den Holzschnitt- und Kupferstichreihen der wichtigsten Druckversionen – dem Frankfurter Erstdruck von 1550 und den Basler Sammeldrucken von 1572 und 1622. Zentrales Anliegen ist die Entschlüsselung der Bildsymbolik, wobei es dem Autor zugleich gelingt, die Heterogenität und Pluralität frühneuzeitlicher Alchemien ins Bewusstsein des Lesers zu rufen, beispielsweise indem eingehend auf den Charakter des *Rosariums* als *Florilegium*, als Kompendium von alchemischen Wissensbeständen, Denkweisen und Möglichkeiten, rekurriert wird.

Der Bildanalyse folgt ein thematischer Teil. Zunächst werden die im *Rosarium* verwendeten Autoritäten sowie verwandte Schriften vorgestellt und mit der St. Galler Handschrift in Beziehung gesetzt. Mit der Vertiefung der Aspekte Rosenallegorie, Sexualisierung und Hermaphrodit sowie einer abschliessenden Betrachtung der Bildlichkeit und Zeichenhaftigkeit der Alchemie und deren unterschiedlichen medialen Präsentationsmöglichkeiten in Handschrift und Druck werden interessante Perspektiven vorgestellt.

Im zweiten Teil stellt Rudolf Gamper das Leben des St. Galler Ratsherrn, Kaufmanns, Büchersammlers und – so Gampers Analyse – Alchemisten dar. Gamper identifiziert Schobinger als den Schreiber der Handschrift und verbindet diesen Befund mit einer biografischen Skizze, die Schobinger in verschiedene –

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

aber deshalb nicht getrennt zu denkende – Kontexte einordnet. Das alchemische Interesse Schobingers stellt keine isolierte Nebenbeschäftigung des gut vernetzten Kaufmanns dar, sondern ergänzt seine Tätigkeiten im Metallwarenhandel ebenso wie die im Auftrag des St. Galler Rates betriebene Münzaufsicht.

Gampers Darstellung zerfällt nur auf den ersten Blick in unterschiedliche Lebensbereiche. Gerade die Zusammenführung von Kaufmannstätigkeit und Ratsgeschäften mit gelehrten Praktiken und dem Austausch beispielsweise mit Alexander von Suchten gibt Bartlome Schobinger als eine faszinierende Gestalt zu erkennen. Schobingers persönliche Vernetzung – etwa über die gemeinsam mit seinem in München ansässigen Bruder betriebene Handelsgesellschaft – zeigt auf, wie sehr die Stadt St. Gallen als Handelsstadt, aber auch in ihrem politischen Agieren und als Ort gelehrten Austauschs, mit dem regionalen Umfeld verflochten war.

Gamper entkräftet mit seiner Darstellung und der eingehenden (Re-)Lektüre der Quellen einige Annahmen der älteren Forschung. Insbesondere relativiert er die Bedeutung des Kontakts Schobingers mit Paracelsus und zeigt eine sehr viel breitere Grundlage seines alchemischen Interesses auf. Dabei macht der Beitrag auf spannende Details aufmerksam, die eine eingehendere Beschäftigung verdienten. Insbesondere Schobingers in voller Länge abgedruckte, erste bekannte Kunststoffrezeptur und ihre Charakterisierung der Textur, Verwendung und Herstellung dieses besonderen Stoffes ist vor dem Hintergrund der Fragestellungen des *material turns* ausserordentlich interessant.

Im letzten Teil fassen Doris Oltrogge und Robert Fuchs die Ergebnisse eingehender Untersuchungen (Vis-Farbspektroskopie, Röntgenfluoreszenz, Mikroskopie und Bandpassfilter-Reflektografie) der Handschrift zusammen. Einblicke in Farbgebung und Maltechniken geben wertvolle Hinweise etwa bezüglich der nachträglichen Einfügung von blauen Übermalungen – die Autoren sprechen von «Badehöschen» – als Zensur der ohnehin nicht ausgeführten Geschlechtsteile der Hermaphroditen. Ein ausführlicher Anhang umfasst die Bildtexte, ihre neuhochdeutsche Übersetzung, einen Überblick über die Drucke des *Rosariums* und eine eingehende Beschreibung der Sammelhandschrift.

Es erfolgt keine Zusammenführung der Teilergebnisse. Das mag einerseits bemängelt werden, macht aber andererseits gerade den Charme des Buches aus, dessen Anliegen es ist, in einer in mancher Hinsicht an eine Edition erinnernden, dabei sehr gut lesbaren Form eine faszinierende Handschrift für den interessierten Leser aufzubereiten. Das Ergebnis bereitet den Boden für zukünftige Forschungen zur Verknüpfung von alchemischen Interessen und Denkweisen mit der Betrachtung von Einzelpersonen und städtischen Gesellschaften in der Deutschschweiz. Vor diesem Hintergrund ist es zu verschmerzen, dass dieses Potential nicht explizit formuliert wird und Forschungen, die gerade auf die Verzahnung von Alchemiegeschichte und neuerer sozial- und kulturwissenschaftlich orientierter Wissensgeschichte hinwirken, etwa die Arbeiten von Tara Nummedal, keine Erwähnung finden. *Sarah-Maria Schober, Basel*

Marc Höchner, **Selbstzeugnisse von Schweizer Söldneroffizieren im 18. Jahrhundert,** Göttingen: V&R unipress, 2015 (Herrschaft und soziale Systeme in der Frühen Neuzeit, Bd. 18), 284 Seiten, 16 Abbildungen.

Die Quellengrundlage der vorliegenden Arbeit bilden – wie es schon der Titel besagt – Selbstzeugnisse von Solddienstoffizieren, insbesondere Briefe und autobiografische Texte. Nach einer kurz gehaltenen Einführung zum eidgenössischen

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Solddienst und den verwendeten Quellen folgt ein breites Spektrum an Themen aus dem Alltag des Solddienstes. Aus der Garnison etwa wechselten sich Berichte zum positiven Verhältnis zu den «Gastgebern» ab mit Klagen über den langweiligen Garnisonsort. Neben Ausbildung, Inspektionen und der Mühseligkeit des Exerzierens kam die Freizeitgestaltung zur Sprache (so auch die Eroberung von Frauen, deren man sich brüstete, S. 59). Die vielen Bitten um Geldsendungen waren gepaart mit Debatten zur richtigen Lebensführung, denn der Vorwurf der Liederlichkeit war ständig präsent. Die Beobachtung von Natur, Kultur und Technik durch die Offiziere hätte sich mit Hilfe von spezifischer Literatur zu Reisebeschreibungen in einen grösseren Kontext stellen lassen. Ausführungen zum Heimweh, mit dem durchaus auch gespielt wurde, schliessen das Kapitel zu den Friedenszeiten ab.

Nebst den Ausführungen zur Mühsal der Märsche und zum mal drakonischen, mal milden Umgang mit Deserteuren (besonders nachsichtig geahndet wurde die Desertion eines Offiziers) nahmen die Berichte von den Schlachten viel Raum ein: Das Weiterkämpfen trotz (detailliert dargestellten) Wunden unterstrich die eigene Tapferkeit. Höchner kann aufzeigen, wie sich die Schlachtbeschreibungen der Offiziere an den offiziellen Schlachtbeschreibungen orientierten, um dem «Chaotischen und Unübersichtlichen» (S. 102), dem sie auch mit dem Motiv der Unbeschreiblichkeit begegneten, eine Struktur zu geben. Sehr interessant ist die Beobachtung, dass das Erleiden grosser Verluste in der Schlacht positiv gewertet wurde, stand es doch im Widerspruch zu den wirtschaftlichen Interessen der Offiziere. Im Umgang mit dem Tod stellt Höchner eine fatalistische Haltung fest.

Diese zwei Kapitel zum Alltag zeichnen sich durch eine schnelle, oftmals sprunghafte Abfolge von Themen aus, in der die Quellenzitate leider allzu oft nur dazu dienen, das Vorkommen von aus der Literatur bekannten Themen zu belegen. Da sich die bisherige Forschung stark an der Schicht der Militärunternehmer und den eidgenössischen Eliten orientierte, kann sich die Arbeit inhaltlich kaum neu positionieren. Das Spezifische der Selbstzeugnisse und der in der Einleitung eingeführte Erfahrungsbegriff werden kaum aufgegriffen.

Den Ausführungen zu Religion und konfessionellen Unterschieden im folgenden Kapitel folgt das Thema der Ehre, die differenziert wird: Innere Ehre drückt sich durch besondere Fähigkeiten nicht zuletzt auf dem Schlachtfeld aus, während äussere Ehre sich auf Statussymbole wie Uniform und Rang bezieht. Gerade Letzteres war für die Offiziere zentral, hatte man doch bestimmte Erwartungen an die Reihenfolge der Ernennungen (und drohte als Verhandlungsstrategie mit Demission). Die gesellschaftliche Ächtung der häufig vorkommenden Duelle schliesslich drückte sich höchstens darin aus, dass sich alle als eigentlich unwillig zum Kampf darstellten.

Unter dem etwas enigmatischen Titel «Das Schweizerische in den Selbstzeugnissen» werden in Kapitel 8 einerseits die Kompaniewirtschaft als Familienunternehmen und andererseits ein republikanisches Nationalbewusstsein der Offiziere untersucht. Höchner zeigt an Beispielen die Familiennetzwerke bei der Finanzierung und Rekrutierung von Kompanien auf. Die Versuche, Kompanien in der Hand der Familie zu halten, sowie die Karriereplanung der Offiziere dienten dabei langfristigen Familieninteressen.

Ein nicht weiter ausgeführtes «aristokratisch-republikanisches Ideal» (S. 170) und ein gemeinsames Geschichtsbild bildeten die Basis für das Nationalbewusst-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

sein der Offiziere. In den Selbstzeugnissen kommen ein Pflichtgefühl sowie (militärische) Vorteile für die Heimat zur Sprache. Leider problematisiert Höchner hier den Nationsbegriff zu wenig, verweist auf S. 169 gar auf die deutsche «(Sprach-)nation», statt die Ambiguität des Nationsbegriffs zu thematisieren und die Frage zu stellen, wie sich der Dienst für fremde Fürsten mit nationalem Ehrbewusstsein verträgt.

Ein Grossteil des Kapitels zu Krisen und Kritik am Solddienst umfasst ereignisgeschichtliche Darstellungen zur Rolle der Eidgenossen in den Erbfolgekriegen des 18. Jahrhunderts und beim Tuileriensturm von 1792. Die Kriegsereignisse zeigen, wie gering die Chancen standen, vertragswidrige Verhältnisse wie die Verwendung in der Offensive zu verhindern. In den Quellen erweisen sich die Offiziere als apolitisch, wenn Solddiensteinsätze in der Eidgenossenschaft umstritten waren. Der Abschnitt zu den Solddienstdebatten stellt die wichtigsten Motive der Kritik im 16. und im 18. Jahrhundert dar. Die meisten Offiziere gingen jedoch nicht darauf ein (S. 226); die historischen Werke ehemaliger Offiziere verteidigen den Solddienst, während die Kritik von Minderprivilegierten zeigt, dass oft fehlende Aufstiegsmöglichkeiten, aber keine grundsätzlichen Überlegungen am Ursprung der Kritik standen. Weitgehend unbelegt ist die Aussage, dass Befürworter und Gegner des Solddienstes ein «ähnliches Vokabular» verwendeten, das Ausdruck einer «aristokratisch-republikanischen Prägung» war (S. 229).

Während Höchners Buch insgesamt einen breiten Überblick über die Eliten im eidgenössischen Solddienst gibt und damit einen guten Einstieg in die Thematik vermittelt, werden zwei Aspekte vermisst: Erstens hätte eine stärkere Ausrichtung der Arbeit an Charakter und Funktion der Quellen, basiert auf einer gründlicheren Einführung dazu, dem Werk gutgetan. Zweitens wurden viele Gelegenheiten ausgelassen, selbst Position zu beziehen, etwa wenn auf S. 25 die Frage diskutiert wird, ob der Begriff «Söldner» angebracht ist, bei der Bewertung der finanziellen Chancen und Risiken eines Offizierspostens (S. 64) oder zur (mehrfach aufgezeigten) Abhängigkeit von den Dienstherren (S. 225).

Benjamin Hitz, Universität Basel

Daniel Krämer, **«Menschen grasten nun mit dem Vieh»: Die letzte grosse Hungerkrise der Schweiz 1816/17,** Basel: Schwabe Verlag, 2015, 527 Seiten.

Der grosse Vulkanausbruch des Tambora in Südostasien und der darauf folgende kühle und feuchte Sommer in Mitteleuropa bilden den Hintergrund für Daniel Krämers umfassende Analyse der Hungerkrise von 1816/17 in der Schweiz und für eine ausführliche theoretisch-methodische Auseinandersetzung mit der historischen Hungerforschung.

Im ersten Teil der Arbeit bereitet der Autor ausführlich und verständlich den theoretischen Hintergrund der Forschungen zum in der Geschichte der Menschheit allgegenwärtigen Phänomen des Hungers auf. Ausgehend von angebotsorientierten Ansätzen wie Thomas Robert Malthus' Bevölkerungstheorie leitet Krämer zu ökonomischen Theorien über, die unter anderem das Konzept der «moral economy» E. P. Thompsons und die Zugangsrechte besonders berücksichtigende Theorie Amartya Sens beinhalten. In einem dritten Schritt schlägt Krämer anschliessend den Bogen zu Stephen Devereux' durch politisches Versagen verursachten «neuen Hungersnöten». Das Buch bleibt jedoch nicht bei dieser Zusammenschau der bisherigen Theorien stehen, sondern bietet mit einem

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

bereits an anderer Stelle[1] erarbeiteten «Modell zur konzeptionellen Struktur des Hungers» eine gut nachvollziehbare Verschmelzung bisheriger theoretischer Überlegungen, wobei langfristige Prozesse wie die Bevölkerungsentwicklung, Auslöser wie Naturkatastrophen und Missernten, Konsequenzen für Regionen, Haushalte oder Individuen sowie kurz- und langfristige Anpassungen wie Migration oder verändertes Ernährungsverhalten Berücksichtigung finden.

Anschliessend bespricht der Autor ausführlich Grundlagen und Entwicklung der historischen Klimatologie sowie das Konzept der Verletzlichkeit beziehungsweise Vulnerabilität, dessen vielfältige theoretische Stränge er in einem eigenen Modell zusammenfasst. Diese, den ersten Teil seiner Arbeit dominierenden theoretischen Überlegungen bereiten die Auseinandersetzung mit dem «Jahr ohne Sommer» in der Schweiz fundiert vor, wobei Krämer Modell und Schweizer Fallbeispiel stets miteinander verknüpft.

Zwei Fragenkomplexe bilden den Rahmen für die Untersuchung der Hungerkrise, die den Schwerpunkt des zweiten Teils der Arbeit ausmacht. Die erste Gruppe von Fragen zielt auf die Vorgeschichte der Krise und behandelt dabei Strukturen sowie kurz- und langfristige Prozesse. Hierfür stellt der Autor die Situation der Schweiz während der Mediation (ab 1803) und zu Beginn der Restauration dar und betont die für die historische Forschung wertvolle Vielfalt der Kantonsverfassungen, aber auch die grosse Uneinigkeit und das vorherrschende Misstrauen zwischen den einzelnen Kantonen beim Fehlen einer wirkungsvollen zentralstaatlichen Autorität. Die zweite Gruppe von Fragen bezieht sich unmittelbar auf die Krise und untersucht Intensität und Ausmass des Hungers anhand der Indikatoren Preise, Demografie, Kriminalität und Körperhöhe.[2] Als Quellengrundlage dienen dem Autor dabei obrigkeitliche Protokolle, zum Beispiel der Tagsatzungen, der Kantonalregierungen und der Armenverwaltungen, das Allgemeine Signalement-Buch zur Einschätzung des Wandels der Kriminalität sowie das Passregister des Amts Entlebuch (Luzern), mit dessen Hilfe die Entwicklung der mittleren Körperhöhe in den Hungerjahren nachvollzogen werden konnte.

Das letzte Kapitel des Hauptteils bildet Hintergrund und Interpretation für zwei vom Autor entwickelte Mangelernährungskarten der Jahre 1817 und 1818, die die Intensität der Krise in verschiedenen Regionen der Schweiz auch visuell fassbar machen. Definition und Beschreibung der schweizerischen Ökozonen, der Gewerberegionen und der Bevölkerungsdichte um 1800, die jeweils als Karte visualisiert werden, bezieht der Autor dabei mit ein. Die Mangelernährungskarten basieren auf der eidgenössischen Volkszählung von 1860, bei der auf Bezirksebene auch die Grösse der jeweiligen Geburtsjahrgänge (Kohorten) ermittelt worden war. Anhand einer linearen Progression, deren Merkmale jedoch nicht konkret genannt werden, errechnete Krämer Schätzwerte für die Kohortengrössen von 1817 und 1818, die er mit den tatsächlichen Werten verglich. Je grösser die Abweichung, desto grösser war die Verletzlichkeit des jeweiligen Bezirks in der Nahrungskrise. Im Ergebnis erwiesen sich, auch mit den übrigen Hungerindikatoren

1 Daniel Krämer, Vulnerabilität und die konzeptionellen Strukturen des Hungers. Eine methodische Annäherung, in: Dominik Collet et al. (Hg.), Handeln in Hungerkrisen. Neue Perspektiven auf soziale und klimatische Vulnerabilität, Göttingen 2012, S. 45–65.

2 Im digitalen Anhang des Buchs (www.boris.unibe.ch/68839/) sind alle verwendeten Preise und demografische Daten zugänglich.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

verknüpft, 1817 besonders dichtbesiedelte und gewerbliche Gebiete nördlich des Zürichsees, einige Bezirke im Kanton Bern sowie Bezirke am Genfersee, die sich auf Weinbau spezialisiert hatten, als besonders von der Krise betroffen. Im Folgejahr hatten sich die negativen Auswirkungen der Hungerkrise jedoch eindeutig in die Ostschweiz (St. Gallen, Appenzell, Zürich) verschoben. Weniger betroffen waren Bezirke in der Südschweiz, Luzern und die Urkantone. In einem abschliessenden Fazit fasst Krämer gut nachvollziehbar langfristige Faktoren zusammen, die – miteinander verflochten – Einfluss auf die Hungerkrise von 1816/17 in der Schweiz hatten: Landnutzungssysteme, Gewerbe, Verkehrserschliessung, die Situation der Landwirtschaft, die Bevölkerungsentwicklung sowie internationale wirtschaftliche Konkurrenz.

Insgesamt gibt Krämers Studie einen vielseitigen und genauen Einblick in die Entstehung und Struktur der Hungerkrise von 1816/17 in der Schweiz, wobei politische Reaktionen und soziale Realitäten nicht zu den ausgewählten Schwerpunkten gehören. Unter der Voraussetzung einer ähnlich reichen Datenlage kann Krämers Untersuchungsmodell auch für andere historische oder aktuelle Hungerkrisen angewendet werden. Man kann sein Vorgehen ebenfalls als Appell verstehen, Hunger nie als plötzlich erscheinendes Ereignis zu sehen, sondern ihn immer aus historischen Prozessen und Strukturen, sozialer Verletzlichkeit und kulturellen Faktoren heraus zu erklären und daraus Lösungsmöglichkeiten zu skizzieren. *Ansgar Schanbacher, Göttingen*

Véronique Mettral Dubois, **L'œuvre politique de James Fazy (1794–1878) et son apport à l'avènement des droits fondamentaux à Genève. Sources doctrinales et contexte historique,** Genève/Zurich: Schulthess, 2015 (Collection genevoise), 384 pages.

James Fazy est souvent considéré comme le fondateur de la Genève moderne, dont il a bouleversé les institutions politiques et sociales, les structures économiques et sociales comme la morphologie urbaine. Il n'existe pourtant pas de biographie récente de cet homme d'Etat pas plus que d'études approfondies sur sa pensée politique alors même que son héritage a longtemps pesé sur le canton de Genève et que la constitution de 1847, dont il a été le principal sinon l'unique rédacteur, a duré 166 ans. L'ouvrage de Véronique Mettral Dubois se veut donc une tentative ambitieuse de combler une lacune. A ce titre déjà, il est méritoire même si le résultat peut paraître décevant parfois. Polygraphe, James Fazy a laissé plusieurs ouvrages, des brochures économiques, un Précis d'histoire de Genève, un cours de droit constitutionnel et même une pièce de théâtre *La mort de Lévrier* (1826) sur un héros de l'indépendance genevoise au XVI^{e} siècle, interdite sous la Restauration. Mais pour découvrir le penseur politique, il faut surtout relire ses articles, publiés dans les nombreux journaux et périodiques qu'il a contribué, seul ou avec des amis, à fonder, tels *le Républicain*, le *Journal de Genève, la Révolution de 1830, le Pour et le Contre, l'Europe centrale* ou la *Revue de Genève*. De même, les rapports déposés à l'appui de divers projets de loi au Grand Conseil de Genève, dont il fut membre quasiment sans interruption de 1846 à 1878, et surtout ses interventions innombrables sur toutes sortes de sujets constituent une source de premier ordre. Sa correspondance, certes lacunaire et éparse, offre également matière à documenter la philosophie de son action. Ces documents ne semblent pas avoir été toujours exploités à fond. On peut aussi s'étonner de l'absence presque complète d'autres figures radicales avec ou contre lesquelles s'est

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

construite l'œuvre politique de James Fazy, à l'exception d'Antoine Carteret qui devint rapidement l'un de ses adversaires au sein des radicaux. C'est ainsi qu'Elie Ducommun, secrétaire et collaborateur de Fazy, plus tard chancelier d'Etat et destinataire du Prix Nobel de la paix, n'est pas cité une seul fois.

L'ouvrage est clairement structuré. Dans une première partie, l'auteure, après avoir esquissé à grands traits la biographie de Fazy, étudie son œuvres politique en France, sous la Restauration, à Genève ensuite ainsi que son influence sur la Constitution fédérale de 1848. On peut comprendre le parti de l'auteure. La «période française» voit un Fazy libéral, hostile à la monarchie, foncièrement républicain et partisan du libre-échange. Ce républicanisme l'empêchera de faire carrière sous la monarchie de Juillet, malgré ses liens avec La Fayette et Casimir Périer. La section consacrée à l'œuvre politique de Fazy à Genève est centrée sur l'analyse des constitutions de 1814 (où Fazy, âgé de 20 ans, n'est pas intervenu), de 1842 et de 1847, celle-là introduisant les principes fondateurs, comme le suffrage universel et la souveraineté du peuple, repris par celle-ci. Enfin, son rôle dans l'élaboration de la Constitution suisse de 1848 permet d'apprécier son attitude plus fédéraliste qu'unitariste, imprégné qu'il est du système américain, peut-être par ses discussions avec La Fayette, certainement par la lecture de Tocqueville, en faveur du bicaméralisme. Dans une seconde partie, l'auteure étudie le rôle de James Fazy dans l'établissement des droits fondamentaux à Genève. En fait, l'auteure a choisi de ne s'intéresser qu'à certains d'entre eux, comme la souveraineté populaire et certains droits politiques et sociaux, tels la liberté de la presse, la liberté religieuse ou le droit à l'assistance sociale et médicale. En revanche, l'auteure a renoncé à traiter certains thèmes comme la liberté individuelle, la garantie de la propriété, la liberté d'établissement ou celle de commerce et d'industrie, sans expliciter son choix. On doit le déplorer car l'exercice de certains droits fondamentaux éclairent singulièrement la politique fazyste. Par exemple, le droit d'asile, dans sa conception comme dans sa pratique explique les conflits que son usage entraîne tant avec la Confédération qu'avec certaines puissances étrangères. Quant à la liberté de commerce et d'industrie, son application ira jusqu'à la suppression du monopole des avocats en 1851, pour ne pas parler de la garantie de la propriété qui n'empêchera pas la nationalisation du Musée Rath et l'expulsion de la Société des Arts. Au fond, l'auteure se passionne davantage pour les textes juridiques que pour leur mise en pratique. A juste titre, elle remarque que les droits politiques n'incluent ni le référendum ni le droit d'initiative sans souligner que ces deux instruments de démocratie semi-directe s'opposent au régime démocratique radical conçu comme une *démocratie représentative*, dans laquelle le peuple choisit ses représentants à l'exécutif et au législatif, à intervalles réguliers, sans autre intervention. En corollaire, très logiquement, James Fazy fait adopter l'élection du Conseil d'Etat par le peuple, chose unique en Suisse à cette époque, alors que certains cantons conserveront jusqu'au premier quart du XX^{e} siècle l'élection du gouvernement cantonal par le Grand Conseil. Cette conception explique aussi pourquoi le leader radical s'est toujours montré favorable à l'élection du Conseil fédéral par le peuple. Faut-il rappeler que, dès 1847, l'initiative des lois appartient tant au Grand Conseil qu'au Conseil d'Etat, ce qui constitue aussi une exception parmi les cantons suisses.

On doit regretter, surtout dans une thèse, quelques erreurs factuelles, d'autant plus regrettables qu'elles auraient pu facilement être évitées. James Fazy n'a jamais été veuf (p. 149) et certains conservateurs se sont tristement fait remarquer

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

lors de l'octroi d'une pension à sa veuve. Carl Vogt n'a jamais été conseiller d'Etat (p. 306). Enfin, les Genevois des nouveaux territoires incorporés au canton, en 1815 et 1816, ont acquis d'emblée le droit de vote, aux mêmes conditions que les anciens Genevois, contrairement à ce qu'affirme l'auteur (p. 237). Les *lois* éventuelles, adoptées en 1814 le prévoyaient tout en visant à ce que leurs élus ne dépassent pas le tiers des députés au Conseil représentatif, quel que soit leur pourcentage de la population cantonale. De même, l'article 168 des Ordonnances ecclésiastiques de 1576 n'établit nullement des Conseils généraux périodiques, mais seulement la lecture de celles-ci tous les cinq ans (p. 245). Certes, en 1707, un Edit prévoyant la convocation d'un Conseil général tous les cinq ans fut passé en Général; mais cet Edit fut abrogé dès décembre 1712 lors de la première réunion de ce Conseil général périodique! Il s'agit là de vétilles sans doute, mais qui ne sont pas sans importance quand on connaît l'attachement de James Fazy à l'institution du Conseil général, organe dans lequel réside la souveraineté du peuple.

L'attachement de James Fazy au fédéralisme s'est exprimé, au soir de sa vie aussi bien dans le plaidoyer pour une Espagne fédérale, en 1869, que par son refus du projet de constitution suisse de 1872. De ce point de vue, l'analyse de la pratique politique fazyste par rapport à ses principes fondamentaux n'eut pas manqué d'intérêt. Favorable à la séparation des pouvoirs, mais n'hésitant pas à intervenir dans certaines affaires jusqu'à provoquer la démission du procureur général William Turrettini, ou valorisant le suffrage universel (masculin) tout en s'accommodant de diverses fraudes électorales, l'homme d'Etat radical est un pragmatiste bien davantage qu'un hégélien au contraire de son ami Henri Druey. Certes, la triple influence de Rousseau, des troubles genevois du XVIII^e^ siècle et des Lumières le marquent tandis que son agnosticisme le rapproche des partisans de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il souhaite une véritable égalité entre protestants et catholiques, ce qui finira par lui coûter son assise électorale et s'est montré souvent novateur en théorie comme en pratique, comme l'indique bien Véronique Mettral Dubois dans cet ouvrage. Il faut espérer qu'une telle étude ouvre la voie à de nouveaux travaux présentant d'autres aspects d'une œuvre politique dont on n'a pas fini de découvrir la richesse insoupçonnée. *Bernard Lescaze, Genève*

Cédric Humair, Marc Gigase, Julie Lapointe Guigoz, Stefano Sulmoni, **Système touristique et culture technique dans l'Arc lémanique. Analyse d'une success story et de ses effets sur l'économie régionale (1852–1914),** Neuchâtel: Editions Alphil-Presses universitaires suisses, 2014, 476 pages.
Marc Gigase, Cédric Humair, Laurent Tissot (dir.), **Le tourisme comme facteur de transformations économiques, techniques et sociales (XIX^e^–XX^e^ siècles),** Neuchâtel: Editions Alphil-Presses universitaires suisses, 2014, 353 pages.

Diese beiden Publikationen, Resultat einer vierjährigen vom Nationalfonds finanzierten Studie über die am Genfersee im 19. Jahrhundert aufgebaute Tourismusindustrie, eröffnen einen neuen und aufschlussreichen Einblick in einen bisher eher vernachlässigten Bereich der Wirtschafts- und Sozialgeschichte der Schweiz. Die Betonung auf «Industrie», oder wie im französischen Titel auf «System», ist wegleitend, denn sie zeigt an, dass diese Studie den Tourismus in seiner komplexen Struktur umfassend angehen will.

Wer sich rasch über die vielfältigen Formen touristischer Entwicklungen orientieren will, greift mit Vorteil zuerst auf das zweite der hier angekündigten Bücher. Die darin enthaltenen, aus einem Kolloquium hervorgegangenen neun-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

zehn Diskussionsbeiträge illustrieren bestens die verschiedenen Typen des Tourismus. Je nach geografischer Lage und gesellschaftspolitischen Umständen führen spezifische Kombinationen von Faktoren zur Entstehung eines Touristikzentrums. Dass der Tourismus sich grundsätzlich im Rahmen einer Industriegesellschaft und im Zusammenhang mit dem Aufkommen einer begüterten bürgerlichen Oberschicht entwickelt, erklärt allein noch nicht die Entstehung dieses Phänomens. Wichtig sind vielmehr auch die Zusammenarbeit der lokalen Eliten, die Mobilisierung von Kapital und die Empfänglichkeit für innovative Neuerungen. Der besondere Reiz dieser Aufsatzsammlung liegt nicht zuletzt an der geografisch weit gefächerten Verteilung der Beispiele (Neapel, Bretagne, Vercors, Santiago de Compostela, Albany/New York, Salzkammergut). Weitere Beiträge sind soziokulturellen Aspekten gewidmet (Saisonarbeiter, Bergführer und Alpinisten, Einwirkung der Automobile etc.).

Die oben erstgenannte Studie über den Tourismus im Genferseegebiet nimmt zuerst einmal die Entwicklung der Infrastruktur in den Fokus. Beruhend auf einem umfangreichen und mittels einer Datenbank organisierten Materialkorpus kommen dabei alle Aspekte der Tourismusindustrie, von den Autoren als *Leading Sector* bezeichnet, zur Sprache. Nach einer summarischen Umschreibung des Raumes (1. Kp.) werden die Akteure (2. Kp.) und anschliessend die sozialen und ökonomischen Netzwerke (3. Kp.) analysiert. Die folgenden drei Kapitel sind den Wechselbeziehungen zwischen touristischer Entwicklung und technischer Modernisierung gewidmet. Dabei geht es sowohl um die Kapitalbeschaffung (Banquiers, Advokaten und Politiker), die Infrastruktur (Transportmöglichkeiten und Mobilität), das Management der Hotels (von der Finanzierung bis zur Installation der Toiletten) als auch um die Förderung der Attraktivität und des Images der Region. Dabei werden auch die Widerstände gegen diese Entwicklung (Heimat- und Naturschutz z.B.) oder Unfälle und Katastrophen (Explosion auf dem Dampfschiff *Mont-Blanc*, 1892) ausführlich geschildert.

Angesichts des komplexen touristischen Systems stellt sich die Frage, welches die wichtigsten Schaltstellen oder Faktoren sind, die den Aufbau und die erspriessliche Entwicklung beförderten. In dieser Studie wird dem Transportwesen und der Zusammenarbeit der lokalen Eliten eine grosse Bedeutung beigemessen. Lausanne als Knotenpunkt und die Simplonlinie als wichtiger Anschluss ans internationale Eisenbahnnetz bildeten, zusammen mit dem Ausbau der lokalen Transportmittel, entscheidende Voraussetzungen für die Entwicklung des Tourismus. Damit aber solche Infrastrukturen realisiert werden konnten, war eine dichte und effiziente Zusammenarbeit der lokalen Eliten notwendig. Wie diese über Verwaltungsräte, Assoziationen, Berufsverbände und persönliche Beziehungen zustande kam, wird in dieser Arbeit ausführlich dargestellt.

Die Autoren sehen die Welt des Tourismus am Genfersee aber auch als eigentliches Labor der technischen Moderne, in dem eine begüterte internationale Gesellschaftsschicht Erholung, Unterhaltung, medizinische Betreuung, landschaftliche Reize und ruhige Alterssitze mit diskreter Bankbetreuung sucht. Ihr steht ein weitgehend aus Einheimischen zusammengesetztes Bürgertum zu Diensten, das aus dieser Fremdenindustrie zum Teil erhebliche Profite erwirtschaftet. Weniger deutlich präsent ist in dieser Studie hingegen die andere gesellschaftliche Seite, jene der Angestellten und Dienstboten.

Am Schluss werden die wirtschaftliche Bedeutung und die von der Tourismusindustrie ausgelösten Synergien beleuchtet. So kann man beispielsweise fest-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

stellen, dass die Modernisierung der Infrastruktur der Städte Genf und Lausanne Hand in Hand mit der Entwicklung der Tourismusindustrie voranging oder dass die Banken ihren Aufschwung nicht unwesentlich diesem Wirtschaftssektor verdankten. Aber auch Produkte wie die Schokolade, das Mineralwasser, Rauchwaren oder Uhren und Schmuck verdanken ihre Verbreitung in grossem Masse dem Tourismus.

Darstellung und Analyse dieser Studie beruhen auf einer umfangreichen, beinahe nicht übersehbaren Materialsammlung. Die Themen werden dementsprechend bis ins kleinste Detail ausgebreitet und analysiert, wobei mit Zahlen und Grafiken nicht gespart wird. Da sich aufgrund des thematischen Aufbaus die verschiedenen Elemente der Studie überschneiden, kommt es beinahe unausweichlich zu Redundanzen. Dies strapaziert gelegentlich die Aufmerksamkeit des Lesers. Dafür erhält man jedoch einen starken und detailreichen Eindruck über den Umfang und die Bedeutung eines fundamentalen Wirtschaftssektors, der bisher unter dem Titel «Tourismus» nicht immer in seinem gesamten Umfang erfasst worden war. *Hans-Ulrich Jost, Lausanne*

Brigitte Studer, Sonja Matter, **Zwischen Aufsicht und Fürsorge. Die Geschichte der Bewährungshilfe im Kanton Bern,** Bern: Stämpfli Verlag, 2011, 167 Seiten, 10 Abbildungen.

Im 19. Jahrhundert setzten sich in vielen Kantonen religiös-philanthropische Organisationen für die Unterstützung von entlassenen Strafgefangenen ein. Im Kanton Bern war dies der 1839 gegründete Schutzaufsichtsverein. Mit Veränderungen im Strafvollzug wurde die gesetzliche Regelung notwendig. So erliess der Berner Grosse Rat im Februar 1911 das Dekret über die Schutzaufsicht.

Die Abteilung Bewährungshilfe und alternativer Strafvollzug (ABaS) des Kantons Bern nahm den 100. Jahrestag dieses Gesetzes zum Anlass, beim Historischen Institut der Universität Bern eine Untersuchung zur Geschichte der Bewährungshilfe anzuregen. Der Sammelband, den Brigitte Studer, Professorin für Schweizer und Neueste Allgemeine Geschichte, und Sonja Matter, Assistentin am Historischen Institut, herausgaben, umfasst elf Beiträge zu verschiedenen Aspekten. Eva Keller zeigt die Schwierigkeiten bei der Resozialisierung von entlassenen Sträflingen, die hohe Rückfallquote und das fehlende Interesse der Betroffenen an der Schutzaufsicht auf. Trotz mehrerer Anläufe war dem bernischen Schutzaufsichtsverein im 19. Jahrhundert längerfristig kein Erfolg beschieden. Einen Überblick über die gesetzgeberischen Regelungen der Schutzaufsicht auf Bundesebene und im Kanton Bern gibt Andrea Baechtold. Dabei wird deutlich, dass sich der Gesetzgeber im Wesentlichen von Veränderungen in der Praxis leiten liess und diese nachträglich legitimierte. Grundlegende Reformen nahmen die bernische Strafvollzugsverordnung 1986 und das revidierte eidgenössische Strafgesetzbuch erst 2002 auf. Unter dem Stichwort «wohltätiger Zwang» erläutert Urs Germann den bedingten Straferlass und die amtliche Schutzaufsicht an der Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert. Fürsorgerische Massnahmen, aber auch subtilere Formen der Überwachung lösten repressive Sanktionen ab und zielten auf eine stärkere Individualisierung des Strafvollzugs. Nachdem das freiwillige Schutzaufsichtskomitee nach dem Ersten Weltkrieg aufgelöst worden war, erhielt die amtliche Schutzaufsicht zur Entlastung zwei neue Stellen, die aber nicht über höhere Staatsausgaben finanziert wurden, sondern über private Gelder, die ein neuer von der Verwaltung initiierter Schutzaufsichtsverein akquirierte, wie Mar-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

kus Hochuli untersucht hat. Im Fokus des Beitrags von Anja Suter steht die vom Berner Polizeidirektor 1890 ernannte Patronatskommission, die sich um die Insassinnen der Strafanstalt Hindelbank kümmerte. Dabei gehörte der Kampf gegen Prostitution, Mädchenhandel und die Verbreitung «unsittlicher» Literatur ebenso zum Tätigkeitsfeld wie der Schutz der Kinder von weiblichen Häftlingen. Auf der Grundlage des eidgenössischen Strafgesetzbuches, das 1942 in Kraft trat, wurde die ehrenamtlich tätige Patronatskommission aufgelöst und die Anstaltsarbeit professionalisiert.

Tanja Rietmann zeigt auf, dass nicht nur Kriminelle der Schutzaufsicht unterstanden, sondern auch administrativ Versorgte, die nicht straffällig geworden waren, sondern gesellschaftlichen Ordnungs- und Normalitätsvorstellungen nicht entsprachen. Damit erhielt die administrative Versorgung einen strafrechtlichen Einschlag, was durch den gemeinsamen Vollzug in den gleichen Einrichtungen verstärkt wurde. Diese Verwischung der Grenzen zwischen strafrechtlich sanktionierter Tat und «ungeordneter Lebensführung» stellte Eliane Forster auch bei den Fürsorgerinnen fest, die in den 1960er Jahren ihren Fokus zunehmend auf die Lebensgestaltung der KlientInnen richteten. In seinem zweiten Beitrag analysiert Urs Germann die Normierungsprozesse und damit verknüpft die unterschiedlichen geschlechtsspezifischen Erwartungen der FürsorgerInnen an die betreuten Männer und Frauen.

Kontrolle und Bevormundung standen lange im Zentrum der Arbeit des Berner Schutzaufsichtsamtes. Erst die gesellschaftskritische Haltung der 68er-Bewegung bewirkte einen Paradigmenwechsel, der sich schliesslich 1993 in der Umbenennung von Schutzaufsicht in Bewährungshilfe ausdrückte, wie Ismael Albertin erläutert.

Drei ExponentInnen, die die Bewährungshilfe des Kantons Bern in den vergangenen Jahren wesentlich mitgeprägt haben, sprechen mit Sonja Matter über neueste Entwicklungen und Veränderungen zu Beginn des 21. Jahrhunderts. Während noch vor wenigen Jahren die soziale Integration über die Wiedereingliederung in den Arbeitsmarkt angestrebt wurde, liegt heute das Gewicht auf der Persönlichkeitsförderung. Aufgrund der erschwerten wirtschaftlichen Situation platziert die Bewährungshilfe ihre Klientel vermehrt in Beschäftigungsprogrammen. Nach dem revidierten Strafgesetzbuch von 2007 ist ein zweites Ziel die Rückfallvermeidung. Der neue gesetzliche Auftrag der Bewährungshilfe besteht darin, die KlientInnen bei der Tataufarbeitung und Wiedergutmachung zu unterstützen, was eine grosse Herausforderung darstellt. Wie weit sich der Straffällige darauf einlassen kann, variiert von Einzelfall zu Einzelfall.

Die gesellschaftliche Integration ist heute durch die plakative Berichterstattung der Boulevardmedien schwieriger geworden. Dass sich diese bei Strafgefangenen ohne Schweizer Pass verschärft, zeigt Christin Achermann in ihrem Beitrag, der auf ein vom Schweizerischen Nationalfonds finanziertes Forschungsprojekt zurückgeht.

Wie bereits der Titel des Sammelbandes «Zwischen Aufsicht und Fürsorge» deutlich macht, thematisieren verschiedene Beiträge das Spannungsfeld von Kontrolle und Betreuung. Weitere strittige Fragen betreffen die Zusammenarbeit respektive die Rivalität zwischen privaten und staatlichen Akteuren.

Die gut lesbare Publikation richtet sich an Personen, die in der Bewährungshilfe und im Strafvollzug tätig sind, an Historiker und Juristinnen sowie an Betroffene und politisch Interessierte. Sie gibt einen übersichtlichen Einblick in die

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Entwicklung der Schutzaufsicht und der heutigen Bewährungshilfe. Um die Situation im Kanton Bern mit weiteren Kantonen vergleichen zu können, sind weitere solche Studien wünschenswert. *Sabine Braunschweig, Basel*

Thomas Gnägi, Bernd Nicolai und Jasmine Wohlwend Piai (Hg.), **Gestaltung, Werk, Gesellschaft. 100 Jahre Schweizerischer Werkbund SWB,** Zürich: Scheidegger & Spiess, 2013, 466 Seiten, 538 Abbildungen.

Zu seinem Zentenarjubiläum hat sich der Schweizerische Werkbund eine voluminöse Gesamtschau seines Wirkens geleistet, die sich auf eine grössere Nationalfondsstudie unter der Leitung des Berner Kunstgeschichte-Ordinarius Bernd Nicolai stützen konnte (Lehrstuhl für Architekturgeschichte und Denkmalpflege). Entstanden ist ein gewichtiges Porträt mit Kapiteln über die Institutionsgeschichte, die Öffentlichkeit und Vermittlung, «Gesellschaft gestalten», Produktgestaltung und Design und «Von der Wohnung zum Siedlungsraum». Eine Sammlung von Porträts von 17 Funktionären und einer weiblichen Funktionsträgerin – Vorsitzende, Redaktoren, Geschäftsführer – sowie ein Anhang runden das Werk ab.

Das Aktivitätsfeld einer erfolgreichen, interdisziplinär sowie auch interprofessionell aufgestellten, hundertjährigen Vereinigung ist naturgemäss breit, so dass ein einzig chronologischer Aufriss, aber auch eine konsequent thematische Gliederung nicht zum Ziel führen würde. Der Entscheid, in einer ersten Gliederung thematische Schwerpunkte zu setzen, die dann in den Kapiteln eine mehr oder minder chronologische Darstellung nach sich ziehen, ist dem Gegenstand insgesamt angemessen, führt indessen teilweise zu Unübersichtlichkeit und auch zu Wiederholungen. Der Geschichte des SWB wird diese Gliederung jedoch gerecht, denn in der Tat wechselten die Schwerpunkte der Aktivitäten und die zu meisternden Herausforderungen im Verlaufe der 100 Jahre mehrmals – und teilweise recht grundsätzlich. Auch Aussenbeziehungen waren grossem Wandel unterzogen, so etwa das Verhältnis zum Deutschen Werkbund, der für die Gründung Vorbildcharakter hatte, nach dem Zweiten Weltkrieg indessen war es eher der schweizerische Verein, der beim Wiederaufbau des deutschen Pate stand. Auch die binnenschweizerischen Beziehungen zwischen deutsch- und französischsprachigen Weltsichten waren im Verlaufe des Jahrhunderts häufigem Wandel unterzogen.

Bekannt wurde der Werkbund in den verschiedenen Zeitperioden mit unterschiedlichen Themen. Standen zu Beginn Ausstellungen – auch in der Tradition der internationalen und nationalen Gewerbeausstellungen – im Vordergrund, rückten seit dem Bauhaus Architektur- und Städtebaufragen in den Vordergrund. Die Diskussion um Design trat aber deshalb nicht in den Hintergrund, vielmehr war gerade die Frage der *Guten Form* eines der Hauptthemen kurz nach dem Zweiten Weltkrieg. Überhaupt blieb Design und Produktgestaltung während der ganzen Dauer ein wichtiges Diskussionsthema des Werkbundes. Seit den 1960er Jahren ist eine verstärkte Interdisziplinarität zu beobachten, die insbesondere im Thema Städtebau geistes- und sozialwissenschaftliche mit technischen Disziplinen zusammenbringt. Ein wichtiges Rückgrat der Vereinsbemühen war zudem das Führen der renommierten Zeitschrift *Das Werk*.

Der an Kapiteln, Texten, aber auch vor allem an Illustrationen reiche Band repräsentiert die Ziele und das Wirken des Schweizerischen Werkbundes in seiner Breite. Was vielleicht etwas zu kurz kommt, ist die kultur- und sozialgeschicht-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

liche Einordnung der verschiedenen Themen- und Aktivitätsfelder. Das hätte letztlich wohl auch geholfen, die teilweise sehr diversen Stossrichtungen in ihrer Gesamtwirkung verständlicher zu machen. Eine konsistente Monografie ist so nicht entstanden, auch wenn die Kapitel aller Autoren schöne, gut recherchierte Einzelabhandlungen darstellen. Besonders wertvoll ist der vorgelegte Band auch wegen der wunderschönen Aufmachung mit zahlreichen, sehr instruktiven Illustrationen. *Sebastian Brändli, Zürich*

Virginie Fracheboud, **L'indroduction de l'assurance invalidité en Suisse (1944–1960). Tensions au cœur de l'Etat social,** Lausanne: Antipodes, 2015, 214 Seiten.

Die Invalidenversicherung (IV) gehört in der Schweiz zu jenen Zweigen der sozialen Sicherung, die historisch bis anhin kaum erforscht wurden. Die IV steht, nicht nur in dieser Hinsicht, im Schatten ihrer «grossen Schwester», der Alters- und Hinterlassenenversicherung (AHV). Erst die gegenwärtige finanzielle Krise der IV und die zeitlich dichtgedrängten Gesetzesrevisionen seit der Jahrtausendwende haben auch das Interesse an den historischen Grundlagen dieses Sozialwerks verstärkt. Nebst einigen publizierten Beiträgen verschiedener Autorinnen und Autoren ist nun mit dem vorliegenden Buch von Virginie Fracheboud erstmals auch eine Monografie zur Thematik erschienen. Das Werk deckt den Zeitraum von 1944 bis 1960 ab. Die Autorin setzt bei den politischen Vorarbeiten zur AHV ein, bei denen auf eine gleichzeitige Einführung der IV zusammen mit der AHV verzichtet wurde, und führt die Leserinnen und Leser dann mit ihren Ausführungen bis zum Jahr 1960, als das IV-Gesetz in Kraft trat. Frachebouds Anliegen lautet, die Vorgeschichte und Einführung der IV – unter Berücksichtigung des sozioökonomischen Kontexts der 1950er Jahre – in die dynamische Entwicklung der sozialen Sicherheit in der Schweiz zu jener Zeit einzubetten. Sie behandelt primär das Zusammenspiel wirtschaftlicher und politischer Fragen. Aus dieser Perspektive lässt sich auch das starke Interesse der Autorin für die Arbeitgeberverbände als Akteure im Entstehungsprozess der IV erklären. Das Werk beruht auf einer breiten Basis an Primärquellen, die in verschiedenen Archiven konsultiert wurden. Fracheboud präsentiert eine historische Darstellung der Ereignisse als klassische Institutionen- bzw. Politikgeschichte, was zweckdienlich, nicht aber sonderlich originell wirkt.

Im ersten Teil ihrer Arbeit diskutiert Fracheboud den langen Weg der IV bis zum politischen Durchbruch in der Mitte der 1950er Jahre. Die Anfänge dieser Entwicklung reichen bis in das späte 19. Jahrhundert zurück. 1925 räumte die Bevölkerung per Volksabstimmung dem Bund das Gesetzgebungsrecht für die AHV und zu einem späteren Zeitpunkt für die IV ein. Die Autorin erklärt den Umstand, dass bei der Einführung der AHV in den 1940er Jahren auf die gleichzeitige Vorbereitung der IV verzichtet wurde, damit, dass zum einen in der unmittelbaren Nachkriegszeit die führenden politischen Kreise eine strikt liberale Politik verfolgten, die nur begrenzten Raum für einen weitreichenden Ausbau der sozialen Sicherung zuliess, und zum anderen wurde – analog zum verabschiedeten Verfassungsartikel von 1925 – der IV gegenüber der AHV und anderen Sozialversicherungszweigen eine sekundäre Position zugeteilt (S. 41). Auf Bundesebene waren es dann in erster Linie linkspolitische Kräfte, die im Anschluss an die Einführung der AHV 1948 auch die Implementierung der IV forderten. Fracheboud zeigt nun auf, wie (rechts-)bürgerliche Kreise zu Beginn der 1950er Jahre ein eigenes IV-Modell entwarfen, das auf eine Minimallösung mit geringen

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Kosten abzielte. Die IV solle der AHV angegliedert werden, da Invalidität eine Art von vorgezogener Erwerbsunfähigkeit im Alter darstelle. Damit gab man linken Bestrebungen Gegensteuer, die die IV eher im Bereich der Krankenversicherung situierten, was von bürgerlicher Seite als teure Erweiterung eines allgemeinen Gesundheitssystems (z.B. durch die Finanzierung von Pflegeleistungen und medizinischer Versorgung) bekämpft wurde. Zudem strebte die bürgerliche Politik ein Abbremsen des – in der Hochkonjunktur – unerwartet stark anwachsenden AHV-Fonds an, indem sie Teile des AHV-Kapitals für die Unterstützung im Invaliditätsfall aufwenden wollte. Ein solches Vorgehen sollte zusätzlich die Wahrscheinlichkeit mindern, dass aufgrund der glänzenden finanziellen Lage der AHV Forderungen nach besseren AHV-Rentenleistungen gestellt würden. Schliesslich sollte auch der Kreis der Leistungsempfängerinnen und -empfänger sehr eng gehalten werden und nur Vollinvalide, nur körperlich Behinderte und nur erwachsene Behinderte einschliessen (S. 52–54). Alternativ wurde auch die Einsetzung der Überschüsse des AHV-Fonds für die Erwerbsersatzordnung der Militärdienstleistenden (EO) vorgeschlagen. Schliesslich wollte man von bürgerlicher Seite auch nicht allzu grossen Vorschub für die Einführung der IV leisten.

Bis in die Mitte der 1950er Jahre setzte auch der Bundesrat seine Prioritäten nicht bei der IV, sondern bei der Einführung oder Revision anderer Sozialversicherungszweige und führte zudem die ungeklärte Finanzierungsfrage der IV als Gegenargument zu deren Implementierung an. Während 1954 die Partei der Arbeit und kurz darauf die Sozialdemokratische Partei jeweils Volksinitiativen zur Einführung der IV lancierten, um Druck auf den Bundesrat auszuüben und den Gesetzgebungsprozess zu beschleunigen, machten sich die Bürgerlichen nun im Parlament für eine «Kombinationslösung» stark: eine Kombination aus Versicherungs- und Fürsorgeelementen sowie eine Kombination aus beruflicher Eingliederung und Renten ausschliesslich für Erwerbsunfähige (S. 78f.). Die Berücksichtigung bestehender Institutionen, wie die private Invalidenhilfe für die berufliche Eingliederung, sollte eine allzu staatlich ausgestaltete Konstruktion verhindern und das angestrebte Ziel einer kostengünstigen, liberal geprägten Invalidenhilfe als Minimallösung anstelle einer staatlich dominierten Invalidenversicherung ermöglichen.

Beim Bundesrat erfolgte Mitte der 1950er Jahre – wohl auch unter dem Druck der Volksinitiativen – ein Umschwenken, wobei nun die IV an die Spitze der sozialpolitischen Agenda rückte. Dabei machte sich das Bundesamt für Sozialversicherungen für die «Kombinationslösung» stark, die die berufliche Eingliederung («Eingliederung vor Rente») an erster Stelle setzte. Im zweiten Teil des Werks gelingt es Fracheboud das komplizierte Zusammenspiel finanzpolitischer Fragen und die damit verbundene Verschränkung der Sozialversicherungen AHV, EO und IV bei der Bildung einer gesetzlichen Lösung für die Invalidenversicherung in der zweiten Hälfte der 1950er Jahre auf eindrückliche Weise darzustellen. Besonders hervorzuheben ist dabei der Einfluss der Arbeitgeberverbände im Entstehungsprozess des Sozialwerks, der von der Autorin anschaulich beschrieben wird.

Die schliesslich ausgearbeitete Gesetzesvorlage, die als Minimallösung und Kompromiss bezeichnet werden kann, sah nun ausschliesslich individuelle Eingliederungsmassnahmen vor, die der Arbeitsintegration dienten, während auf Massnahmen zur sozialen Integration verzichtet wurde. Gleichzeitig wurde den

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

betroffenen Personen, die keine Ansprüche bei der Krankenversicherung geltend machen und nicht in den Arbeitsmarkt eingegliedert werden konnten, auch die Finanzierung medizinischer und pharmazeutischer Pflege verwehrt. Zudem wurden die IV-Renten denjenigen der AHV angeglichen. Sie galten als «Basisrenten», die ohne weitere Einkünfte, z.B. aus Pensionskassen, kaum für ein existenzsicherndes Einkommen ausreichten. In ihren Grundzügen stützte sich die konzipierte IV auf ein liberales Modell, das auf die Eigenverantwortung der Betroffenen setzte und den Arbeitgebern keinerlei Verpflichtungen im Zusammenhang mit der beruflichen Eingliederung Behinderter auferlegte. Die Gesetzesvorlage erzeugte im gesamten politischen Spektrum einen Konsens. Bürgerliche und rechtspolitische Kreise waren mit der kostengünstigen Lösung zufrieden. Politisch linke Kreise hätten sich eine weitreichendere IV gewünscht. Letztere wollten aber die Einführung des Sozialwerks nicht weiter hinauszögern und das Risiko eines Referendums mit anschliessender Volksabstimmung aufgrund einer zu kostenintensiven IV vermeiden.

Das lesenswerte Buch gewährt einen wichtigen Einblick in die Zusammenhänge der Politik der sozialen Sicherheit und der Finanzpolitik im Allgemeinen in der Entstehungszeit der IV. Die Fokussierung auf finanzpolitische Fragen ist auf der einen Seite sehr erhellend, engt auf der anderen Seite – wie Fracheboud in ihrer Schlussbetrachtung auch selbst einräumt (S. 185f.) – den Blick allerdings zu sehr ein, da wichtige Aspekte für die Einführung der IV, wie der «Eingliederungsboom» (Urs Germann) der 1950er Jahre in der Schweiz, in diesem Werk aufgrund der verfolgten Fragestellung nur ansatzweise und oberflächlich berücksichtigt werden konnten. *Alan Canonica, Universität Basel*

Jacqueline Weber, **Männlichkeit aus dem Äther. Geschlechterkonstruktion in einer Unterhaltungssendung für Männer von Schweizer Radio Beromünster, 1945–1948,** Zürich: Chronos Verlag, 2013, 328 Seiten.

Eher zufällig, bei ihren Erkundungen zu frauenspezifischen Sendungen, welche wichtige Bestandteile der Radioprogramme von den Anfängen bis in die 1990er Jahre bildeten, ist Jacqueline Weber in den Archiven von Radiostudio Bern auf eine Schachtel mit Unterlagen zu einem Männermagazin gestossen. Das Männermagazin war in den Jahren 1945 bis 1948 produziert und ausgestrahlt worden. Diese bisher unbekannte Facette der Programmgeschichte des Schweizer Radios erstaunt insofern, als dass auch in der gedruckten Presse spezifisch an Männer gerichtete allgemeine Unterhaltungsmagazine erst in den 1980er oder 1990er Jahren auftauchten und weil dies gegenüber den anderen SRG-Radios und auch im internationalen Vergleich ein Einzelfall gewesen zu sein scheint, während ansonsten sich die Programmschaffenden rege Ideen austauschten.

Die Autorin sah diesen Fund als Chance, über einen «medien- und diskurstheoretisch erweiterten Doing-Gender und Doing-Masculinity-Ansatz» zu neuen Erkundungen und Erkenntnissen über die «Konstruktion von Weiblichkeit und Männlichkeit in einem Medienprodukt aus der Mitte des 20. Jahrhunderts» zu gelangen. Diese Erkundungen im Rahmen einer Basler Dissertation liegen nun in Buchform vor.

Zur Kontextualisierung der Sendung führt Jacqueline Weber die Leserinnen und Leser effizient und kenntnisreich in die Medien- und spezifisch in die Radiogeschichte ein, zeichnet die Entwicklung des Rundfunks hin zu einem Massenmedium nach und bettet diese mediengeschichtlichen Elemente anschaulich in

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

die (Deutsch-)Schweizer Kultur- und Mentalitätengeschichte der unmittelbaren zweiten Nachkriegszeit ein. Ein längerer Teil des Buchs ist methodischen Erklärungen und der Situierung der Geschlechterforschung gewidmet.

Die Analyse der Sendemanuskripte und der wenigen Begleitmaterialien – es sind keine Sendeaufzeichnungen erhalten, möglicherweise wurden solche gar nie aufgenommen – ergibt ein Bild, das zwar in einigen Punkten Männervorstellungen nach gängigen Klischees entspricht: militärische Tugenden, Technikbegeisterung, Unternehmertum, Sport. Doch treten auch deutliche (anscheinend) männliche Schwächen und weibliche Stärken zutage, ja Männer werden mit ihrem Gehabe als Bürochefs und plumpe Verführer der Lächerlichkeit preisgegeben. Im Gegensatz zu den Frauensendungen setzt sich also das Männermagazin nicht grundsätzlich für Männerangelegenheiten ein, weil das, wie die Autorin feststellt, gar nicht als notwendig befunden wurde, war doch mit wenigen Ausnahmen das gesamte Programmangebot stark auf männliche Interessen ausgerichtet («Der Mann als Norm, die Frau als das Andere»). Damit kann auch begründet werden, warum das Männermagazin keine Nachahmung fand und nach drei Jahren abgesetzt wurde.

Die Autorin verzichtete aufgrund der eher dürftigen Quellenlage auf eine Analyse der Gründe, warum es zu dieser eigenartigen Sendung kam. Die vorgeschlagenen Hypothesen leuchten nur teilweise ein, nämlich, dass es sich in der Folge der Soldatensendungen um den Versuch gehandelt habe, den Soldaten die Wiedereingliederung in das zivile Leben zu erleichtern, oder gar um eine Abhilfe gegen die angeschlagene männliche Identität, da Schweizer Soldaten (im Gegensatz etwa zu den polnischen Internierten) der Kampfeinsatz erspart geblieben war.

Ein etwas weiterer Blick über die Geschlechterperspektive hinweg und mediengeschichtliche Ansätze ausserhalb der Diskursanalyse hätten in diesem lesenswerten Buch bloss angedeutete Beobachtungen zum Schweizer Radio, die Schweizer ideen- und kulturgeschichtliche Tendenzen widerspiegeln, deutlichere Konturen verschafft. So hätte die Untersuchung von formellen und auch personellen Kontinuitäten und Diskontinuitäten des Männermagazins zu den Soldatensendungen in der Kriegszeit interessante Facetten der grossen Experimentierfreudigkeit der unmittelbaren Nachkriegszeit aufzeigen können. Zu dieser Innovationslust gehörte auch die Bereitschaft zum Überdenken von Kultur und Gesellschaftsbildern, geleitet auch von der Frage nach der Positionierung der Schweiz im *neuen Europa*. Der Berner Studiendirektor Kurt Schenker, der letztlich für diese Sendung verantwortlich zeichnete, war in dieser Hinsicht eine überaus interessante und auch recht einflussreiche Person. Das Jahr der Absetzung des Männermagazins, 1948, könnte als Moment des Abbruchs solcher Experimentierfreudigkeit und der Erstarrung in der von Kurt Imhof treffend beschriebenen Zweiten Geistigen Landesverteidigung im Rahmen des Kalten Kriegs stehen. Diese Erstarrung lässt sich gerade am Schweizer Radio sehr gut nachvollziehen, zum Beispiel am Fall des Programmproduzenten Peter Hirsch-Surava, dessen programmlicher Innovationseifer rasch als *kommunistische Umtriebe* verortet und abgestellt wurde.

Es ist nur zu hoffen, dass dieser Studie und Veröffentlichung weitere folgen werden, welche sich auf das reiche und in zunehmendem Mass der Forschung auch zugängliche Archivmaterial der Radio- und Fernseharchive stützen werden – wenn möglich auch vermehrt mit Blick über die Sprachregionen und Landesgrenzen hinweg. Weber zeigt auf, wie mit solchen gesellschaftlich sehr relevanten,

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

meist auch audiovisuellen Quellen anschaulich über soziale und kulturelle Ausmarchungen, Konstruktionen und Entwicklungen berichtet werden kann.

Theo Mäusli, Lugano

Martin Kuder, **Italia e Svizzera dal 1945 al 1970. Commercio, emigrazione, finanza e trasporti,** Milan: Franco Angeli, 2012 (Collection Storia internazionale dell'età contemporanea), 383 pages.

L'ouvrage, centré sur les relations économiques entre la Confédération et la Péninsule, se focalise sur le quart de siècle (entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et les troubles économiques et monétaires, accompagnés de bouleversements sociaux et culturels, de la fin des années 60 et du début des années 70) souvent réduit à un «âge d'or» ou aux «Trente glorieuses» (cf. Friboulet, J.-J., *«La naissance de l'économie moderne, XVIII^e–XX^e siècles»*, Genève-Zurich-Bâle: Schulthess, 2014, pp. 191–219). Une période et des relations qui méritent d'être approfondies pour échapper à une lecture simpliste des faits passés et contemporains.

La continuité des relations, résultant d'une longue tradition, et la complémentarité des rapports entre les deux pays émergent avec clarté. Un Etat neutre, épargné par le conflit, face à une Péninsule, détruite et partagée qui cherche un redémarrage, poursuivent leurs relations avec, en arrière-plan, les Etats-Unis et, surtout, le contexte européen orienté vers une intégration – encore lointaine de l'union monétaire – qui, comme l'ouvrage le soutient, ne semble pas affecter en profondeur les relations entre Zurich et Milan.

Les relations avec la Péninsule, d'une Suisse petite mais économiquement influente, peuvent conduire, de nos jours encore, à penser que l'Italie est marginale pour l'économie du pays. L'ouvrage nous rappelle, au contraire, l'importance, relative mais pas anodine, que l'Italie a revêtue, entre 1945 et 1970 mais pas seulement, pour l'économie nationale. Il en va de même de la Suisse, pour l'Italie (p. 314).

Les quatre arguments traités (commerce, émigration, finance et transports) présentent une unité et une cohérence qu'il faut souligner. Tout d'abord, l'ouvrage a pris en compte l'ensemble des marchés qui composent un système économique: le marché des biens, celui du travail et le marché des capitaux. La Suisse attire le travail des Italiens qui se dirigent vers l'industrie du bâtiment, le textile et d'autres activités, comme le tourisme, à faible valeur ajoutée. Ces secteurs ne sont qu'en partie ceux qui exportent vers l'Italie: l'avantage comparatif de la Confédération lui permet de vendre des biens à plus haute valeur ajoutée (machines, outils et produits chimiques) même si, vers l'Italie, la Suisse exporte, en quantité, des produits alimentaires et cigarettes. Ensuite, la Confédération attire, bien entendu, les capitaux italiens, dont le flux illégal atteint, à cette époque, des ampleurs inédites. De son côté, l'Italie exporte vers la Suisse des produits alimentaires et textiles, mais aussi des combustibles liquides, des machines et des voitures et elle obtient des financements helvétiques. Des financements que des banques, des sociétés et des institutions suisses accordent aux sociétés italiennes, privées et publiques, ou que celles-ci obtiennent à travers l'émission sur le marché suisse de titres financiers. Le chapitre consacré aux transports peut paraître étranger à cette étude alors qu'il permet de la compléter en rappelant l'étendue des relations. De plus, les infrastructures de transports sont déterminantes pour le commerce et le juteux transit de marchandises sur sol helvétique tout en étant source d'investissements pour franchir la frontière et les Alpes.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

En bref, au-delà des relations de transports (et l'on pourrait ajouter le secteur de l'électricité) qui nous rappellent la position géographique de la Confédération au carrefour européen, pour la Suisse, l'Italie représente une réserve de main-d'œuvre à bas prix, une source de capitaux et un débouché pour la production nationale et ses investissements. A son tour, pour l'Italie, la Suisse offre du travail, un lieu sûr pour mettre à l'abri les capitaux privés et pour obtenir des financements ainsi qu'un débouché pour sa production et ses investissements aux enjeux parfois stratégiques. Des relations qui ne sont donc pas unidirectionnelles. Hormis les pertes fiscales de l'Italie dues à la sortie des capitaux privés et à la contrebande, et, de l'autre côté, un retard dans la modernisation que certaines entreprises suisses ont probablement enregistré en raison de la disponibilité d'une main-d'œuvre abondante et peu coûteuse, les deux pays semblent avoir tiré plutôt profit, d'un point de vue économique, de leurs relations.

L'accent mis sur les activités illégales qui traversent les différents chapitres, tout comme la place réservée à des thèmes spécifiques (la contrebande, l'envoi en Italie de fonds par les émigrants, l'émergence de la place financière tessinoise et la réalisation de l'oléoduc entre Gênes et Collombey), outre à enrichir avec des cas pointus l'argument et soutenir la particularité de ces relations, confirme la continuité structurelle de l'étude. L'unité résulte également de la méthodologie: d'un chapitre à l'autre, l'auteur s'appuie sur des données statistiques (parfois disponibles que partiellement mais soigneusement détaillées) et sur des sources d'archives, amples et diversifiées. De même, chaque argument est introduit par le contexte international et institutionnel et une synthèse de la période antécédente, le tout complété d'une riche bibliographie.

Dernier mérite, l'esprit de synthèse qui permet une lecture fluide laissant au lecteur le choix, que nous conseillons, de s'immerger dans les amples notes en bas de page. Un ouvrage de qualité, thèse de doctorat à l'Université de Genève sous la direction des professeurs C. Conrad et M. Cerutti, à juxtaposer, entre autres, au travail de D. Gerardi, *«La Suisse et l'Italie, 1923–1950: commerce, finance et réseaux»*, Ed. Alphil, 2007, dont il constitue une sorte de deuxième volet et le reflet d'une nouvelle génération d'historiens que l'on espère porteuse d'autres recherches.

Pietro Nosetti, Muralto

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Lingua e Cultura nelle Alpi. Studi in Onore di Johannes Kramer, Firenze: Istituto di Studi per l'Alto Adige, 2013 (Archivio per l'Alto Adige. Rivista di Studi alpini, Annate CVI–CVII), 775 Seiten.

Beim anzuzeigenden Sammelband handelt sich gewissermassen um die dritte Festschrift für den Trierer Romanisten Johannes Kramer – gewissermassen, weil nicht ein Geburtstag (und damit ein «Fest») Anlass der Publikation ist, sondern weil es den Verantwortlichen beim Istituto di Studi per l'Alto Adige angezeigt erschien, die Verdienste des zu Ehrenden auch hinsichtlich eines seiner Forschungs-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

schwerpunkte zu würdigen: mit einem gewichtigen Band über Sprache und Kultur der Alpen. Kramer hat als «probo scienziato e cittadino europeo» (S. IV) seinen Südtiroler Fokus oft in einen europäischen und geschichtlich weit ausgreifenden Zusammenhang gestellt, und dieser Sprachen, Länder und Epochen übergreifende Blickwinkel prägt auch viele der 39 Aufsätze in diesem Band. Ein einziger ist dem Forscher selbst gewidmet: Ester Casoni Angelini zeichnet den *Rapporto tra Johannes Kramer e la Fondazione Giovanni Angelini* (S. 183–188) nach, jener Belluneser Stiftung, die in umfassender Weise Alpenforschung betreibt und unterstützt. Da die Beiträge alphabetisch nach den Familiennamen der AutorInnen aufeinander folgen und sie nicht etwa, wie man es auch gelegentlich sieht, thematisch gruppiert sind, drängt sich der Eindruck einer etwas beliebigen Aneinanderreihung von Texten auf, denen ein innerer Zusammenhang zu fehlen scheint. Die folgende Übersicht versucht daher eine knappe inhaltsbezogene Gliederung.

Um Namenkundliches geht es bei Pierre-Henri Billy mit seinem Beitrag *La toponymie des mottes castrales dans les Alpes françaises et les régions voisines* (S. 49–69), wo auf die Gegenüberstellung von *nomina* und *realia* als Notwendigkeit der onomastischen Forschung aufmerksam gemacht wird. Rita Caprini widmet sich *Pala e Balma: storia di due etimologie* (S. 173–181). Die Wichtigkeit der Erhebung und Sicherung onomastischer Daten betont Gabriella Chiapusso: *La tesaurizzazione della toponimia del Piemonte montano: dai dati di base alla base di dati* (S. 229–255). Für die Schweizer Onomastik dürfte der Beitrag von Elisabetta Fazzini von Interesse sein, die über *La toponomastica walser di Alagna Valsesia* (S. 269–286) berichtet. Einem bisher wenig erforschten Gebiet der Mikrotoponomastik widmet sich Daniela Feistmantl (*Onymische Beziehungen zwischen Hof-, Orts- und Personennamen in der Wipptaler Gemeinde Navis*, S. 287–302). Das onomasiologische Konzept von «umhegtem Gelände» in den Ortsnamen des Etschtals ist Gegenstand der Untersuchung von Fiorenza Granucci (*Termini per «*recinto» *nella toponimia atesina: anger, beunt, bifang e braite*, S. 397–420). Für die frühmittelalterliche (Sprach-)Geschichte der Schweiz von Interesse sein dürfte die These von Wolfgang Haubrichs (*Von Zirl bis Zürich. Exonyme und ihre Rolle bei der Germanisierung der nördlichen Alpenlandschaften*, S. 421–434), wonach die Namen *Zürich, Zihl* und *Zurzach,* sodann *Zirl* und *Ziller* (Tirol) ihre heutigen Formen Exonymen verdanken sollen. Gewagte Vorschläge zur Deutung von Ortsnamen legt der Basler Romanist Ottavio Lurati mit seinem kurzen Essay zur *Storia del diritto, luoghi e nomi* (S. 449–461) vor. Überzeugend arbeitet Guntram Plangg heraus, dass der in Bludenz (Vorarlberg) alt eingesessene Familienname *Zürcher* nicht auf eine Herkunft der Namenträger aus Zürich verweist, sondern umdeutend auf einem Etymon *Granum Syricum* «Mohrenhirse» beruht, das in Ortsnamen wie *Zirchhof* in Kortsch im Vinschgau vorkommt (*Tiroler Familiennamen an der romanisch-deutschen Sprachgrenze*, S. 583–597). Einen Überblick über die *Namen ladinischer Herkunft aus Kals am Großglockner (Osttirol)* bietet Heinz-Dieter Pohl (S. 599–613). Um Namen geht es auch in Gerhard Rampls Beitrag *Romanisch-bairischer Sprachkontakt im Osttiroler Pustertal* (S. 615–631) sowie bei Thomas Franz Schneider (*Nessus und Wilder Andres: Kentauren im Berner Oberland? Etymologische Versuche zu den fünf Namen des Berges Niesen im Bericht des Humanisten Benedikt Aretius von 1561*, S. 643–667). Nur noch dem «Namen» nach behandeln Maria Teresa Vigolo und Paola Barbierato Namen, faktisch geht es um die appellativische Terminologie der Heuernte (*Note su alcuni nomi alpini della erba tagliata e dei mucchi di fieno*, S. 733–763).

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Von geschichtswissenschaftlichem Interesse dürften die folgenden Beiträge sein: Bruno Andreolli (*«Multa sunt vineta circa Bolçanum per amicitiam locata». L'evoluzione della vitivinicoltura nell'Alto Adige medievale*, S. 1–21) zeichnet die Geschichte des mittelalterlichen Weinbaus im Südtirol nach. Eva-Maria Butz und Alfons Zettler behandeln *Probleme der politischen Geschichte Churrätiens im frühen Mittelalter* (S. 151–172), indem sie insbesondere die Gedenkeinträge im (weltberühmten, jedoch noch immer nicht edierten) Pfäferser Memorialbuch unter die Lupe nehmen und deren Potential im Verbund mit anderen Quellen hervorstreichen. Metageschichtsschreibung oder Historiografiegeschichte betreiben Luigi Lorenzetti und Vanessa Giannò Talamona mit ihrem Beitrag über die «Association Internationale pour l'Histoire des Alpes», die die Zeitschrift «Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen» herausgibt (*Una rete scientifica per la storia delle alpi tra multidisciplinarietà e multilinguismo*, S. 435–448). Die Autoren sehen in der mehrsprachigen Publikationsform ein Vehikel der Identifikation und Kohäsion, wie sie auch charakteristisch für den ganzen Alpenraum ist beziehungsweise sein sollte. Wissenschaftsgeschichte betreibt auch Maria Pia Marchese (*La valle dell'Adige e la leggenda di Dietrich von Bern in Saussure*; falsche Seitenzahlen, s. unten), die aus einem unveröffentlichten Manuskript von Ferdinand de Saussure über die Dietrichlegende aus der Bibliothèque de Genève den Stellenwert der Achse Verona–Innsbruck (mit dem Etschtal dazwischen) für die Dietrichlegende herausstreicht. Um eine transalpine Achse geht es auch bei Federica Pessotto, die die wichtige Rolle der valdostanischen Pfarrei Saint-Etienne im Zusammenhang mit dem Güterverkehr über den Grossen St. Bernhard im hohen und späten Mittelalter beschreibt (*Saint-Etienne: Una parrocchia cittadina orientata verso la strada del Gran San Bernardo*, S. 545–568). Jürgen Strothmann schliesslich (*Susa und Aosta als merowingische Münzorte. Zu den Bedingungen der Kulturen im* «Alpenraum» *in Antike und frühem Mittelalter*, S. 693–713) argumentiert in einem überzeugenden und inspirierenden Entwurf für eine differenziertere Sichtweise auf den bestenfalls vordergründig (etwa geografisch) homogenen «Alpenraum», insofern dieser erst mit dem 7. Jahrhundert integral als politischer Raum gedacht werden kann.

Mit sprachgeschichtlichen Belangen auf der Grundlage älterer Einzeltexte befassen sich Luca Bellone (Un nuovo contributo allo studio della koinè pedemontana: spigolature linguistiche dalla Vita della beata Caterina da Racconigi [1522–1525], S. 23–47), Alessandro Bonacchi (Alcuni consigli e ricette di Meister Ambrosius [Rezeptbuch, Ms. germ. fol. 8, Berliner Staatsbibliothek], S. 71–94) und Wolfgang Schweickard (Von Padua nach Basel. Andrea Gataris Cronicheta [1433–1435], S. 671–681). Fokussierter romanistisch-linguistisch sind die Beiträge von Remo Bracchi (Correnti lessicografiche nell'arco alpino occidentale, S. 115–149), Massimo Cerrato (Terminologia socio-politica ai piedi delle Alpi: «miles» nel marchesato di Saluzzo, S. 189–228), Enzo Croatto (Il Cadore meridionale: un'anfizona linguisticamente inesplorata, S. 257–267), Franco Finco (La flessione nominale tra plurale sigmatico e plurale palatale: considerazioni storiche e confronti tra varietà ladine e friulane, S. 341–358), Werner Forner (Alpenligurisch, S. 359–395), Carla Marcato (Note sul lessico del ladino d'Oltrepiave, S. 463–472), Carlo Alberto Mastrelli (Prealpino fogliarola 'scòtano', S. 483–506), Elda Morlicchio (Voci dall'arco alpino nel Lessico Etimologico Italiano, S. 507–519), Alberto Nocentini (Un probabile germanismo alpino: it. sàssola/sèssola 'gottazza', S. 521–528), Vincenzo Orioles (Composizione plurilingue del territorio del Friuli

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Venezia Giulia, S. 529–543), Max Pfister (Prelat. *cibaria 'barella, gerla' e lat. cibarius 'appartenente al cibo': due basi etimologiche indipendenti, S. 569–582), Rainer Schlösser ('Büffeln' in Padua, S. 633–641), Han Steenwijk (Quell'equivoco sulla «teoria turanica» di Jan Baudouin de Courtenay, S. 683–692) und Federico Vicario (Del suffisso -torem in friulano antico, S. 715–731).

Verglichen mit der Mehrheit der Aufsätze sind die Beiträge von Simona Boscani Leoni (*Pitture esposte: i dipinti esterni medievali in Alto Adige. Funzioni e committenze*, S. 95–113) über Aussenwandmalereien an Kirchen sowie von Christine Felbeck und Andre Klump (*Il teatro come mezzo divulgatore della lingua e della identità ladine? Messa a fuoco sulla Val Gardena [Gherdeina]*, S. 303–340) über das ladinische Volkstheater in Gröden eigentliche Exoten.

Der Band ist leider nicht ganz fehlerfrei gelungen; so stören etwa diverse falsche Seitenangaben im Inhaltsverzeichnis, und selbst die Paginierung des Buchs ist nicht durchgängig richtig. Dass ferner sehr unterschiedliche und individuelle Bibliografier- und Zitattechniken gewählt wurden, mag an unterschiedlichen wissenschaftlichen Traditionen liegen, trägt aber nicht gerade zu einem einheitlichen Gesamtbild bei. Viele der einleitenden (und je anderssprachigen) Abstracts kommen zudem in recht abenteuerlicher Sprachform daher. Alles in allem aber bietet der Band einen willkommenen Einblick in die Vielfalt der modernen Alpenforschung. *Martin Hannes Graf, Zürich*

Ingo Köhler, Roman Rossfeld (Hg.), **Pleitiers und Bankrotteure. Geschichte des ökonomischen Scheiterns vom 18. bis 20. Jahrhundert,** Frankfurt/New York: Campus Verlag, 2012, 413 Seiten.

Den Herausgebern dieses Werkes ist zuzustimmen: «Ökonomisches Scheitern» individueller Akteure oder einzelner Firmen gehört nicht zu den gängigen Themen der Unternehmensgeschichte oder anderer historischer Disziplinen, und auch die Wirtschaftstheorie äussert sich zum Misserfolg der Menschen und ihrer einzelwirtschaftlichen Organisationen selten explizit. Mithin erschliesst der Band ein Forschungsfeld, das neue Einsichten in wirtschaftliches Handeln zu stiften verspricht. Zwar thematisiert eine evolutionstheoretisch angeleitete Analyse des unternehmerischen Erfolgs immer auch den Misserfolg, wenn sie nach Selektoren fragt, die über den Erfolg bestimmter Firmen entscheiden. *Silke Fengler* schliesst den Band ab mit einer Analyse der Gründe, die Agfa grössere Erfolge auf dem amerikanischen Markt verweigert haben. Natürlich gewinnt sie mit dieser Analyse auch Verständnis für den Erfolg von Kodak: Hier erklärt man mit dem Misserfolg auch den Erfolg vice versum. Das sehen die Bandherausgeber auch so, und deshalb arbeiten sie sorgfältig heraus, worum es geht, wenn man den individuellen oder einzelwirtschaftlichen Misserfolg nicht einfach im Beiwagen des Erfolgs beobachtet, sondern ihn als ein Problem sui generis ins Zentrum der Aufmerksamkeit rückt. Worum geht es?

Der Beitrag von *Jan-Otmar Hesse* führt uns an eine erste Antwort heran, indem er ein konzises kenntnisreiches Bild dessen entwirft, was die Ökonomie im Lauf ihrer Geschichte über individuelles Scheitern zu sagen hatte. Gebührende Beachtung schenkt er dabei den Anregungen von Joseph Schumpeter und Israel Kirzner. Beide definierten den Unternehmer als Träger erfolgsträchtiger Eigenschaften; der Unternehmer Schumpeter war innovativ, der Unternehmer Kirzner lernfähig. Dabei wählten sie beide eine Nominaldefinition des Unternehmers, die ein Scheitern an sich nicht thematisierte; ein lernunfähiger Mensch ist für Kirz-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

ner ex definitione kein Unternehmer. Aber ihre Nominaldefinitionen steuern Aufmerksamkeit, und die Entwicklung von Schumpeter zu Kirzner beinhaltet eine fundamentale Verschiebung des Fokus: Schumpeter nimmt mit seiner Definition ein Bündel von Motiven ins Visier, die einen Menschen zum Innovator werden lassen; Kirzner legt den Akzent auf die Lernkapazität, die dazu befähigt, situationsgerechtes Wissen auszubilden. Beide verweisen sie auf Dinge, die für ökonomisches Scheitern relevant sind und damit für die Arbeit am Thema des Bandes wichtig bleiben. – Dies zeigt implizit schon ein Beitrag, der sich eher am Rand des Themas zu bewegen scheint: *Florian Schui* entwirft einen weit gespannten dogmenhistorischen Überblick über Bewertungen dessen, was der französische Wirtschaftsminister Jean-Baptiste Colbert im Zeitalter des Sonnenkönigs an staatlichen Massnahmen zur Förderung wirtschaftlicher Entwicklung entworfen und realisiert hat. Überaus kompetente Wirtschaftswissenschafter haben solche Bewertungen über Jahrhunderte hinweg formuliert, ohne dass sie sich bis heute auf ein konsensfähiges Urteil verständigt hätten. Wir neigen dazu, durchaus im Einklang mit Kirzner, in den Beitrag von Schui ein Fazit hineinzulesen, das er selber so nicht zieht: Wenn es sogar kompetenten Ökonomen nicht gelingt, den Colbertismus abschliessend zu beurteilen, dann liegt das offenbar daran, dass es ganz generell für alle Akteure, auch für Unternehmer, auch für einen selbständig erwerbenden Künstler, sehr schwierig ist, ökonomische Wirkungszusammenhänge zu durchschauen und persönliche Marktchancen korrekt zu antizipieren. *Christian Saehrendt* ringt um Verständnis für das herbe Schicksal, das den französischen Kunstmaler Gustave Courbet am Ende seines Lebens heimgesucht hat: Courbet begeisterte vor 1870 eine grosse Käuferschaft mit seinen romantisch-realistischen, häufig sozialkritisch gestimmten Bildern. Nach dem französisch-preussischen Krieg solidarisierte er sich mit den Kommunarden und wurde nach der Niederschlagung der «Commune» des Landes verwiesen. Damit verlor er seinen Markt. War er nun gescheitert? Saehrendt attestiert ihm in seiner Arbeit als Künstler zunächst ein Flair für Zeitstimmungen und Marktlagen; die Solidarisierung mit den Kommunarden reflektiert mithin eine falsche Einschätzung der historischen Lage, und diese Fehleinschätzung begründet den Abstieg. Doch verdiente wohl auch die Frage nach den Motiven Beachtung: Wenn man den sozialkritischen Impetus ernst nimmt, der sich in seinen Bildern andeutet, dann kann man im politischen Aktivismus eine Erfüllung selbst gewählter Lebensziele sehen.

Boris Gehlen und *Tim Schanetzky* untersuchen sehr kenntnisreich die Rivalität um Führung und Kontrolle massgeblicher Firmen der Montanindustrie zwischen Paul Silverberg und Friedrich Flick, eine Rivalität, die 1933 mit einem eindeutigen Sieg von Flick endete. Warum unterlag Silverberg seinem Gegner? Weil er die Rolle des Unternehmers nicht so spielte – so die These –, wie sie die Autoren unter Berufung auf eine Nominaldefinition von Fritz Redlich einleitend umschreiben: Es habe der Unternehmer auf Marktanreize zu reagieren, um im Wettbewerb bestehen zu können, und dieser Aufgabe habe er sonstige Ambitionen unterzuordnen. Genau dazu sei Silverberg schlicht nicht fähig gewesen. Doch kann man Redlich anders lesen, als ihn Gehlen und Schanetzky gelesen haben. Seine Nominaldefinition lässt die Frage nach den Motiven, die die Menschen in ihrer Rolle als Unternehmer wirklich anleiten, vollkommen offen. Auch war Redlich ein Meister historischer Kontextualisierung; er hätte Verständnis eingefordert für eine sehr politische Persönlichkeit, die in der Endphase der Weimarer

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Republik den aufrechten Gang höher schätzte als den Zusammenhalt seines Firmenimperiums.

Menschen sind, so war zu überlegen, lernende, vielfältig motivierte Menschen, die Erfolg haben, wenn sie sich Ziele angemessen, das heisst dem historischen Kontext angemessen, setzen. Lernfähigkeit meint auch die Fähigkeit, diesen Kontext adäquat zu beschreiben. Diese Fähigkeit ist jedoch nicht allein ein Attribut individueller Akteure, sondern auch und in hohem Masse der institutionell-organisatorischen Bedingungen, unter denen die Akteure lernen. Über solche Bedingungen belehrt uns der Band in vielfältiger Weise, auch über Ambivalenzen, die die Lernträchtigkeit der einen oder anderen Bedingungskonstellation kennzeichnen. Kommunikative Vernetzungen zum Beispiel begünstigen soziales Lernen. Aber sie begrenzen auch Wahrnehmungs- und Denkhorizonte. Diese Ambivalenz arbeitet *Roman Wild* mit tiefem Verständnis für das Problem heraus, wenn er den Niedergang der Basler Seidenbandweberei interpretiert und das Milieu der Basler Seidenherren mitverantwortlich macht für die Trägheit, mit der sie den Modewandel der zwanziger Jahre registriert haben. Der Beitrag von *Heike Knortz* über Hemmnisse industrieller Entwicklung am Oberrhein lässt solches Problemverständnis leider vermissen; ihre These, wonach die räumliche Nähe verwandter Industriebetriebe gemeinsame Entwicklung begünstige, müsste durch präzise Analyse kommunikativer Vernetzung auf die angesprochene Ambivalenz hin untersucht werden. Die schöne, auf gründlicher Quellenarbeit basierende Untersuchung von *Roman Rossfeld*, des einen der beiden Herausgeber, über die kurze Episode eines abortiven Versuches, im Kanton Luzern die Schokoladeindustrie anzusiedeln, ist mit dem eben monierten Mangel nicht behaftet. Rossfeld hat es mit Angehörigen führender Schichten der Luzerner Gesellschaft zu tun, die sich auf ein Industrieprojekt eingelassen haben, ohne mit den branchenspezifischen Problemen der Schokoladeproduktion hinreichend vertraut zu sein. Kommunikative Vernetzung hat zur Kompensation des Defizits an Kompetenz wenig beitragen können. – Kompetenzmangel machen *Cathrin Kronenberg* und *Boris Gehlen* auch für den Niedergang des überaus traditionsreichen deutschen Schokoladeproduzenten Gebrüder Stollwerck AG verantwortlich. Ganz anders als in Luzern verfügte man hier durchaus über bewährte Geschäftsmodelle alter Tradition. Aber auch an solchen Geschäftsmodellen kann man scheitern, wenn man sie in neuem Kontext nicht loswird.

In welcher Weise ein historischer Kontext und individuelle bzw. einzelwirtschaftliche Fehlleistungen im Versagen dieses oder jenes Unternehmens genau zusammenspielen, macht *Ingo Köhler* in seiner überzeugenden Studie über ökonomisches Scheitern deutscher Firmen in den siebziger Jahren des vorigen Jahrhunderts explizit zum Thema. Die damalige Wachstumsschwäche der deutschen Wirtschaft versteht er als Stunde der Wahrheit, in der offen zutage trat, was sich in besseren Zeiten auf verschiedensten Ebenen ungestraft eingeschliffen hatte.

Reinhold Bauer bringt in seinem überaus gelungenen Text über gescheiterte Innovationen ein Fazit des Bandes sehr schön auf den Punkt: Innovatives Handeln ist aus mancherlei Gründen irrtumsanfällig, «das Risiko des Scheiterns ist also immer gegeben» (S. 363). Dieses Risiko ist letztlich nicht beherrschbar, weder durch lehrbuchgerechtes Management noch durch gut durchdachte institutionelle Rahmenbedingungen. – Niemand wird dies als Empfehlung verstehen, Bemühungen um Abbau von Risiken zu desavouieren. *Hansjörg Siegenthaler, Sent*

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Monika Dommann, **Autoren und Apparate. Die Geschichte des Copyrights im Medienwandel,** Frankfurt a.M.: S. Fischer Verlag, 2014, 427 Seiten, 45 Abbildungen.

Wie jedes bei Verlagen erschienene Buch ist auch Monika Dommanns ursprünglich als Habilitationsschrift an der Universität Zürich entstandene Arbeit einer einzelnen Person als Autorin und Urheberin zugeordnet. Daraus leiten sich Rechte und ökonomische Verwertungsmöglichkeiten ab. Landläufig erfreut sich die Tatsache, dass Autoren und Verlage ökonomischen Nutzen aus der Veröffentlichung von Texten ziehen, einer grossen Zustimmung. Ebenso landläufig ist aber auch, dass viele Nutzer und Nutzerinnen kaum das Gefühl eines Rechtsbruchs empfinden, wenn sie einen solchen Text kopieren und eben nicht kaufen. Oft genug widerstreiten die Interessen von Urhebern, Verbreitern und Nutzern, und dies wird sowohl in der kulturellen wie in der ökonomisch-rechtlichen Sphäre verhandelt. Das kommt auch daher, dass mit Texten, wie überhaupt mit «geistigem Eigentum», treffliche Geschäfte möglich sind. Daher ist seit der Frühen Neuzeit und ihrer Privilegierung des Individuums – und insbesondere der individuellen Schöpferperson – immer wieder um Rechte gestritten worden. Oft ging und geht es um materielle Vorteile, oft aber auch um Anerkennung von Originalität und Ehre.

Monika Dommann präsentiert einen Ausschnitt aus diesen Auseinandersetzungen um Urheber- und Verwertungsrechte. Der von ihr abgedeckte Zeitraum setzt mit der ersten «modernen» Kodifizierung des Copyrights Mitte des 19. Jahrhunderts ein und endet mit den Debatten zum Ende des 20. Jahrhunderts. Ihr Blick richtet sich dabei vornehmlich auf Europa und Nordamerika, streift aber auch andere Rechtsräume. Beispiele bilden vor allem die Frage nach der Regulierung der Rechte an Musik sowie die Grundsatzdiskussion um das Kopieren von Texten, namentlich im wissenschaftlichen Bereich. Zentraler Ausgangspunkt ist eine kulturhistorisch und -wissenschaftlich orientierte Analyse der Diskurse; hierbei stehen rechtshistorische und -dogmatische Fragen eher im Hintergrund. Dagegen spielt der medienhistorische Kontext eine wichtige Rolle; aber Dommann geht nicht davon aus, dass das Copyright ausschliesslich aufgrund von technischen Innovationen herausgefordert worden sei, sondern plädiert für eine Mehrfachperspektive, da neue technische Lösungen immer in bestehende mediale, kulturelle und juristische Zusammenhänge eingeordnet werden.

Zwar ist die Frage des Copyrights prinzipiell kontinuierlich, doch unterscheidet Dommann drei Perioden, die erste von Mitte des 19. Jahrhunderts bis zum Beginn des Ersten Weltkriegs; eine zweite von 1914 bis 1945 und eine dritte, die von der Nachkriegszeit bis in die 1980er Jahre reicht. Es sind jeweils Zeiträume, in denen die Intensität der Auseinandersetzung gerade in transatlantischer Perspektive besonders ins Auge fällt.

Der gut lesbare und wohltuend knappe Text kann die Verflechtungen der Diskurse gut darlegen, historisiert die Geschichte des Copyrights gekonnt und verdeutlicht, dass sich die Interessengruppen immer wieder neu formieren und Kompromisse aushandeln müssen. Die Figur des Autors erscheint dabei letztlich immer strukturell schwächer – abgesehen von jenen, die sich grosser Nutzerzustimmung erfreuen –, Verlage und Verwertungsgesellschaften tendenziell in der günstigeren Ausgangsposition. Auch wird deutlich, dass viele grundsätzliche Probleme des Copyrights schon früh angegangen wurden, lange vor der Ära elektronischer Medien- und Kommunikationstechniken. Die Arbeit erschliesst Quel-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

len und verweist auf Dokumente, die für vielfältige historische Fragestellungen fruchtbar gemacht werden können, auch ein grosses Verdienst der Autorin.

Bedauerlich bleibt, dass jenseits der Fragen nach Musikaufnahmen und der je aktuellen Kopiertechniken von Text kaum ein Wort über die klassische Urheber- und Verwertungsrechtspraxis bei Texten, vor allem Belletristik und Literatur, fällt und der gesamte Bereich von Bildern, von der Malerei bis hin zur Gebrauchsgrafik, ausgeblendet bleibt. So ist etwa das Jahr 1867, in dem im Norddeutschen Bund die Schutzrechte für Werke von vor 1837 verstorbenen Autoren endeten, für den Umgang mit dem Urheberrecht durchaus ein Impuls gewesen. Auch die Frage des Kopierens von Gemälden, sei es durch Stiche oder Lithografie, sei es später durch Fotografie, hat nicht unerhebliche Auswirkungen gehabt. Ferner verkomplizierte sich die Lage bei der Fotografie von Personen zusätzlich dadurch, dass die Frage nach Persönlichkeitsrechten berührt wurde (wer darf unter welchen Umständen auch gegen seinen ausdrücklichen Willen fotografiert werden?). Selbstverständlich aber kann nicht jeder Leserwunsch erfüllt werden, und Dommann bemerkt einleitend ja auch, dass sie sich auf die beiden exemplarischen Fälle Fotokopie und Musikaufnahme beschränkt. Und diese Fälle werden sehr gut aufbereitet und geklärt. Der Hinweis auf die Leerstellen sei hier nur gemacht, um den Charakter einer Pionierstudie zu betonen, die Dommann vorgelegt hat.

In jedem Fall zeigt Dommanns Arbeit, wie fruchtbar und lohnend es ist, sich mit der Materie zu befassen. Sie ist ein wichtiger Markstein zu einer umfassenden, transnationalen Mediengeschichte von Rechtsnormen.

Jens Jäger, Universität zu Köln

Gérard Duc, Olivier Perroux, Hans-Ulrich Schiedt, François Walter (éd.), **Histoire des transports et de la mobilité. Entre concurrence modale et coordination (de 1918 à nos jours) / Transport and mobility history. Between modal competition and coordination (from 1918 to the present),** Neuchâtel: Editions Alphil-Presses universitaires suisses, 2014 (Collection Histoire des transports, du tourisme et du voyage), 462 Seiten.

Dieser Sammelband geht auf ein internationales Symposium vom November 2011 in Genf über die Mobilität von Gütern und Personen zurück. 23 Fachbeiträge auf Deutsch, Französisch und Englisch beschäftigen sich in sechs Themenblöcken mit Konkurrenz und Koordination von Verkehr. Ein Schwerpunkt zahlreicher Artikel liegt dabei auf der Koordination des Schienen- und Strassentransports und seinen Konfliktherden, die in den meisten europäischen Ländern in der Zwischenkriegszeit zu entbrennen begannen und sich nach der Zäsur des Zweiten Weltkrieges fortsetzten. Der erste Artikel von Gijs Mom, der den Themenblöcken vorangestellt ist, weist auf die «clashing cultures of mobility» (S. 50) zwischen Strasse und Schiene hin, die es im Zeichen des *cultural turn* zu überwinden gelte. Noch immer sei die historische Forschung zu stark auf einzelne Verkehrsträger und zu wenig auf eine integrale Betrachtung derselben konzentriert, so Mom weiter. In seinem zweiten Aufsatz über die Auseinandersetzungen innerhalb der Güterverkehrsmobilität von 1920 bis 2000 (S. 177–196) exemplifiziert er sein Plädoyer für eine verstärkt kulturhistorische Betrachtungsweise an den Niederlanden, wo sich in der Güterverkehrskoordination Schwerindustrie und Eisenbahn einerseits, Einzelhandel und Strassentransport andererseits gegenüberstanden.

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Martin Schiefelbusch eröffnet den ersten Themenblock über die Koordination internationaler Mobilität mit der Erörterung der transnationalen Harmonisierungsbestrebungen in Eisenbahnfragen in Europa Ende des 19. Jahrhunderts und Mitte des 20. Jahrhunderts. Dabei verdeutlicht er das Spannungsfeld zwischen der von der Politik favorisierten Eisenbahn mit den ins Feld geführten politischen und wirtschaftlichen Vorzügen (Integration des Kontinents, Skaleneffekte) einerseits und dem unaufhaltsamen Aufstieg des motorisierten Strassenverkehrs nach dem Zweiten Weltkrieg andererseits. Schiefelbusch konstatiert, dass sich die nationalen Bahngesellschaften mit ihren Partikularinteressen, Eigenheiten und dem Fokus auf das eigene Eisenbahnnetz den politischen Koordinationsbemühungen in weiten Teilen erfolgreich widersetzten, womit dem motorisierten Strassenverkehr nach dem Zweiten Weltkrieg der Weg geebnet war. Zu einem ähnlichen Resultat kommt Michèle Merger in ihrem Beitrag, der die technischen und strukturellen Eigenschaften der beiden Verkehrsträger und die Intermodalität akzentuiert. Der Strassengüterverkehr konnte – so die Autorin – aufgrund seiner dezentralen Organisationsstruktur Marktdynamiken und geänderte Kundenbedürfnissen besser meistern als die staatlich geführten Eisenbahnen und deshalb seinen Vorsprung gegenüber dem Schienengüterverkehr ausbauen und zementieren. Sébastien Gardons Artikel über die Bemühungen zur Verkehrskoordination auf Ebene des Völkerbundes und der Vereinten Nationen verliert sich mit vielen Abkürzungen, detaillierten Datumsangaben, ausschweifenden Originalzitationen und umfangreichen Tabellen stark in Einzelheiten.

Anette Schlimm untersucht im zweiten Themenblock über die Koordination nationaler Mobilität dieselbe für die Zwischenkriegszeit in England. Sie führt aus, dass die involvierten Experten und Entscheidungsträger verschiedene Vorstellungen über die Verkehrsplanung hatten, aber dank einer auf Ratio ausgerichteten Gesprächs- und Problemlösungskultur durchaus zu Einigungen kamen. Allerdings seien zentrale Interessengruppen ausgelassen worden und die Verhandlungsakteure fälschlicherweise von einem statischen Verkehrssystem in einem zentralisierten und stark industrialisierten Land ausgegangen. Insofern habe es sich lediglich um oberflächliche und langfristig wenig brauchbare Lösungen gehandelt, so Schlimm. Der Text ist sehr spannend und gut reflektiert; leider wird das Konzept des *social engineering*, das den Überlegungen als Leitlinie zugrunde liegen soll, unzureichend erörtert und verankert. Ueli Haefeli geht den «recht erstaunlichen Beobachtungen» (S. 198) nach, dass sich die Schweizer Stimmbevölkerung bei den bislang fünf eidgenössischen Abstimmungen zur Verkehrs*koordination* stets abweichend zur Empfehlung von Bundesrat und Parlament und bei den 27 Vorlagen zur allgemeinen Verkehrs*politik* in den allermeisten Fällen im Sinne der Bundesversammlung geäussert hat. Mit Blick auf institutionelle Faktoren konkludiert er, dass mit zunehmender Verkehrskoordination in der föderal organisierten Schweiz ein Wachsen des Zentralstaats und individuelle Mobilitätseinschränkungen befürchtet worden seien. Dies würde die allgemeine Beobachtung des konservativen Abstimmungsverhaltens in der Schweiz bei komplexen Vorlagen bestätigen, wozu laut Haefeli Fragen zur Verkehrskoordination zu zählen seien.

Im dritten Themenblock über die Koordination urbaner Mobilität befassen sich Aurélien Delpirou und Arnaud Passalacqua mit dem unterirdischen Schienenverkehr in Rom. Sie arbeiten heraus, dass der verspätete und zurückhaltende U-Bahn-Bau in der Metropole nicht ausschliesslich – wie gemeinhin angenommen – mit archäologischen Fundstätten im Untergrund zusammenhing, die die

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Errichtung eines weitverzweigten und ausgeklügelten U-Bahn-Netzes vereitelt hätten. Die Missbehagen auslösende Vorstellung, sich zum Vorwärtskommen unter die Erdoberfläche begeben zu müssen; die Annahme, Rom sei als von der Industrialisierung weitgehend übergangene Stadt für eine U-Bahn ungeeignet; eine ausgeprägte Individualmotorisierung; ein grundsätzliches Desinteresse seitens der politischen Entscheidungsträger; fehlendes technisches Know-how: Dies waren den Autoren zufolge eher die Gründe für das Streckennetz von lediglich 36 Kilometern und zwei Linien, die zudem erst 1955 beziehungsweise 1980 eröffnet wurden.

Der vierte Themenblock über die Koordination von Mobilität, Konflikten und Lobbys beginnt mit einem Aufsatz von Wulfhard Stahl, in dem er die gegensätzlichen Haltungen von Eduard Bertz und Hermann Ortloff zum Fahrrad nacheinander referiert. Dieser Text ohne erkennbare Struktur wirkt etwas zufällig und uninspiriert. Ganz anders der Beitrag von Peter Cox: Differenziert, sorgfältig und dennoch lebendig erörtert er den Konflikt zwischen Automobil und Fahrrad, der in der Zwischenkriegszeit in Grossbritannien gärte und durch die Einführung des Rücklichtobligatoriums für die im öffentlichen Diskurs unbeliebten Fahrräder und die Kreierung gesonderter Fahrradwege ausgelöst wurde. Mit dem Skandieren klassenkämpferischer Parolen und Verfassen plakativer Stellungnahmen habe sich, so Cox, die bis dahin unscheinbare Masse der Fahrradfahrer in Form des *Cyclists' Touring Club* zum ernstzunehmenden (verkehrs-)politischen Akteur formieren können.

Im fünften Themenblock über die Koordination von Transportinfrastruktur und Landplanung nimmt sich Philipp Hertzog der Phase der Planung von Hochgeschwindigkeitszügen und dem Kampf um lokale Anbindung in den 1970er Jahren anhand der Fallbeispiele Dijon und Göttingen an. Der Aufsatz bleibt allerdings deskriptiv und steht aufgrund seiner unklaren Verortung und unscharfen Sprache etwas abseits. Sandro Fehr orientiert sich mit seinem Text über die Koordinierung der Luftfahrtinfrastruktur von 1935 bis 1956 in der Schweiz stark an seiner 2012 von der Universität Bern angenommenen Dissertationsschrift. Sein Beitrag ist durchaus lesenswert, bietet aber kaum von der Dissertation abweichende Erkenntnisse.

Inhalt des sechsten Themenblocks ist die Koordination von Mobilität und Tourismus. Xavier Bernier analysiert die Entwicklung der vertikalen Erschliessung von Alpenregionen und ihre Integration in die touristische Mobilität anhand dreier Raummodelle. Er konstatiert eine «urbanisation» (S. 394) immer höher gelegener Regionen und weist überzeugend auf die Notwendigkeit von mehr Studien zu touristischen Bergregionen in vertikal-räumlicher Perspektive hin. Gekonnt setzen Cédric Humair und Mathieu Narindal Mobilität und Tourismus für die Schweiz in der Zwischenkriegszeit gegenüber. Sie beleuchten Massnahmen und Akteure, die den schwächelnden Tourismus nach dem Ersten Weltkrieg wieder hätten auf die Beine bringen sollen. Zielkonflikte und Konkurrenzverhältnisse zwischen dem Transport-, Tourismus- und Hotelleriesektor hätten tragfähige und integrative Kooperationen trotz staatlicher Unterstützung verhindert. Erst der Markteintritt von Gottlieb Duttweilers genossenschaftlich orientiertem Hotelplan im Jahr 1935 habe den Markt mit Pauschaltarifen und preisgünstigen Angeboten grundlegend «bouleversé et dynamisé» (S. 425), so die Autoren. Einen gelungenen und originellen Schlusspunkt setzt Valérie Lathion mit ihrer Beleuchtung protestantischer Kreise, die sich aus religiösen, moralischen und philanthro-

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

pischen Gründen gegen die zunehmende Mobilität während Sonn- und Feiertagen zur Wehr setzten. Der Diskurs habe mit dem Unmut über verbilligte Freizeitfahrten mit der Eisenbahn Ende des 19. Jahrhunderts begonnen und sei in den 1950er und 1960er Jahren mit der Massenmotorisierung und den automobilen Sonntagsausfahrten erneut aufgeflammt.

Der Sammelband punktet mit einem breiten Spektrum von Beiträgen und Autoren aus verschiedensten Fachrichtungen. Weiter ist zu würdigen, dass mit dem Blick über den Tellerrand der einzelnen Verkehrsträger hinaus die Demarkationslinien der klassischen Verkehrsgeschichte überwunden werden. Ein Syntheseartikel, der die fragmentierten Erkenntnisse in einem Gesamtrahmen vereinigt, wäre sehr wünschenswert gewesen, zumal die in der Einleitung aufgeworfene Forderung, historisches Wissen für die Lösung aktueller Verkehrsprobleme verwertbar zu machen, offen im Raum stehen bleibt. Dennoch ist das Werk grundlegend für die Untersuchung von Verkehrskoordination aus historischer Perspektive und bietet zahlreiche Anknüpfungspunkte für weitere Studien in der Verkehrs- und Mobilitätsgeschichte.

Benjamin Spielmann, Universität Bern

David Eugster, Sibylle Marti, **Das Imaginäre des Kalten Krieges. Beiträge zu einer Kulturgeschichte des Ost-West-Konfliktes in Europa,** Essen: Klartext Verlag, 2015 (Frieden und Krieg. Beiträge zur Historischen Friedensforschung, Bd. 21), 298 Seiten.

L'ouvrage collectif *Das Imaginäre des Kalten Krieges* coordonné par David Eugster et Sibylle Marti est le fruit d'une journée d'études consacrée à la culture de la Guerre froide à Zurich en 2012. A l'image de leur intérêt de recherche, les contributeurs proviennent de disciplines variées: histoire, sociologie, littérature allemande, etc. Plaçant au centre de leurs articles le concept d'«imaginaire social» de C. Castoriadis, les auteurs se focalisent sur le rôle de la politique culturelle et des intellectuels. La Guerre froide étant considérée comme une époque de forte imprégnation des imaginaires, les blocs sont perçus comme une division dichotomique du monde dans tous les domaines de la société. On comprend alors l'intérêt d'une collaboration transdisciplinaire. Cet ouvrage vient enrichir les recherches sur la culture de la Guerre froide initiées par le tournant culturel des années quatre-vingts. Surtout, il prolonge les réflexions développées par Vowinckel, Payk et Lindenberger dans *Cold War Cultures. Perspectives on Eastern and Western European Societies* (2012). La thèse de l'ouvrage recensé ici est que la virulence et la pertinence de la Guerre froide, en Europe, seraient entretenues au fil des ans parce que la Guerre froide serait sans cesse dépeinte, mise en scène, matérialisée. Le conflit entre l'Est et l'Ouest devient ainsi avant tout une guerre imaginaire et totale dont la spécificité est qu'elle se déroule sur le *home front*.

Rassemblant onze contributions, l'ouvrage se divise en quatre parties: *Metaphern, Figuren, Emotionen, Simulakren*; des intitulés valorisant l'approche de la Guerre froide par l'imaginaire.

Les métaphores sont très utilisées pour décrire la Guerre froide, qu'il s'agisse de souligner la division du monde ou la formation de nouvelles identités collectives. Via une application linguistique, «Ngram viewer», Philipp Sarasin observe l'évolution de la fréquence des termes «Christian Civilisation», «Abendland» et «Western» dans les presses germanophones et britanniques. Ses résultats confirment une instabilité du côté occidental qui a, malgré tout, toujours présenté la

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

Guerre froide dans sa perspective idéologique. Quinn Slodobian présente le pendant inverse de la métaphore en s'intéressant aux documentaires sur la Chine diffusés en RDA qui devaient créer un imaginaire social de fraternité. Sa courte périodisation (1949–1960) présente trois phases: la Chine comme modèle pour la RDA dans son combat contre l'impérialisme; la mise en valeur du travail chinois; la disparition de ces films des écrans est-allemands suite à la rupture sino-soviétique. Enfin, Silvia Berger Ziauddin analyse l'évolution de l'imaginaire du bunker en Suisse: d'abord présentée par la littérature technique comme le bastion de la famille nucléaire bourgeoise et le symbole de la défense nationale suisse, l'image du bunker sera ternie par les mouvements de paix qui le dépeignent comme un lieu d'anarchie sociale annonciateur de l'apocalypse postnucléaire.

Les trois contributions suivantes s'attachent aux figures de la Guerre froide. Robert Leucht détermine trois facettes de l'ingénieur: le personnage littéraire et cinématographique le présentant comme un héros au service du progrès technique plutôt que d'une idéologie, le personnage d'ouverture, notamment par les progrès astronomiques, et le personnage du sadique dévoilant les côtés plus sombres de l'ingénierie, ceux de la technologie de destruction massive. La présentation de la Guerre froide comme un système bipolaire est remise en question par l'article de Günther Stocker et de Stephan Maurer qui porte sur l'Autriche et ses discours à propos d'une position alternative marquée par trois métaphores: le Cheval de Troie, le Compagnon de voyage, le Neutraliste. Les contributeurs se focalisent sur les auteur(e)s autrichiens actifs dans les champs littéraires et politico-culturels de 1945 à 1968 et constatent que cette prise de position a souvent pu être un frein à leurs carrières, à l'image de Friedrich Heer et de son plaidoyer pour un dialogue entre l'Est et l'Ouest. Quant à David Eugster, son papier traite de l'imaginaire de la subversion et de la construction de la figure de l'ennemi. D'abord figure discursive, l'ennemi devient une figure sociale, une typologie entre imagination et réalité renseignant à la fois sur la perception de Soi et sur celle de l'Autre. Son article se focalise sur le personnage de la taupe dont l'imaginaire a envahi le monde de la publicité, comme l'illustre le publiciste Rudolf Farner, à la fois accusé et accusateur de subversion.

La partie consacrée aux émotions délaisse les peurs collectives – un domaine déjà très travaillé – au profit des sentiments de communauté et de solidarité. Les trois contributions se concentrent toutes sur la RDA et sa relation face à l'américanisation. Juliane Brauer analyse les livres de chant pour les jeunesses allemandes des années cinquante qui doivent réconforter de la défaite tout en construisant une identité fortifiant le nouvel Etat et éduquant les futurs citoyens de la RDA. Sa méthodologie s'appuie sur trois niveaux d'analyse: la chanson comme produit, la performance du chant et la perception de l'interprétation. Cornelia Kühn démontre, via les discours médiatiques de l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest, comment l'art et la culture découlant de la politique culturelle de la RDA des années cinquante ont essayé de dépasser la division du pays en présentant l'art populaire est allemand comme un héritage culturel partagé s'opposant à la culture *barbare* des Etats-Unis. Toutefois, le durcissement dans la confrontation des blocs de la deuxième moitié des années cinquante nuira aux échanges entre les deux Allemagnes jusqu'à la *Ostpolitik* de Willy Brandt. La rivalité entre Est et Ouest est également présente dans l'article de Sophie Lorenz qui s'intéresse à l'appropriation de la figure d'Angela Davis par la RDA qui, par sa campagne de solidarité, en fait une martyre communiste idéale et un modèle de reconnaissance

© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet

pour la RDA, opprimée par la RFA. La solidarité est alors présentée comme un discours de légitimation du Soi face à l'Autre et les combats afro-américains ainsi que les mouvements de décolonisation comme parties intégrantes du mouvement international anti-impérialiste.

La dernière partie est consacrée à la défense des nations et aux simulacres mis en place pour préparer les citoyens au pire. L'analyse des exercices de la défense civile de 1955 à 1971 par Sibylle Marti révèle à la fois l'expansion des menaces potentielles perçues en Suisse (agression militaire de l'est, conséquences biochimiques du nucléaire puis prédominance de l'ennemi intérieur) et celle des mesures de défense justifiant le maintien de ces exercices, car la Suisse est de mieux en mieux coordonnée pour affronter ces dangers. L'efficacité de la défense helvétique est également saluée par Joe Deville et Michael Guggenheim qui s'intéressent aux façons dont les menaces sont élaborées en Suisse et en Grande-Bretagne. Résultant d'un calcul, d'une verbalisation ou d'une matérialisation, la réparation face aux risques diffère grandement entre les deux nations – la Suisse se focalisant mieux sur la protection de ses civils – même si les auteurs constatent le même retournement dans l'évaluation des risques passant d'un danger nucléaire singulier à la visualisation de risques multiples que l'Etat doit savoir affronter.

En conclusion, cet ouvrage collectif a le mérite de regrouper des contributions variées par leur source et leur focalisation mais qui pourtant parviennent à se faire écho et à former un ensemble harmonieux renvoyant aux quêtes d'homogénéisation des blocs et des nations de la Guerre froide. Le choix de l'approche par l'imaginaire démontre combien la culture peut être productrice de sens: plus que le reflet d'un système dichotomique, elle en serait alors le ciment.

Morgane Bianco, Sion

KLIO

KLIO Buchhandlung und Antiquariat von der Crone, Heiniger Linow & Co.

Wissenschaftliche Buchhandlung mit umfangreichem Sortiment und fachspezifischen Dienstleistungen

Buchhändlerisch und wissenschaftlich ausgebildetes Personal

Eigene Neuheitenkataloge

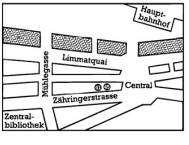
An- und Verkauf antiquarischer Bücher

Geschichte
Philosophie
Germanistik
Alte Sprachen
Soziologie
Politologie
Ethnologie
Theologie
Kommunikation
Belletristik

KLIO Buchhandlung
Zähringerstrasse 45
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 42 12

KLIO Antiquariat
Zähringerstrasse 41
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 86 10

www.klio-buch.ch



© 2016 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2017 gestattet